7. 5. 94

7 D 5 94

DE LA POLITIQUE

ET

DU COMMERCE

DES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ.

Digitized by Google

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR.

Manuel de l'Histoire ancienne, considérée sous le rapport des constitutions, du commerce et des colonies des divers États de l'antiquité. Traduit par AL. THUROT. 1 vol. in-8°. Prix ..... 8 fr.

SECONDE ÉDITION.

IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

Digitized by Google

DE
LA POLITIQUE
ET
DU COMMERCE
DES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ;

PAR A.-H.-L. HEEREN,

PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'UNIVERSITÉ DE GOETTINGUE, MEMBRE ASSOCIÉ DE L'INSTITUT DE FRANCE (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES), ETC., ETC.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

SUR LA QUATRIÈME ET DERNIÈRE EDITION,

Enrichie de Cartes, de Plans et de Notes inédites de l'Auteur,

PAR W. SUCKAU.

Tome deuxième.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

RUE JACOB, N° 24.

1830.

Digitized by Google

ASIE.

DEUXIÈME PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

PREMIÈRE SECTION.

PHÉNICIENS.

Pages

Chapitre premier. État politique et constitution de la Phénicie..... 6
Chap. II. Colonies et possessions des Phéniciens hors de leur territoire..... 25
Chap. III. Navigation et commerce des Phéniciens... 66
Chap. IV. Fabriques et commerce de terre des Phéniciens..... 96

DEUXIÈME SECTION.

BABYLONIENS.

Chapitre premier. Notions sur la Babylonie et ses habitants..... 147
Chap. II. Commerce des Babyloniens..... 225

TROISIÈME SECTION.

SCYTHES.

Chapitre premier. Aperçu géographique des peuplades des Scythes..... 294
Chap. II. Commerce et relations des peuples de l'Asie centrale..... 329

APPENDICES

AUX DEUX PREMIERS VOLUMES.

Pages

APPENDICE I. Les deux premiers Fargars du Vendidat, tirés du Zendavesta..... 357

APPENDICE II. Explication des écritures cunéiformes, et particulièrement des inscriptions de Persépolis; par G.-F. Grotefend..... 366

APPENDICE III. Sur Pasargada et sur le tombeau de Cyrus; par G.-F. Grotefend..... 414

APPENDICE IV. Essai d'interprétation, à l'aide du persan, des mots indiens cités par Ctésias; par Tychsen..... 429

APPENDICE V. Explication des noms de Pasargada et de Persépolis, à l'aide du persan; par Tychsen. 448

APPENDICE VI. Quelques observations sur la Persépolis de Herder..... 454

APPENDICE VII. Additions au tome II, p. 271, sur la plus ancienne navigation du golfe Persique.. 467

DE LA POLITIQUE ET DU COMMERCE DES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ.

PREMIÈRE SECTION.

PHENICIENS.

Lorsqu'on s'est bien pénétré de l'idée que l'établissement et la constitution politique des grands empires de l'Asie ne subirent jamais de modifications, on regrette moins la perte des documents historiques relatifs aux monarchies des Assyriens, des Mèdes et autres peuples. Un recueil complet de ces documents, si on pouvait le découvrir,

ne nous présenterait guère plus d'intérêt que l'histoire du pays des Mongols : nous y verrions des marches d'armées, des guerres intestines, des révoltes de puissants satrapes, et un despotisme continuel ou sans cesse renaissant. Mais il en est tout autrement de la nation à laquelle nous consacrons cette partie de nos recherches. Si l'histoire ancienne a essuyé une perte sensible et à jamais irréparable, il faut la chercher dans la destruction des écrits qui traitaient de la constitution, des entreprises et des travaux des Phéniciens. Plus ce peuple a influé sur le développement de l'humanité par ses propres inventions (parmi lesquelles il suffit de rappeler celle des caractères d'écriture), par l'établissement de nombreuses colonies et par son commerce immense, plus on sent la lacune que la perte de ces écrits a laissée dans les fastes du genre humain. Le peu de fragments qui ont échappé à la destruction générale en sont d'autant plus dignes de fixer notre attention; et si l'on ne peut espérer d'en tirer toute l'histoire des Phéniciens, au moins pourront-ils nous servir à faire voir quel fut l'esprit de cette nation dans tout ce qu'elle établit ou entreprit. C'est dans ce but que nous avons divisé ce travail en quatre chapitres : dans le premier, nous traitons de l'état politique et de la constitution

du pays; dans le deuxième, nous donnons un aperçu géographique de ses colonies disséminées sur tous les points du monde alors connu; dans le troisième et le quatrième, nous traçons, d'après cet aperçu même, le tableau de son commerce maritime et continental.

Les écrivains hébreux et grecs sont encore ici les autorités que nous avons dû consulter. Nous en aurions eu de meilleures, si le temps nous eût conservé les écrits de Dius et de Ménandre d'Éphèse (1), qui composa une histoire de Tyr dans cette ville même et d'après ses annales. Il nous est resté, à la vérité, du célèbre Phénicien Sanchoniathon, quelques fragments traduits en grec par Philon de Byblos. Mais fussent-ils débarrassés du grand nombre d'interpolations qu'on y a faites, ils ne seraient encore que d'un faible intérêt

(1) Joseph., *Op.*, p. 1042, ed. Colon., 1691; Fabric., *D. Gr.*, p. 166. Les fragments que Josèphe nous a laissés des annales de Tyr, prouvent qu'elles étaient vraiment historiques, et rédigées selon l'ordre chronologique des rois de cette métropole. On aurait donc tort de les comparer avec les narrations fabuleuses des Égyptiens ou des Indiens. Alexandre-le-Grand, après s'être emparé de Tyr, ne voulut pas la détruire, et il épargna même le temple d'Hercule: c'est ce qui explique naturellement comment ces annales, qui étaient probablement déposées dans le temple, échappèrent à la destruction.

pour l'historien, parce qu'ils ne contiennent que la partie la moins importante de l'ouvrage de Sanchoniathon, c'est-à-dire la cosmogonie et la théogonie par où il commençait.

Il y a peu de temps qu'un auteur moderne, enlevé trop tôt à la science, a essayé d'ouvrir une nouvelle source à l'étude du pays et du commerce des Phéniciens (1), en avançant que la géographie de Ptolémée et les anciennes cartes d'Agathodæmon qui s'y trouvent jointes dans les manuscrits tirent leur origine d'un atlas phénicien, et donnent par conséquent le tableau le plus complet des connaissances géographiques et des routes commerçantes de ce peuple. Mais, d'après les principes de critique que nous nous sommes imposés dans nos recherches, il ne nous était pas permis de nous servir sans restriction d'un travail dont les résultats ne sont pas encore admis généralement : nous nous sommes bornés à y renvoyer le lecteur, lorsque nous l'avons cru nécessaire, et avec d'autant plus de raison, que les nombreuses routes commerçantes de l'Inde orientale, décrites dans ce

(1) *Entdeckungen im Alterthum*, versucht von N. H. Brehmer M. D. Weimar, 1822 (Études sur l'antiquité). La première partie est consacrée à l'Asie; la deuxième, à l'Europe : c'est tout ce qui en a paru.

travail, sont, à quelques exceptions près, quant aux directions principales, les mêmes que nous avons déja tracées sur nos premières cartes de l'Asie. Pour ce qui est de notre opinion sur l'hypothèse de Brehmer, nous avons jugé plus convenable de l'exposer dans un Appendice du prochain volume.

CHAPITRE PREMIER.

ÉTAT POLITIQUE ET CONSTITUTION DE LA PHÉNICIE.

« Qui réserva un tel destin à la ville de Tyr, distributrice des couronnes, et dont les marchands furent des souverains?»

ISAÏE, 23, 8.

Le peuple phénicien était une branche de la grande tribu sémitique ou araméenne, qui, à une époque ignorée, avait occupé les vastes plaines qui s'étendent depuis la Méditerranée jusqu'au Tigre, et de la pointe méridionale de l'Arabie jusqu'aux monts Caucase.

Cette origine est évidemment constatée par les différents dialectes de la Phénicie, qui se rapportaient tous à un même idiome; et ce qui achève en quelque sorte de la prouver, c'est qu'il est bien plus facile d'expliquer l'organisation politique des Phéniciens lorsqu'on ne les considère pas comme un peuple particulier et isolé, mais plutôt comme une réunion de tribus syriennes établies le long des côtes, et que les auteurs an-

ciens ont souvent confondues sous un nom générique. Il se peut que les Phéniciens fussent un peuple originaire de l'Arabie (1), cette patrie commune des peuplades sémitiques, lequel, dans d'autres pays et suivant les localités, embrassa un genre de vie différent de celui qu'il menait auparavant dans les déserts de son premier séjour. D'ailleurs les migrations de hordes barbares à une époque si reculée ne nous semblent pas mériter une grande attention.

La Phénicie proprement dite était, au temps même de sa splendeur et de sa puissance, un des plus petits pays de l'antiquité. Elle comprenait cette partie de la côte de Syrie qui s'étend depuis Tyr jusqu'à Aradus, et cette bande de terrain n'avait guère que cinquante lieues de longueur du Sud au Nord, et tout au plus huit à dix lieues de large. Cette côte, semée de baies et de ports, était hérissée de hautes montagnes, dont quelques-unes s'avançaient en promontoires dans la mer, et dont les cimes couvertes de forêts offraient aux Phéniciens les bois les plus précieux pour la construction de leurs vaisseaux et de leurs habitations. La plus grande

---

(1) Michaelis *Spicileg. Geograph. hebr. exter.*, vol. I, p. 166, etc.

partie de ces montagnes portaient le nom de Libanon, dont une autre ramification, l'Antilibanon, descendait à l'Est de la Syrie (1). La mer qui venait se briser avec impétuosité contre ces rivages escarpés avait probablement détaché plusieurs caps de la terre-ferme; ceux-ci formèrent de petites îles qui ne tardèrent pas à se couvrir de nombreuses colonies et de cités florissantes. Aradus (2), la dernière ville au Nord de la Phénicie, était bâtie sur une de ces îles, et avait donné le nom d'Antaradus à une autre ville qu'on voyait en face d'elle sur le continent. A huit lieues de là, vers le Sud, on apercevait Tripoli, qui subsiste encore de nos jours. Huit lieues plus loin on découvrait Byblos et le temple d'Apollon, et au Sud de ce dernier, Béryte. Venaient ensuite, à la même distance, la ville de Sidon, et à six lieues de celle-ci, sur la limite méridionale du pays, et au milieu d'une île, la reine de toutes les cités phéniciennes, c'est-à-dire la nouvelle Tyr. Dans les intervalles qui séparaient ces villes principales, figuraient une foule d'autres moins considérables, mais aussi renom-

(1) Strab., p. 1095.

(2) Arvath chez les Hébreux. Ces observations et les suivantes sont appuyées sur les descriptions de Cellarius, *Geogr. Ant.*, II, p. 350, 374, etc.

mées par leur industrie, leurs fabriques et leurs manufactures, telles que Sarephta, Botrys, Orthosia; et toutes réunies ne formaient, pour ainsi dire, qu'une seule métropole assise à la fois sur les îles et le littoral, qui, avec les flottes réunies dans ses ports, devait présenter un aspect singulièrement pittoresque, et donner aux étrangers la plus haute idée des richesses, de la puissance et de l'esprit entreprenant de ses habitants.

L'histoire nous apprend que ces villes, qui existèrent simultanément dans la période la plus florissante de la Phénicie, ne s'élevèrent qu'à la longue et successivement. Colonies l'une de l'autre, elles furent fondées, comme toutes celles qui appartiennent à l'antiquité, ou dans des vues commerciales, ou par des citoyens émigrés à la suite de dissensions. La plus ancienne de toutes, appelée par Moïse (1) la « fille aînée de Chanaan », fut Sidon, mère du commerce et de la navigation des Phéniciens. Sidon à son tour fonda Tyr pour en faire une échelle de son commerce; mais bientôt la fille grandit au point de surpasser sa mère et de l'éclipser. Au temps de la puissance phénicienne, Sidon n'eut que le second rang sous le rapport de l'étendue; mais cette

(1) *Gen.*, 10, 15; Bochart et Michaelis, ad h. l.

grande et riche cité défia pour ainsi dire, à la faveur de son excellent port, toutes les causes possibles de décadence, tant que dura le commerce maritime des Phéniciens (1). Arvath, autre colonie de Sidon, dut sa fondation aux troubles civils de cette ville, dont le parti mécontent émigra pour aller s'établir ailleurs (2). Tripoli fut aussi une colonie commune des trois cités de Tyr, de Sidon et d'Aradus; d'où lui vint le nom qu'elle porte (3).

La première ville de Tyr, fondée par Sidon sur le continent, brilla par sa grandeur, ses richesses et son commerce jusqu'aux temps de Nabuchodonosor, conquérant chaldéen ou babylonien, qui la bloqua pendant treize ans (4). Il n'y a aucune preuve historique qu'il l'ait réellement prise ou détruite, comme on le prétend ordinairement (5). Mais dans l'intervalle de ce

---

(1) Strab., p. 1097.

(2) *Ibid.*, p. 1093.

(3) *Ibid.*, p. 1094.

(4) Vers l'an 600 avant J.-Ch.

(5) *Voyez* Gesenius, *Commentaire d'Isaïe*, I, p. 710. La conquête de Tyr par Nabuchodonosor n'est confirmée par aucun historien phénicien ou grec, et n'a d'autre garant que l'oracle d'Ézéchiel, ch. 26. Cependant un second oracle du même prophète (29, 18) dit que cette conquête avait échoué. Le silence de tous les historiens sur cet évènement

blocus, une grande partie des habitants se réfugia dans une île voisine, où se trouvaient déja beaucoup d'établissements et d'édifices (1) : là s'éleva la nouvelle Tyr, qui, favorisée par sa position, devint bientôt l'égale de l'ancienne, et qui, sous la domination babylonienne et perse, continua non-seulement de se maintenir, mais encore de s'agrandir, tandis que sa rivale ne faisait que déchoir. Alexandre s'en empara enfin après une résistance opiniâtre; et ce fut moins par cette conquête que par la fondation d'Alexandrie, nouveau siége du commerce universel, qu'elle vit obscurcir son premier éclat; elle ne perdit pas cependant toute son importance. Dans son enceinte se trouvait le temple de la divinité

---

est attesté par Hieronymus, *ad Ezech.*, 26, 7, qui n'y croit lui-même que sur l'autorité de l'oracle, la seule qu'aient aussi invoquée les auteurs modernes.

(1) Il est faux de prétendre que l'île de Tyr n'ait commencé de briller que vers cette époque. Elle offrait plus de sûreté que la terre ferme, et nous ferons voir ailleurs que les Phéniciens avaient coutume de s'établir dans des îles. Il résulte de la narration de Josèphe, *Op.*, p. 325, que cette seconde Tyr était bien plus ancienne qu'on ne l'a supposé; car Salmanazar l'avait déja assiégée vers l'an 730, et ce fut alors que l'ancienne Tyr avec les autres villes s'affranchirent de sa domination, évènement qui ferait présumer que la nouvelle Tyr était alors la capitale de la Phénicie.

principale des Tyriens, du dieu tutélaire de la ville, comme l'indique le nom de Melcarth (1), que les Grecs ont traduit par celui d'Hercule tyrien (mais qui diffère entièrement de leur Hercule (2),

---

(1) Melcarth, roi de la ville. Pour tout le reste, voyez le savant traité de Creuzer, *Mythologie*, II, p. 211, et suiv., deuxième édition.

(2) Hérod., II, 44. Et tout en faisant remarquer avec raison cette différence, Hérodote semble cependant insinuer que, chez les Tyriens mêmes, cette divinité s'appelait Hercule. Mais ce n'était sans doute que par complaisance pour les Grecs que les prêtres phéniciens, en parlant avec eux, la nommaient ainsi; car, selon toute vraisemblance, son nom indigène devait être bien différent. Suivant le récit que firent ces prêtres à Hérodote, deux mille trois cents ans s'étaient déja écoulés depuis que la ville de Tyr avait été fondée, de même que le temple (vers l'an deux mil sept cent quarante avant J.-C.); néanmoins il y avait déja long-temps que cet ancien temple avait été abattu pour faire place à un nouveau, construit par le roi Hiram, contemporain de Salomon. Joseph. *contra Apion.*, *Op.*, p. 1043. Ce fut ce nouveau temple que vit Hérodote environ cinq cents ans plus tard. Celui-ci était dans l'île de Tyr : or, comme nous lisons dans le passage de Josèphe, tiré de Ménandre, qu'Hiram abattit les anciens temples de Melcarth et d'Astarté, pour en construire d'autres; qu'il entoura la grande place de la ville d'une enceinte, et qu'il força, les armes à la main, les Tyriens de lui payer le tribut refusé, nous ne croyons pas nous tromper en le regardant comme le premier fondateur de la nouvelle Tyr, qu'il éleva au rang de capitale, en dépit des

quoiqu'on ait souvent confondu les mythes de ces deux héros). Le culte de ce dieu fut porté dans toutes les contrées où les Tyriens établirent des colonies; et lors même que celles-ci furent devenues indépendantes, elles conservèrent toujours la coutume de lui envoyer des députations solennelles, pour honorer en lui la divinité nationale (1). La ville, entourée de hautes murailles en pierres de taille, avait deux ports, l'un au Nord vers Sidon, l'autre au Sud vers l'Égypte; on fermait celui-ci avec de grandes chaînes (2).

Quelle était la constitution intérieure de ces villes? Quels étaient leurs rapports communs? Formaient-elles ensemble un seul corps d'état? Ou bien étaient-elles isolées et indépendantes les

---

habitants de l'ancienne, déja soumise à son pouvoir: ce qui est d'ailleurs expressément confirmé par un autre passage de Josèphe, *Ant.*, VIII, 3, 5, p. 259, 267, où il est dit du roi Hiram, qu'il habitait une île. Quoi qu'il en soit, c'est une preuve convaincante qu'il entrait dans l'esprit des peuples de l'antiquité de subordonner la fondation des villes à celle des temples et des lieux sacrés, observation que nous ne trouverons l'occasion de développer que dans nos recherches sur l'Égypte.

(1) Témoin les Carthaginois, qui lui envoyèrent une députation à l'époque du siége de Tyr par Alexandre. Arrien, II, 24. Il y avait aussi des temples de l'Hercule tyrien à Gadès et dans l'île de Thasos. Hérod., l. c.

(2) Arrien, II, 24.

unes des autres? Telles sont les questions dont nous allons nous occuper.

Nos observations préliminaires sur la nature du pays des Phéniciens servent à faire concevoir pourquoi ils ne furent pas conquérants et fondateurs d'une grande monarchie, comme le furent les Chaldéens et les Perses, et comment, au contraire, ils s'estimèrent trop heureux de pouvoir se défendre contre les invasions des puissants peuples de l'Asie : habitant des villes depuis les temps les plus reculés (1), ils ne pouvaient songer à entreprendre d'aussi longues excursions que ces peuples nomades.

Pour se faire une idée exacte de l'état politique de la Phénicie, il faut d'abord connaître le développement et la marche que suivit la constitution civile de la tribu syrienne. Si nous nous reportons aux âges historiques de cette contrée, nous y voyons une foule de villes isolées, bornées à un territoire de peu d'étendue, et gouvernées par des rois ou des princes. Quelquefois une de ces villes obtenait une supériorité marquée, et s'arrogeait une espèce de domination sur les autres, et de ce nombre fut celle de Damas; mais cette domination était plutôt une alliance

(1) Ils habitaient déja des villes au temps de Moïse et de Josué, lors de l'invasion des Israélites.

forcée qui n'obligeait ces villes qu'à fournir des tributs et des subsides en cas de guerre, sans qu'elles perdissent pour cela leur constitution ni leurs chefs (1). La Syrie, libre et abandonnée à elle-même, ne forma jamais un état ni une monarchie.

Tels furent les principes fondamentaux des constitutions de la Phénicie. Ce pays ne fut jamais constitué en un seul corps d'état; mais depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque des Perses, il fut toujours divisé en un certain nombre de villes possédant chacune leur territoire. Quelques auteurs ont fixé même positivement le territoire de ces villes. C'est ainsi qu'Antaradus dépendait d'Aradus, en face de laquelle elle était située (2); et que Sarephta faisait partie du gouvernement de Sidon (3), etc.

De temps à autre cependant des états puissants s'élevèrent dans la Phénicie, et il y eut même des circonstances où toutes ses villes formèrent une confédération, à la tête de laquelle se placèrent dans l'origine celles de Sidon et de

---

(1) On en trouve la preuve dans les passages des livres hébreux relatifs aux rois de Damas et à leurs guerres. Voyez, I. *Reg.*, 20, 1, etc.

(2) Strab., p. 1093. Arrien, II, 13.

(3) I. *Reg.*, 17, 9, 10.

Tyr. Ces villes se liguaient déja dès le temps de Moïse (1); faibles dans leur isolement, le besoin d'une défense mutuelle contre les attaques du dehors devait naturellement les conduire au système fédératif. Aussi ce système ne fut-il pas seulement en vigueur dans la Phénicie, mais encore dans ses colonies principales, dont celles d'Afrique avaient mis Carthage à leur tête, et celles d'Espagne Gadès (2). Un culte commun, celui de l'Hercule tyrien, était le lien qui formait et maintenait ces alliances entre les villes des colonies de même qu'entre celles de la métropole.

Il est cependant de la nature de ces confédérations de n'avoir point de fixité, et de suivre les changements qui surviennent dans la puissance ou dans l'intérêt politique des membres dont elles sont composées. Celle des Phéniciens dut se ressentir de la fondation et de la prospérité toujours croissante de leurs colonies, et se modifier à mesure qu'elles devenaient assez fortes pour acquérir une certaine indépendance. Comme nous ne traitons ici que de l'époque brillante de Tyr, celle qui correspond

(1) Joseph., 2, 1, 5.

(2) *Voyez* t. IV de cet ouvrage, article des Carthaginois.

au siècle de Salomon et de Cyrus, ou à celui de Nabuchodonosor, il nous suffira de montrer que Tyr était alors la capitale de la confédération phénicienne.

La première source où nous puiserons est la description de Tyr par Ézéchiel. Sidon et Arvath, selon ce prophète, étaient les alliées de Tyr, et lui fournissaient des soldats et des mariniers (1). La dépendance de ces deux grandes villes suppose déja celle des autres, qui d'ailleurs est encore prouvée par les nombreux passages d'anciens auteurs où il est question des sujets et des alliés des Tyriens, et de leurs fréquentes révoltes. Josèphe, entre autres, dans les fragments qu'il a conservés de Ménandre, dit que, lors de l'expédition du roi Salmanazar dans l'Asie occidentale et contre la Phénicie, les villes phéniciennes confédérées, Sidon, l'ancienne Tyr, Acre et beaucoup d'autres, se soulevèrent contre leur capitale, et se soumirent au roi d'Assyrie. Elles équipèrent même une flotte contre les Tyriens, qui la dissipèrent, et sauvèrent ainsi leur liberté (2).

---

(1) Ézéch., 27, 8, 11.

(2) Joseph., *Ant. Jud.*, *IX*, 14, *Op.*, p. 325. C'est ce qui explique aussi la résistance que Tyr opposa toujours aux

Si nous comparons ces fragments de l'histoire et de la constitution phéniciennes avec les données que nous avons sur la république de Carthage, nous trouverons une ressemblance frappante entre la constitution de la métropole et celle de sa colonie, et nous reconnaîtrons que les mêmes rapports qui existaient entre Tyr et Sidon, Arvath et Tripoli, existaient aussi entre Carthage et Utique, Leptis et Adrumète : car il est conforme à la nature des choses que des villes qui avaient à lutter contre de puissants adversaires, se soient liguées pour mieux leur résister, et que ces ligues aient procuré une sorte de prééminence aux plus formidables d'entre elles : comme il est naturel aussi que des colonies qui s'organisent, modèlent leur constitution sur celle de la mère-patrie.

Il résulte donc de ce qui précède, que les villes phéniciennes formèrent une confédération, que celle de Tyr dirigea tant qu'elle fut riche et indépendante, mais qui dut nécessairement se rompre quand les premières se soumirent à l'Assyrie et à la Perse. Ces villes devinrent alors tri-

---

conquérants les plus fameux, et même à Alexandre, lorsque les autres villes de la Phénicie se rendaient à eux volontairement : aussi furent-elles opprimées, tandis que Tyr demeura libre et souveraine.

butaires de la Perse, après l'avoir été de Tyr; mais celle-ci conserva toujours son rang, et fut considérée comme la capitale de la Phénicie.

Quelle fut la constitution de toutes ces villes? c'est ce qu'il est fort difficile de déterminer. Il serait à désirer qu'il nous fût possible de suivre pas à pas la marche et le développement de l'organisation sociale dans les plus anciennes villes commerçantes de la terre; mais, faute de renseignements suffisants, nous ne pouvons présenter sur ce sujet que des observations générales.

1° On ne saurait douter que les villes phéniciennes n'eussent chacune leur constitution et ne fussent sous ce rapport indépendantes l'une de l'autre; car c'est ainsi qu'elles se montrent à toutes les époques de l'histoire où elles figurent isolément.

2° Il n'est pas moins certain que, dans toutes ces villes, le pouvoir suprême était entre les mains de rois héréditaires : mais quelquefois des partis politiques excitèrent des bouleversements, et portèrent sur le trône de nouvelles familles. C'est ce que nous apprend l'histoire de Tyr, de laquelle il nous reste une liste des rois tyriens depuis Hiram, contemporain de David, et qui se termine à l'époque du siége de Tyr par Nabu-

chodonosor (1). La dignité royale se perpétua dans cette ville sous la domination même des Perses; à cela près que ses rois ne furent plus alors que des souverains tributaires, obligés de fournir des subsides et des vaisseaux aux Perses, et, quand ils en étaient requis, de les accompagner en personne dans leurs expéditions. Tel est le rôle qu'on leur voit jouer depuis les guerres des Perses contre les Athéniens (2), jusqu'à l'invasion de la Perse par Alexandre, et à la prise de leur ville par ce conquérant (3). Les autres villes phéniciennes, Sidon, Aradus et Byblus, avaient aussi leurs rois (4), dont il est fait mention quelquefois dans l'histoire, et surtout à l'époque de la conquête d'Alexandre.

3° Cette constitution fondée sur la royauté n'était pourtant pas despotique, mais limitée; elle avait même quelque chose de la forme républicaine. Il était impossible que des états com-

---

(1) Joseph., *contr. Ap.*, I, *Op.*, p. 1043.

(2) Hérod., VIII, 67. Les rois de Sidon et de Tyr assistent au conseil de guerre convoqué par Xerxès, et le premier a la préséance sur l'autre, par décision du grand roi. Cette distinction était-elle purement personnelle, ou établie d'après le rang des villes, parmi lesquelles Sidon, en qualité de métropole, occupait la première place?

(3) Arrien, II, 24.

(4) *Ibid.*, II, 20.

merçants, lesquels en général ne peuvent prospérer que sous l'influence de la liberté politique, fussent gouvernés avec un despotisme absolu, pendant une si longue suite de siècles. Un grand commerce maritime exige un esprit de spéculation et une activité soutenue, qui ne s'accordent point avec les formes despotiques; et les troubles qui agitèrent si souvent toutes les villes de la Phénicie, comme les colonisations ou autres établissements qu'elles fondèrent dans des contrées lointaines, sont autant de faits qu'on ne lit que dans l'histoire des peuples libres.

Quelques lacunes qu'il y ait dans celle des Phéniciens, il nous en reste cependant assez de traces pour nous guider dans la recherche de leur constitution. Les magistrats de chaque ville marchaient de pair avec le roi (1); ils envoyaient d'un commun accord des ambassades (2); il y avait même, à certaines époques, un conseil général des grandes villes de la Phénicie, qui se rassemblait dans celle de Tripoli, et où leurs rois, conjointement avec le sanhédrin, délibéraient sur les affaires de la confédération (3).

---

(1) Arrien, II, 24. Il les nomme οἱ ἐν τέλει.

(2) *Ibid.*, II, 15.

(3) Diod., II, p. 113. Ce conseil se réunit dans cette ville pour mettre en délibération l'affranchissement de la

Il est hors de doute, d'ailleurs, que la religion resserra le pouvoir des rois dans d'étroites limites. La caste sacerdotale, en Phénicie, était aussi nombreuse que puissante, et semble avoir tenu le premier rang immédiatement après les rois. Sicharbas ou Sichæus, pontife du principal temple, était l'époux de Didon, et le beau-frère du roi Pygmalion, qui l'assassina; meurtre qui fut une source de désordres d'où s'ensuivit la migration d'une colonie à laquelle Carthage dut sa fondation. On sait quelle influence exercèrent en Judée les prêtres phéniciens de Baal, qui furent assez puissants pour y exciter une révolution (1). Chez un peuple comme les Phéniciens, où tout se rattachait à la religion, le sacerdoce dut avoir une grande part au gouvernement : mais il est impossible de décider jusqu'à quel point s'étendit son autorité.

Le prophète Ézéchiel, dans sa prédiction con-

Phénicie du pouvoir des Perses. Le surnom de tyran, donné à quelques rois tyriens, et entre autres à Pygmalion, semblerait prouver que les autres ne l'étaient pas. On cite même une époque, celle du prétendu siége de Tyr par Nabuchodonosor, où la dignité royale fut abolie dans cette ville, pour être remplacée par celle de suffète. Joseph., *Op.*, p. 1046.

(1) On voit dans le livre des Rois (I, 18, 22) combien ils étaient nombreux.

tre le roi de Tyr, nous fait connaître la puissance des souverains de cette ville. Il le représente comme un prince puissant, environné d'une grande splendeur, mais fidèle à l'esprit des états commerçants, et remplissant son trésor par le négoce, en se conformant d'abord aux maximes d'une sage politique, laquelle dégénéra bientôt en ruse et en injustice, dont il reçut le châtiment. « Ton esprit, lui dit-il (1), te fit acquérir des richesses; l'or et l'argent s'accumulèrent dans tes coffres, grace au commerce étendu de ton pays. Par ta sagesse, tu gagnas de grandes sommes; tu demeures dans un jardin de Dieu, couvert de pierreries, revêtu, depuis ton enfance, d'étoffes précieuses; mais le trafic t'a enrichi de biens injustes et t'a rendu coupable. » Il résulte du moins de ce passage remarquable que les revenus des souverains de Tyr, et sans doute de ceux des autres villes, étaient fondés sur le commerce; mais on ignore s'ils provenaient de droits

(1) Ézéch., 28, 4, 5, 12, 13, 16. Voyez aussi la traduction et les notes de *Michaelis*. Le verset 13 compte neuf espèces de pierres précieuses, entre autres, des onyx, des cornalines, des topazes, des émeraudes, etc. Cela prouve jusqu'à quel point le luxe était poussé chez les grands seigneurs tyriens.

de douanes, ou d'un monopole exercé par le souverain, ou de l'un et l'autre à la fois.

Ce petit nombre d'observations renferme tout ce que l'on peut dire sur la constitution politique des villes phéniciennes. A peine avons-nous eu, pour nous guider dans ce travail, quelques traces d'auteurs anciens; mais nous sommes entrés plus avant dans la connaissance de leurs relations extérieures et de leurs colonies, auxquelles nous allons consacrer le chapitre suivant.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

COLONIES ET POSSESSIONS DES PHÉNICIENS HORS DE LEUR TERRITOIRE.

« Fille de Sidon, prends ton essor, et vole aux îles de Chittim! »

ISAÏE, 23, 21.

S'IL est un spectacle intéressant et curieux, c'est celui que nous offre la colonisation pacifique des nations : mais ce n'est point aux empires agrandis par la conquête que le monde en fut redevable; les déplacements violents qui étaient une suite de leur politique ne pouvaient point donner naissance à des colonies florissantes, puisqu'ils étaient presque toujours signalés par l'oppression et souvent par la dispersion des peuples arrachés à leurs foyers domestiques. Lorsqu'on voit des colonies dans ces grands empires, ce sont ordinairement des établissements militaires, comme ceux des Macédoniens, des Romains et des Russes, qui sont des garnisons destinées à garder des frontières ou des provinces, plu-

tôt qu'à défricher ou cultiver des terres. Des peuples commerçants, au contraire, tels que les Phéniciens et les Grecs, ou les Hollandais et les Anglais, pouvant, grace à la liberté civile, étendre leur navigation jusqu'aux pays les plus lointains, ont dû bientôt sentir le besoin d'y établir des colonies; et, malgré les abus qu'entraînent ces sortes d'établissements, abus qu'on ne peut contester, il faut convenir cependant que non-seulement la prospérité de ces peuples, mais aussi la civilisation de l'humanité dépendaient en grande partie de cette propagation paisible. Le rapport continuel des métropoles avec leurs colonies agrandit la sphère de leurs connaissances, et hâta singulièrement le développement des idées politiques et le perfectionnement des constitutions civiles. Les fractions de peuple, détachées de leur sol natal, s'identifient toujours avec les villes coloniales où elles se fixent; car, en changeant de lieu et de position, l'esprit change de direction en même temps. Là où commence une existence toute nouvelle, beaucoup de formes sociales sont modifiées; tandis que dans les états depuis long-temps constitués, on tient à conserver les bases déja existantes. Et lors même que des colonies ont calqué leur organisation sur celle de leur métropole, la différence des relations extérieures et la sphère d'activité agrandie

par les besoins n'ont pas tardé de les conduire à d'autres idées. Ce fut du sein des colonies que sortit de tout temps la liberté civile. La Grèce ne vit naître Solon que lorsque ses villes coloniales de l'Asie-Mineure étaient déja parvenues au plus haut degré de splendeur; et pour un seul législateur dont s'honorait la métropole, chacune de ses colonies de la Grande-Grèce et de la Sicile pouvait se glorifier d'un Zaleucus ou d'un Charondas. C'est aussi une loi constante, que toutes les nations commerçantes se survivent à elles-mêmes dans les colonies qu'elles ont fondées, et que les acquisitions de l'esprit humain se perpétuent encore après la chute des empires. Ainsi les villes de Tyr et de Milet ont disparu de la surface de la terre; mais avant de tomber, ces villes jouirent du bonheur de voir s'élever autour d'elles une foule de colonies florissantes; et s'il était jamais réservé à l'Europe de retomber dans les ténèbres de la barbarie et sous le joug de l'anarchie et du despotisme, la civilisation renaîtrait dans les pays où la Providence a déja pris soin d'en répandre les germes : car notre âge présente le contraste étonnant de la civilisation en maturité dans une seule partie du monde, tandis que dans les autres elle est à peine dans sa fleur.

Malgré tous ces grands avantages, le système

colonial n'en présente pas moins des inconvénients frappants. Ce système engendra toujours la soif des conquêtes et la rivalité de commerce, double faiblesse trop ordinaire à tous les peuples qui fondèrent des colonies, et qui fut la cause de leur ruine.

La soif des conquêtes surtout nous semble être contraire à l'intérêt d'un peuple commerçant. La bonne intelligence avec les étrangers peut seule lui ouvrir leurs ports et lui assurer leurs denrées pour le chargement de ses vaisseaux. Mais il n'en fut jamais ainsi. Dans les siècles passés comme dans le siècle présent, l'oppression a toujours été la maxime du plus fort. C'est ainsi que les Carthaginois subjuguèrent l'Espagne; c'est ainsi que les Espagnols ont subjugué l'Amérique, et les Anglais les Indes.

La fureur du pillage ou le désir aveugle de s'agrandir furent souvent les seules causes de ces conquêtes; mais plus souvent encore cette manie de conquérir découla du système même qui ne tendait qu'à propager paisiblement le genre humain par le moyen des colonies. Le trafic avec des pays éloignés, et surtout avec des peuples grossiers, rendit ces établissements indispensables, lorsqu'on voulut établir des relations régulières et sûres; mais ce furent précisément ces colonies qui firent naître les diffé-

rents qu'on avait voulu éviter : et l'on en vint bientôt aux voies de fait, auxquelles succédèrent des guerres qui finirent par l'assujétissement des naturels du pays, ou par l'extermination des colons.

Quand nous traiterons de la politique commerciale des Carthaginois, nous aurons l'occasion de faire voir jusqu'où allait déja la rivalité de commerce. Les Carthaginois avaient hérité des prétentions de leurs aïeux, qui, même du temps d'Hérodote, avaient coutume d'envelopper du plus profond mystère leurs navigations de long cours. Cet esprit de rivalité fut une source de guerres, toutes les fois que la puissance maritime dominante trouva un concurrent capable de lui résister, comme les Carthaginois en trouvèrent un dans les Grecs. Les Phéniciens, plus heureux, étaient restés, durant plusieurs siècles, presque seuls maîtres du commerce de la Méditerranée. Lorsqu'ils virent les Grecs de l'Asie-Mineure commencer à asseoir leur puissance sur des bases solides, ils aimèrent mieux, à ce qu'il paraît, les éviter que de les combattre, et ils se rencontrèrent d'autant moins, que les uns et les autres trafiquaient dans des régions opposées.

D'après le peu de notions que l'on a sur ces temps antiques, il paraît que les Phéniciens eurent moins de guerres à soutenir que les Car-

thaginois, leurs descendants, et moins encore que n'en ont eu de nos jours les Hollandais et les Anglais; mais tout porte à croire qu'ils furent aussi quelquefois guerriers et conquérants. Ce fut sans doute un bonheur pour eux que la petitesse de leur état ne leur permît pas de songer à des envahissements; car il est aisé de juger, en lisant leur histoire, que ce ne fut pas leur volonté, mais leur position qui les en empêcha. Leur faible population n'aurait pas suffi à l'entretien de nombreuses armées; mais, à défaut de ressources propres, ils adoptèrent bientôt le système de tous les états commerçants obligés de faire des guerres continentales, système que les Carthaginois, après eux, pratiquèrent encore plus en grand, et qui consiste à soudoyer des mercenaires. Ce n'est pas seulement la rareté d'hommes oisifs et inutiles, ni la facilité de gagner sa subsistance, qui détournent le peuple des pays commerçants de prendre une part active à la guerre, c'est plutôt le peu de considération accordé au militaire dans ces pays, où le négociant est tout, et principalement dans les républiques, où le soldat salarié est regardé comme un homme aux gages du citoyen.

De même que Carthage tirait des troupes de tous les points de l'Afrique et de l'Europe, de même Tyr en levait dans les différents empires

de l'Asie-Mineure et de la Grande-Asie. Les villes phéniciennes lui fournissaient aussi leur contingent en troupes de terre et de mer. Ces dernières troupes formaient la garnison de Tyr, chargée de garder cette ville. « Les soldats de Perse, de Lydie et de Lycie étaient au nombre de tes guerriers, et venaient suspendre leurs boucliers et leurs casques dans l'enceinte de tes murs. Le peuple d'Arvath se rangeait, dans ton armée, autour de tes murailles, et défendait l'entrée de tes portes; ils suspendaient leurs boucliers à tes tours, et t'ont à jamais illustrée (1)! » Il est à croire cependant que ces troupes d'étrangers salariés n'étaient employées que dans des occasions extraordinaires, et lorsqu'on soutenait des guerres au dehors.

Nous avons observé plus haut que la situation du pays des Phéniciens s'opposait à ce qu'ils s'étendissent en Asie par des conquêtes; mais les îles voisines de la Méditerranée leur présentaient un vaste champ d'agrandissement, et aucune ne semble avoir eu plus d'attrait pour eux que la plus voisine et la plus grande, je veux dire l'île de Chypre (2). Il est certain que

(1) Ézéch., 27, 10, 11.

(2) Joseph., *Ant. Jud.*, IX, 14; Michael, *Spicil.*, I, p. 106.

les Tyriens non-seulement s'y établirent, mais qu'ils en firent même une de leurs provinces; car il est dit que les habitants de Chypre se révoltèrent contre Tyr avec les autres sujets de cette cité, lorsque Salmanazar fit une invasion en Syrie. La ville de Cittium fut le principal établissement des Tyriens dans cette île, à laquelle ils donnèrent ce même nom (1) de Cittium, ainsi qu'aux petites îles de l'Archipel et aux côtes; mais ils ne manquèrent pas de peupler de leurs colons toutes les dépendances de l'île (2). Aussi Chypre conserva-t-elle toujours avec la ville de Tyr des liaisons intimes, même après l'extinction de la puissance tyrienne; et voilà pourquoi Alexandre regarda la possession de cette île, où l'on comptait alors neuf villes gouvernées

---

(1) Il est hors de doute que le nom de כִּתִּים, Kittim, est le même que Cittium : on peut s'assurer dans Josèphe, *Arch.*, I, 7, *Op.*, p. 13, qu'il ne désignait pas seulement cette île, mais aussi les îles et les côtes voisines. Cicéron, *de fin.*, IV, 20, dit que Cittium était une colonie phénicienne et non pas grecque. Voyez *Commentaire de* Gesenius *ad Isaïam*, I, p. 721 et suiv.

(2) On trouve les autorités classées dans Bochart, p. 370, etc.; Strab., p. 1003. Une trace encore subsistante du séjour des Phéniciens dans l'île de Chypre, est l'épitaphe phénicienne que M. de Hammer y a découverte. *Vues topographiques du Levant*, p. 154.

par autant de rois, comme une conséquence naturelle et nécessaire de la prise de Tyr (1).

Les rapports des Phéniciens avec l'île de Chypre sont moins difficiles encore à connaître que ceux qu'ils avaient avec leurs colonies. Mais en rapprochant les fragments qui nous restent de cette partie de leur histoire, on remarque plusieurs traits qui caractérisent d'une manière frappante l'esprit et la politique de ce peuple.

1° Les Phéniciens envisageaient leur système de colonisation, non-seulement comme un auxiliaire propre à étendre leur commerce, mais encore comme le moyen le plus efficace de prévenir chez eux les secousses intérieures et les bouleversements, en diminuant la nombreuse population qui devait nécessairement se multiplier dans un petit état, devenu le centre du commerce le plus répandu (2). Les grandes villes commerçantes finissent toujours par se remplir d'une nombreuse populace, et c'est justement cette populace dont la multiplication leur de-

(1) Arrien, II, 17.

(2) Nous ferons voir dans un autre volume de cet ouvrage que ce fut aussi la maxime des Carthaginois. La ressemblance de leur système colonial avec celui des Phéniciens leurs aïeux, ne permet pas de douter qu'il ne leur soit venu d'eux.

vient dangereuse, surtout dans les temps d'agitation. Les états républicains de l'antiquité sentirent cet inconvénient de bonne heure, et le seul moyen qu'ils eurent d'y remédier fut de former des colonies de l'excédant de leur population. Ce double besoin d'établissements éloignés, destinés à la fois à l'extension du commerce et à l'emploi d'une population surabondante, suffirait pour donner la clef de la propagation étonnante du peuple phénicien au moyen des colonies, lors même qu'on ne saurait pas que, malgré cette précaution, des troubles intérieurs provoquèrent de nouvelles migrations, en forçant le parti mécontent et le plus faible de s'expatrier pour aller s'établir ailleurs, comme le prouve l'histoire de l'origine et de la fondation de Carthage et d'Utique (1).

2° Les colonies des Phéniciens s'étendaient de l'Est à l'Ouest sur les bords de la Méditerranée; et leur commerce maritime, d'après la situation de leur pays, dut suivre cette même direction, comme on est porté à le croire, quand on lit les anciennes traditions de leur histoire, et les récits des expéditions de l'Hercule phénicien : car cet Hercule allant en Ibérie pour faire la guerre au fils du riche Chrysaor, n'est-il pas

(1) Justin, XVIII, 4.

visiblement le dieu tutélaire de la métropole et de ses colonies, et par conséquent le symbole de la tribu phénicienne? Et l'histoire de ses expéditions sur les côtes de la Méditerranée, est-elle autre chose qu'une narration épique et allégorique de la propagation du peuple phénicien par le commerce et la navigation, et de la civilisation générale qui s'ensuivit?

Toutes ces fables nous ont été transmises par les poètes et les mythologues grecs. Ceux-ci les altérèrent plus ou moins, et les fondirent même dans d'autres pour les faire cadrer avec le plan de leurs récits et de leurs poèmes épiques. Diodore seul nous paraît avoir reproduit la fable de l'Hercule tyrien dans toute sa forme originale (1).

---

(1) Le passage de Diodore est dans ses *Op.*, I, p. 262, etc. L'expédition d'Hercule en Espagne y est donnée comme le dixième de ses travaux. Toute la narration de Diodore est empruntée d'un poète épique de sa nation (ou peut-être de Timée), qui avait appliqué la fable phénicienne de cet Hercule tyrien à son Hercule grec, sans se permettre de changements, qu'autant que l'exigeait le plan de son poème. Ce qui le prouve, à mon avis, c'est ce que Diodore, *Op.*, I, p. 344, raconte des habitants des îles Baléares. Ces insulaires avaient adopté la tradition, d'après laquelle Hercule était entré dans le pays de Géryon, pour s'emparer de ses trésors en or et en argent; c'est pourquoi, de peur d'ex-

Chercher à éclaircir et à expliquer cette fable, ce serait vouloir arracher le voile qui couvre les mystères de l'antiquité. Nous éviterons cette faute, et nous nous bornerons à développer quelques traits de cette allégorie.

Hercule, dit-on, entreprit son expédition avec une flotte nombreuse, rassemblée dans l'île de Crète, laquelle, comme nous le verrons bientôt, était l'anneau principal de la chaîne des colonies phéniciennes. Son dessein était de pénétrer dans l'Ibérie, pays riche en mines d'or, et où régnait Chrysaor, père de Géryon. Il traverse l'Afrique, y introduit l'agriculture, et fonde la grande ville d'Hécatompylos (1). Il arrive ensuite au détroit, d'où il passe à Gadès. Il soumet l'Espagne, en emporte un riche butin, parmi lequel étaient les bœufs de Géryon, et s'en retourne par la Gaule, l'Italie, les îles de la Méditerranée, la Sicile et la Sardaigne.

La plupart des traits de cette allégorie n'ont pas besoin d'explication. Elle n'a pu prendre

---

citer la cupidité des conquérants, ils ne permettaient pas qu'on portât de ces métaux chez eux. Quoique d'origine phénicienne, ils interprétaient la fable comme les Grecs.

(1) Hécatompylos était une grande ville située dans l'intérieur des terres de Carthage, et qui plus tard fut prise par les Carthaginois. Diod., I, p. 265.

naissance que chez un peuple navigateur : car on équipe une flotte pour cette expédition d'outre-mer. On lui assigne pour rendez-vous l'île de Crète, comme étant la mieux située; ce qui indique que les Phéniciens ne songèrent à s'établir dans la partie occidentale de la Méditerranée, qu'après avoir bien assuré leur domination dans les îles orientales de cette mer. Aussi n'était-ce pas un peuple qui ne tendît qu'à détruire et à conquérir. Il répand la civilisation partout où il se montre; il enseigne aux barbares l'agriculture, et vient à bout de les habituer à des demeures fixes. Et dans quel lieu opère-t-il de si utiles changements? Dans les pays colonisés par lui, l'Afrique, la Sicile et la Sardaigne. Cependant le vrai but de son expédition est l'Espagne méridionale et occidentale, source première des richesses de la Phénicie, et point central de son commerce. Ainsi la fable, telle que les poètes nous l'ont conservée, est d'accord avec la réalité. Les Phéniciens s'étaient établis sur les bords de la Méditerranée. Ils arrivèrent enfin aux colonnes d'Hercule, et les franchirent. Mais leurs colonies étant presque toutes des villes littorales, on peut en conclure que ce fut au commerce qu'elles durent leur fondation.

3° Ces colonies disséminées sur les bords de

la Méditerranée étaient multipliées sur quelques points, et en petit nombre sur quelques autres. Les Phéniciens avaient, comme aujourd'hui les Anglais et les Hollandais, leurs pays coloniaux, dont ils firent les principaux siéges de leur commerce. Nous citerons parmi les plus importants, Carthage sur la côte septentrionale d'Afrique, et l'Espagne méridionale ou occidentale. Leurs colonies étaient plus rares dans les grandes îles de la Méditerranée du côté de l'Ouest, la Sicile et la Sardaigne; ils ne semblent avoir considéré ces deux îles que comme stations de leurs navigations lointaines; et dans leurs voyages à Gadès et aux colonnes d'Hercule, elles étaient pour eux ce qu'est à présent le cap de Bonne-Espérance pour le navigateur qui fait la traversée des Indes.

4° En général, c'est la rivalité de commerce, jointe au désir d'éviter autant que possible toute collision, qui perce dans le système colonial des Phéniciens. Les premiers rivaux contre lesquels ils eurent à lutter sur la Méditerranée furent sans contredit les Grecs; et cependant d'après la position géographique des colonies grecques et phéniciennes, il semblerait qu'il ait existé entre ces deux nations un traité tacite de ne point se gêner dans leurs projets. Les Phéniciens avaient concédé, pour ainsi dire, volontairement aux Grecs,

des pays qui passent pour avoir appartenu à ceux-ci dès la plus haute antiquité. Ils leur abandonnèrent les côtes de l'Asie-Mineure et de la mer Noire, ainsi que l'Italie méridionale et la plus grande partie du littoral de la Sicile ; ils ne les troublèrent pas davantage sur les côtes de la Gaule, mais ils n'auraient point souffert d'établissements grecs dans leurs pays coloniaux, où ils ne recevaient point d'étrangers. Les récits des sacrifices humains qu'ils offraient à leurs dieux dans quelques-uns de ces pays (en supposant que ce fussent des fables), furent peut-être imaginés et répandus par eux, pour écarter les étrangers de leurs colonies.

5° Il devait exister naturellement des liaisons étroites et même une sorte de dépendance entre la métropole et ses colonies, destinées dans le principe à procurer des débouchés à son commerce. Mais les Phéniciens semblent avoir ignoré le grand art de les maintenir sous leur autorité, art que les Carthaginois, leurs descendants, possédèrent à un si haut degré. Leurs villes coloniales, favorisées par leur situation, et s'accroissant de plus en plus, se rendirent enfin indépendantes. Les causes de leur affranchissement se présentent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes ; les Phéniciens avaient commis la faute, où sont tombés comme eux la plupart des peuples

commerçants, de fonder une domination trop vaste, et hors de proportion avec les forces qu'ils avaient pour la soutenir. De plus, la ville de Tyr n'était pas située, comme celle de Carthage, au centre de ses colonies, et il lui eût été impossible de porter son action sur toutes à-la-fois, quand même elle aurait disposé d'armées nombreuses. Carthage pouvait, sans de grands efforts, faire passer ses troupes en Sicile et en Sardaigne ; de nos jours, l'Angleterre peut facilement envoyer des soldats dans les grandes Indes ; mais si la ville de Tyr eût essayé de transporter une armée asiatique en Espagne, elle aurait probablement échoué. A l'exception de quelques îles voisines, comme par exemple celle de Chypre, et quelques autres que les Tyriens occupaient à cause de leurs mines, où ils faisaient travailler les naturels, leurs colonies n'eurent avec eux d'autres rapports que ceux de leur commerce, ni d'autre lien que celui de leur religion, célébrée en commun dans des fêtes solennelles, où des députés réunis des différentes villes venaient offrir des sacrifices aux mêmes dieux. Cette politique, commandée peut-être par les circonstances, n'était-elle pas la plus sage et la plus sensée que pussent observer les Phéniciens dans leur position ? Ils ne sacrifiaient que ce qu'ils auraient été obligés d'abandonner

après de grands efforts et de grandes dépenses; les ports de leurs villes coloniales leur restaient ouverts; et voilà comment ils jouirent tranquillement, pendant plusieurs siècles, de la prospérité qu'un commerce paisible et continuel amène ordinairement à sa suite.

6° On ne peut qu'indiquer à peine l'origine et le commencement des colonies phéniciennes; l'époque même de la fondation de Carthage est encore ignorée. Mais l'existence de plusieurs de ces colonies remonte bien certainement à des temps fort reculés; car, lors même qu'on pourrait douter de la haute antiquité de Tartessus et de Gadès, la migration de Cadmus en Béotie, et la construction de Thèbes, suffiraient pour attester que, quinze cents ans avant notre ère, des colons phéniciens avaient passé la mer. On ne peut rapporter, avec quelque raison, l'établissement de ces colonies qu'aux beaux jours de la Phénicie, lorsque le commerce et la navigation de Tyr firent des progrès si admirables, c'est-à-dire dans l'intervalle de temps qui s'écoula depuis David jusqu'à Cyrus (1000-550 av. J.-C.). C'est dans cette même période que les données les plus positives nous autorisent à placer aussi la fondation d'Utique, de Carthage, de Leptis, etc. (1); ce qui doit paraître d'autant plus

(1) *Voyez* les preuves dans Bochart, p. 373, etc.

plausible, que presque toutes les colonies phéniciennes sont appelées expressément des colonies de Tyr, ville qui ne commença à fleurir qu'au temps dont nous parlons, et postérieurement à Homère, qui ne la connut pas, quoiqu'il parle souvent de Sidon.

Après ces notions préliminaires et générales, il est temps d'en venir aux détails, et de donner l'état complet des colonies phéniciennes (1). Ce n'est que de cette manière que nous pouvons donner une idée claire et nette de l'importance de ce peuple sous le rapport historique, et jeter les bases de nos recherches relatives à son commerce. Nous ne nous laisserons point guider par des étymologies, comme a fait trop souvent Bochart, mais seulement par les documents positifs que nous fournit l'histoire.

Les îles de la Méditerranée, voisines de la Phénicie, comme celles de Chypre et de Crète, les Sporades et les Cyclades, et les îles plus éloignées situées près de l'Hellespont, reçurent presque toutes des colons phéniciens. Les villes de Chypre étaient pour la plupart d'ori-

(1) Pour se faire une idée exacte des recherches suivantes, et pour les suivre plus facilement, nos lecteurs devraient consulter une carte de la Méditerranée et des pays d'alentour, et s'il était possible une de *Danville*.

gine phénicienne, suivant le témoignage d'un écrivain digne de foi (1); et nous avons déja observé que l'île entière semble avoir été une colonie des Phéniciens, d'autant plus importante pour eux, qu'elle leur offrait en abondance tous les matériaux nécessaires aux constructions navales. L'île de Crète et sa mythologie étaient également empreintes de vestiges phéniciens; le culte d'Hercule s'y était naturalisé, et la fable d'Europe, dont la Grèce lui dut la connaissance, venait certainement de la Phénicie (2), comme en était venu le culte pratiqué dans les cités des îles de Jalyssus, de Camirus, de Lindus (3) et de Rhodes (dont la capitale du même nom ne fut construite que plus tard). On peut lire dans Bochart les preuves du séjour des Phéniciens dans les autres îles de l'Archipel (4).

---

(1) Diod., II, p. 114.

(2) Apollodor., III, 1. Si, comme l'a prouvé Hoeck (*Crète*, p. 83, etc.), cette Europe qui fait le sujet du mythe le plus ancien de la Phénicie n'est point une des trois parties de l'Ancien-Monde, mais la divinité phénicienne Astarté, dont le culte se répandit avec les colonies phéniciennes, l'interprétation que nous avons donnée plus haut du mythe de l'expédition d'Hercule acquiert un nouveau degré de vraisemblance.

(3) Diod., I, p. 377.

(4) Bochart, p. 406, etc.

Ce peuple avait aussi un établissement considérable dans l'île de Thasos vis-à-vis la côte de Thrace. Il avait reconnu, dans ses voyages de découverte, que les montagnes de cette île renfermaient des mines d'or, et il ne tarda pas d'exploiter ces mines, dont Hérodote vit les puits et les galeries (1).

Les côtes occidentales et septentrionales de l'Asie-Mineure offrent aussi quelques traces du passage des Phéniciens. On leur attribue la fondation des villes de Pronectus et de Bithynium, l'une sur la mer Noire, et l'autre sur la Propontide (2). On s'est assuré, enfin, qu'il y avait jadis, dans les montagnes de Pisidie et de Carie, un peuple, ou plutôt les débris d'un peuple nommé Solymes, dont le langage décelait l'origine phénicienne (3).

Mais les Phéniciens furent dépossédés de tous ces domaines, lorsque la tribu carienne et celle des Hellènes se répandirent hors de la Grèce, et remplirent de leurs colonies non-seulement les îles, mais aussi les côtes de l'Asie-Mineure. Les Phéniciens ne disputèrent point aux Grecs

---

(1) Hérod., II, 44, et VI, 47.

(2) Steph., *de urb.* h. v.

(3) Γλῶσσαν μὲν φοίνισσαν ἀπὸ στομάτων ἀφιέντες. Joseph. *in Apion.*, I, ex Chœrilo tragico, p. 1047.

la possession de ces contrées, peut-être parce que leur commerce maritime se dirigeait de préférence vers d'autres pays, qu'ils croyaient plus riches et plus importants. Peut-être aussi leur expulsion de ces îles fut-elle une des causes qui les portèrent à s'établir dans celles de la Méditerranée occidentale.

Il leur fut impossible de fonder des villes coloniales sur les rivages de l'Égypte, parce que les Égyptiens s'étaient interdit à eux-mêmes la navigation des bouches du Nil, et ne l'accordaient pas non plus aux étrangers. Mais en récompense, ils avaient un établissement dans la capitale même de l'Égypte, car tout un quartier de Memphis était habité par ceux de leur nation (1); preuve assez évidente qu'ils prirent part à l'ancien commerce par caravanes qui se faisait dans la partie orientale de l'Afrique, aussi bien que les peuples de ce continent.

La même cause qui les éloigna des côtes de l'Asie-Mineure les bannit aussi vraisemblablement de celles d'Italie. Il est surprenant, en effet, de ne pas rencontrer dans ce pays le moindre vestige historique de colonies phéniciennes; mais il paraît que les Étrusques, bien plus encore que les Grecs, leur en défendirent

(1) Hérod., II, 112.

l'accès (1) : ce qui les excita d'autant plus à s'établir en Sicile, seule contrée où ils se soient mis en contact avec les Grecs, comme des rivaux déclarés.

La difficulté qu'on éprouve dans l'examen de leurs colonies en Sicile et dans l'Ouest de la Méditerranée, vient de ce qu'on ne reconnaît pas toujours facilement, dans les passages qui s'y rapportent, s'il est question de Phéniciens ou de Carthaginois; car les auteurs grecs désignent fréquemment ces derniers par le nom de Phéniciens. Mais, malgré la méfiance dont il faut s'armer dans cette recherche, on ne laisse pas d'acquérir des preuves suffisantes, que les Phéniciens avaient déja formé des établissements en Sicile avant l'agrandissement de la puissance de Carthage. « Les Phéniciens, dit Thucydide (2), occupaient les côtes de la Sicile et les petites îles voisines, long-temps avant que les Grecs y fussent allés; mais dès que ceux-ci commen-

(1) Les premiers traités de commerce conclus entre Carthage et Rome (traités que nous avons placés comme articles supplémentaires dans la partie du présent ouvrage où il est question de cette dernière ville) montrent combien les Carthaginois désiraient de prendre pied sur les côtes de l'Italie; mais on y voit aussi combien on s'efforçait de les en empêcher.

(2) Thucyd., VI, 2.

cèrent d'y fréquenter, les premiers se retirèrent à Motya, à Soloès et à Panormus. » Diodore (1) ne s'explique pas moins formellement lorsqu'il parle des colonies que les Phéniciens établirent en Sicile, en Sardaigne, et dans les îles d'alentour, à mesure que s'étendirent leur commerce et leur navigation.

Lorsque la puissante Carthage se fut emparée de la navigation de la Méditerranée occidentale, elle marcha sur les traces de son ancienne métropole, et hérita, pour ainsi dire, de ses possessions et de ses colonies, en envoyant de nouveaux colons dans celles qui étaient déchues. On peut donc admettre avec fondement que les villes les plus célèbres de la Sicile, telles que Motya, Soloès et Panormus, ainsi que celle d'Éryx, où le culte d'Astarté ou de Vénus Erycina fut apporté par les Phéniciens, avaient jadis été fondées par eux (2).

Nous possédons, sur leurs colonies en Sardaigne, des données certaines, mais vagues. Ce fut encore pour assurer leur navigation en Espagne qu'ils cherchèrent à établir en Sardaigne, comme ils avaient fait en Sicile, des stations pour

---

(1) Diod., I, p. 358.

(2) Polyb., I, 55; Diod., I, p. 326.

leurs vaisseaux, et à y bâtir des habitations (1). Quant à la possession de l'île que les Carthaginois, leurs descendants, surent s'approprier, ils n'y élevèrent jamais la moindre prétention. Il leur suffisait de s'y maintenir; et ils n'auraient pu d'ailleurs y envoyer des armées nombreuses, comme les Carthaginois, pour subjuguer les habitants.

Les îles Baléares, situées justement sur la route de leurs vaisseaux, ne pouvaient leur demeurer inconnues. D'après un passage de Diodore, elles furent primitivement occupées par les Phéniciens, cent soixante ans après la fondation de Carthage (2). Nous ignorons sur quelle base porte cette date chronologique; et nous ne pouvons même déterminer avec certitude si Diodore parle des Phéniciens ou des Carthaginois. Mais la première supposition ressort plus naturellement de son récit, et est d'ailleurs fortifiée par la comparaison de l'état relatif de Tyr et de Carthage, dont la première était alors une ville commerçante plus grande et plus puissante, et en pleine possession de la navigation espagnole.

Nous voici arrivés à l'un des principaux pays coloniaux des Phéniciens, l'Espagne, ce point

(1) Diod., I, p. 358.
(2) *Ibid.*, I, p. 343.

central de leur navigation et de leur commerce, qui ne fut pas pour eux d'une moindre importance que le fut plus tard le Pérou pour les Espagnols. Je donnerai la description de leur négoce avec cette contrée dans le chapitre suivant, et je ne m'attacherai ici qu'aux observations géographiques et historiques, sur lesquelles les anciens auteurs ont été d'accord.

1° On sait quelle partie de l'Espagne occupaient les colonies phéniciennes. Toutes, ou du moins la plupart, étaient situées dans la partie méridionale de l'Andalousie actuelle, en-deçà et au-delà du détroit, depuis les bouches de l'Anas (de la Guadiana) et du Guadalquivir, jusqu'aux frontières des royaumes de Grenade et de Murcie. Les naturels de ce pays étaient les Turditains, qui se confondirent insensiblement avec les Phéniciens, au point de donner naissance à un peuple bâtard qui s'établit le long de la côte, et que l'on appela Bastules (1).

2° C'est là le pays où il faut chercher les lieux si célèbres de Tartessus, de Carteïa, de Gadès, et les colonnes d'Hercule; recherche qui n'offre des difficultés sérieuses que relativement à leur position. Les premiers poètes qui firent de ce pays lointain le théâtre de leurs fables, jetèrent

(1) *Voy.* Cellarius, I, p. 65; Mannert, I, p. 275.

une telle confusion dans sa géographie, que les historiens qui les suivirent ne surent plus à quoi s'en tenir. Il régnait, parmi ces derniers, touchant les colonnes d'Hercule, les opinions les plus contradictoires. Les uns les cherchaient dans l'Océan auprès de Gadès, d'autres près de Gibraltar, et quelques-uns en d'autres lieux (1). Cependant il paraît certain que les deux rochers de Calpé et d'Abyla, sur lesquels s'élèvent aujourd'hui Gibraltar et Ceuta, ont donné lieu à la dénomination du détroit qui les sépare et à toutes les fictions poétiques qui s'y rapportent. Les historiens sont encore plus divisés sur le pays de Tartessus. Ils parlent tour à tour d'un fleuve Tartessus, d'une île et d'un lieu de ce nom qu'ils placent tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et enfin d'une contrée Tartessis. Ces variantes nous indiquent assez qu'il en est de ce nom de Tartessus comme de toutes les anciennes dénominations des pays situés aux bouts de notre continent, qui par elles-mêmes sont toujours vagues. Ce serait donc une peine inutile de chercher à fixer l'ancienne position de Tartessus. Chez les Orientaux, qui n'avaient appris des mystérieux Phéniciens que le nom de ce pays éloigné, ce nom ne désignait que les lieux

(1) Cellarius, I, p. 72; Mannert, I, p. 290.

situés aux extrémités de l'Occident; ils n'auraient pas été en état d'en donner une définition plus précise; et dans la géographie commerciale de la Phénicie, Tartessus indique évidemment toute l'Espagne méridionale : ce fut donc pour les anciens un nom aussi vague que l'est pour nous celui des Indes occidentales. Et voilà comment il put être affecté en même temps à un fleuve, à une île, à une contrée, puisque cette contrée renfermait ce fleuve et cette île homonymes (1); il ne l'avait été, dans le principe, qu'au Bætis ou Guadalquivir, qui à son embouchure forme une île, où les Phéniciens, à en juger d'après leurs maximes de politique et de commerce, fondèrent probablement leur première colonie, et où, par la même raison, Strabon a placé la ville de Tartessus (2). Cependant, à mesure qu'ils se répandirent dans le pays, le nom de Tartessus s'y répandit aussi, et finit par le désigner en entier; il fut même appliqué dans la suite à presque toutes les colonies des environs (3). Il me paraît donc qu'on ne peut, sans erreur, admettre avec Bochart trois Tartessus, ni supposer,

(1) STEPHAN., *de urb.* s. v. Ταρτησσὸς, *et ibi interpret.*

(2) STRAB., p. 221. Il fait observer plus bas que quelques-uns la confondaient avec Carteïa.

(3) *Voy.* CELLARIUS, I, p. 69.

avec un écrivain plus moderne, qu'il n'y en eut qu'un seul, le même, selon lui, que l'ancienne Hispalis (1), aujourd'hui Séville; mais je ne prétends pas pour cela que cette dernière n'ait jamais porté le nom de Tartessus. S'il y eut jamais une ville de ce nom, ce fut probablement la colonie la plus ancienne des Phéniciens; et il n'est guère présumable qu'ils l'eussent établie au fond du pays, et aussi loin des côtes.

Après Tartessus, c'est la ville de Gadès ou Gadeix et l'île du même nom qui méritent le plus de fixer notre attention. Les Phéniciens et les Carthaginois avaient coutume de choisir pour leurs établissements des îles à la proximité du continent, comme étant les lieux les plus sûrs pour y déposer leurs denrées. A une courte distance de la côte d'Espagne, et au-delà des colonnes d'Hercule, ils trouvèrent deux petites îles (2), dont la plus grande avait environ quatre lieues de circonférence, et dont la position et la nature ne laissaient rien à désirer. C'est là qu'ils s'établirent, à l'extrémité du monde connu, sur les bords du vaste Océan; c'est là qu'ils fondèrent

(1) Mannert, I, p. 295.

(2) Strab., p. 257. La plus petite de ces deux îles porte ordinairement le nom d'Erithya. Ce fut dans celle-là, s'il faut en croire Pline, que fut bâtie la première Gadès.

une ville qui devint par la suite une des plus illustres du monde, et qui, favorisée par son heureuse situation, a survécu à toutes les révolutions de la politique et du commerce accomplies dans le cours des siècles. Cette entreprise, si célèbre dans leurs annales, a été chantée par les anciens poètes, qui se sont tous accordés à désigner les îles de Gadès et d'Erithya, où régnait Géryon à trois corps, comme le terme des expéditions de l'Hercule tyrien. Et, en effet, le temple de ce demi-dieu, construit dans l'île de Gadès, était encore montré, du temps des Romains, comme un des monuments les plus vénérables de l'antiquité (1).

Une troisième ville non moins intéressante, et dont le seul nom décelait l'origine phénicienne, fut celle de Carteïa. Il serait difficile d'indiquer son ancienne position: mais on risquerait peu de se tromper en la fixant auprès de Gibraltar et à côté d'Algéziras (2). C'est même à cette position qu'elle dut le nom de Calpé : car il est très-probable que la ville de Calpé, tant de fois citée, ne fut autre que Carteïa.

Les villes les plus importantes après celle-là, étaient celles de Malaca et d'Hispalis, aujourd'hui

(1) Diod., I, p. 345; Strab. l. c.
(2) Mannert, I, p. 287.

Malaga et Séville. Le nom de la première lui était venu des excellents poissons salés qu'on en exportait en grande quantité (1). L'autre était située sur le Guadalquivir, à la plus grande distance de son embouchure jusqu'où puisse avancer le flux, et remonter un gros navire (2). Telles étaient les principales cités d'un pays que les Phéniciens avaient couvert de leurs établissements, et sur lequel ils avaient, pour ainsi dire, imprimé leur cachet. On y trouvait selon Strabon, plus de deux cents colonies d'origine phénicienne (3), et dont quelques-unes seulement furent fondées peut-être par les Carthaginois.

3° Si l'on se rappelle d'ailleurs que déja du temps d'Homère, on recherchait l'étain et l'ambre jaune provenant du commerce des Phéniciens, on ne doutera plus que les établissements de ce peuple en Espagne ne remontent au-delà de ce temps. Mais il n'est pas possible d'indiquer exactement la date de leur fondation; le nom de Tarchisch ou de Tartessus, qu'on rencontre dans le livre de Moïse où il est question de la propagation des Noachides, ne peut s'appliquer à l'Espagne; et

(1) Strab., p. 236; Bochart, p. 683.
(2) *Ibid.*, p. 209.
(3) *Ibid.*, p. 207.

la seule date historique bien vérifiée touchant l'origine de Gadès, de cette île qui, selon nos remarques précédentes, doit être regardée comme une des premières colonies des Phéniciens, est celle qu'on trouve dans ce passage : « Gadès a été fondée en même temps qu'Utique; or la fondation d'Utique est antérieure de deux cent quatre-vingt-sept ans à celle de Carthage (1). » D'après ces renseignements il faudrait placer celle de Gadès à environ onze cents ans avant le commencement de notre ère, ou cent ans après la guerre de Troie. C'est l'époque indiquée aussi dans la géographie de Pomponius Méla. Du reste, quelque incomplètes que soient ces diverses indications, elles ne laissent pas que de nous être d'une fort grande utilité, en ce qu'elles prouvent que le plus grand commerce des Phéniciens avec l'Espagne date des temps les plus florissants de la ville de Tyr.

4° Les rapports de cette métropole avec ses colonies sont malheureusement enveloppés d'une

(1) Velleius Paterc., I, 2, dit expressément que Gadès fut fondée presque en même temps qu'Utique, vers l'époque du règne de Codrus, c'est-à-dire environ 1,100 avant J.-C. Aristote nous a conservé la date de la fondation d'Utique dans son ouvrage *de Mirabil.*, cap. 146, et il ajoute qu'elle était consignée, telle qu'il la donne, dans les annales phéniciennes.

si profonde obscurité, qu'il est presque impossible de les suivre et de les démêler : quelques indices rares et épars, sont l'unique fil qui nous guide dans ce labyrinthe. On voit cependant que les Phéniciens, quand ils arrivèrent en Espagne pour la première fois, n'y parurent qu'en négociants (1), et que s'étant liés ensuite avec les indigènes, ils y conduisirent des colons, pour donner à leur commerce des bases plus solides. On ne sait pas bien positivement si ces colonies furent originairement dépendantes de Tyr; mais on peut le présumer avec fondement, puisqu'elles avaient toutes pour but l'exploitation des mines du pays. Car si les Tyriens n'en avaient pas été les maîtres, comment ces colonies, selon ce qui est rapporté, auraient-elles été pour eux une source de richesses et de puissance, et comment auraient-ils pu en écarter les étrangers? Ils y établirent leur domination, comme les Espagnols l'ont fait depuis dans le Nouveau-Monde, soit par le moyen des colons qu'ils y transplantèrent, soit avec le secours des indigènes mêmes; et cette domination, à en juger d'après un passage d'Isaïe (2), ne fut pas plus douce que dans

(1) *Voy.* Diod., I, p. 358.

(2) Ce passage obscur du chap. 23, 10, est traduit ainsi

les autres colonies de mines qui leur appartenaient; voilà tout ce qu'on peut affirmer de leurs rapports avec les anciens habitants des pays où ils s'établirent. Quoi qu'il en soit, on ne peut contester que les colonies hispanico-phéniciennes ne soient devenues par la suite des états indépendants, et même à une époque assez reculée. Car les Grecs, au temps de Cyrus, en 556 avant notre ère, ayant passé pour la première fois de Phocée dans l'Espagne phénicienne, ils y trouvèrent Tartessus constitué déja en état libre, et gouverné par son propre roi, lequel usa de procédés si aimables envers eux, qu'ils reconnurent facilement en lui un homme habitué aux visites des étrangers (1). Il s'appelait Arganthonius, et

---

par Gesenius : « Fille de Tarsis, semblable au Nil, parcours librement ton pays, il n'y a plus d'enceinte qui t'arrête ! »

Le même prophète, en prédisant la chute de Tyr, s'adresse aux Tartessiens en ces termes : « Jouissez maintenant de votre liberté dans votre pays devenu libre, car vos liens sont rompus ! » Reste à décider si dans cette comparaison avec le Nil il faut entendre par les mots *fille de Tarsis*, non pas le peuple tartessien, mais bien le fleuve Tartessus, le Guadalquivir, qui devenu libre doit parcourir aussi librement Tartessis, que le Nil parcourt l'Égypte. Le sens est le même, la métaphore seule est changée. Gesenius, *Comment.* I, 732, a rendu le mot Tarsis par le peuple.

(1) Hérod., I, 163.

plusieurs auteurs ont répété, après Hérodote, qu'il régna quatre-vingts ans. On ne peut donc pas douter que les possessions des Phéniciens dans le continent de l'Espagne ne fussent tombées au pouvoir d'un roi autocrate. Mais il n'en fut pas de même de Gadès : cet état, organisé en république, semble avoir été le chef des petites colonies voisines établies le long de la côte, à peu près comme le fut en Afrique la ville de Carthage, avec laquelle il ne tarda pas de former des liaisons intimes, qu'il entretint sans discontinuer jusqu'aux guerres puniques ; il se soumit alors volontairement aux Romains, ce qui lui valut de leur part la faveur des droits municipaux.

Les colonnes d'Hercule étaient, pour ainsi dire, les limites du monde connu de l'antiquité. Les pays situés au-delà de ces colonnes et de Gadès restèrent ensevelis dans les plus profondes ténèbres, que les Phéniciens cherchaient encore à augmenter par leur réserve mystérieuse. On ne peut donc espérer que des données fort incertaines sur leurs autres colonies des côtes de l'Océan. Ils n'eurent pas, il est vrai, sur ces côtes, des établissements aussi grands et aussi florissants que celui de Gadès ; mais l'extension qu'ils donnèrent à leur navigation dut leur faire sentir le besoin d'autres villes coloniales ; et si

nous en croyons Strabon, il n'est question de rien moins que de trois cents villes fondées par le peuple de Tyr sur les côtes occidentales de l'Afrique, et devenues depuis la proie des Gétules et des Libyens (1). Quelque exagéré que puisse être ce nombre, le fait n'en serait pas moins vraisemblable, s'il n'était contredit par le témoignage d'Hannon le Carthaginois, qui, dans son expédition autour de l'Afrique (2), ne vit point d'établissements sur ses côtes. A la vérité, l'époque de l'expédition d'Hannon est incertaine, et il se peut fort bien que les colonies fondées sur les rivages africains fussent déja détruites quand il y passa. Qui trouverait, dans cent ans d'ici, quelques traces des colonies anglaises de la Nouvelle-Hollande, si jamais elles étaient subjuguées et détruites par les féroces habitants de cette île?

Plusieurs écrivains de l'antiquité parlent d'une grande île située au-delà des colonnes d'Hercule, et conquise par les Phéniciens (3). Quand on admettrait que cette île fût celle de Madère, comme nous le montrerons en parlant de Carthage, ce ne serait pas une raison d'en attribuer

(1) Strab., p. 1182.
(2) Voyez-en la relation dans les Appendices du tom. IV.
(3) Diod., I, p. 344.

la conquête aux Phéniciens, mais plutôt à leurs descendants les Carthaginois, qui y fondèrent réellement une colonie. Nous avouerons pourtant que Diodore attribue cette gloire aux Phéniciens. Du reste, les diverses traditions concernant les îles Fortunées, recueillies et embellies tour-à-tour par les poètes et les philosophes, jetteraient déja sur ces îles assez d'incertitude et de confusion pour qu'il nous fût malaisé d'en découvrir les premiers et véritables maîtres, quand même les Phéniciens ne les auraient pas tenues à dessein enveloppées des voiles du mystère. La même incertitude règne encore sur leurs excursions dans le Nord de l'Europe, où ils allaient chercher plusieurs denrées, et où probablement ils fondèrent des colonies (1), car ils auraient contrevenu à leur coutume constante, et à leur politique comme négociants, s'ils ne s'étaient pas établis sur quelques points des côtes du Septentrion, et surtout aux îles Sorlingues. Il n'est pas prouvé cependant qu'ils aient jamais songé à s'y fixer. Il l'est encore moins qu'ils aient découvert le Nouveau-Monde. Ils purent bien faire le tour de l'Afrique, et pousser jusqu'à la mer Baltique ou du Levant, mais non traverser l'Océan pour aborder en Amérique; car au temps même de leurs

(1) Hérod., III, 115.

plus grands progrès dans tous les genres, leur navigation, comme celle des autres peuples de l'antiquité et du moyen âge, ne cessa pas d'être côtière; et quand même le hasard eût jeté un de leurs vaisseaux sur les plages de l'Amérique, il n'aurait pu en revenir, et cette découverte eût resté ignorée.

Rentrons maintenant dans la Méditerranée, où il nous reste encore à explorer d'autres colonies phéniciennes, sur la côte septentrionale de l'Afrique, et particulièrement celle de Carthage. Nos recherches ultérieures sur la constitution et l'état de ce pays, nous permettent de nous borner ici à quelques observations générales, suffisantes pour faire connaître la marche du système colonial des Phéniciens.

Ce peuple ne s'était pas d'abord répandu sur toute la côte septentrionale de l'Afrique, mais seulement sur la partie centrale, devenue plus tard le territoire de Carthage, et aujourd'hui celui de Tunis, dont la situation et la fertilité l'attirèrent. Les colonies qu'il y établit servirent d'entrepôts à son commerce avec l'Occident (1), autant qu'à son trafic dans l'intérieur de l'Afrique; et leur prospérité prouve clairement avec quelle sagacité il avait su choisir l'em-

(1) Diod., I, 358.

placement le plus convenable. Toute cette côte était couverte de villes coloniales, parmi lesquelles, selon quelques auteurs, Utique était la plus ancienne, ayant été fondée, comme nous l'avons dit plus haut, dans le même temps que Gadès. Après elle venait Carthage, et après celle-ci, en tirant vers le Sud, Adrumète, Tysdrus, le grand et le petit Leptis, et d'autres villes d'une moindre importance; ces établissements devinrent plus tard les alliés de Carthage, et formèrent avec elle une confédération calquée sur celle de la métropole. Quant aux rapports de chacun d'eux avec la mère-patrie, avant le temps de la domination carthaginoise, ils étaient aussi différents que l'origine de ces colonies, dont les unes, comme Utique, avaient été fondées pour servir d'échelles au commerce de la Phénicie; et les autres, comme Carthage, pour offrir un asile à des émigrés qui fuyaient les troubles de ce pays. Mais lorsque la puissance de Carthage se fut accrue, toutes ces villes formèrent avec elle un petit état indépendant, qui eut sa constitution et son territoire, et n'entretint avec la métropole d'autres relations que celles de l'amitié.

Nous avons remarqué plus haut que la propagation des colonies phéniciennes prenait la direction de l'Ouest, de même que leur commerce maritime. Cependant dès que leur négoce

continental fut parvenu aux côtes de la mer méridionale ou Océan indien, ils durent sentir le besoin d'avoir des établissements sur ces côtes, et ils y en formèrent probablement, puisqu'on en trouve encore des traces le long de cette mer, ainsi que du golfe Persique. Les îles de Tyr ou Tylos, et d'Aradus, situées dans ce golfe, et dont le nom rappelait la Phénicie, ont conservé jusqu'à nos jours des restes d'institutions et d'édifices phéniciens. J'espère prouver par la suite que ces îles sont à présent celles qu'on nomme Baharein ; mais comme cette preuve exige de très-grands développements sur la géographie du golfe Persique, nous la renvoyons à la section suivante, consacrée à Babylone, où elle sera plus à sa place.

On peut s'étonner à bon droit que les Phéniciens n'aient pas tenté de s'assurer de la navigation du golfe d'Arabie, qui était plus à leur proximité que le golfe Persique. Mais il faut considérer que son entrée leur était fermée par un autre peuple commerçant et assez répandu, les Iduméens ou Édomites, avec lesquels les Juifs n'entretenaient point de relations amicales (1), et qui avaient même deux ports, Elath et Asion-

(1) GESENIUS, *Comment. ad Isaïam*, I, 904, etc.

gaber, au Nord-Est de ce golfe. Lorsque après l'assujétissement de ce peuple, les limites de la Judée furent portées jusqu'au golfe Arabique, sous le règne de David, les Phéniciens ne négligèrent pas l'occasion de s'y frayer une voie par des alliances (1); et la navigation de la mer Rouge, qu'ils partagèrent avec Salomon, attira un si grand nombre d'entre eux dans les villes précitées, qu'on peut les regarder comme leurs colonies.

Il paraît d'ailleurs que les Phéniciens ont anciennement navigué dans la baie occidentale du golfe Arabique, appelée autrefois Héroopolis, et aujourd'hui Suez. Théophraste, en parlant du commerce d'encens dans l'Arabie-Heureuse, sur lequel nous reviendrons plus tard, dit que les marchands qui l'exploitaient, allaient de la ville d'Héroopolis sur le golfe de ce nom, dans le pays des Sabéens (2). Cette navigation devait être déja ancienne au temps où cet auteur écrivait; et à qui l'attribuer, si ce n'est aux Phéniciens?

Ainsi ce peuple remarquable ne se répandit point par l'envahissement et la conquête, mais par des voies plus pacifiques, et par-là même

(1) I, *Reg.* 9, 26, 27.
(2) Theophrast. *Hist. Plant.*, IX, 4.

d'autant plus sûres. La marche triomphale de l'Hercule tyrien n'est pas marquée par le saccagement des villes et la dévastation des pays, comme le furent les expéditions des Mèdes et des Assyriens, mais par une longue suite de colonies florissantes qui introduisirent l'agriculture et les arts de la paix chez des peuplades grossières et barbares (1).

(1) Diod., I, p. 264.

CHAPITRE III.

NAVIGATION ET COMMERCE DES PHÉNICIENS.

« Qui sont ceux-ci qui s'envolent comme des nuages, comme des pigeons retournant à leurs habitations? Ce sont les vaisseaux d'Espagne; ils apportent tes enfants des pays lointains, et avec eux leur or et leur argent. »

Isaïe, 60, 8, 9.

Il ne faut pas une grande perspicacité pour développer les causes qui firent des Phéniciens un peuple commerçant et navigateur. Leur position les y contraignait, pour ainsi dire; car les denrées de l'intérieur de l'Asie venaient s'entasser sur leurs côtes pour être ensuite transportées dans d'autres régions. On se tromperait cependant si on s'imaginait que ce fut là l'unique source de leur navigation. Elle prit naissance chez eux, comme chez la plupart des peuples commerçants, dans la piraterie. Les avantages apparents que celle-ci procure, sont trop immédiats et trop frappants, pour ne pas être sentis par des peuples barbares; mais l'utilité d'un commerce pacifique et régulier est trop éloignée pour ne

pas être d'abord au-dessus de leur portée. Ce fut ainsi que des pirateries de quelques nomades sortirent les premiers éléments de la navigation européenne. Quand les peuples qui vivent de brigandage, ne sont pas abrutis et entravés par le despotisme ou d'autres circonstances défavorables, le bien se fait jour insensiblement parmi eux, à travers le vice primitif de leur constitution; ils reconnaissent, en se civilisant, combien les avantages du commerce surpassent ceux de la rapine, et à mesure que celui-là augmente, celle-ci diminue.

Voilà précisément l'aspect que nous offre la navigation phénicienne au temps d'Homère, au-delà duquel on n'en découvre plus le moindre vestige.

Les Phéniciens se montraient dès-lors sur les îles et sur les côtes de la Grèce en corsaires ou en négociants, selon les circonstances. Ils apportaient des jouets et des bagatelles brillantes qu'ils vendaient chèrement aux Grecs inexpérimentés, et ils leur ravissaient souvent leurs garçons et leurs filles, qu'ils vendaient à un prix élevé dans les marchés d'esclaves de l'Asie, ou que les parents rachetaient par de fortes rançons. On ne peut retracer de ces anciens temps un tableau plus fidèle et plus animé que celui que le barde grec a placé dans le discours d'Eumée racontant

sa naissance et les aventures de sa jeunesse (1).

Ce genre de commerce ne put se maintenir qu'autant que les Grecs mêmes restèrent dans leur état d'enfance. Mais à mesure que ceux-ci se civilisèrent, qu'ils augmentèrent leur puissance maritime, et que les flottes athéniennes et ioniennes couvrirent la mer Égée, le commerce dut nécessairement prendre une autre forme, et ne plus s'allier avec la piraterie. Il ne paraît pas cependant, qu'à l'époque brillante de la Grèce, il y ait eu entre ce pays et la Phénicie autant de rapports qu'il aurait dû naturellement s'en établir : on n'y découvre aucun indice d'un négoce suivi entre Tyr et Athènes ou Corinthe, ni aucune trace de traités de commerce entre ces villes, comme il y en eut si souvent de conclus par les Carthaginois avec les Romains et les Étrusques (2). La rivalité qui divisait les Grecs et les Phéniciens explique en partie ce phénomène. C'est ainsi qu'on a toujours vu, dans nos temps modernes, les rapports entre l'Angleterre et la France rester au-dessous de la position et de la grandeur de ces deux états! Les observations

(1) Odyssée, XV, 402, etc. Hérodote rapporte les mêmes détails dès le commencement de son ouvrage.

(2) Aristot., *Polit.* III, 9.

suivantes serviront à résoudre les questions qu'on pourrait élever à ce sujet.

1° Tous les grands peuples navigateurs doivent toujours de préférence diriger leur commerce vers leurs colonies. C'est là seulement qu'ils pourront opérer en grand l'échange de leurs denrées; partout ailleurs ils ne feront qu'un trafic de détail. Cette vérité, confirmée par l'expérience des états maritimes qui ont le plus brillé sur la scène du monde, fut entrevue par les Phéniciens et les Grecs, et ce fut pour cela que ces deux peuples bornèrent leur principal négoce à leurs colonies.

2° Les Grecs purent se passer d'autant plus facilement de la plupart des marchandises phéniciennes, qu'ils avaient la faculté de les faire venir de leurs propres colonies de l'Asie-Mineure. Celles-ci se trouvant en rapport avec l'intérieur de l'Asie, aussi bien que Tyr et Sidon, recevaient et expédiaient les mêmes produits.

3° A l'époque de sa splendeur, c'est-à-dire pendant ses guerres avec la Perse, la Grèce eut dans les Phéniciens non-seulement des rivaux, mais aussi des ennemis politiques déclarés. La haine de ce peuple contre les Grecs se montre clairement par son empressement à prêter ses flottes aux Perses, et par le zèle dont il seconda les expéditions dirigées contre toute la Grèce,

ou contre quelques-uns de ses états. Comment donc supposer qu'un tel esprit d'opposition pût laisser subsister entre ces deux peuples un commerce régulier et soutenu?

Les Phéniciens cependant conservèrent le privilége de fournir aux Grecs quelques-unes des denrées les plus recherchées et les plus précieuses que ceux-ci ne trouvaient point dans leurs colonies. Ils leur vendaient, par exemple, les encens et les parfums qu'ils tiraient de l'Arabie, et dont les Hellènes ne pouvaient se passer dans leurs sacrifices. Ils leur apportaient aussi les produits des fabriques et des manufactures de Tyr, tels que les vêtements de pourpre, les objets de parure, les jouets et autres articles qu'on ne travaillait nulle part avec la même supériorité, ou que le goût prédominant avait mis à la mode.

Les mêmes causes qui restreignirent le commerce des Phéniciens avec la Grèce, diminuèrent celui qu'ils faisaient avec les colonies grecques, sur les côtes de l'Asie-Mineure et en Sicile. L'histoire ne nous a laissé à cet égard aucun témoignage précis; mais aux différentes observations que nous venons d'émettre, il est encore utile d'ajouter que le commerce des Phéniciens diminua toujours de plus en plus, dans la partie occidentale de la Méditerranée, à mesure que

s'y étendit celui de Carthage, qui enfin y domina exclusivement.

C'est donc au négoce des Phéniciens avec leurs colonies, et principalement avec l'Espagne, qu'il faut donner toute notre attention. Comme leurs établissements dans les grandes îles de la Méditerranée n'étaient pour eux que de simples stations de ce commerce, nous jugeons à propos de n'en parler qu'après nous être d'abord familiarisés avec le pays qui en était le foyer principal. « Des vaisseaux ibériens étaient le principal soutien de ton commerce; tu étais une ville comblée de biens, et ton nom était respecté au milieu de la mer (1)! »

La première observation que fait naître la lecture attentive de l'histoire des Phéniciens, c'est que leur maxime constante fut celle qu'aura toujours en naissant toute politique commerciale, c'est-à-dire d'attacher plus d'importance au signe représentatif des marchandises qu'à ces marchandises mêmes, et de préférer la possession des pays riches en or et en argent à celle de tous les autres. Ce fut donc vers l'exploitation des mines

(1) Ézéch., 27, 25. Voyez aussi le passage instructif d'Isaïe, 60, 8, 9, où ce prophète trace le tableau du bonheur futur de Jérusalem, en la comparant avec Tyr, dont il lui promet le commerce.

qu'ils tournèrent toutes leurs vues; et aucun danger, aucun effort ne leur coûta lorsqu'il leur fut possible d'acquérir des pays ou des îles renfermant des mines d'or et d'argent. C'était là qu'ils trouvaient de suite un profit qu'ils n'auraient pu obtenir autrement que par des échanges réitérés de marchandises. C'était là qu'ils pouvaient puiser aux sources mêmes des richesses. Mûs par cette âpreté du gain, ils franchirent les déserts de l'Arabie et les écueils de la mer Rouge, poussèrent d'un côté jusqu'à l'Iémen et jusqu'aux côtes de l'Éthiopie, et de l'autre jusques aux colonnes d'Hercule, limites de notre Occident.

L'Espagne, obligée aujourd'hui d'aller chercher ses trésors dans le Pérou, était jadis le pays le plus riche de la terre en argent. Il y avait aussi beaucoup d'or (1) et quantité d'autres métaux (2). Les mines d'argent les plus fécondes se trouvaient dans la contrée que nous avons déja décrite, et que les Phéniciens désignaient sous le nom général de Tartessus ou de Tarchisch. La prodigieuse abondance de métaux précieux qu'ils y découvrirent à leur première arrivée, non-seulement les éblouit, mais la vue

(1) Strab., p. 216.

(2) Surtout de l'étain, Strab., p. 219.

de ces trésors se grava tellement dans leur mémoire, que la tradition s'en conserva toujours parmi eux, et que ce voyage de découverte fut absolument le pendant de celui des Espagnols au Pérou. On prétend que les premiers Phéniciens débarqués en Espagne y trouvèrent une telle quantité d'argent, qu'ils en firent des cargaisons, et qu'ils fabriquèrent de ce métal tous leurs ustensiles et jusqu'aux ancres de leurs vaisseaux. Ils retournèrent chargés de trésors dans leur patrie, qui ne tarda point de s'emparer du Pérou de l'ancien monde, et d'y fonder les colonies dont nous avons déja parlé (1).

Lorsque les Phéniciens abordèrent pour la première fois en Espagne, ils n'eurent pas besoin de beaucoup d'art pour exploiter les mines. Le minerai d'argent se montrait partout à découvert, et ils n'avaient qu'à fouiller légèrement pour en obtenir en abondance (2). Les naturels eux-mêmes connaissaient si peu la valeur de ce métal qu'ils en faisaient les ustensiles les plus usuels de la vie commune. Mais les instigations des Phéniciens et l'avidité qu'ils montrèrent pour ce métal leur apprirent bientôt à l'appré-

---

(1) Aristot., *de Mirabil.*, cap. 147, *et ibi* Beckmann.

(2) Strab., l. c., et le passage principal dans Diod., I, p. 358, etc., d'où nous avons tiré ces renseignements.

cier; il est même probable qu'ils s'applaudirent de voir s'établir au milieu d'eux une nation qui leur apportait une foule de marchandises qu'ils pouvaient acquérir en échange d'un bien dont ils faisaient peu de cas. Mais dès que les premiers trésors furent épuisés, et que leurs avides hôtes furent obligés d'ouvrir des mines, le sort des Ibériens devint nécessairement plus pénible. Nous lisons dans Diodore que les mines espagnoles étaient exploitées par des esclaves dont le sort était déplorable; or, même en supposant qu'il n'ait rendu compte que de ce qui se passait du temps des Romains, nous sommes encore en droit de conjecturer qu'il en fut de même auparavant. A la vérité, nous ne savons pas positivement jusqu'à quel point les indigènes furent contraints de se livrer à ce travail pénible; mais il est difficile de croire qu'ils aient pu s'y soustraire entièrement, quoique la traite des esclaves pratiquée par les Phéniciens mît à la disposition de ceux-ci les bras dont ils avaient besoin. Les Ibériens n'eussent-ils travaillé aux mines que sur le pied d'ouvriers libres et salariés, leur condition n'en eût pas moins été des plus misérables; car enfin, lors même qu'on n'accorderait pas que ce qui est dit, dans le livre de Job (1), de l'exploitation de

(1) Job, 28, 1, 13, et les observations de Michaelis.

ces mines se rapporte aux Phéniciens, on ne pourrait refuser de se rendre au témoignage de Diodore, qui, en parlant de cette même exploitation, ajoute qu'on ne se borna pas à faire des fouilles, mais qu'on creusa des puits et que l'on parvint à dompter les eaux souterraines par des machines hydrauliques.

Les mines connues des Phéniciens ne paraissent pas s'être étendues au-delà de l'Andalousie. Elles étaient situées, selon Strabon, dans la montagne où le Bætis ou Guadalquivir prend sa source, c'est-à-dire dans la partie méridionale de la Sierra-Morena, qui sur les confins de l'Andalousie et du Murcie, porte le nom de Sierra-Segura (1). Elles ne s'étendirent plus loin que sous leurs successeurs, les Carthaginois, qui déployèrent en Espagne plus de grandeur et de puissance, comme il convenait à des conquérants. Du reste, l'argent était le principal, mais non le seul produit de ce pays : il y avait aussi de l'or, du plomb et du fer, et les Phéniciens y ouvrirent des mines d'étain sur la côte septentrionale voisine de la Lusitanie. Tous ces divers

(1) Près de Castalon. Cette montagne reçut le nom de Montagne d'argent. Strab., p. 221. On pouvait transporter les métaux de cet endroit jusqu'aux villes littorales et maritimes en suivant les bords du Bætis.

métaux sont présentés, dans le prophète Ézéchiel, comme le produit des mines d'Espagne. « L'Ibérie fit le commerce avec toi, à cause de tes grandes richesses; elle paya tes denrées avec de l'argent, du fer, de l'étain et du plomb (1). »

Les anciens auteurs conviennent que les Phéniciens étaient fort attachés à ce pays, non-seulement à cause de ses mines, mais encore à cause de sa grande fécondité (2). C'était le seul, en effet, qui fût riche tout à la fois en métaux, en blé, en vin, en huile, en cire, en laine fine (3), et surtout en fruits, qui, dans ce doux et fortuné climat, sont d'une saveur exquise, et dont l'abondance était telle, qu'elle suggéra naturellement l'idée de les confire. Nous avons déja remarqué plus haut, que les poissons salés étaient comptés aussi comme une branche de l'ancien commerce ibérien (4).

Le trafic le plus usité des Phéniciens avec leurs colonies espagnoles était le commerce d'échange,

---

(1) Ézéch., 27, 12. Pour ce qui concerne l'étain, voyez Strabon, p. 219.

(2) Strab. et Diod., II, 10, d'où nous avons tiré ces différents détails.

(3) Selon Strab., p. 213, les brebis espagnoles étaient si estimées qu'on donnait jusqu'à un talent pour un bélier de cette race.

(4) Strab., l. c.

celui qu'ils pratiquaient plus ordinairement, surtout avec les peuples peu civilisés. C'est ce que le prophète nous apprend, et ce qui est confirmé par Diodore. Ils donnaient des denrées de Tyr, du lin, vêtement ordinaire des Espagnols, peut-être aussi des objets de toilette et autres bagatelles que les peuples barbares ont tant de plaisir à posséder; et on leur livrait en échange les produits du pays, et entre autres l'argent, qu'ils recevaient non comme valeur, mais comme marchandise, et sur lequel on peut supposer qu'ils faisaient un double bénéfice, en le changeant contre de l'or, dans les pays méridionaux où ce métal était en abondance (1).

Mais outre les avantages directs qu'ils tiraient de ces colonies, ils s'en servaient encore pour étendre leur commerce dans l'Atlantique. Gadès, cet entrepôt de leur commerce avec l'Espagne, était aussi le point de départ de leurs excursions lointaines et de leurs autres relations commerciales, sur lesquelles ils jetaient un voile mysté-

(1) Selon les rapports d'Agatharchide (Bochart, p. 139), l'argent valait, dans l'Arabie-Heureuse, dix fois autant que l'or, qui s'y trouvait en grande quantité. Cette donnée peut n'être pas tout-à-fait exacte, mais il est certain cependant que la valeur relative des métaux n'était pas, dans cette contrée, ce qu'elle était dans toutes les autres, et que l'argent en avait plus que l'or.

rieux, que nous chercherions vainement à lever. On savait bien que de ce point ils se dirigeaient vers les îles d'étain et vers les côtes d'ambre; mais il était de leur intérêt de tenir secrète la position de ces lieux, et particulièrement par rapport à l'ambre, dont le prix élevé qui égalait celui de l'or, aurait pu baisser par la concurrence. J'exposerai ailleurs tout ce qu'on peut en dire avec quelque certitude, quand je parlerai de la navigation des Carthaginois, qui fréquentèrent aussi ces parages. Nous ferons voir que les îles Britanniques et les îles Sorlingues étaient le siége du commerce de l'étain, et qu'il ne reste sur la patrie de l'ambre qu'un petit nombre de données plus ou moins vraisemblables. Mais il est à croire que les Phéniciens prolongèrent leurs courses jusqu'à la mer Baltique et jusqu'aux côtes de la Prusse. On aurait tort de supposer que les difficultés de ce voyage nautique les eussent empêchés de l'exécuter; car les Phéniciens ne regardaient comme impossible aucune navigation littorale, à moins qu'elle n'exigeât l'emploi de ressources maritimes encore inconnues de leur temps; et il était dans l'esprit de ce peuple de se porter vers de nouveaux pays, et d'avancer toujours de proche en proche, autant que la nature le lui permettait (1).

(1) Des hommes instruits m'ont objecté que la navigation du golfe de Biscaye avait dû présenter des obstacles insur-

Les voyages des Phéniciens dans le grand Océan sont encore plus incertains. Le peu d'éclaircissements que l'on a sur les îles qu'ils visitèrent, pourrait faire conjecturer qu'ils allèrent de Gadès à Madère et qu'ils touchèrent aux îles Canaries; mais on n'a point de preuve qu'ils aient eu des communications maritimes régulières avec la côte d'Or au-delà du Sénégal, comme en eurent les Carthaginois. Nous parlerons plus tard de leur circumnavigation de l'Afrique; mais qu'il nous soit permis auparavant de revenir dans la Méditerranée, et de jeter un coup-d'œil sur leur commerce avec la Sicile et Carthage.

Selon Diodore, il semblerait que leurs établissements dans ces deux pays n'eussent été fondés que pour favoriser leur négoce avec l'Espagne (1); c'est ce que l'on peut croire du moins de la Sicile. Dans ce long trajet depuis leur patrie jusqu'à une contrée lointaine, il leur fallait né-

---

montables, à cause des grands fleuves qui s'y jettent. Mais il y en avait d'aussi grands le long de la côte Nord-Ouest de l'Afrique, et ils n'avaient point cependant arrêté les Phéniciens. Quoique ces navigateurs ne fissent que le petit cabotage, il ne s'ensuit pas qu'ils se soient toujours tenus près des côtes et qu'ils n'aient jamais osé entrer dans la haute mer. Comment auraient-ils pu, en ce cas, entreprendre leurs excursions au-delà de la Méditerranée?

(1) Diod., I, p. 358.

cessairement un lieu de relâche, où leurs vaisseaux pussent mouiller, soit pour se radouber, soit pour se mettre à l'abri des tempêtes. Ils y firent aussi, à la vérité, un trafic d'échange avec les indigènes; mais lorsque les Grecs s'y furent établis à leur tour, ils forcèrent les Phéniciens de renoncer à ce trafic, et de s'en tenir au droit de stationner dans les ports de l'île. Mais il n'en fut pas de même de l'Afrique; et rien n'autorise à croire que les villes coloniales qu'ils avaient sur ses rivages, n'eussent été fondées que pour maintenir leurs rapports avec l'Ibérie. Peut-être en fut-il ainsi pour les plus anciennes d'entre elles, telles qu'Utique, par exemple (1); mais lorsque ces villes, devenues plus puissantes, eurent accaparé le négoce intérieur de ce continent, les Phéniciens prirent encore part à ce négoce, et en retirèrent de grands profits, quoiqu'ils ne reçussent les marchandises que de la seconde main. Nous manquons malheureusement de renseignements positifs sur ce commerce des Phéniciens avec leurs colonies d'Afrique; mais n'en eussions-nous d'aucun genre, les relations intimes qui existèrent de tout temps entre Carthage et Tyr suffiraient pour le démontrer. Les Carthaginois se souvinrent toujours de leur

(1) Diod., l. c.

origine ; ils envoyaient à certaines époques des députations solennelles au temple de l'Hercule tyrien ; et cet usage se conserva jusqu'au temps d'Alexandre-le-Grand, qui vit une de ces députations à Tyr, après la prise de cette ville (1). Les Tyriens, de leur côté, avaient, durant le siége, envoyé à Carthage une partie de leurs trésors avec leurs femmes et leurs enfants, qui y trouvèrent un asile assuré (2).

Il ne faut pas d'autre argument qu'une liaison si étroite et si constante entre deux états commerçants, pour faire présumer qu'il y eut entre eux un commerce considérable.

Nous avons indiqué, dans ce qui précède, comment s'étendirent, à l'Ouest, le commerce et la navigation des Phéniciens. Nous allons maintenant nous tourner du côté de l'Est, pour suivre leurs excursions dans les deux golfes Arabique et Persique, où ils avaient des comptoirs et même des places fortes destinées à protéger leurs opérations.

On concevra facilement néanmoins que leur navigation fut troublée dans ces parages plus que sur la Méditerranée. Comme leur territoire ne s'étendit jamais jusqu'aux deux golfes, le droit

(1) Arrien, II, 24.
(2) Diod., II, p. 190.

et la faculté de tirer parti des ports qu'ils y avaient, dépendirent nécessairement de leurs relations politiques. Les routes de terre pouvaient bien rester ouvertes à leurs caravanes, sans que les nations de l'Asie fussent constamment disposées à souffrir des colonies étrangères sur leurs côtes.

Les voyages nautiques des Phéniciens dans le golfe Arabique furent une suite de leur alliance avec les Hébreux et de l'agrandissement du territoire de la Judée, étendu sous David jusqu'aux bords de ce golfe. Il n'y a pas de question sur laquelle on ait plus écrit que sur ces voyages vers Ophir; mais il n'en est point qu'on ait appuyée sur moins de documents, comme il devait infailliblement arriver dans un sujet qui n'offre que des probabilités.

L'histoire ne laisse aucun doute sur la période et le point de départ de cette navigation : elle place l'une sous le règne de Salomon, l'autre aux ports d'Élath et d'Asiongaber (1). Ces ports, situés aux deux points où vient aboutir le golfe Élanitique, avaient appartenu auparavant aux Iduméens ou Édomites, peuple qui était en possession depuis un temps immémorial du commerce maritime de ces lieux (2), et ils tombè-

(1) *Voy.*, I, *Reg.*, 9, 26; II, Chron., 8, 10, 21.

(2) Plusieurs historiens et exégètes affirment que les Idu-

rent, avec ce peuple, au pouvoir du conquérant israélite. Les Phéniciens profitèrent de cet événement pour ouvrir, de concert avec les Hébreux, leurs alliés, une navigation profitable à tous deux, et que les Hébreux seuls n'auraient guère pu entreprendre. Mais la certitude historique n'est pas la même à l'égard du terme de cette navigation, la fameuse Ophir, qu'on a cherchée tantôt à Ceylan, tantôt dans l'Arabie-Heureuse, et qu'un célèbre voyageur, s'épuisant en frais d'érudition, a cru trouver sur la côte orientale de l'Afrique (1). Ainsi que nous l'avons déja

méens furent un peuple navigateur, fondés seulement sur ce que ce peuple possédait ces deux ports de mer; possession d'où l'on peut tirer des présomptions, mais non des preuves positives. Dans les oracles prononcés tant de fois contre les Iduméens par les prophètes (Isaïe, 34 et 63; et Ézéchiel, 25, 20, etc.), il n'est fait aucune mention de leur commerce maritime; mais on ne peut douter qu'ils n'aient pris part à celui de terre, puisque Petra, l'entrepôt de celui-ci, dont nous parlerons ailleurs, était sur leur territoire; et que Bosra, leur capitale, est dépeinte comme une ville superbe qui doit se transformer en désert; Isaïe, 34, 13. Leurs rapports avec les Hébreux, presque toujours hostiles, ont été développés historiquement par Gesenius, *Comment. ad Isaïam.* Ch. 34.

(1) Bochart, p. 769; Michaelis, *Spicil.*, II, p. 154, et Bruce, *Voyage*, I, p. 143. Ce qui confirme encore davantage la vérité de notre explication, c'est que Bochart et les autres auteurs qui veulent rapporter le nom d'Ophir à un lieu fixe, sont obligés d'en admettre plusieurs.

observé pour tous les noms de lieux très-éloignés, il en est probablement de celui d'Ophir comme de ceux de Thulé, de Tartessus et autres qui ne désignaient pas de lieu fixe, mais simplement une certaine région du monde, et comme de ceux des Indes orientales ou occidentales dans la géographie moderne. Car Ophir était le nom général des riches pays méridionaux du littoral de l'Arabie, de l'Afrique et de l'Inde, où les Phéniciens avaient déja gagné de grandes richesses par le commerce des caravanes, auquel ils substituèrent ensuite celui de mer, pour faciliter le transport des denrées, et pour les avoir de la première main. On l'appliquait déja, du temps de Moïse, à ces contrées qu'on ne connaissait encore que par tradition. Ainsi le nom et le pays d'Ophir étaient également connus dès la plus haute antiquité; et l'on peut croire que lorsque les Phéniciens voulurent établir avec ce pays un commerce de mer, ils étaient favorisés dans ce projet par des rapports antérieurs, et qu'il s'agissait pour eux d'une navigation régulière, plutôt que d'un voyage de découverte. La durée de trois ans assignée à cette navigation, ferait supposer que le terme en était fort éloigné; mais il le paraîtra peut-être moins, si l'on réfléchit que les Phéniciens visitaient successivement sur leur route les côtes de l'Arabie, de l'Éthiopie et de

l'Inde occidentale; qu'ils perdaient beaucoup de temps à attendre les vents moussons, et qu'ils étaient de retour dans la troisième année de leur voyage (1), expression qui permet d'en abréger la durée totale. L'on ne doutera pas non plus qu'ils visitassent réellement l'Inde occidentale et principalement l'Éthiopie, puisqu'ils rapportaient avec eux de l'ivoire, des épiceries fines, du bois d'ébène et de l'or, avec des singes et des paons (2).

Les avantages que leur procura cette naviga-

---

(1) II, Chron., 9, 21, dans la traduction de Michaelis. Comme les vents périodiques qui soufflent dans le golfe Arabique et dans la mer des Indes, et dont la direction n'est pas la même, changent tous les six mois, un vaisseau qui longe les côtes de l'Inde, de l'Éthiopie et de l'Arabie, et qui s'arrête pour le commerce dans plusieurs places, ne peut point revenir la même année de son départ. Si, par exemple, il sort au mois d'octobre de l'an I, d'Ælana, il ne pourra y retourner qu'au printemps de l'an III, avec le vent du Sud en poupe; et l'année de son retour sera la troisième en date, quoique son absence n'ait duré réellement que dix-huit mois. Salt., *Travels to Abyssinien*, p. 103, en réfutant les indications de Bruce, dit bien que les Arabes font ce trajet dans l'espace d'un an; mais il ne marque point le départ d'Ælana, et ne fixe rien sur les stations intermédiaires, ce qui est cependant le point essentiel.

(2) Hérod., III, 114, nomme les mêmes denrées éthiopiennes.

tion furent immenses, s'il faut s'en rapporter aux auteurs hébreux, dont les récits ne sont peut-être pas exempts d'exagération. Ce serait cependant une supposition erronée que de n'attribuer qu'à cette seule cause la grandeur et la richesse de Tyr. D'après les relations mêmes des Juifs, il semblerait que leur commerce avec Ophir fut très-borné; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'était qu'une branche accessoire du grand négoce de Tyr, qui recevait les mêmes denrées par une autre voie, peut-être même plus avantageuse, et qui ne déchut point sensiblement de sa grandeur, lorsque ses voyages de mer cessèrent par suite de l'expulsion des Juifs d'Élath et d'Asiongaber, qui eut lieu probablement aussitôt après la mort de Salomon, quand les Édomites se révoltèrent (1).

Il en est autrement de leur navigation dans le golfe Persique. Quoique le but de leurs excursions dans la mer Arabique soit encore assez mal connu, il n'en est pas moins avéré qu'ils entretenaient de là des relations commerciales avec les côtes de l'Inde. Mais comme la recherche de ces relations exige une description exacte du golfe Persique, et que d'ailleurs les Phéni-

(1) Gesenius, l. c. Les tentatives pour rétablir cette navigation sous le règne de Josaphat, n'eurent aucun succès.

ciens partageaient ce commerce avec les Chaldéens ou Babyloniens, nous mettrons cette matière dans tout son jour lorsque nous parlerons de ce dernier peuple.

Quoique les Phéniciens suivissent, dans leurs expéditions, une marche constante et régulière, c'était pourtant leur habitude d'entreprendre des voyages de découverte qui agrandissaient quelquefois leur commerce maritime, mais qui souvent n'avaient d'autre résultat que d'étendre le cercle de leurs connaissances géographiques. Ce n'est que par hasard, et grace à Hérodote, qu'il nous est parvenu un petit nombre de notions sur quelques-unes de ces entreprises; mais combien n'en doit pas avoir exécuté un peuple qui eut sans doute ses Cook et ses Vasco de Gama!

Dans un de ces voyages qu'ils firent anciennement vers l'Hellespont pour explorer l'Europe, ils découvrirent l'île de Thasos, vis-à-vis des côtes de Thrace, et furent amplement dédommagés de leurs sacrifices par les mines d'or qu'elle renfermait, et qu'ils exploitèrent avec beaucoup de soins et un art admirable, selon ce que rapporte Hérodote, jusqu'à ce qu'ils furent chassés de cette île par les Grecs (1).

Ce même écrivain cite encore un autre voyage

(1) Hérod., II, 44; VI, 47.

bien plus remarquable, la circumnavigation de l'Afrique, exécuté avec succès par ce peuple navigateur. Je transcris ici mot à mot le récit de l'historien (1).

« Il est reconnu que l'Afrique est environnée par la mer, de tous côtés, à l'exception de l'isthme qui la joint à l'Asie. Néco, roi d'Égypte, fut, autant que nous sachions, le premier qui voulut en acquérir la preuve. Dès qu'il eut renoncé à l'achèvement du canal de communication entre le Nil et le golfe Arabique, il expédia des vaisseaux montés par des Phéniciens, dont la mission était de naviguer jusques aux colonnes d'Hercule, d'entrer par ce détroit dans la Méditerranée, et de retourner ainsi en Égypte. Ces Phéniciens s'embarquèrent donc sur la mer Rouge, traversèrent la mer des Indes, et l'automne étant survenu, ils abordèrent en Libye, où ils ensemencèrent quelques terres, et attendirent la récolte; la récolte faite, ils continuèrent leur route, arrivèrent au bout de deux ans aux colonnes d'Hercule, et débarquèrent en Égypte dans la troisième année de leur navigation. Ils racontèrent à leur retour, ce que j'ai peine à croire, qu'en faisant le tour de l'Afrique ils avaient eu le soleil à droite (vers le Nord). »

(1) Hérod., IV, 42.

Tel est le récit de ce voyage aussi hardi qu'heureux, que nous devons au père de l'histoire. Ainsi les Phéniciens firent le tour de l'Afrique en sens inverse des Portugais, c'est-à-dire qu'ils partirent du golfe Arabique, et arrivèrent par la Méditerranée. Ils descendirent quelquefois à terre pour semer et pour récolter : ce qui ne paraîtra point surprenant, si l'on réfléchit que dans ce climat chaud la récolte suit de près les semailles (à trois mois d'intervalle tout au plus), et qu'obligés d'ailleurs de radouber leurs vaisseaux, de faire reposer les équipages et de soigner leurs malades, ils se trouvèrent quelquefois dans la nécessité de passer plusieurs semaines à terre. Mais ce qu'il y a de plus curieux dans ce récit, c'est la réflexion d'Hérodote, qui garantit, pour ainsi dire, la vérité des faits, en présentant comme une fable le discours des marins qui prétendaient avoir vu dans leur trajet le soleil au Nord; circonstance qui ne pouvait manquer d'arriver dans un voyage où l'on passait la ligne, et qu'on n'aurait jamais imaginée, si elle n'eût pas été vraie.

Cependant des auteurs modernes se sont élevés formellement contre ce récit d'Hérodote, et lui ont opposé plusieurs objections (1). Ils ont

(1) MANNERT, *Géographie des Grecs et des Romains*,

avancé que cet historien ne s'était fondé que sur une simple tradition populaire; qu'on ne pouvait expliquer comment un roi d'Égypte eût pu former le plan d'un tel voyage autour de l'Afrique; — que le temps fixé pour ce voyage était beaucoup trop court; — que les difficultés du trajet le long de côtes dangereuses étaient trop grandes pour qu'on pût l'entreprendre avec succès; et enfin qu'il était inconcevable que cette découverte n'eût produit aucun résultat. — A cela nous pourrions répondre qu'il est toujours peu raisonnable de contredire un témoignage historique positif sur quelques prétendues invraisemblances, surtout lorsqu'il est appuyé de raisons aussi concluantes. Mais d'ailleurs il nous semble que ces objections sont faciles à réfuter : — car on ne prouve pas que la relation d'Hérodote soit fondée sur une tradition populaire, on ne fait que le supposer. Il n'indique pas, à la vérité, les sources où il a puisé; mais il s'exprime d'une manière si positive, que l'on ne peut douter que ses autorités n'eussent droit à sa confiance. L'étonnement que l'on affecte à l'égard du plan

---

vol. I, p. 20, et Gosselin, *Recherches sur la Géographie des Anciens*, I, p. 149. Mais en récompense Hérodote a trouvé un excellent défenseur dans le major Rennel, *Geography of Herodotus*, p. 682, etc.

conçu par le roi Néco, n'est pas plus difficile à dissiper. Un souverain qui équipa des flottes sur la Méditerranée et sur la mer Rouge, qui essaya de réunir ces deux mers par un canal et de faire une île de l'Afrique (1), et qui enfin conquit l'Asie jusqu'à l'Euphrate (2), n'était-il pas digne et capable de concevoir l'idée d'explorer la forme et la grandeur de l'Afrique? — Quant à la dernière objection, que cette découverte aurait dû produire des résultats plus importants, elle disparaît d'elle-même dès qu'on jette un regard sur l'histoire de la Phénicie. Car à cette découverte succédèrent bientôt les invasions destructives des conquérants babyloniens, et le siége de Tyr par Nabuchodonosor; époque de calamités où les Phéniciens perdirent à la fois leur liberté, le goût des voyages lointains, et peut-être même les moyens de les entreprendre.

L'objection qu'on a tirée de la difficulté de l'expédition et du peu de temps fixé pour sa réussite n'est, selon nous, que spécieuse. Car connaît-on suffisamment le degré de perfection de la

(1) Héron., II, 158, 159.

(2) Il fut vaincu dans la grande bataille que lui livra Nabuchodonosor près de Circesium ou Carchemisch, bataille qui donna naissance à l'empire de Babylone. *Voyez* Jérem., 46, 2, etc.

navigation phénicienne et l'étendue de ses ressources, pour trancher cette question aussi affirmativement? Les observations suivantes mettront le lecteur à même de prononcer.

1° On a vu, dans l'introduction, que des peuples habitués au petit cabotage, sont plus exercés aux difficultés de ce genre de voyages et plus familiers avec ses dangers, que ceux dont les vaisseaux tiennent toujours la haute mer. Or combien les Phéniciens ne dûrent-ils pas être versés dans ce genre de navigation; eux qui de Tyr poussèrent jusqu'à la Grande-Bretagne, et peut-être même jusqu'au milieu de la mer Baltique, et tournèrent ainsi presque toute l'Europe?

2° On se tromperait, de prétendre qu'ils ne visitèrent, dans ce voyage, que des rivages inconnus. Ils avaient déja fréquenté, du temps de Salomon, la côte orientale de l'Afrique; leurs excursions vers Ophir sont la preuve d'une navigation régulière vers ces parages. Qui peut dire combien de voyages ils y avaient déja faits, et jusqu'où ils avaient pénétré? Les semailles et les récoltes dont nous avons parlé ne font-elles pas présumer qu'ils devaient connaître depuis longtemps ces brûlantes contrées, pour savoir en utiliser ainsi le terrain, et l'objection même ne

se tourne-t-elle pas en preuve de la véracité et de l'exactitude d'Hérodote (1)?

Des recherches plus récentes ont enfin constaté que le voyage autour de l'Afrique en partant du golfe Arabique, n'est point sujet à autant de difficultés qu'en partant de l'Europe. Tout concourut pour en faciliter l'exécution aux Phéniciens, tant les vents réguliers qui soufflent dans ces mers, que les courants qu'on y rencontre. C'est de ceux-ci principalement que dépend toujours la navigation des côtes; aussi ne furent-ils pas moins favorables aux Phéniciens pour avancer sur ces mers nouvelles, que les vents réguliers pour sortir du golfe Arabique; et ils leur furent surtout d'un grand secours dans la première et plus difficile partie de leur voyage, qui finit à la côte de Guinée (2).

---

(1) Quelque foi que j'ajoute à la narration d'Hérodote, je ne puis cependant adhérer à cette hypothèse de Michaelis, qu'après le voyage de circumnavigation des Phéniciens il s'établit entre leur pays et Gadès une correspondance commerciale maritime par le tour de l'Afrique : cette hypothèse n'est appuyée sur aucune preuve. *Voyez* MICHAELIS, *Spicil.*, I, p. 98, etc.

(2) Ces détails ont été exposés pour la première fois par RENNEL, dans la *Geography of Herodotus*, p. 693, etc. Nous devons aux recherches du même savant sur cette expédition une carte importante de l'Afrique, et l'indication des vents et des courants.

Mais indépendamment de ces grands voyages, l'extension que ce peuple avait donnée à sa navigation est vraiment remarquable. S'ils n'ont pas fait de voyages de long cours sur l'Océan, que la connaissance d'un nouveau monde situé au-delà pouvait seule permettre de tenter, en récompense, leur esprit inventif et hardi les conduisit d'une côte à l'autre jusqu'aux pays les plus lointains. Maîtres exclusifs de la mer, pendant une longue suite de siècles, ils eurent tout le temps de faire ces progrès, qui furent peut-être d'autant plus grands qu'ils s'effectuèrent lentement et par degrés. Ils portèrent l'art nautique au plus haut point de perfection que pût réclamer leur besoin, et ils allèrent, dans leurs entreprises et leurs découvertes, bien au-delà de tout ce qu'ont fait, dans le moyen âge, les Vénitiens et les Génois. Leurs flottes innombrables sillonnaient l'Océan indien aussi bien que l'Atlantique, et les banderoles tyriennes flottaient à la fois sur les côtes de la Grande Bretagne et sur les rivages de Ceylan.

CHAPITRE IV.

FABRIQUES ET COMMERCE DE TERRE DES PHÉNICIENS.

« Une foule de chameaux couvrira tes plaines, ainsi que les dromadaires de Midian et d'Épha; ils viendront de Saba et l'apporteront de l'or et de l'encens. »

ISAÏE, 60, 6.

LES marchandises que les Phéniciens portaient dans l'étranger, se composaient des produits de leur industrie, des ouvrages de leurs manufactures et fabriques, et surtout des productions qu'ils allaient chercher dans l'intérieur de l'Asie, ou qu'on leur expédiait. Ils tiraient probablement de fort loin les matières brutes qu'on façonnait chez eux, et que leur petit territoire n'aurait pu produire en assez grande quantité pour en pourvoir tous les pays avec lesquels ils entretenaient des relations. Il s'agit ici de leur commerce de terre, dont l'importance et l'étendue se manifesteraient d'elles-mêmes, si nous manquions de do-

cuments pour les apprécier. Cependant ce commerce, aussi bien que celui des Carthaginois, a fort peu attiré l'attention des observateurs, et ils auraient passé tous deux inaperçus si les commentateurs de l'Ancien-Testament, où se trouve, dans les prophéties d'Ézéchiel, ce qui en a été dit de plus important, n'eussent été forcés, pour ainsi dire, d'y arrêter leur attention.

Nous voulons parler du vingt-septième chapitre de ce prophète. Ce fragment précieux pour l'histoire des anciens peuples, contient un aperçu géographique du commerce général et spécialement du commerce de terre des Tyriens, menacé de ruine par les expéditions de Nabuchodonosor; et cet aperçu est dressé de manière à faire croire que le prophète avait une carte du monde sous les yeux. Les difficultés des noms géographiques qu'on y lit ont été levées, autant que possible, par Michaelis et Robert. On pourrait, nous le répétons, sans le secours de ce document contemporain, entrevoir l'étendue du négoce de Tyr, mais non pas le prouver; car les relations des auteurs grecs à ce sujet sont extrêmement courtes et bornées, tandis que l'esquisse du prophète hébreu nous offre le tableau des rapports qui existaient entre les peuples de l'Asie, étend le cercle de nos idées sur le commerce de l'antiquité, et nous le fait concevoir

comme ayant embrassé tout l'ancien monde.

Avant d'examiner ce commerce des Phéniciens avec les autres peuples, nous allons jeter un coup-d'œil sur les produits de leur propre industrie, devenus autrefois si célèbres, que le souvenir s'en est conservé jusqu'à nos jours.

Au premier rang de leurs manufactures, il faut placer leurs teintureries. Les teintures de Sidon étaient déja renommées du temps d'Homère (1); et qui ne sait que la pourpre de Tyr fut un des principaux objets du luxe des anciens? — Je réunis tout ce que j'ai pu recueillir sur cette importante matière dans quelques observations générales (2).

1° Il ne faut pas entendre par le mot de pourpre une couleur unique, mais un genre particulier de teinture, pour lequel on se servait de couleurs animales, c'est-à-dire du suc de certains coquillages, et qui différait d'une autre espèce de teinture, la végétale, où l'on n'employait que

(1) Voyez *Iliad.*, VI, 291; *Odys.*, XV, 424.

(2) Nous devons les meilleurs ouvrages sur ce sujet à des Italiens. Le principal est celui d'Amati, *De restitutione purpurarum* (3e édition, Cesena, 1784), auquel on a joint le traité *De antiqua et nupera purpura*, avec des notes par Capelli. Le complément de ces deux ouvrages est celui de don Michaele Rosa, *Dissertazione delle porpore e delle materie vestiarie presso gli antichi*, 1786.

des plantes (*colores herbacei*) (1). Dans la première étaient comprises une infinité de couleurs, puisque outre la pourpre ordinaire, qui était rouge, il y en avait aussi de blanche, de noire et de presque toutes les autres nuances (2).

2° On connaît deux espèces de conchylifères employés jadis à ces teintures. L'un, appelé *buccinum* (le buccin), se trouvait sur les écueils et les rochers; l'autre, nommé *purpura* ou *pelagia* (la conchyle proprement dite), était pêché à la ligne dans la mer. La coquille de l'un et de l'autre était roulée en spirale, mais celle du premier était de forme ronde, et l'autre de forme pointue; et toutes deux avaient autant de circonvolutions que le mollusque avait d'années (3).

Ces deux coquillages étaient si abondants, suivant Pline, qu'ils couvraient, pour ainsi dire, les côtes, non-seulement de la Phénicie, mais aussi de la Méditerranée et même de l'Atlantique. Les pays les plus renommés pour les couleurs dans la Méditerranée étaient le Péloponèse et la

---

(1) Amati, l. c., p. 1.

(2) Amati, l. c., compte neuf couleurs simples de pourpre depuis le blanc pur jusqu'au noir, et cinq mélangées. Les premières sont le noir, le gris (*lividus*), le violet, le rouge, le bleu foncé ou clair, le jaune, le rougeâtre et le blanc.

(3) *Ibid.*, p. 27.

Sicile, et dans l'Océan la Grande-Bretagne; mais la qualité de ces couleurs variait selon les localités, ce qui ne pouvait provenir que de causes physiques. Ainsi les coquilles de l'Atlantique fournissaient le suc le plus noir; celles des rivages de l'Italie et de la Sicile, le plus beau violet; et enfin celles de la Phénicie le ponceau le plus estimé (1). Mais on n'employait pas le suc de toute la conchyle : on se contentait de presser une veine ou vessie blanche qu'elle avait au cou, et qui était remplie d'une liqueur ou matière colorante qu'Aristote et Pline après lui ont appelée *fleur*; le reste était jeté comme inutile (2).

3° Cette teinture, comme on voit, ne put se perfectionner et se répandre qu'insensiblement: mais il est à croire que les Phéniciens en firent usage les premiers, puisque l'Hercule tyrien passe pour en être l'inventeur, et que la nature de leur pays, où les crustacés se trouvaient en grande quantité, les porta naturellement à cette découverte. Les teintures de pourpre cependant ne restèrent pas leur propriété exclusive (3); mais leur grande industrie, ainsi que la qualité supérieure de leurs coquillages, les mirent en état de

(1) Amati, p. 26.
(2) Pline, IX, 36; Amati, l. c., p. 30.
(3) Amati, p. 35.

porter ces teintures à un plus haut degré de perfection et de ne craindre aucune concurrence. On ne teignait nulle part aussi bien qu'à Tyr en pourpre, ponceau et violet; les tuniques ainsi teintes furent à la mode chez les grands, et parmi les classes élevées de la société; ce qui montre quelle extension immense dut prendre cette branche d'industrie chez les Phéniciens.

4° Enfin, quoiqu'on teignît en pourpre toutes les étoffes de coton, de lin, ou de soie, ce genre de teinture était cependant réservé de préférence pour la laine. Les Phéniciens recevaient des peuples nomades leurs voisins, comme nous en donnerons bientôt la preuve, une laine très-fine et très-bonne; ce qui leur procura les moyens de mettre, par l'excellence de l'étoffe et de la couleur, un plus haut prix à leurs tissus (1). Ils teignaient la laine deux fois de suite (*purpuræ dibaphæ*), et lui donnaient la couleur ponceau ou violette, en employant différentes espèces de pourpre, et en variant leurs procédés (2). La

(1) Amati, p. 46.

(2) On conçoit facilement que la beauté et la variété des couleurs ne dépendaient pas seulement de la diversité des coquillages, mais encore de leur apprêt et de leur mélange. Ainsi, pour obtenir la pourpre rouge foncé, on trempait la laine dans le suc du *purpura*, et puis, lorsqu'elle était peignée, dans celui du *buccinum*. On se servait, pour ob-

beauté, la finesse et la solidité étaient les qualités ordinaires des étoffes de pourpre. Les Phéniciens avaient encore le talent de donner à cette couleur un certain lustre changeant qui lui faisait refléter différentes nuances, et qui paraît avoir eu pour eux beaucoup d'attrait (1). Il ne faut pas s'en étonner : de tout temps ce qui éclate et ce qui luit fut recherché par le vulgaire, ainsi que par les peuples non civilisés.

Les teintureries ne sauraient exister sans tisseranderies. Comme les Phéniciens teignaient en laine la plupart des étoffes de pourpre, on peut en conclure que celles qu'ils envoyaient dans l'étranger étaient fabriquées par eux-mêmes. Les plus anciennes manufactures de ce genre furent celles de Sidon, puisqu'il est souvent parlé dans Homère des tuniques de cette ville (2); mais il s'en établit ensuite dans toute la Phénicie, et surtout à Tyr. Il est fâcheux que l'histoire ne nous ait point conservé, sur ces manufactures, des notions plus positives.

Une autre invention des Phéniciens fut la fa-

---

tenir le violet, du procédé contraire. Il y avait encore une foule de manipulations pour fixer le degré de cuisson de la couleur. *Voyez* Amati, p. 35, etc.

(1) Amati, p. 42.

(2) *Iliad*, VI, 29; *Od.*, XV, 424.

brication du verre, qui ne fut long-temps connue que d'eux seuls. (1). Le sable ou le *nitrum*, qu'ils employaient dans ce travail, se trouvait dans la partie méridionale de leur pays, près du petit fleuve Bélus, lequel prenait sa source non loin du mont Carmel, dans le lac Cendeva (probablement Megiddo) (2). Les verreries, établies principalement à Sidon et à Sarephta, durèrent, selon Pline, une longue suite de siècles (3). Cependant, le nombre insuffisant de ces verreries ne permit pas que l'emploi du verre devînt, chez les anciens, aussi général qu'il l'est chez nous; d'autant que, dans toutes les contrées du Midi et de l'Orient, dont le climat est si doux, il suffit de fermer les fenêtres avec des rideaux ou des jalousies; et aussi parce qu'on ne s'y sert que de coupes ou de gobelets faits avec des métaux précieux ou des pierres fines. Mais en récompense le luxe semble avoir introduit de bonne heure dans ces mêmes contrées l'usage singulier de re-

(1) Nous avons deux traités sur ce sujet, un de Hamberger, *Vitri historia ex antiquitate eruta;* et un autre de Michaelis, *Historia vitri apud Hebræos.* L'un et l'autre se trouvent dans les *Comment. Soc. Goett.*, t. IV, 1754.

(2) Michaelis, l. c. p. 310.

(3) Le passage principal est dans Pline, xxxvj, 26; Hamberger, l. c. p. 488.

vêtir de verre l'intérieur des plus beaux édifices, ainsi que les parois et les plafonds des appartements (1). Nous remarquerons cependant que les différentes acceptions du mot grec ὕαλος, qui s'applique indistinctement à plusieurs matières transparentes, telles que le cristal et certaines pierres précieuses, nous empêchent de déterminer avec certitude si les auteurs l'ont employé pour désigner le verre ou toute autre matière.

Parmi les produits de l'industrie phénicienne, il faut ranger aussi les divers objets de parure, et les ustensiles ou bagatelles dont tout le prix dépend de la main-d'œuvre. Le commerce d'échange qu'ils avaient fait si long-temps avec des peuples barbares, chez qui ces sortes d'objets trouvent toujours un prompt débit, avait dû les mettre déja, dès les siècles les plus reculés, sur la voie de cette industrie. Une chaîne d'ambre et d'or, artistement travaillée, est portée en Grèce, du temps d'Homère, par des navigateurs phéniciens (2). Ézéchiel (3) parle des

(1) Michaelis, l. c., p. 332. Morier, I, 218, affirme que tel est encore aujourd'hui le goût dominant chez les Perses. Le verre fut compté au nombre des choses précieuses tant qu'il ne fut confectionné que par les Phéniciens, et il put être regardé, par conséquent, comme un objet de luxe.

(2) *Odys.*, XV, 459.

(3) Ézéch., 27, 6.

ouvrages curieux qu'ils faisaient avec de l'ivoire, matière qu'ils se procuraient dans l'Inde et dans l'Éthiopie. Combien d'autres articles durent-ils produire, qui sont demeurés dans l'oubli (1)! car le hasard n'a fait parvenir jusqu'à nous que les noms du plus petit nombre; mais l'existence de ceux-ci, chez un peuple riche et ami du luxe, suppose l'existence de tous les autres.

Portons à présent nos regards vers le commerce qu'entretenaient les Phéniciens avec les peuples de l'intérieur de l'Asie.

Pour nous faire une idée complète de ce commerce de terre des Phéniciens, il faut le diviser en trois branches correspondant à ses trois directions principales, dont la première comprenait le négoce du Sud, ou arabico-indien; la deuxième, le commerce du Levant, ou assyrico-babylo-

(1) En attribuant, comme il est vraisemblable, au travail des Phéniciens, la parure des Juives, décrite si exactement dans ce passage d'Isaïe, 3, 18—23 : « En ce jour le Seigneur viendra vous enlever vos magnifiques boucles de pieds, vos filets de perles, vos croissants d'or; vos boucles d'oreilles, vos chaînons et vos voiles; vos rubans de tête et vos petites chaînes de pieds; vos ceintures, vos flacons de senteur, et vos amulettes; vos bagues et vos pendants de nez; vos habits de fête et vos robes; vos manteaux et vos poches; vos miroirs et vos chemises, vos turbans et vos crêpes » (d'après la traduction de Gesenius). Dans le verset suivant, il est question de coiffes artificielles de cheveux.

nien; et la troisième, le trafic du Nord, ou arménico-caucasique. Ici encore les paroles du prophète serviront de base à notre recherche; mais les données éparses dans d'autres écrivains, et surtout dans les livres grecs, nous fourniront plus d'une fois d'utiles éclaircissements.

Les textes comparés de l'auteur sacré avec ceux des auteurs profanes, démontrent que la première de ces trois branches de commerce fut la plus considérable. Nous l'avons distinguée sous la dénomination d'arabico-indien, non parce que nous regardons comme prouvé que la coutume des Phéniciens fût de passer par l'Arabie pour se rendre dans l'Orient, mais parce qu'ils trouvaient les denrées de l'Inde en Arabie, dont quelques ports servaient d'échelles au commerce de ces denrées. Quant à la presqu'île arabique, ils la parcoururent dans tous les sens, depuis son rivage oriental jusqu'à sa pointe méridionale. Il est donc nécessaire d'exposer ici quelques observations préliminaires sur la nature et l'état de ce grand pays, pour mettre le lecteur à même de juger plus sainement de l'étendue et de l'importance du commerce phénicien.

L'Arabie est un des plus vastes pays de la terre, et trois fois plus grande que l'Allemagne. Elle diffère, sous plusieurs rapports, de l'Asie dont elle fait partie, et semblerait plutôt n'être

qu'une continuation de l'Afrique, dont elle n'est séparée que par un golfe : car sa constitution physique, semblable en tout à celle de ce continent, offre absolument les mêmes variations sous les mêmes degrés de latitude. L'intervalle compris entre les 30e et 20e degrés de latitude septentrionale, où se déroulent en Afrique d'immenses déserts de sable, est rempli dans la presqu'île par des déserts absolument pareils; et si le Nil et le golfe Arabique n'existaient pas, l'espace immense qui s'étend depuis le mont Atlas jusqu'au sein Persique ne serait qu'un désert non interrompu, où l'on n'apercevrait aucune différence appréciable entre la partie qui appartient à l'Afrique et celle qui appartient à l'Asie. Cette conformité ne s'arrête pas là : en Arabie comme en Afrique, la fertilité reparaît au 20e degré de latitude; et le nom d'Arabie-Heureuse, donné à la partie méridionale de la presqu'île, indique assez ce changement. C'est pourquoi le commerce en Arabie dut prendre la même marche qu'en Afrique. Les marchands qui voulurent se frayer un chemin vers ces riches contrées, furent obligés de traverser le désert; ce qu'ils ne pouvaient faire sans danger qu'en se réunissant en grandes compagnies. On voit donc que dès ce temps-là comme aujourd'hui, le commerce par terre avec l'Arabie s'est toujours fait par caravanes.

Quoique le désert ne soit pas tout-à-fait stérile, sa partie méridionale seule mérite l'attention de l'historien. Elle porte le nom d'Yémen, nom qui a tantôt désigné (comme celui d'Arabie-Heureuse, qui lui fut donné par les Grecs) toute la partie méridionale de la presqu'île, comprise entre les deux golfes Persique et Arabique, et tantôt celle qui, au Sud-Ouest, est bordée par la mer des Indes. Dans cette dernière acception, qui est celle que nous adoptons ici, ce nom d'Yémen désigne une contrée grande à peu près comme la France, et qui mérite le nom d'Heureuse par la fertilité qu'y répandent une infinité de petites rivières qui descendent de ses montagnes.

L'Yémen était doublement intéressant pour le commerce, tant à cause de ses produits que parce qu'il servait d'échelle à ceux de l'Afrique et de l'Inde. Ce fut de tout temps la patrie, aussi bien que la côte d'Éthiopie qui lui est opposée, des parfums précieux, et surtout de l'encens, dont l'importance commerciale a déja été démontrée ailleurs. Les différentes espèces de parfums que les Phéniciens tiraient de ce pays, dès le siècle d'Hérodote, sont exactement décrites par cet écrivain. « L'Arabie, dit-il, est au Sud (1), à l'extrémité de la terre ha-

(1) Hérod., III, 110-112.

bitable. Là croissent l'encens, la myrrhe, la cannelle, la casse et le ladanum. On tire l'encens d'un arbuste, sur lequel fourmillent de petits serpents ailés, qu'on chasse avec la fumée du styrax; la casse vient dans un petit lac peu profond, infesté d'une multitude d'insectes ailés semblables aux chauves-souris, dont il faut se garantir en se couvrant le corps et la figure; enfin on ramasse le ladanum sur les barbes des boucs, où il pend comme une ordure, et l'on en prépare divers onguents : les Arabes en usent beaucoup pour se parfumer (1). »Je n'ose décider si ces légendes méritent d'être expliquées, et jusqu'à quel point elles sont fondées sur la vérité historique. Les petits serpents ailés que l'on chasse avec de la fumée ne seraient-ils pas des môsquites, comme les insectes ailés semblables aux chauves-souris seraient les lézards ailés, si communs dans ces contrées (2)? Et ne pourrait-on rendre raison de la récolte du ladanum, en suppo-

(1) Me méfiant de mes propres connaissances, je donne les définitions de ces plantes, d'après les notes qu'un savant, versé dans la botanique des anciens, a bien voulu me communiquer. Σμύρνη, est la *myrrha* des Latins. Diosc., I, 77. Theophr., IX, 45. Κάσια est le *laurus casia*, L. Diosc., I, 12; Theoph., IX, 45. Λάδανον est le *cistus creticus*, L. Diosc., I, 128; Tournefort., I, p. 29.

(2) *Draco volans*, L. *Voyez* Gesenius, *Comment. ad Isaïam*, I, 496.

sant qu'il découle d'un arbuste que les chèvres aiment à brouter? Quant à l'encens, nos recherches ultérieures prouveront que cette denrée est moins propre à l'Yémen qu'au pays de Zuila, situé vis-à-vis sur la côte d'Afrique.

L'or et les pierreries étaient encore des produits de l'Arabie-Heureuse. Il y a déja longtemps, à la vérité, qu'on n'y trouve plus de mines d'or; mais les anciens affirment leur existence en termes si exprès, qu'on ne peut raisonnablement douter qu'il n'y en ait eu en effet (1). Pourquoi les montagnes de l'Yémen ne renfermeraient-elles pas de l'or, aussi bien que celles de l'Éthiopie, située en face, qui en contiennent une grande quantité? Cette supposition ne paraîtra pas destituée de vraisemblance, à ceux qui savent, par le livre de Job, que cet Arabe a très-bien connu l'exploitation des mines (2). Il y avait aussi dans l'Yémen des fleuves aurifères, dont on lavait les sables (3) pour en extraire l'or. Pour ce qui est des pierres précieuses, on en trouvait dans les montagnes du pays des Adramites (4), et principalement celles que les anciens nom-

(1) Michaelis, *Specil.*, II, p. 190; Bochart, p. 139, 140.
(2) Job., 28, 1—12,
(3) Strab., p. 777.
(4) Nommé par les Grecs Chatramotite.

ment pierres fines, telles que les onyx, les rubis, les agates, etc.

On a cité encore, comme propres à l'Arabie-Heureuse, d'autres denrées qui appartiennent plutôt cependant à l'Inde et à l'Éthiopie. Telles sont le cinnamome (*cinnamomum*), la cannelle, l'ivoire et le bois d'ébène. Hérodote assure que la cannelle est une production de l'Arabie; mais ce qu'il en rapporte sur la foi des Phéniciens montre suffisamment que ce peuple n'avait pas fait connaître le pays d'où il la tirait (1). « On ne saurait, dit-il, indiquer avec certitude dans quelle région croît la cannelle; mais on présume, et non sans vraisemblance, qu'elle vient de cette contrée où fut jadis élevé le dieu Bacchus (2). L'origine de la plante appelée par nous cinnamome, d'après les Phéniciens, n'est pas mieux connue : c'est une espèce de grands oiseaux qui la recueillent et la portent dans leurs nids (3), où on la dérobe par un singulier stratagème. » Ce stratagème est décrit plus loin dans Hérodote; et Théophraste, enchérissant sur cet historien, après

(1) Héron., l. c.

(2) C'est-à-dire de l'Inde.

(3) Je prouverai dans la section suivante, consacrée au commerce de Babylone, que cette tradition est originaire de Ceylan.

avoir énuméré (1) différentes sortes de cinnamome, rapporte, d'après la tradition, qu'une certaine espèce de serpents en rendait la récolte dangereuse; ce qui prouve à quel point les Phéniciens avaient répandu ces sortes de contes. Des écrivains plus récents, tels que Diodore et Strabon (2), mettent la cannelle au nombre des productions de l'Arabie; mais il est facile de voir qu'ils confondent les marchandises venant de ce pays avec les denrées qu'il produit. Et enfin Théophraste cite comme venant en partie de l'Inde (3), le cardamome, le nard et d'autres aromates employés à faire des eaux de senteur et des onguents.

Maintenant que nous avons terminé la nomenclature des principaux articles du commerce des Phéniciens avec l'Arabie-Heureuse, une question se présente : dans quelles places de cette contrée s'était concentré ce commerce? C'est un avantage inappréciable pour l'histoire que le prophète hébreu nous ait transmis sur ce point des renseignements fort exacts. On ne saurait pas sans lui que les Phéniciens avaient choisi pour

(1) Theoph., *Hist. Plant.*, IX, 5.
(2) Diod., I, p. 161; Strab., p. 1124.
(3) Théoph., IX, 7.

échelles de leur commerce les deux pays d'Hadramut et de Sedschar, qui étaient les plus riches et les plus fertiles de l'Yémen (1) : « Vadan et Javan t'apportaient de Sanaa des lames d'épée, de la casse et de la cannelle, en échange de tes denrées. Les commerçants de Saba et de Raema te vendaient les meilleures épices, de l'or et des pierreries. Haran, Canna, Aden, Saba, trafiquaient aussi avec toi. » Quelques-uns de ces endroits, tels qu'Aden, Haran et Canna, anciens ports de la mer des Indes, ainsi que Sanaa et Saba ou Mariaba, qui est encore aujourd'hui la capitale de l'Yémen, ont conservé jusqu'à nos jours leurs noms primitifs. Mais il ne reste plus rien de Vadan, situé sur le détroit de Babelmandel, dont on ne connaît pas même l'emplacement. Il résulte donc de ce passage du prophète que les Hébreux connaissaient parfaitement l'Arabie-Heureuse, et qu'ils entretenaient avec ce pays de fréquentes relations.

On achève de s'en convaincre en lisant Théophraste, qui fournit aussi des renseignements précieux sur le commerce de l'encens et des épiceries de l'Arabie-Heureuse. « L'encens,

(1) Ézéch., 27, 19—24, d'après la traduction de Michaelis, dont il faut lire les notes qu'il a faites sur ce passage.

la myrrhe et la casse viennent, dit-il (1), dans le pays des Sabéens et des Adramites (Hadramut), l'encens et la myrrhe sur les montagnes de ce pays, et dans les îles du voisinage. L'arbuste qui produit l'encens est plus élevé que celui qui fournit la myrrhe, et tous deux sont tantôt sauvages, tantôt cultivés avec soin. La propriété étant sacrée chez les Sabéens, personne parmi eux ne gardait la sienne. La myrrhe et l'encens récoltés étaient portés au temple du Soleil, si vénéré du peuple arabe (soumis, comme on sait, au culte des astres), où ils étaient gardés par des hommes armés. Chaque propriétaire y étalait sa part accompagnée d'une tablette qui en indiquait la mesure et le prix. Puis les marchands venaient y déposer, à côté de chaque lot, le prix marqué sur la tablette. Après quoi survenait le prêtre, qui prélevait le tiers de cet argent pour la divinité du temple, et laissait le reste au propriétaire. L'encens des jeunes arbustes est plus blanc, mais il a moins d'odeur; celui des vieux est plus jaune, mais plus odoriférant. »

Le trafic de l'encens était donc placé sous la protection d'un temple, et se faisait en quelque sorte sans parler, comme se font encore de nos

(1) THEOPH., *Hist. Plant.* IX, 4.

jours, dans ces mêmes contrées, la vente et l'achat du café. Théophraste dit que l'encens le plus agréable était celui de terre ferme, et le plus fort d'odeur celui des îles voisines, parmi lesquelles il faut compter celle de Zuila, située près des côtes de l'Éthiopie, et habitée aujourd'hui par les Samalis, qui sont toujours en possession du trafic de l'encens.

Ce commerce des Phéniciens avec l'Arabie s'étendait jusque sur la côte occidentale du golfe Persique. « Les enfants de Dédan ont trafiqué avec toi; ton négoce a été porté en de grands pays; et ils t'ont donné en échange de tes denrées de la corne, de l'ivoire et du bois d'ébène (1). » Nous ferons voir plus bas que ce Dédan est une des îles Baharein dans le golfe Persique (2), où se trouvaient, dit-on, les établissements phéniciens, près de la ville commerçante de Gerra; et nous remarquerons ici que ces paroles du prophète, qui précisent les rapports des Phéniciens avec les peuples du golfe Persique, ne prouvent pas moins clairement ceux qu'ils entretenaient avec les Indiens; car les grands pays jusqu'où était porté leur négoce avec Dédan, ne peuvent

(1) Ézéch., 27, 15.

(2) *Voy.* le chapitre consacré au commerce des Babyloniens.

être que les Indes; la situation des lieux et les marchandises précitées le confirment également. On ne pouvait se procurer à Dédan de l'ivoire et de l'ébène qu'en les faisant venir de l'Inde, vu que l'Arabie n'a point d'éléphants; et la corne qu'y achetaient les marchands de la Phénicie, était probablement la dent du narval qui vit dans l'Océan indien (1).

Après avoir déterminé les directions principales du commerce phénicien-arabe, nous allons maintenant en faire connaître les agents.

D'après la nature du pays, ce ne pouvait être qu'un commerce par caravanes. Mais de quelle manière ces caravanes étaient-elles formées? d'où sortaient-elles? et quelles routes suivaient-elles?

Nous avons dit, au commencement du premier volume, que ce sont ordinairement les peuples nomades pasteurs qui font le service des caravanes; à quoi leur manière de vivre les rend plus propres que les habitants des villes. Cette observation va se trouver confirmée par la description que fait le prophète du commerce des Tyriens par terre. C'étaient les tribus nomades qui apportaient leurs denrées aux Tyriens, et non pas les Tyriens qui allaient les prendre chez elles. Tyr se trouvait, à cet égard, dans la

(1) MICHAELIS, a. h. l.

même position que Carthage. Elle avait dans son voisinage une foule de peuples nomades dont elle se servait, comme Carthage, pour faire son commerce. Les déserts de l'Arabie et de la Syrie étaient remplis de ces tribus qui se transportant d'un lieu dans un autre avec leurs troupeaux et vivant sous des tentes, ne reconnaissaient d'autre autorité que celle de leur sophi ou émir. C'était à elles qu'on s'adressait pour monter des caravanes; c'étaient elles qui louaient ou vendaient leurs nombreux chameaux avec leurs gardiens et conducteurs aux marchands étrangers. « Les Arabes et tous les émirs de Cédar trafiquèrent avec toi et t'amenèrent leurs dromadaires (1). » Mais comme il est conforme à la marche naturelle des choses, que les conducteurs des marchandises deviennent peu à peu commerçants, plusieurs de ces tribus avaient fini par s'enrichir. Aucune d'elles cependant ne semble s'être adonnée plus tôt et avec plus d'avantages au négoce des caravanes, que celle des Madianites, qui transportaient les marchandises le long de la frontière septentrionale de leur

(1) Ézéch., 27, 21. Cédar, près de l'Arabie-Heureuse, est toujours cité comme une tribu riche en troupeaux et commerçant avec les Israélites. Isaïe, 21, 16, et le commentaire de Gesenius.

pays, et les déchargeaient dans le voisinage de la Phénicie. Ce fut à des marchands de Madian, qui, chargés de baume, de myrrhe et d'aromates, allaient en Égypte, que les fils de Jacob vendirent leur frère Joseph (1); et lorsque les Israélites exterminèrent cette nation, ils remportèrent un butin en or si considérable, ou pour mieux dire si prodigieux, qu'ils en firent ensuite non-seulement leur parure ordinaire, mais encore les colliers de leurs chameaux (2). Il y avait aussi, dans la partie septentrionale de l'Arabie, un autre peuple qui a joué dans l'histoire du commerce un rôle non moins remarquable, et que le prophète signale comme l'intermédiaire par les mains duquel les Phéniciens recevaient les marchandises du Sud : c'étaient les Édomites ou Iduméens. « Édom aussi a été engagé dans ton commerce, et il t'a donné des escarboucles, de la pourpre, des étoffes brodées, de la toile de coton, des gazelles et des pierreries, pour les denrées que tu lui livrais (3). » Les Édomites, cependant, n'étaient point nomades ; ils habitaient, comme nous l'avons déja dit, soit les ports d'Élath et d'Asiongaber (aujourd'hui Acaba), soit d'autres

(1) I, Moïse, 37, 28.
(2) IV, Moïse, 31, 47, 53.
(3) Ézéch., 27, 16.

villes situées dans le cœur du pays, telles que Bousra et Pétra, dont nous allons bientôt parler. Les marchandises dont il est question dans ce passage du prophète, semblent appartenir, pour la plupart, à l'Inde et à l'Arabie; car si on en excepte les toiles de coton et les étoffes brodées, qui étaient peut-être égyptiennes, il est certain que les pierres précieuses, les perles, et la pourpre, qui est ici celle des Indes (1), ne pouvaient provenir que de l'Orient. Les Édomites achetaient des caravanes ces différentes marchandises, et les portaient eux-mêmes à Tyr ou dans les autres villes maritimes de la Phénicie.

Toutes ces tribus étaient les mêmes que les Grecs ont désignées sous le nom d'*Arabes Nabathéens*, nom que l'on a long-temps appliqué à tous les peuples de l'Arabie septentrionale, et que l'on a restreint depuis aux habitants de la contrée d'Hedjaz. Diodore qui dépeint si fidèlement leur manière de vivre, se garde bien d'oublier leur commerce de caravanes vers l'Yémen. « Une assez grande partie d'entre eux, dit-il (2), s'occupent à porter jusqu'à la Méditerranée, l'encens, la myrrhe, et autres précieux aromates

(1) Michaelis, l. c.
(2) Diod., II, p. 390.

qu'on leur apporte de l'Arabie-Heureuse. » Il semblerait par-là que ces Arabes n'allaient pas eux-mêmes dans l'Yémen ; qu'ils se bornaient à fournir une traite intermédiaire, jusqu'à la rencontre des caravanes venant de ce pays, et en recevaient les charges qu'il fallait transporter plus loin. Mais cette seconde supposition n'exclut pas l'autre; car le trafiquant change de conducteurs en route, suivant l'occasion ou le motif : à quoi nous ajouterons qu'il y eut même plus d'une fois des caravanes formées dans l'Arabie-Heureuse pour se rendre en Phénicie, puisque le prophète dit expressément que les négociants de Javan et de Vadan portaient des marchandises de l'Yémen à Tyr (1).

Les échelles du commerce par caravanes de l'Égypte, de Carthage et de l'Arabie, étaient sur la frontière du désert; parmi celles de l'Arabie figurait en première ligne la place de Pétra (2), située dans

(1) Ézéch., 27, 19. Vadan et Javan sont deux villes de l'Yémen, Michaelis, a. h. l.

(2) Cette ville, appelée Rekam dans Josèphe, IV, 4, et Karak ou Selah par les Bédouins, est située par 30° 20′ de latitude nord, et 33° de longitude orientale. Suivant la nouvelle carte de Syrie que Paultre a publiée, c'est encore aujourd'hui une place où se joignent plusieurs routes de caravanes. Il ne faut pas la confondre avec Moba-Karak, à l'Est de la mer Morte. Ce nom de Karak lui a été donné mal

le territoire d'Édom, fortifiée par la nature, et de laquelle toute cette partie de la presqu'île a reçu le nom de Pétrée. C'était là que venaient s'entasser les marchandises des contrées méridionales, c'est-à-dire, celles qu'y apportaient les peuples nomades de l'Yémen, et pour lesquelles ils recevaient en échange des Phéniciens et autres étrangers des provisions ou des étoffes. Cette place a été visitée et décrite par des voyageurs modernes, tels que le Suisse Burckhardt (1), et les Anglais Bankes et Legh (2). Selon Diodore (3), elle était à trois cents stades de la pointe méridionale de la mer Morte; ce qui met hors de doute qu'il faut la chercher près de Vadi-Musa (vallée de Moïse), devenu si célèbre par ses ruines. La description qu'en fait Burckhardt confirme les données de Diodore. On y parvient par un chemin taillé artistement dans le roc, qui mène à une vallée étroite, où serpente une petite rivière, et où des rochers suspendus inter-

---

à propos. Elle n'est pas éloignée de la montagne de Hor, lieu de pélerinage, où l'on montre le tombeau d'Aaron.

(1) Burckhardt. *Travels in Syria and the Holy Land*, p. 422, etc.

(2) Leurs relations se trouvent à la suite de l'ouvrage de Mac-Michael, *Journey from Moscou to Constantinople*.

(3) Diod., l. c.

ceptent parfois la vue du ciel. Une poignée d'hommes résolus arrêterait ici toute une armée. C'est au débouché de ce défilé qu'était située autrefois la ville de Pétra. Les ruines que l'on y trouve ne sont que du temps des Romains; mais on y voit encore un temple construit dans le roc et nombre de tombeaux qui sont probablement de plus ancienne date (1). Pétra était déja, du temps d'Alexandre, l'échelle du commerce d'encens et d'aromates que faisaient les Arabes; et les grands marchés qui se traitaient dans son voisinage, remontent peut-être à des temps encore plus éloignés (2). Ce fut dans cette ville que Démétrius Poliorcète, sur l'ordre de son père Antigonus, essaya, mais en vain, de surprendre perfidement les marchands arabes et de piller leurs trésors (3).

Lorsqu'on se représente un commerce si actif et si étendu, on éprouve le désir de connaître les routes par où il passait. Si nous avions un itinéraire des caravanes arabes, semblable à celui qu'Hérodote a tracé pour le commerce in-

---

(1) Mac-Michael, p. 228. Des mesures de précaution empêchèrent malheureusement Burckhardt de visiter ces ruines de plus près.

(2) Diod., l. c.

(3) *Ibid.*, l. c.

térieur de l'Afrique, il nous serait facile de satisfaire notre curiosité; mais nous ne connaissons aucun document de ce genre, et Strabon lui-même n'a rien écrit sur ce point si essentiel. Cet écrivain nomme pourtant une des stations intermédiaires de ces caravanes, et fixe le temps qu'elles mettaient pour y arriver. Elles se rendaient en soixante-dix jours de l'Yémen à Pétra, et prenaient un chemin qui les menait à l'ancien Albus Pagus (le Λεύκη κώμη des Grecs, le Havra ou Avara des Arabes) (1). Cet endroit est situé sur le golfe Arabique, sous le 25e degré de latitude Nord, à l'extrémité du fertile pays de Nedjed. D'où il suit que la route de ces caravanes longeait le golfe Arabique, conduisait ensuite à la Mecque (l'ancienne Macoraba), et se dirigeait de là jusqu'aux frontières de l'Arabie-Heureuse. Ce chemin procurait aux caravanes l'avantage de passer au milieu de contrées fertiles, tandis que dans l'intérieur du pays elles auraient été obligées de traverser des déserts sablonneux. Le nombre de journées cadre parfaitement avec la distance. On compte de Mariaba jusqu'à Pétra, environ quatre cent quatre-vingt-dix lieues : ce qui, en supputant la journée ordinaire des

(1) Strab., p. 1113.

caravanes à raison de sept lieues l'une portant l'autre, donne le nombre total de soixante-dix journées.

C'est encore au même écrivain que l'on doit le peu que l'on sait des routes commerçantes de l'Arabie orientale. Les habitants de Gerra conduisaient, selon lui, les caravanes qui partaient de leur ville pour aller dans le pays des Adramites, voyage qui durait quarante jours (1).

Cette route commerçante passait donc à travers les grands déserts situés au Sud-Est de Gerra, au lieu de suivre les côtes du golfe Persique : car depuis cette ville jusqu'au pays des Adramites, il n'y a pas moins de deux cent quatre-vingts lieues en ligne droite; ce qui est la plus courte distance que puisse parcourir une caravane en quarante journées de marche. Cette même route servait encore au commerce direct établi entre la côte orientale de la presqu'île, Gerra et la Phénicie, et que le prophète décrit en ces termes : « Les enfants de Dédan apportaient aux marchés de Tyr les marchandises du golfe Persique (2) ». Un passage d'Isaïe (3) fortifie encore

(1) STRAB., l. c.

(2) ÉZÉCH., 27, 15.

(3) ISAÏE, 21, 13-15, avec le commentaire de Gesenius. Moins les historiens se sont occupés des anciennes caravanes, plus le passage d'Isaïe est intéressant; car c'est par les

notre assertion. Lorsqu'il menace l'Arabie de l'invasion de conquérants étrangers, il n'oublie point la stagnation du commerce qui s'ensuivra. « Caravanes de Dédan, s'écrie-t-il, vous passerez les nuits dans les déserts de l'Arabie : les habitants de Théma porteront de l'eau à ceux qui meurent de soif, et donneront du pain aux fugitifs! Car ils fuient les glaives, ils fuient la fureur de la guerre ! » Les caravanes commerçantes de Dédan, pleines jusqu'alors de sécurité, se voient contraintes tout à coup, pour échapper à l'ennemi, de s'écarter de leur route, et de passer les nuits dans le désert, où la tribu hospitalière de Théma leur apporte par compassion de l'eau et du pain. Théma était placé sur la lisière occidentale du territoire de Nedjed (1), qui bordait la route des caravanes, dont celles-ci se détournaient pour s'enfoncer dans le désert, et dérober ainsi leur trace à l'ennemi.

En voilà bien assez pour nous faire connaître le chemin que tenaient ordinairement les caravanes qui de la ville de Gerra se rendaient à celle de Tyr. Il y a eu un temps, nous osons

---

notions que nous pouvons recueillir sur l'existence et les traces de ces caravanes, plutôt que par les descriptions incomplètes des historiens, que nous apprenons à connaître l'étendue du commerce de l'antiquité.

(1) Gesenius, I. 657.

l'affirmer, où l'intérieur de l'Arabie fut aussi connu qu'il l'est peu de nos jours, comme l'indiquent cette foule d'endroits marqués sur les cartes de Ptolémée (1); peut-être même était-il déja exploré du temps des Phéniciens. Nos recherches suivantes sur le commerce de Babylone prouveront du moins qu'il existait sur la côte orientale de l'Arabie, autant d'échelles du commerce arabico-indien qu'il y en avait sur la côte méridionale; ce qui suffit pour démontrer qu'il y avait aussi des routes commerçantes, par lesquelles on transportait les marchandises jusqu'aux bords de la Méditerranée, ou du moins jusqu'aux villes d'entrepôts de l'Arabie-Pétrée.

Si nous avons réussi à prouver, par nos précédentes recherches, que cette Arabie-Pétrée, cette frontière montueuse, située entre le désert et le pays labourable, était la contrée où se formaient les caravanes arabes, et où se trouvaient les entrepôts de leurs denrées, on voudra bien nous permettre d'aller plus loin, et de proposer nos conjectures, relativement aux chemins par lesquels on envoyait de là ces denrées dans les

(1) Dans la carte jointe à l'ouvrage de Brehmer, etc., se trouvent marquées plusieurs routes de caravanes coupant l'intérieur de l'Arabie. Nous en donnerons le tracé dans l'Appendice où nous traitons des anciennes routes commerçantes. Les lieux de départ et d'arrivée de ces différentes routes sont les mêmes que ceux que nous indiquons ici.

villes maritimes des Phéniciens; ce qui pourra peut-être servir à éclaircir un passage obscur d'Hérodote, où cet historien décrit la côte maritime qui s'étend depuis la Phénicie jusqu'à l'Égypte (1). « Le territoire compris entre la Phénicie et les limites de la ville de Cadytis, est le pays des Syriens de Palestine (les Hébreux); mais à partir de Cadytis, ville qui ne me semble pas d'une moindre étendue que celle de Sardes, jusqu'à Jenysus, se suivent, le long de la mer, les places commerçantes de l'Arabie; et ce n'est qu'après cette dernière ville qu'on se retrouve sur le territoire de la Syrie, qui se termine au lac Sirbon, situé près du mont Casius, dont les pentes touchent la mer. Au-delà de ce lac, où l'on dit que Typhon est caché, on entre en Égypte. Le pays à parcourir depuis la ville de Jenysus jusqu'au lac Sirbon, est de trois jours de marche, et absolument privé d'eau. » Hérodote est le seul écrivain qui parle de ces places commerçantes de l'Arabie, bâties sur la Méditerranée; et sa description est d'autant plus remarquable, qu'il distingue formellement les Arabes des Syriens et des Hébreux. En raisonnant d'après ce passage, ne serait-il pas vraisemblable de supposer que ces

(1) Hérod., III, 5. Je prends Cadytis pour Jérusalem. Ἐμπόρια τοῦ Ἀραβίου ne saurait avoir, d'après la construction, d'autre sens que celui que je lui attribue.

ports de mer, parmi lesquels je range Ascalon et Gaza, étaient ceux où l'on embarquait les marchandises apportées par les caravanes arabes et égyptiennes, et d'où on les transportait par mer le long de la côte jusqu'à Tyr et aux autres villes de la Phénicie? Cette supposition, toute conjecturale par rapport aux plus anciens temps, se tourne en certitude pour l'époque des Ptolémées; car c'est alors que la ville de Rhinocolura, voisine des places commerçantes dont Hérodote fait mention, est expressément désignée comme un port de mer, où l'on apportait de Pétra une grande partie des marchandises de l'Arabie destinées à être embarquées (1).

Des voyageurs modernes, Seetzen (2), Burckhardt (3), et les Anglais Bankes et Buckingham (4), nous ont fait connaître ce qui reste des villes situées à l'Est du lac de Tibériade et de la mer Morte, dans l'ancienne Décapole ou Havra, comprise entre le 32e et le 33e degré de latitude

(1) Strab., p. 1128.

(2) Dans les extraits de lettres; *Correspondance mensuelle*, 1808, t. 17, 18.

(3) *Travels in Syria and the Holy Land, by J. L. Burckhardt. Lond.* 1822. Enrichi de cartes spéciales.

(4) Buckingham, *Travels in Palestina*, 1823. Je ne connais les relations de Bankes que par les journaux.

Nord. Les magnifiques ruines de Gerasa (Dsieres), de Gadara et de Philadelphie (Amman), qui ne le cèdent point à celles de Palmyre, les débris de leurs temples, de leurs colonnades, de leurs amphithéâtres, montrent quelles furent jadis leur grandeur et leur richesse, lorsque le commerce arabico-indien les vivifiait. Mais l'antiquité de ces ruines ne remonte pas au-delà de l'âge des Antonins, tandis que celles de Palmyre appartiennent à une époque bien plus reculée, et n'ont, par conséquent, rien de commun avec la question qui nous occupe.

En résumant tout ce qui précède, nous obtiendrons les résultats suivants :

1° Il est évident que l'Arabie fut le siége principal du commerce continental des Phéniciens, et le centre de leurs communications avec l'Éthiopie et l'Inde. Les vastes déserts de sables qui préservèrent de tout temps l'Arabie de l'avidité des conquérants, n'arrêtèrent pas celle des marchands étrangers. Des caravanes composées de diverses peuplades la traversèrent dans tous les sens (1), et y trafiquèrent directement ou

(1) Voyez le sublime passage d'Isaïe, 60, 6-9, où ce prophète annonce que les caravanes, qu'il dépeint aussi nombreuses que des peuplades, au lieu d'aller à Tyr, se rendront à Jérusalem.

indirectement pour le compte des Phéniciens, dont les villes maritimes devinrent enfin les entrepôts de ses denrées, qu'ils répandirent ensuite avec d'immenses bénéfices, dans toutes les contrées de l'Occident.

2° Ce commerce dut être pour eux d'autant plus lucratif qu'il n'était fondé que sur des échanges, comme on peut le voir dans Ézéchiel. Il n'est jamais question que d'échanges dans toutes leurs transactions, et les métaux précieux n'y entraient aussi que comme marchandises. Combien le marchand phénicien ne devait-il pas gagner sur les lingots d'argent de l'Ibérie, qu'il échangeait contre de l'or dans l'Yémen, où ce dernier métal était si abondant! Combien gagnait-il encore sur d'autres denrées que l'Arabe était forcé de prendre de sa main, puisqu'il n'avait affaire qu'à lui seul! Mais tandis que les Phéniciens n'avaient à subir aucune concurrence, ils en établissaient une pour les Arabes, en faisant venir à la fois de divers pays, les mêmes productions que l'Arabie leur fournissait. Ils empêchaient par-là qu'on ne leur fît des prix arbitraires. Ils pouvaient se passer, à la rigueur, des marchands de Saba ou d'Aden, puisqu'ils recevaient de Gerra les denrées de ces deux pays; et si les marchands de Gerra avaient voulu renché-

rir ces denrées, ils auraient été supplantés par ceux de l'Yémen.

3° Les rapports des Phéniciens avec les Arabes furent extrêmement facilités par la grande ressemblance du langage de ces deux peuples. L'un et l'autre parlait un dialecte dérivé du même idiome (1), et les différences n'étaient pas assez grandes pour les empêcher de s'entendre. Quel avantage n'était-ce pas pour le marchand phénicien de pouvoir se servir de sa propre langue, au milieu de contrées lointaines, sans être obligé de se mettre à la merci d'interprètes perfides ! Cet avantage seul aurait suffi pour assurer aux Phéniciens le commerce exclusif de toute l'Arabie, lors même que la position de ce pays n'en eût pas rendu l'entrée difficile à des concurrents.

Une des plus anciennes branches du commerce de terre des Phéniciens, était celui qu'ils faisaient sur les bords du Nil; car, selon le témoignage d'Hérodote, leur premier trafic n'avait consisté qu'à transporter chez les différentes nations les denrées de l'Égypte et de l'Assyrie (2). Les livres de Moïse nous font voir déja les Phéniciens communiquant avec les Égyptiens dès le

(1) Voyez tom. I, p. 128 de cet ouvrage.
(2) Hérod., I, 1.

temps des patriarches; et s'il est vrai, comme nous le prouverons ailleurs, que l'Égypte fut toujours le premier des états commerçants de l'Afrique, il serait étrange qu'il n'eût point existé de rapports commerciaux entre deux peuples marchands si voisins. Mais la preuve du contraire résulte des paroles d'Ézéchiel, qui, en traçant le tableau du négoce de Tyr, n'oublie pas celui d'Égypte, et compte même les marchandises que Tyr recevait de ce pays. « Tu suspendis sur tes pavillons des étoffes de coton et des broderies apportées de l'Égypte; et tes couvertures du Péloponèse furent d'une pourpre foncée (1). » Nous ferons voir dans nos recherches sur les Égyptiens, que la tisseranderie était une des principales occupations de ce peuple, et le coton un produit indigène de leur sol. Aussi les broderies de coton, faites en Égypte, passaient pour des chefs-d'œuvre d'industrie, si l'on en juge par la cuirasse de lin, brodée en fil de coton, dont Amasis fit hommage à Polycrate tyran de Samos (2). Le blé était encore une des principales productions de l'Égypte, où les Phéniciens cependant n'allaient point en chercher, sauf des cas extraordinaires, vu que la Palestine et la Syrie

(1) Ézéch., 27, 7.
(2) Hérod., III, 47.

leur en fournissaient d'excellent; mais dans les pressantes nécessités, ils avaient recours à celui de l'Égypte, comme le prouve le voyage des fils de Jacob, qui allèrent en caravane dans ce pays.

Ce commerce des Phéniciens avec l'Égypte se faisait par la voie de terre et non par celle de la mer, car jusqu'au règne d'Amasis les Égyptiens n'ouvrirent l'entrée de leurs ports à aucun peuple. La première trace de ce commerce se montre déja dans l'ancienne tradition des expéditions de l'Hercule tyrien. « Après la victoire remportée sur Antée il alla en Égypte, et y terrassa le tyran Busiris, qui souillait ses mains du sang de tous les étrangers (1). » Je laisse volontiers à mes lecteurs le soin facile et agréable d'éclaircir le sens caché dans ce beau mythe : qui ne voit qu'il a rapport à la civilisation; et que Busiris étant un des anciens rois de Thèbes, cette fable fait allusion au commerce des Tyriens avec la Haute-Égypte, un des plus anciens pays commerçants de la terre, et dont la capitale, Thèbes aux cent portes, était la principale échelle de son négoce avec l'Afrique, ainsi que nous le démontrerons plus bas?

Les révolutions de l'Égypte ne changèrent

(1) Diod., I, p. 263.

pas sensiblement cet état de choses. Memphis étant devenue la capitale de ce pays, devint en même temps l'échelle principale de son commerce, à la place de Thèbes; et il y eut même, en quelque manière, dans cette nouvelle métropole, une colonie de Phéniciens, lesquels en occupaient tout un quartier (1). Ce fait est constaté par Hérodote, et il prouve suffisamment les affaires considérables que cette nation faisait avec l'Égypte.

Le vin était une des principales denrées que les Phéniciens portaient dans ce pays, qui n'en produisait pas alors. Deux fois par an de grandes cargaisons de vin y étaient expédiées des villes phéniciennes ou des ports de la Grèce. Les vases de terre dans lesquels on les importait, suivant l'usage antique, étaient employés par les Perses d'une manière toute particulière, à l'époque où ils dominaient sur l'Égypte. Ils les plaçaient en guise de citernes dans le désert qui sépare cette contrée de la Syrie, et que l'on met trois jours à traverser : apparemment pour en faciliter le trajet aux voyageurs (2).

Une autre grande branche du commerce des Phéniciens dans l'Orient, était celle qui les met-

(1) Hérod., II, 112.
(2) *Ibid.*, III, 5, 6.

tait en rapport avec la Syrie et la Palestine, avec Babylone et l'Assyrie, et avec l'Asie orientale.

La Palestine était le grenier des Phéniciens; elle leur fournissait du froment, que leur pays montagneux et peu propre à l'agriculture ne pouvait produire. « Les peuples de Juda et d'Israël trafiquèrent avec toi; ils te donnèrent du froment de Minnith, de l'hydromel de raisin, de l'huile et du baume, en échange de tes denrées (1). » Le froment de Palestine était le meilleur que l'on connût alors, sans en excepter même celui d'Égypte; d'où l'on peut induire que la proximité de ce pays ne fut pas le seul motif qui engagea les Phéniciens à s'y approvisionner de cette denrée. Les autres produits de la Palestine, dont le prophète fait mention, étaient aussi d'une qualité supérieure. La vigne, que l'on y cultiva de tout temps, donnait en abondance des raisins secs délicieux. L'olivier, toujours cultivé par sa population actuelle, fournit une huile qui, dit-on, surpasse celle de la Provence, malgré l'état d'ignorance et de barbarie où est tombé ce pays sous le despotisme des Ottomans. Le baume, que l'on recueillait dans les environs du lac de Génézareth, est le même qui

(1) Ézéch., 27, 17. Quant aux recherches suivantes, *voy.* les notes de Michaelis.

jouit encore d'une si grande réputation, sous le nom de baume de la Mecque (1).

Cette seule observation, que la Palestine était le grenier des Phéniciens, peut donner raison de la bonne intelligence et de la paix qui régnèrent toujours entre les deux pays. C'est un grand sujet d'étonnement de voir que les Hébreux qui furent dans un état de guerre perpétuel avec les peuples qui les environnaient, et qui devinrent même conquérants sous les rois David et Salomon, n'eurent jamais de différents avec les Phéniciens, leurs plus proches voisins; mais si le sentiment de leur faiblesse les éloigna de toute idée de guerre contre une nation plus puissante qu'eux, les Phéniciens, de leur côté, n'eurent garde d'attaquer un pays d'où ils tiraient leurs subsistances, d'autant qu'ils paraissent avoir eu pour maxime, d'éviter toute guerre ou établissement à main armée dans le cœur de l'Asie.

La Syrie proprement dite donnait aussi des produits variés comme les diverses parties de son territoire, dont les unes étaient propres à la culture des céréales, d'autres à celle de la vigne, et d'autres enfin n'étaient habitées que par des nomades pasteurs. « Damas, attirée par

(1) THEOPH., *Hist. Plant.*, IX, 6.

tes richesses, trafiquait avec toi, et en échange de tes ouvrages si différents, elle t'apportait du vin de Chalybon et de la laine du désert (1). » Le vin de Chalybon (aujourd'hui Alep) était le meilleur de l'Asie, ou passait pour tel. On n'en servait pas d'autre aux rois de Perse, dont la table n'était garnie que des productions les plus exquises de leur empire (2). Et si l'on considère qu'à cette époque le cep de vigne n'était indigène ni de l'Afrique ni de l'Europe occidentale; si de plus on fait attention qu'on ne peut transporter le vin par la voie de terre que sur des chariots, et difficilement sur des bêtes de somme, on pourra supposer avec beaucoup de vraisemblance que cette marchandise fit une partie importante du commerce maritime des Phéniciens.

La laine du désert était, comme l'on voit, au nombre des denrées fournies par les tribus nomades qui parcouraient avec leurs troupeaux les déserts de l'Arabie et de la Syrie (3). La laine de ces troupeaux est la plus fine qu'on connaisse; car la chaleur du climat, le séjour continuel au grand air, et les soins que ces tri-

(1) Ézéch., 27, 18.
(2) Vol. I, p. 508 de cet ouvrage.
(3) Ézéch., 27, 18, 21.

bus prennent de leur bétail, tout contribue à l'améliorer (1). Hérodote (2) a connu et décrit la brebis arabe, qui se distingue de celle de l'Europe par sa grosse queue. « L'Arabie, dit-il, nourrit deux espèces de brebis qui ne se trouvent nulle part ailleurs. La première a une queue de trois aunes de longueur, et si pesante, que si on la laissait traîner à terre, le frottement y ferait une plaie. Pour obvier à cet inconvénient, les pasteurs attellent chaque mouton à un petit chariot, qui en porte la queue. L'autre espèce au contraire a la queue assez courte, mais large d'une aune. » Hérodote tomba dans une erreur commune, en prenant de simples variétés pour des espèces différentes ; mais tout le reste de sa description a été confirmé par les voyageurs et les naturalistes modernes. Si donc on se rappelle les tisseranderies et les teintureries de Tyr, on reconnaîtra aisément quelle utilité durent tirer les Phéniciens de cette branche de négoce. Le désert même fut pour eux une source de richesses, en leur fournissant les matières premières les plus fines et les plus précieuses de leurs fabriques; sans compter que la bonne

(1) Michaelis, *Mélanges*, t. I, n° 6.

(2) Hérod., III, 113.

intelligence et l'intimité que ces relations mettaient entre eux et les peuples nomades, tournèrent encore à leur profit, en ce que ces peuples furent les intermédiaires par les mains desquels ils reçurent les riches productions des contrées méridionales.

La limite du négoce des Phéniciens dans le Levant dut être la ville de Babylone, à cause de sa situation. On sait qu'ils entretenaient de grandes relations avec cette florissante cité, même avant qu'elle n'eût acquis la souveraineté de l'Asie, et qu'elle n'eût soumis la Phénicie; et ce qui doit nous étonner, c'est que nous ayons moins de notions sur cette branche importante de leur trafic, que sur presque toutes les autres. Hérodote prétend que celle-ci était une des plus anciennes, et que les Phéniciens apportèrent dès le commencement dans la Méditerranée, des denrées de l'Égypte et de l'Assyrie (par ce dernier mot il entend la Babylonie) (1). Il est parlé aussi de l'Assyrie dans Ézéchiel, mais en termes généraux, comme dans Hérodote, et sans désignation des objets ni de la nature de ce commerce (2). Peut-être les grandes révolutions de

(1) Hérod., I, 1.

(2) Ézéch., 27, 23 : « Assur et Kilmad te vendirent aussi leurs marchandises. »

l'Asie intérieure, auxquelles Babylone dut prendre part dans beaucoup d'occasions, lui firent-elles éprouver plus d'une interruption; mais il dut renaître toutes les fois que fleurit de nouveau celui de Babylone.

Quelque étrange que soit le silence des écrivains sur cette matière intéressante, on peut cependant conjecturer avec quelque probabilité que la route commerçante de Tyr à Babylone traversait un long désert, et que c'est pour cela que ce commerce, en admettant même qu'on n'eût pas eu dessein de le cacher, dut rester long-temps ignoré. Mais dans ce désert même, il s'est conservé des traces qui en marquent encore la direction et l'étendue, si, comme on peut le croire, les villes de Palmyre et de Balbeck (1), dont il ne reste plus que les ruines, furent

(1) La ville de Balbeck avait été bâtie dans la fertile vallée qui sépare le Liban de l'Anti-Liban, et non dans la Phénicie proprement dite. Palmyre, au contraire, était située au milieu du désert de la Syrie, à trois journées de marche de l'Euphrate, sur une des nombreuses oasis de ce désert, par 33° et demi de latitude septentrionale. Nous en parlerons plus amplement dans les recherches consacrées à l'Afrique. Elle tirait son nom des palmiers qui croissaient en abondance dans son voisinage, quoiqu'on n'y en trouve plus aujourd'hui.

les principaux anneaux de la chaîne qui unissait Tyr et Babylone.

Ces magnifiques ruines n'ont guère été connues que par des dessins publiés dans le dernier siècle, et celles de Palmyre n'ont été, pour ainsi dire, découvertes que dans le même temps (1). La forme des édifices, qu'on y voit encore debout, prouve suffisamment qu'ils ne sont pas d'une aussi haute antiquité que les débris de Thèbes ou de Persépolis, et qu'ils datent de l'ère d'Alexandre, ou plutôt de l'époque de la domination romaine; mais ce qui est certain, c'est que l'ancienneté des deux villes est de beaucoup plus reculée que celle de leurs débris actuels.

Les annales juives attribuent leur fondation à Salomon. « Il construisit, y est-il dit, Baalath et Tadmor dans le désert (2). » Baalath, qui veut dire temple du soleil, est le même que Balbeck, vallée du soleil, puisque la ville était située dans une vallée. Le premier de ces deux noms est exactement traduit par le terme grec *Heliopolis*. Tad-

(1) Voyez *Ruins of Palmyra* et *Ruins of Baalbeck*, ouvrages dont la préface contient les principales dates historiques relatives à l'histoire de ces deux villes.

(2) I, *Reg.*, 9, 18.

mor ou Tadmora est celui qui désigne Palmyre chez les Syriens d'aujourd'hui.

Si l'on considère l'antiquité de ces deux villes, et leur fondation qui date du temps où le commerce des Phéniciens, et surtout celui de la ville naissante de Tyr, prenait une plus grande extension; si on réfléchit qu'il entrait nécessairement dans les desseins de Salomon, leur fondateur, de prendre part à ce commerce, comme le prouvent clairement ses excursions à Ophir; si enfin l'on se rappelle que ces deux villes se trouvaient l'une et l'autre sur la ligne de Tyr à Babylone, et que la route du commerce de l'Orient, auquel elles durent leur éclat et leur grandeur, y passa vraisemblablement à cette époque de leur prospérité, on conviendra, je crois, qu'il est raisonnable de supposer que cette route y passait déja à une époque plus ancienne. Selon Seetzen, toutes les routes commerçantes, qui vont encore aujourd'hui de Damas à l'Euphrate, passent par la ville de Palmyre (1); ce n'est que là qu'elles se partagent. Ce chemin a donc été indiqué par la nature même, et l'on peut regarder Balbeck comme ayant toujours été le point de départ; car, suivant l'usage de

(1) *Correspondance mensuelle*, 1808, p. 504.

l'Orient, les caravanes ont coutume de se rassembler près de la capitale. En trois jours on arrivait à Emesa (Hems), autre ville célèbre de Syrie, sur les confins du désert. Le trajet de ce désert exigeait ensuite quatre à cinq jours de marche pour se rendre à Palmyre, d'où il y avait encore trois à quatre journées jusqu'à Thapsaque; c'était dans cette dernière ville qu'on passait l'Euphrate, après quoi l'on pouvait continuer le voyage en suivant le cours de ce fleuve, ou en traversant les déserts de la Mésopotamie (1).

Que telle fût ou non la route du commerce de Tyr avec Babylone, il n'en est pas moins vrai que ce commerce a existé; mais on est moins assuré, peut-être, de celui que faisaient les Phéniciens avec les pays les plus reculés de l'Asie. Nous en parlerons dans la section suivante, où nous nous flattons de prouver que ce peuple industrieux tirait quantité de produits de ces pays lointains, sinon directement, du moins par l'entremise d'autres peuples.

Il nous reste encore à dire quelques mots de

(1) Cette route se trouve aussi indiquée sur la carte de Syrie que Paultre a mise au jour, et sur laquelle sont tracées les routes de caravanes anciennes et modernes.

la troisième et plus petite branche du commerce des Phéniciens, celle qui se dirigeait vers le Nord. Nous n'en aurions pas la moindre notion, si le prophète n'en eût parlé; car aucun auteur grec, que je sache, ne l'a connue. « Thubal et Meschech trafiquèrent avec toi, et amenèrent dans tes marchés des esclaves et des vases d'airain. Thogarma te donna pour tes denrées des chevaux d'une race commune et d'une race noble, ainsi que des mulets (1). » Les difficultés géographiques que présentent ces noms propres, ont déja été levées par Michaelis et Bochart (2). Il n'est pas douteux que Thubal et Meschech ne désignent les contrées situées entre la mer Noire et la mer Caspienne, patrie des Tibaréniens et des Mosches, peut-être aussi la Cappadoce; et Thogarma est probablement l'Arménie. Ce qui donne à ces conjectures un plus grand caractère de vraisemblance, c'est que les marchandises dénommées par le prophète sont encore aujourd'hui celles de ces contrées. La Cappadoce et les petits états du Caucase sont toujours les pays d'où l'on tire les esclaves; car on a recherché de tout temps, dans ce genre de commerce, les plus belles races d'hommes, et

(1) Ézéch., 27, 13, 14.

(2) Bochart, p. 200, 207. Michaelis, *Spicileg.*, I, 44, 67.

personne n'ignore qu'aujourd'hui les harems des seigneurs turcs et persans se recrutent de préférence en Circassie et en Géorgie. Aussi l'esprit mercantile des Phéniciens sut-il spéculer, dans ce trafic, sur le goût dominant, et ils eurent bientôt appris le chemin de ces contrées. Il paraît que leur commerce d'esclaves fut immense, car les prophètes hébreux leur reprochaient de trafiquer des garçons et des filles, sans excepter même ceux des Israélites leurs voisins, et de les vendre aux Grecs; en punition de quoi ils leur prédisaient que leurs propres enfants seraient vendus aux Sabéens (1).

Peut-être aussi résulte-t-il de nos recherches précédentes, que ce fut plutôt à cause des mines de ces contrées que les Phéniciens y nouèrent des relations. Le prophète fait mention de tous les ustensiles en cuivre dont se servaient leurs habitants; et les lecteurs se rappellent peut-être encore le témoignage d'un auteur bien plus récent, Xénophon, qui, lors de son passage par le pays des Carduques, admira cette quantité de meubles de métal qu'ils

(1) Voir un passage principal dans le prophète Joel, 4, 1-8, avec les notes de Michaelis et de Gesenius *ad Isaïam*, 23, I, 708; Amos, I, 9, où la traite des esclaves est comptée parmi les crimes de Tyr.

possédaient. Cette abondance d'un métal si utile ne pouvait manquer d'attirer les marchands phéniciens. Du reste, le cuivre n'est pas moins commun aujourd'hui dans ces régions qu'il le fut jadis. Il y fait un article considérable du commerce avec Bagdad et Basra; on y en fabrique exclusivement tous les ustensiles de ménage, et on n'y exerce guère dans les villes d'autre profession que celle de chaudronnier.

L'Arménie, enfin, est encore aujourd'hui remarquable par les mêmes produits qu'on en tirait jadis. On la dépeint toujours comme un pays riche en chevaux; et la distinction faite par le prophète entre les chevaux d'une race commune et ceux d'une race noble, ne convient à aucun autre pays de l'Orient autant qu'à l'Arménie. On reconnaît de suite dans ces derniers ces chevaux nyséens, ces coursiers de luxe de l'antiquité, qui n'étonnaient pas moins par la couleur et l'éclat de leur poil, que par la beauté de leurs formes, et qu'on croyait seuls dignes d'être attelés aux chars des rois de Perse.

Du reste, il est certain que ce trafic des Phéniciens avec les peuples résidant vers le Nord, n'était point alimenté avec de l'argent, mais entretenu par des échanges. Aussi n'était-il pas indispensable de le confier à des caravanes. On

n'avait à passer, pour aller chez ces peuples, qu'à travers des terres habitées et cultivées; et on pouvait en partie suivre la grande route royale qui s'étendait depuis l'Asie-Mineure et la Méditerranée jusqu'à Sardes, et que nous allons connaître plus amplement.

DEUXIÈME SECTION.

BABYLONIENS.

CHAPITRE PREMIER.

NOTIONS SUR LA BABYLONIE ET SES HABITANTS.

« Et ils dirent : Allons, faisons-nous une ville et une tour qui soit élevée jusqu'au ciel. Alors le Seigneur descendit sur la terre pour voir la ville et la tour que bâtissaient les hommes. »

GENÈSE, II, 4, 5.

IL est peu d'antiques cités qui réclament à aussi juste titre que Babylone l'attention de l'historien. Quelque exagérées que puissent être les merveilles que nous en racontent les

écrivains de l'Orient et de l'Occident, il est vrai de dire pourtant que la contrée dont elle fut la capitale se fait remarquer entre toutes les autres contrées de l'Asie, par un singulier phénomène. Aucun autre pays de la terre n'a présenté comme celui-là, malgré les nombreuses révolutions dont il fut le théâtre, et malgré les dévastations des conquérants barbares qui l'envahirent, une si étonnante succession de villes florissantes, qui semblaient, comme le phénix, renaître de leur cendre. Dès les temps les plus reculés des annales du genre humain, on voit déja paraître Babylone comme le premier siége de la société politique, et comme le berceau de la civilisation (1). Cette ville fut grande et célèbre durant un grand nombre de siècles; et elle tomba enfin en décadence, au moment même où les grands projets du conquérant macédonien allaient en faire la capitale de toute l'Asie, et le centre de sa nouvelle monarchie. Après elle on vit fleurir Séleucie, fondée par les Macédoniens sur les bords du Tigre, laquelle fut bientôt éclipsée par Ctésiphonte, capitale de l'empire des Parthes; et ces deux villes ayant enfin été saccagées par les Arabes, celles de

(1) Genes., 10, 8-10.

Bagdad et d'Ormus s'élevèrent à leur tour, non loin de cette Babylone, dont l'ancienne splendeur semble reluire encore sur les ruines de Bassora.

N'envisagerait-on cette contrée que sous cet unique rapport, elle n'en serait pas moins une des principales de l'Asie, et des plus importantes du globe. Mais son aspect et sa nature physique ont aussi un caractère si particulier et si remarquable, que nous sommes obligés de nous y arrêter, avant de parler de ses habitants.

La Babylonie ou la Chaldée (1) était située entre l'Euphrate et le Tigre, dont le premier la bornait à l'Occident, et l'autre à l'Orient. Il faut subordonner sa description à celle de ces fleuves, parce que c'est de leurs propriétés que dérivaient les siennes.

Ces deux fleuves viennent de l'Arménie, et se dirigent du Nord au Sud vers le golfe Persique (2). Mais le plateau qu'ils arrosent ayant une forte pente de l'Ouest à l'Est, l'Euphrate, le plus

---

(1) La Babylonie et la Chaldée sont quelquefois séparées, et placées, relativement l'une à l'autre, la première au Nord, et la seconde au Sud; mais ordinairement et avec plus de raison on les regarde comme un même pays, puisque les Chaldéens étaient maîtres de toutes les deux.

(2) *Voy.* sur ce qui suit, ARRIEN, VII, 7.

occidental des deux, est aussi le plus élevé. Il roule un volume d'eau considérable dans un lit peu profond et entre des rives basses; de sorte que la moindre crue suffit pour le faire déborder. Le Tigre au contraire a un lit bien plus profond, et de hautes berges qu'il ne franchit que rarement, excepté près de son embouchure, quoique son cours soit bien plus rapide que celui de l'Euphrate. Mais ce dernier fleuve débordait tous les ans à certaines époques fixes, comme le Nil, lorsque la neige fondait sur les montagnes de l'Arménie où il prenait sa source.

Mettre des bornes à ces fréquentes inondations d'un si grand fleuve, dans un pays entièrement uni, était une entreprise nécessaire, mais difficile. Les habitants de Babylone durent d'abord conquérir leur sol, comme les peuples voisins du Nil. Et ce furent justement ces efforts qui semblent avoir développé leur génie, et fait naître parmi eux les connaissances par lesquelles ils ne se rendirent pas moins célèbres que les Égyptiens.

Il fallait donc resserrer le fleuve dans de justes limites, sans nuire à l'arrosement général du terrain, que la chaleur du climat et la sécheresse du sol rendaient nécessaire.

C'est de ce double point de vue qu'il faut considérer les travaux entrepris par les Babylóniens

pour dompter l'Euphrate, travaux dans lesquels ils s'aidèrent de digues, de canaux, de lacs et de marais, déja formés par la nature, mais auxquels l'art vint prêter son appui.

Toute la Babylonie était entrecoupée d'une foule de grands et de petits canaux, dont les uns étaient destinés à faire communiquer le Tigre avec l'Euphrate, et les autres, qui se perdaient dans le pays, n'avaient d'autre objet que son arrosement (1). Ces canaux commençaient au-dessus de la Babylonie proprement dite, en Mésopotamie, puisqu'on en trouvait déja quatre des plus grands au Nord de la muraille des Mèdes. Ceux qui joignaient le Tigre à l'Euphrate étaient distants d'une lieue l'un de l'autre, et ils étaient si larges et si profonds, surtout le grand canal, autrement dit royal, tracé au-dessus de Babylone, qu'ils pouvaient porter des vaisseaux marchands (2). Artaxerce se servit d'un de ces canaux, comme d'une ligne de défense, lorsque son frère Cyrus marcha contre lui.

On ne peut guère douter que ces canaux ne fussent destinés, comme la muraille des Mèdes, à s'opposer aux invasions de ces peuples nomades.

---

(1) *Voy.* pour la suite, Hérod., I, 193, mais surtout Xenoph., *Anab.*, I, *Op.*, p. 282, 283, etc.

(2) Hérod. l. c.

En supposant que les Mèdes fussent parvenus à franchir cette muraille, et à pénétrer dans la Babylonie proprement dite, ils auraient encore été arrêtés par deux grands canaux qui allaient du Tigre à l'Euphrate, et dont une multitude d'autres plus petits étaient dérivés pour l'irrigation du pays. Ces derniers, qui ne semblent pas cependant s'être étendus jusqu'à l'Euphrate, étaient pourtant si profonds et si larges, que Xénophon, à la tête des dix mille, ne put les passer autrement que sur des ponts, et qu'il put craindre de rester enfermé dans leur dédale (1).

Il est impossible d'évaluer le nombre de ces canaux, car selon le témoignage d'Hérodote, les besoins de l'irrigation en avaient fait couvrir toute la Babylonie. Cet écrivain rapporte comme une chose curieuse, qu'on avait dirigé l'Euphrate de manière à le faire passer trois fois par le pays d'Arderica, et que les vaisseaux le traversaient trois fois en trois jours différents. (1). Il résulte de la narration d'Hérodote, qu'Arderica était située au-dessus de Babylone, et que l'on entreprit ce grand travail pour mettre le pays à couvert des incursions des Mèdes, et pour faciliter la navigation des vaisseaux qui descendaient des contrées supérieures. Il est donc fort probable que ce travail

(1) Hérod., I, 185.

fut exécuté sur les différents points où le lit de l'Euphrate est semé de rochers et d'écueils (1), et que ce fut un système d'écluses, qui améliora la navigation de ce fleuve, mais qui en même temps l'allongea, soit par les nombreux détours du canal, soit par le passage fréquent des écluses mêmes, de sorte qu'on mettait trois jours à faire le trajet d'Arderica. On cessera d'être surpris de ce passage trois fois répété à travers le même pays, si on se figure que le terrain y était si incliné, que pour diminuer la chute, on dut creuser le canal en zigzag, de manière que ses deux côtés extérieurs occupaient les deux extrémités opposées du pays, et sa diagonale le centre; et l'on expliquera aussi facilement la longueur du trajet, en l'attribuant au retard occasionné par le grand nombre des écluses. Ceci n'est, à la vérité, qu'une conjecture, mais plus vraisemblable, selon nous, que celle qui attribuerait la longueur de ce trajet au développement du canal (2).

---

(1) Buesching, *Asie*, p. 239.

(2) *Voy.* la dissertation de M. Breiger, *Descriptio Asiæ Herodoti*, parmi les écrits couronnés des étudiants de Gœttingue en 1793. Le nom d'Arderica pourrait faire naître l'idée que cette ville est l'Accercuf d'aujourd'hui, situé au-dessus de Bagdad, et où se trouve encore une grande ruine en briques, qui porte tous les caractères de l'architecture

Outre les canaux, on avait encore eu recours aux digues pour arrêter l'impétuosité du fleuve. Ces digues étaient en partie si anciennes, que leur première fondation est attribuée à Sémiramis (1), à qui on avait coutume de faire honneur des grands ouvrages de l'Asie dont on ne connaissait pas les auteurs. Selon le rapport d'Hérodote, la reine Nitocris fit élever, sur les deux rives du fleuve, de nouvelles digues plus fortes, d'une hauteur et d'une largeur admirables. On se servit à cet effet des terres que l'on retira d'un lac artificiel que cette reine fit creuser. Mais on bâtit en pierres les quais de l'intérieur de la ville, sur lesquels on a modelé depuis tous les grands ouvrages de ce genre, tels que les *molos* des Italiens, et ceux qui ornent la plupart des capitales de l'Europe, situées sur des fleuves ou sur les rivages de la mer.

Si la construction de ces digues et de ces canaux exigea des efforts incroyables, tout ce

---

babylonienne, et que Porter, *Travels*, II, p. 277, a décrite en détail. Mais Accercuf est situé sur le Tigre, tandis qu'Arderica l'était sur l'Euphrate; et la difficulté subsisterait encore quand on admettrait qu'il y ait eu un triple canal de communication entre l'Euphrate et le Tigre.

(1) Hérod., I, 184.

que l'on rapporte des lacs de Babylone est encore plus extraordinaire, et en même temps plus difficile à éclaircir, à cause des différences qui existent dans les documents que nous possédons. Il ne serait pas étonnant que les débordements de fleuves aussi puissants que l'Euphrate et le Tigre eussent formé des lacs en plusieurs endroits; et si l'on ne suppose même qu'il y eut un grand nombre de ces lacs dans la Babylonie, supposition que semble confirmer l'examen approfondi des écrivains les plus anciens, on ne pourra faire accorder les textes de ces écrivains. Mais le génie actif et industrieux des habitants sut rendre ces lacs naturels aussi utiles que les canaux; ils en agrandirent la capacité par de profondes excavations, et y conduisirent les eaux de l'Euphrate par des écluses. Le plus considérable de ces lacs, dont Hérodote donne la description, et qui fut aussi l'ouvrage de Nitocris, se trouvait à une assez grande distance, vers le Nord de la capitale. Il n'avait pas moins de vingt lieues de circuit, et longeait l'Euphrate dans une partie de son cours. Avec la terre qui en était sortie, on avait construit les digues de ce fleuve. Il était ceint d'un mur de pierres. Une telle entreprise paraîtrait encore colossale, quand on n'aurait fait que seconder la nature, et qu'on se fût borné à donner au lac,

formé par les débordements du fleuve, une étendue plus vaste, et un nivellement plus constant. Or, c'est ce qui eut lieu précisément, d'après les termes d'Hérodote : « car on creusa, dit-il, un réservoir pour le lac, dans un fond où il y avait de l'eau stagnante. » Ce lac ressemblait à un marais, et l'on pouvait, au moyen d'un canal, y détourner l'Euphrate. Ce fut le moyen dont se servit Cyrus pour prendre Babylone, en pénétrant dans cette ville par le lit du fleuve.

Il ne faut pas confondre ces lacs artificiels avec les lacs ou marécages formés par l'Euphrate près de l'ancienne Babylone. Tout le côté occidental de cette capitale en était environné; et par cette barrière naturelle, qui tenait lieu de murs et de remparts, il était devenu inaccessible (1). Aussi Alexandre qui, pour échapper à un funeste présage, voulut faire de ce côté son entrée dans sa résidence future, dut y renoncer malgré lui, et suivre le chemin ordinaire (2). La nécessité où s'étaient trouvés les Babyloniens de bâtir des

(1) Arrian, VII, 17. Rennel a donné dans son atlas (*Geography of Herodotus*), une excellente carte spéciale de l'ancienne Babylone, sur laquelle se trouvent marqués (sauf quelques petites différences) les canaux et les lacs, etc., du pays.

(2) Ces nombreux lacs et marécages existent encore au-

quais dans l'intérieur de la ville, est une preuve que ces lacs avaient été formés par le fleuve dans le temps où son cours était encore libre. Et ce fut vraisemblablement pour tirer parti de ces grands réservoirs, qu'Alexandre conçut le projet de construire un port près de Babylone, qui devait être digne de la capitale de son empire, et contenir mille grands vaisseaux (1).

Il y avait encore un ouvrage du même genre à vingt lieues au-dessous de Babylone, et à soixante lieues environ de l'embouchure de l'Euphrate. Les pays à l'Ouest de ce fleuve étaient des terres basses et marécageuses, qui s'étendaient jusqu'au fond des déserts de l'Arabie, et qu'on disait communiquer avec la mer (2). Ces marécages étaient beaucoup plus bas que le lit de l'Euphrate, et semblaient avoir été destinés par la nature à lui servir d'écoulement. On avait donc creusé de l'Euphrate aux marais un canal de moyenne grandeur, auquel on donna

---

jourd'hui, d'après le témoignage de PORTER (*Travels*, II, p. 389), témoin oculaire; ce qui vient à l'appui de notre observation, qu'ils interdisaient l'accès de la ville de ce côté.

(1) ARRIEN, VII, 19.

(2) *Voyez* pour les observations suivantes, ARRIEN, VII, 21.

le nom de *Pallocopas;* mais pour que ce fleuve ne pût se perdre dans les marais, on eut soin de le contenir par des digues et des écluses. Un des satrapes de la Babylonie était parvenu à construire ce canal avec beaucoup de peine, et en y faisant travailler dix mille hommes pendant trois mois. Cependant son ouvrage fut de courte durée, à cause des obstacles insurmontables qui provenaient de la nature du terrain. Comme les digues ne portaient que sur de la terre grasse et argileuse, elles ne se soutinrent pas, et cédèrent bientôt à l'action des eaux. Alexandre fit donc boucher l'ancienne ouverture, et construire, à deux lieues de là, où se trouvait un sol pierreux, un nouveau canal aboutissant au Pallocopas. Ces travaux l'intéressaient d'autant plus qu'il avait l'intention de s'embarquer sur des navires babyloniens, et, en traversant tous ces lacs, assez profonds pour être navigables, de pénétrer dans l'Arabie. Car ce pays était le seul dont on puisse affirmer qu'il méditait encore la conquête, pour donner à toutes les parties de son empire cette connexion sans laquelle il ne pouvait avoir la consistance que ce grand prince voulait lui assurer, à l'aide du commerce, de la navigation et de tous les arts de la paix.

Cette multitude d'ouvrages hydrauliques n'a-

vaient pas seulement atteint le but qu'on s'était proposé, mais l'avaient même dépassé. L'Euphrate abandonnait la plus grande partie de ses eaux avant d'arriver à la mer. Au lieu de grossir, il diminuait, plusieurs de ses canaux se perdaient dans les sables; et sa véritable embouchure devenait si basse, qu'elle ne semble pas même avoir été navigable (1). Cependant il est avéré qu'il conserva toujours au temps des Perses son embouchure propre, et qu'il ne se réunissait pas tout entier comme aujourd'hui, avec le Tigre, à vingt-cinq lieues de la mer (2); mais que son bras principal se jetait dans ce dernier fleuve, de manière que celui-ci croissait dans la même proportion que l'autre diminuait, et que ses bords ne pouvant plus contenir ses eaux quand il s'approchait du terme de sa course, il formait de grands lacs dans le voisinage de la mer, comme l'Euphrate en formait dans les contrées supérieures.

---

(1) Arrien, VII, 18.

(2) Cette jonction se fait aujourd'hui près de Corua. C'est là qu'on peut juger de la plus grande impétuosité du Tigre comparée à celle de l'Euphrate; car le flux remonte dans ce dernier fleuve jusqu'à vingt milles anglais au-dessus de Corua, tandis qu'il s'arrête à l'entrée du Tigre, dont il ne peut dompter le courant. *Transact. of the Bombay Society*, I, 135.

Le pays qu'enfermaient et fertilisaient ces deux fleuves, était une vaste plaine où se croisaient en tous sens des canaux qui, se rétrécissant toujours de plus en plus jusqu'à ne devenir que de simples rigoles, étaient bordés en même temps d'une infinité de machines qui servaient à en puiser l'eau, et à la répandre dans les champs (1). La chaleur du climat, et la sécheresse du sol, imposaient la nécessité d'une irrigation continuelle; aussi le travail des hommes fut-il ici, comme en Égypte, récompensé par une si luxurieuse fécondité, que les historiens, de peur d'être suspects, osent à peine en faire la peinture. « De tous les pays que je connais, dit Hérodote (2), la Babylonie est le plus propre à la culture du blé; car cette céréale y rapporte généralement deux cents pour un, et quelquefois même trois cents. Ses feuilles y ont ordinairement quatre doigts de largeur, de même que celles de l'orge. Je n'ose dire à quelle hauteur parviennent les arbustes qu'on appelle *cenchrus* et *sesamum* (3), parce que je ne serais

(1) Hérod., I, 185.

(2) *Ibid.*, I, 193.

(3) Le *cenchrus* est le *panicum miliaceum*, L. Théoph., VIII, 3. On prend communément le *sesamum* pour le *sesamum orientale*, L.; mais c'est plutôt le *sesamum indicum*, L.

pas cru de ceux qui n'ont jamais été à Babylone. » Mais ce luxe de végétation dans la Babylonie se bornait aux plantes; les arbres y étaient fort rares; on n'y voyait ni oliviers, ni vignes, ni figuiers (1), mais seulement des dattiers et des palmiers, dont tout le pays était couvert, et qui croissent encore aujourd'hui en abondance le long des rives de l'Euphrate, mais non pas sur les bords du Tigre. On ne se servait pas seulement de leurs fruits comme nourriture; mais on en faisait aussi du vin et du miel (2). Hérodote dit qu'on donnait le plus grand soin à la culture de ces arbres; qu'on suspendait les fruits du palmier mâle à côté des fruits du palmier femelle, pour que la piqûre de l'insecte qui attaque les pre-

---

Plin., XVIII, 10. *Sesamum ab Indis venit, ex eo et oleum faciunt.* Dioscoride (II, 121) décrit la manière dont les Égyptiens en tiraient l'huile. Alpin, *De plantis ægypt.* c. 32; Forskal, *in Flora arabica*, p. 113.

(1) Hérod., l. c. Xenoph., *Anabas.*, II, *Op.*, p. 279.

(2) C'est ce que l'on fait encore à présent, *voyez* Otter, *Voyage*, II, p. 63, où l'on trouve aussi des détails sur la fécondation artificielle des dattes. Par le miel dont il est ici question, on ne peut guère entendre autre chose que le sucre de palmier, que l'on extrait du suc de cet arbre, et dont les Arabes font beaucoup d'usage *Transactions of the literary society of Bombay*, 1819, vol. I, p. 138.

miers (1), hâtât la maturité des autres. La Babylonie était également dénuée d'arbres de haute futaie. Aussi dans le temps même le plus florissant de son agriculture, elle ne démentit jamais entièrement sa nature primitive, de pays de landes. Elle n'avait que le cyprès pour la dédommager de tous les autres arbres qui lui manquaient (2), et dont la privation influa nécessairement sur la navigation et l'architecture des Babyloniens.

Les pays de steppes, en général, sont aussi dépourvus de pierres que de bois. Les pierres de taille dont on se servait pour les constructions dans la Babylonie, devaient donc y être amenées, par l'Euphrate, des contrées septentrionales, dont les carrières (3) fournissaient aussi des meules à Babylone. Mais la nature avait compensé par d'autres dons ce manque de matériaux. Il y avait partout aux environs de Babylone une terre à tuiles excellente, laquelle, séchée au soleil, et

(1) Hérodote, l. c., appelle cet insecte ψὴν. Aristote, *Hist. Anim.*, V, 32, lui donne le même nom. Pline le désigne trop vaguement sous la dénomination de *culex*. C'est le *cynips psenes* de Linnée.

(2) Xénoph., l. c.

(3) Situées auprès d'un endroit nommé *Corsote*, au-delà de la muraille des Medes, Xenoph., *Op.*, p. 256.

cuite dans des fours, devenait si dure et si tenace, que les ruines des murs qui en furent bâtis ont résisté pendant des siècles aux injures de l'air (1), et conservé intactes ces inscriptions gravées en caractères cunéiformes, qui, dans nos temps modernes, ont fixé particulièrement l'attention des savants. La nature avait fait encore tous les frais du mortier dont les Babyloniens faisaient usage. A huit journées au-dessus de leur capitale coulait une petite rivière nommée Is, près d'une ville du même nom, dans laquelle se trouvaient des sources abondantes de naphte ou de bitume minéral, dont ils se servaient en guise de chaux. Il n'est pas douteux que cette ville ne soit le Hit des modernes, où l'on voit encore bouillonner et fumer les sources d'une rivière (2), et où, selon le témoignage d'Herbelot, s'est conservée l'ancienne tradition que ce bitume servit jadis à bâtir Babylone (3). On l'employait comme ciment, en alternant ses couches avec des lits de joncs

(1) Hérod., I, 179; Niebuhr, *Voyage*, II, p. 288.

(2) Tith, *Travels to Ormus, in Harris collection of voyages*, p. 207.

(3) Herbelot, *Bibl. Or. s. v. Hit.* Ce n'est pas la seule source de naphte qui existe dans ce pays; il y en a plusieurs dans le Tigre. Les bateliers qui naviguent sur ce fleuve, s'amusent quelquefois à mettre le feu au bitume qui nage à sa surface. Otter, *Voyage*, I, p. 153, 158.

ou de roseaux, matières propres à lier. Ce procédé, décrit par Hérodote, est constaté par les ruines de Babylone; et d'après les rapports d'un voyageur moderne, ces lits de jonc et de feuilles de palmiers ont conservé une telle fraîcheur, qu'on dirait, à les voir, qu'un an s'est à peine écoulé depuis qu'ils furent mis en place (1).

Telle était la constitution physique de la Babylonie. Si la nature y avait beaucoup fait pour seconder le travail de ses habitants, elle y avait aussi opposé d'incroyables difficultés; mais ils vinrent à bout de les surmonter, et ce fut précisément cette lutte qui donna dans cette contrée, à l'esprit humain, un développement qu'il n'eût jamais acquis ailleurs de la même manière. Tant d'avantages cependant n'auraient servi de rien, sans la situation heureuse de ce pays, que la nature avait désigné, pour ainsi dire, comme le centre du commerce de toute l'Asie. Situé entre l'Inde et la Méditerranée, il devint l'entrepôt des marchandises précieuses de l'Orient qu'on transportait dans l'Occident. Sa proximité du golfe Persique et de la mer des Indes, cette grande route ouverte à tous les peuples navigateurs, lui

(1) Hérod. et Niebuhr, II. On voit encore quelques traces de ces feuilles sur une brique de Babylone déposée au muséum de Gœttingue.

assurait le commerce de l'Asie centrale, tandis que, par ses deux grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate, il aboutissait aux peuples répandus sur les bords de la mer Noire et de la mer Caspienne. Favorisé par une position si avantageuse, ce pays dut naturellement devenir le rendez-vous de tous les peuples; et c'est ce qu'il fut en effet, d'après le témoignage de l'histoire, tant que fleurit le négoce intérieur de l'Asie. Ni les expéditions dévastatrices des conquérants, ni le joug si pesant du despotisme asiatique, ne purent entièrement effacer son éclat, qui ne s'éclipsa que par intervalles. Ce ne fut qu'à l'époque où les Européens se frayèrent par l'Océan un chemin jusqu'aux grandes Indes, et transformèrent le commerce continental de l'ancien monde en commerce maritime, que les métropoles du Tigre et de l'Euphrate tombèrent dans la décadence, et que, doublement opprimée sous le joug de l'anarchie et du despotisme, Babylone redevint ce qu'elle avait été dans l'origine, un marais fétide et une lande infertile.

Le commerce de Babylone sera le sujet du chapitre suivant; mais qu'il nous soit permis, auparavant, de jeter un coup-d'œil sur le peuple de cette ville, et de rechercher ce qu'étaient les Babyloniens.

Pour résoudre cette question, il faut avant

tout distinguer les premiers habitants de Babylone, avant son occupation par les Chaldéens, de ces derniers peuples, qui ne commencèrent à dominer que vers l'an 630 avant J.-C. On peut conjecturer que les anciens Babyloniens firent partie de la tribu de Sem, car il est prouvé que leur langue, que nous appelons mal à propos chaldéenne, puisque au contraire les Chaldéens, peuple barbare et ignorant, changèrent leur idiome grossier contre celui des Babyloniens déja civilisés, il est prouvé, disons-nous, que leur langue fut un dialecte araméen, et ne différa que fort peu du vrai syriaque. Que les premiers habitants de la Babylonie soient venus de l'Inde, ou qu'ils fussent originaires de la presqu'île arabique, ainsi que leur langage pourrait le faire supposer, c'est ce qui est d'autant plus indifférent, que dans un pays devenu le centre du commerce, il dut se former naturellement un mélange de peuples dans lequel disparut la population primitive. Ce qui est plus essentiel, c'est de faire voir que les Babyloniens eurent dans le principe non-seulement des domiciles fixes, mais aussi des connaissances fort avancées.

La première tradition qui ait rapport à Babylone, nous en représente les habitants comme réunis en corps de peuple et soumis à des institutions politiques. Qui ne se souvient, d'après

les livres de Moïse, du premier empire fondé par Nemrod, et de ce fameux édifice, dont Jéhovah ne permit pas l'achèvement (1)? Il n'est peut-être pas de mythe plus respectable par sa haute antiquité, et plus important pour l'histoire de la civilisation; il n'en est point qui témoigne à la fois comme celui-là, du commerce primitif des nations, des plus anciennes réunions politiques, et de la première édification de demeures solides et permanentes.

Après des commencements si fameux, Babylone reste long-temps comme oubliée, et disparaît de la scène du monde. Les Hébreux, ses contemporains, ayant eu avec elle peu de relations, leurs annalistes n'en ont point parlé; et ce qu'en ont rapporté les Grecs, plus rapprochés de nous, ce qu'en ont dit Hérodote et Ctésias, lesquels consignèrent dans leurs écrits les fragments de son histoire fabuleuse, tels qu'ils les recueillirent sur les lieux mêmes, se dérobe à toute classification chronologique. La mythologie historique des Babyloniens semble avoir roulé presque exclusivement sur les noms de Sémiramis, de Ninus et de Bélus, qui, malgré l'éclat qu'ils empruntent des idées astronomiques avec lesquelles ils sont mêlés, nous conduisent à sup-

(1) Genes, XI, 1—7.

poser que long-temps avant l'origine de l'empire babylonico-chaldéen, il s'était élevé dans cette partie de l'Asie des conquérants qui fondèrent ce double empire, dont le souvenir ne s'est conservé que dans le nom général et peu défini de monarchie assyrienne.

Nous laisserons à d'autres la compilation et le classement de ces fragments de l'histoire primitive de Babylone (1), et nous partirons de l'époque où cette ville se montre, environnée de grandeur et de puissance, dans l'histoire des nations.

Cette époque brillante commence à la dernière moitié du septième siècle avant notre ère, environ 630 ans avant J.-C., ou près de 70 ans avant l'origine de la monarchie des Perses. Il se fit alors en Asie une révolution semblable à celle

(1) *Voy.* Gatterer, *Weltgeschichte* (Histoire universelle), p. 151, etc. Il a été clairement démontré, d'après un passage de la traduction arménienne de la chronique d'Eusèbe, publiée par le plus savant et le plus récent commentateur du prophète (Gesenius), que les Babyloniens dépendaient encore de l'empire assyrien, lors de la période de Hiskias, 728-700 avant J.-C., quoiqu'il soit fait mention, dès ce temps-là même, d'un roi de Babylone, Merodach-Baladan (Isaïe, XXXIX, 1), qui se souleva et implora le secours de Hiskias, mais qui fut tué six mois après par un autre usurpateur Elibus, lequel fut à son tour fait prisonnier par Sanherib, souverain d'Assyrie.

que Cyrus accomplit depuis. Un peuple nomade, connu sous le nom de Chaldéen (1), descendit des montagnes de la Tauride et du Caucase, inonda l'Asie méridionale, et se rendit maître de la Syrie et de la Babylonie. Cette cité devint la capitale de leur empire, et leur roi Nabucho-

---

(1) C'est une question des plus difficiles, de déterminer quel peuple c'était que les Chaldéens. On pourrait soupçonner, d'après l'analogie, que le כשדים des Hébreux, qu'on traduit par le mot Chaldéens, a été chez les peuples sémitiques le nom général sous lequel ils désignaient les *Barbares du Nord* (comme les habitants de l'Iran les désignaient par celui de Turaniens). Quoi qu'il en soit, il est bien certain que les Chaldéens furent des conquérants venus du Septentrion, dont les hordes s'étaient déja répandues depuis un siècle dans la Mésopotamie, où quelques-unes mêmes se fixèrent. *Voy.* surtout Gesenius, *ad Isaïam*, XXIII, 13, où sont réunis les fragments de l'histoire primitive de ce peuple. L'auteur de ces fragments cherche la résidence primitive des Chaldéens dans les montagnes du Curdistan, où vivent encore aujourd'hui les Curdes, qui sont probablement leurs descendants. Ils en sortirent, selon lui, pour aller servir comme mercenaires chez les Assyriens; ils s'établirent ensuite en partie dans les plaines, et parurent enfin plus tard comme conquérants. Ceux qui ont approfondi l'histoire de l'Asie, reconnaîtront aisément que l'opinion d'après laquelle le nom de ce peuple serait devenu une dénomination générale, s'accorde fort bien avec ces données. L'hypothèse présentée par Michaelis qui en a voulu faire des Scythes, se réfute ainsi d'elle-même. *Spicileg. Geogr. Hebr. exteræ*, II, 77, etc.

donosor, ayant soumis l'Asie jusqu'aux rivages de la Méditerranée, prit place parmi les plus célèbres conquérants. Il affermit sa domination par une grande victoire qu'il remporta près de l'Euphrate, non loin de Circésium, sur Néco, pharaon d'Égypte; il détruisit Jérusalem, assiégea Tyr et les autres villes de la Phénicie, et envahit même l'Égypte, selon toute apparence. C'est ainsi qu'il devint le fondateur de l'empire babylonico-chaldéen, renversé un demi-siècle après par Cyrus.

Ce fut là l'époque, non de la fondation de Babylone, mais de sa grandeur et de sa puissance. Quoique Hérodote ne parle pas de Nabuchodonosor, il est d'accord néanmoins, sur la chronologie, avec les écrivains hébreux; car la reine Nitocris (1), à laquelle il attribue les plus beaux monuments de Babylone, doit avoir été la contemporaine de Nabuchodonosor, et probablement son épouse (2).

En admettant ces dates, déja suffisamment

---

(1) Hérod., I, 183.

(2) *Ibid.*, I, 188. D'après Hérodote, le roi Labynetus à qui Cyrus fit la guerre, aurait été le fils de Nitocris. Il est surprenant qu'Hérodote ait ignoré le nom de Nabuchodonosor, très bien connu de Megasthènes et d'autres historiens grecs, selon le témoignage de Josèphe, *Op.*, p. 350. Nous aurons occasion d'en reparler ailleurs.

constatées par les recherches critiques de plusieurs savants, nous voyons se dissiper une partie de l'obscurité qui enveloppe encore la fondation et l'agrandissement de Babylone, et les récits d'Hérodote qu'on a regardés si longtemps comme incroyables, deviennent plus faciles à concevoir. Les merveilles racontées par cet ancien auteur sont d'ailleurs confirmées par des auteurs modernes, témoins oculaires comme lui : ce qui est une preuve de plus qu'il ne faut pas toujours douter de ce qui paraît extraordinaire, car notre expérience n'est pas la mesure des possibles, surtout quand il s'agit d'un climat et de circonstances qui ne sont pas les nôtres. Les pyramides d'Égypte, la grande muraille de la Chine, et les temples d'Éléphantis, ne sont-ils pas debout, et ne se jouent-ils pas, pour ainsi dire, de notre critique, qui se permet de vouloir fixer des limites aux forces réunies de nations entières?

Ce fut de tout temps le caractère particulier des empires despotiques de l'Asie, que cette facilité de concentrer sur un seul point les forces de tout un peuple. Et ce concours de tant de populations différentes, qui s'étaient multipliées en raison de la fertilité du sol, rendait faciles à exécuter des entreprises qu'on ne tenterait pas même en Europe.

Il faut considérer encore que les grandes villes de l'Asie se formaient tout autrement que celles

de l'Europe. Elles étaient bâties le plus souvent par des peuples nomades conquérants, qui fixaient leur domicile dans les pays conquis, et qui changeaient leur vie errante et agitée pour une autre plus stable et plus paisible. Ce changement s'opérait en général de cette manière : Le chef établissait son camp près de la capitale; et de ce camp sortait une ville nouvelle, que l'on faisait bâtir par le peuple vaincu, et qui surpassait l'ancienne en étendue aussi bien qu'en régularité; car elle prenait la forme du camp dans toutes ses parties; ce qui explique la figure carrée qu'elle avait ordinairement, et l'alignement de ses rues qui se coupaient à angles droits. Tel était le procédé qu'on suivait dans la fondation de ces vastes capitales. Et si tous les matériaux de construction abondaient dans leur voisinage, si le terrain y fournissait d'excellentes briques, et des sources nombreuses de poix minérale pour faire du mortier, faut-il s'étonner qu'on pût élever des cités dont l'édification nous serait impossible autant qu'elle nous est inconnue?

Ajoutez à cela que ces capitales, séjour favori des princes conquérants, devenaient insensiblement les entrepôts du commerce de leurs états, parce qu'elles étaient le séjour du luxe et des délices. Les caravanes de tous les pays s'y dirigeaient de préférence, et les produits les plus

divers venaient s'y entasser. C'est ce que nous prouverons en particulier pour Babylone, au chapitre suivant.

L'étendue de ces grandes villes ne saurait cependant servir de mesure pour en évaluer la population. Leur construction, en effet, comme nous l'avons dit, ne ressemblait en rien à celle des nôtres. Les maisons étaient séparées, et environnées de grands jardins et de grandes cours qui occupaient souvent plus de la moitié du terrain. Il s'en faut beaucoup, d'après ces données, qu'il s'y trouvât, à espace égal, une aussi grande quantité d'habitants que dans nos villes d'Europe. C'est à Babylone surtout que ces données s'appliquent. « Les maisons de cette ville, dit Quinte-Curce (1), sont éloignées des murailles d'un arpent (*jugerum*), et occupent une étendue d'environ quatre-vingt-dix stades (2). Elles ne sont pas rangées l'une à côté de l'autre; et les intervalles qui les séparent sont ensemen-

(1) Quinte-Curce, probablement, dut puiser ces notions dans les écrits des compagnons d'Alexandre. Ce que dit Hérodote de la hauteur des maisons et de l'alignement des rues, ne devrait s'entendre, selon nous, que d'une partie de la ville.

(2) « *Per nonaginta stadia habitatur.* » Il fixe l'étendue totale à trois cent soixante-huit stades.

cés et cultivés, pour qu'ils fournissent des subsistances en cas de siége. »

Tels furent l'origine et les accroissements de la ville royale de Babylone, dont toute l'antiquité a célébré la grandeur et la magnificence. Cette grandeur fut surtout l'ouvrage des Chaldéens, dont les rois, devenus souverains de la meilleure partie de l'Asie, établirent leur domicile dans cette capitale. Il n'est pas nécessaire de citer à l'appui de notre sentiment cette exclamation de leur roi Nabuchodonosor : « C'est la fière Babel que j'ai construite (1) ! » Le témoignage d'Isaïe est encore plus positif (2) : « Voyez le pays de ces Chaldéens, qui ne formaient pas encore, il y a peu de temps, un corps de nation. Des Assyriens le ceignirent de digues, et en firent présent aux habitants du désert. Ils transformèrent les chariots de ces peuples nomades en demeures fixes, et construisirent les palais du pays. »

Quoique l'ancienne Babylone, d'après le caractère de son architecture, n'ait pu guère laisser des monuments comparables à ceux de Persépolis, cependant les monceaux de ruines qui en restent encore méritent l'attention de l'observateur philosophe. Ces ruines sont des

(1) Dan., IV, 27.

(2) Isaïe, XXIII, 13. Dans la traduction de Michaelis.

plus anciennes, ou peut-être les plus anciennes du globe; les traditions qui en attestent l'origine remontent aux premiers temps historiques, et sont confirmées par nos livres saints. La plus fameuse est cet audacieux monument, dont tant de peuples différents commencèrent la construction, et qui n'a pas tout-à-fait disparu de la surface de la terre, malgré les changements que des milliers de siècles lui ont fait subir. Mais ce n'était qu'à notre âge qu'il était réservé de le découvrir, et l'exploration de l'ancien emplacement de Babylone pouvait seule amener à cette découverte. Malgré les travaux de tant de voyageurs, et entre autres de Niebuhr, qui avaient préparé les voies, des obstacles imprévus s'opposaient encore à ce qu'on pût examiner de près les monuments de Babylone; et les plus importants, ou du moins les plus grands, étaient précisément ceux que l'on connaissait le moins, lorsque les derniers voyageurs anglais, parmi lesquels Sir Ker-Porter occupe la première place, soulevèrent enfin le voile qui couvrait depuis si long-temps ces vénérables restes de l'antiquité (1).

---

(1) Rich, résident anglais à Bagdad, en 1811, visita Babylone plusieurs fois avec son ami Bellino. C'est à ce voyage que nous devons le premier et le second Mémoire sur les ruines de Babylone, Londres 1818. Le premier de ces deux mémoires où l'on trouve des notions fort erronées,

Au rapport d'Hérodote, seul témoin oculaire qui ait laissé une description de l'ancienne Babylone (1), la ville formait un carré, dont chaque côté avait cent vingt stades de longueur.

---

avait déja été inséré dans les *Fundgruben des Orients* (Fouilles de l'Orient), vol. IV. Sept ans après, en 1818, Porter (suivi du même Bellino), visita et explora l'emplacement de l'ancienne Babylone. Ses descriptions, qui se trouvent, accompagnées de dessins et de plans, dans le deuxième tome de ses voyages (p. 293-390), et qui sont aussi complètes qu'intéressantes, sont les guides qui nous ont servi dans nos recherches, toutes les fois que nous n'en citons pas d'autres. Le plan ci-joint a été dressé, à l'aide de notre ami M. le professeur Otfried Müller, d'après les Pl. LXXIII et LXXIV de Porter, mais sur une plus petite échelle. Il y a aussi dans les *Transactions of the literary society of Bombay*, Lond. 1823, une dissertation du capitaine Frederick, sur l'ancienne Babylone; mais lorsqu'on a lu Porter, on peut se dispenser d'y avoir recours.

(1) Hérod., I, 178—181. Les descriptions de Diodore (I, p. 121 et suiv.), que l'on peut croire copiées d'après celles de Ctésias, qui connut probablement Babylone, renferment des détails qu'on ne trouve pas dans celles d'Hérodote, tels que les jardins suspendus, les deux palais du roi, etc. Ctésias ne raconta pas seulement ce qu'il avait vu, mais aussi ce qu'il avait entendu dire. Hérodote eut le même soin, et il est bien certain qu'il vit le temple de Bel, dont la partie extérieure était encore bien conservée, mais dont il ne lui fut pas permis de visiter l'intérieur déja dépouillé par Xerxès. Il est à croire qu'il vit aussi le palais royal qui nécessairement dut orner Babylone, puisque les rois de Perse avaient coutume de passer une partie de l'hiver dans cette capitale. Mais

Elle était située sur les deux rives de l'Euphrate, qui la divisait en deux parties réunies par un pont de pierre, couvert d'un plancher de bois, qu'on pouvait enlever à volonté. Les bords du fleuve étaient revêtus de briques. D'un côté de la ville s'élevait le palais du roi; dans l'autre était le temple de Bel dont l'enceinte avait deux stades de circonférence. Au milieu de cette enceinte on voyait une tour à huit étages ou terrasses, dont la plus basse avait un stade de longueur et autant de largeur, et en dehors de laquelle étaient pratiqués tout autour des escaliers avec des paliers. Sur la dernière et plus haute terrasse était le sanctuaire avec une table

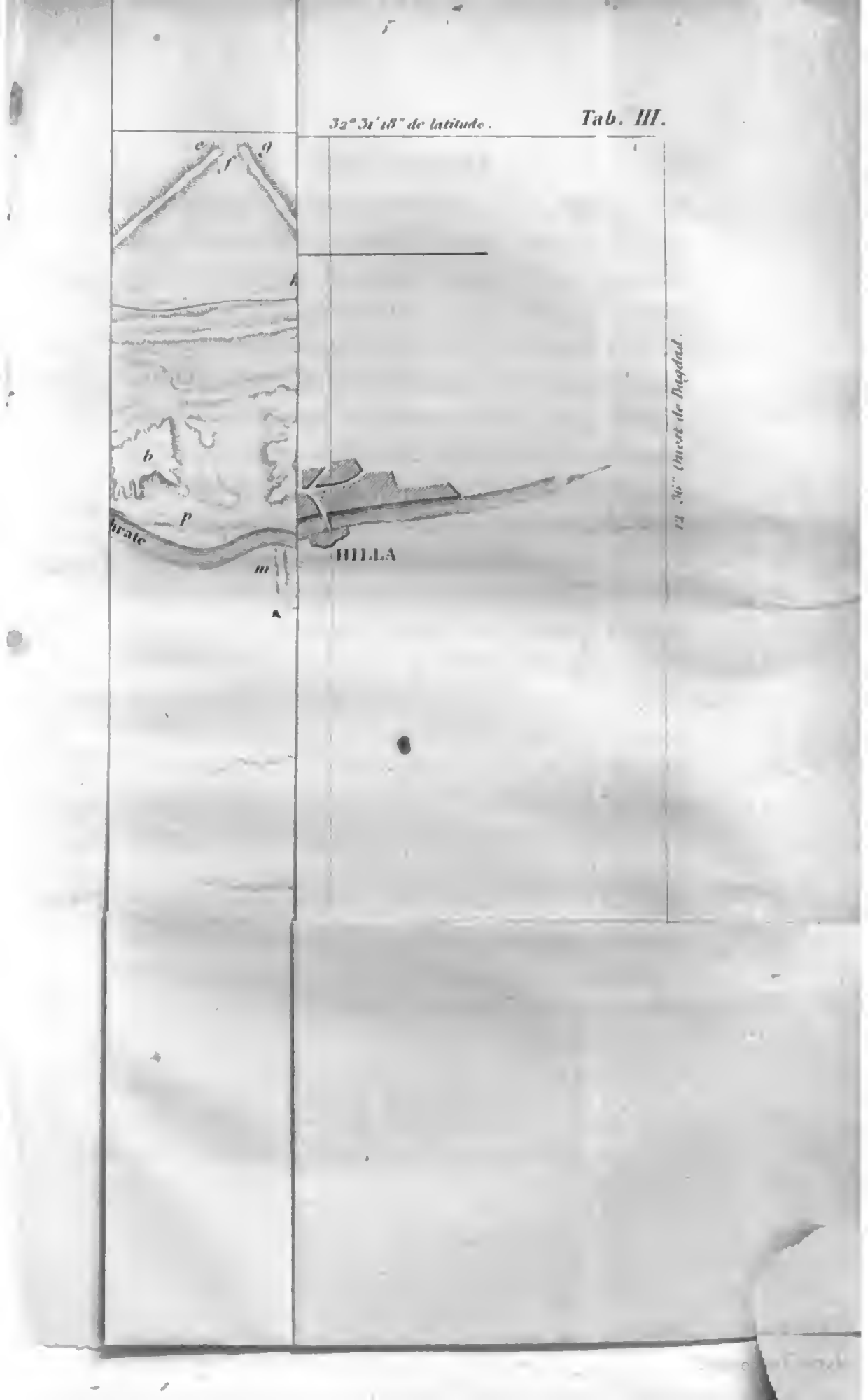
---

comme Darius en avait fait abattre les murs, ou du moins une partie, après la conquête (Hérod., III, 159), ce ne fut vraisemblablement que d'après les traditions ou les récits populaires qu'Hérodote détermina leur hauteur et leur largeur prodigieuse, qu'il nous est bien permis par conséquent de réduire à de moindres dimensions. Il ne faut pourtant pas, nous le répétons, dans l'appréciation des ouvrages de l'antiquité, tout rapporter à notre échelle. La muraille de la Chine n'aurait jamais pu être construite en Europe, non plus que cette muraille médique, qui, se prolongeant du Tigre à l'Euphrate, défendait Babylone au Nord, et qui, si elle n'était pas aussi haute que les remparts de cette capitale, dut être certainement beaucoup plus longue. Il suffit, du reste, de lire l'histoire du siége de Babylone par Darius, pour concevoir la hauteur et la solidité extraordinaire de ces remparts.

et un siége d'or, mais sans statue. La ville était entourée d'un fossé large et profond, rempli d'eau et revêtu de briques, derrière lequel s'élevait une digue ou muraille haute de deux cents aunes royales, construite avec les terres du fossé, qu'on avait converties en briques, et munie de portes vers le haut. Une autre muraille presque aussi forte traçait une seconde enceinte au dedans de la ville, et le palais du roi était fortifié. Les rues tirées au cordeau, les portes d'airain du côté du fleuve, et les maisons à quatre étages, faisaient de Babylone la plus belle ville que l'historien grec eût jamais vue.

En écartant pour le moment les deux questions relatives à la position des principaux monuments, et à l'étendue de l'ancienne Babylone, nous donnerons un aperçu de ses ruines actuellement existantes, d'après les éclaircissements les plus récents, dont l'intelligence sera facilitée par le plan que nous joignons à ce volume. Cette préparation nécessaire aidera beaucoup à la solution des deux questions ci-dessus.

Rich et Porter ont visité l'ancienne Babylone, assise sur les bords de l'Euphrate, à côté de la petite ville moderne de Hilla, par 32° 30' de latitude septentrionale. Ils s'y rendirent de Bagdad, située à deux lieues environ plus au Nord et près du Tigre. Porter gagna d'abord Accercuf, près de l'endroit


32° 31' 18" de latitude.
Tab. III.
12 36" Ouest de Bagdad.
HILLA
b
p
m
e
f
g

Digitized by Google

où la muraille médique aboutissait jadis à ce fleuve; et de là, se dirigeant vers l'Ouest, il traversa la plaine qui s'étend jusqu'à l'Euphrate. Ce trajet en droite ligne jusqu'à Babylone est de dix-neuf lieues. Tout le pays n'est qu'une plaine inculte, mais que l'on peut juger facilement ne l'avoir pas été autrefois, d'après les nombreux canaux qui le coupent de toutes parts, et qui sont à sec, aussi bien que par les fragments de briques et de tuiles dont il est parsemé. Quelques caravansérails isolés marquent les stations des voyageurs, auxquels ils n'offrent que de faibles ressources. C'est au dernier de ces bâtiments, près du village de Mohavil, et à quatre lieues de Hilla, que commencent les ruines de Babylone proprement dites; car la route est toute couverte de briques et d'autres débris, qui sont incontestablement les restes d'une vaste cité.

Nous nous occuperons avant tout des ruines qui, à l'Est de l'Euphrate et au Nord de Hilla, attirent les premières l'attention du voyageur, venant de Bagdad par Mohavil. Elles paraissent d'abord à la vue comme des collines naturelles; cependant en les examinant de plus près, on reconnaît bientôt qu'elles se composent de briques, et que ce sont évidemment des restes de grands édifices. On aperçoit ici du côté oriental

trois de ces collines d'une grandeur extraordinaire, et dont la direction est du Nord au Sud, lesquelles sont désignées aujourd'hui par les Arabes, sous les noms de *Mucallibe* (1) (la ruine), *el Kassr* (le château ou le palais), et la terrasse d'*Amram* (du nom de ce prophète, dont on y voyait le tombeau).

La première colline *a*, celle de Mucallibe, est la plus septentrionale et la plus grande (2). Elle est formée de briques séchées au soleil. Sa figure est un carré long, terminé en dessus par une surface inégale; et tout l'ensemble a l'aspect d'un plateau ayant jadis servi à porter de grands bâtiments. L'intérieur en est rempli de corridors et de cavernes, servant à présent de refuge aux bêtes féroces, qui en rendent l'entrée dangereuse. Dans une pièce qu'on ouvrit, M. Rich trouva un sarcophage en bois, avec un squelette couvert de nitre, dont la haute antiquité ne peut être douteuse. C'est à tort qu'on a pris cet édifice pour l'ancien temple de Bélus; sa struc-

(1) Que les Arabes prononcent Mojalibe.

(2) Sa hauteur actuelle, qui, selon Porter, n'a jamais changé, est de cent quarante pieds; son côté plus long, celui du Nord, a cinq cent quarante-deux pieds; ceux du Levant et du Midi en ont deux cent trente. Les quatre côtés répondent aux quatre points cardinaux.

ture est tout-à-fait opposée à la forme pyramidale de ce dernier. Ce fut probablement le bourg qui défendait la partie de la ville où était le palais du roi. On n'en peut guère dire davantage avec certitude.

A deux mille deux cent cinquante pieds au Sud de cette colline, s'élève la seconde *b*, nommée par les Arabes el Kassr, ou le château. Lorsque Rich la visita, elle formait à peu près un carré de deux mille cent quatre-vingts pieds de longueur et de largeur. Mais les sept ans d'intervalle qui s'étaient écoulés depuis sa visite jusqu'à celle de Porter, avaient suffi pour en changer la forme, à cause du grand nombre de briques qu'on n'avait cessé d'en ôter. Quelle ne devait donc pas être sa grandeur vingt siècles auparavant! Tout indique que ce fut là le plus remarquable des édifices construits dans la partie orientale de la ville. Les briques sont de la plus belle espèce, durcies non au soleil, mais au feu, parfaitement moulées et ornées d'inscriptions. On a eu beau en emporter, comme d'un magasin, il en reste toujours une quantité prodigieuse. Mais ces enlèvements réitérés ont défiguré l'ensemble de la colline. On y a creusé de grands trous, et des corridors entiers ont été excavés. Enfin, à côté de ces briques, se trouvent mêlés quelques débris de vases d'albâtre, des pots de terre bien travaillés, du marbre et des tuiles vernies,

dont le luisant et les couleurs sont d'une fraîcheur étonnante. Les murs ont huit pieds d'épaisseur, et sont soutenus par des pilastres; on y voit des niches de distance en distance. La face de ces briques sur laquelle ont été placées les inscriptions est toujours tournée en dessous. Le côté supérieur de chaque rangée est couvert d'une couche de ciment, sur laquelle porte la rangée suivante. Cette bâtisse est si compacte et si dure, que Porter ne réussit qu'avec la plus grande peine à en détacher des morceaux, quoique les couches de ciment n'aient que la vingtième partie d'un pouce d'épaisseur. On aperçoit, le long des côtés de l'Est et du Nord de cette colline, des pans encore entiers d'un mur qu'on pourrait supposer avoir servi de fondement aux jardins suspendus, c'est-à-dire construits en forme de terrasses, que décrit Diodore, et qui, selon Quinte-Curce, semblaient offrir l'aspect d'une forêt. Les débris qui en restent présentent l'image de longs corridors et de chambres ayant vue sur la ville. Il n'y a de traces de végétation sur ces ruines, qu'un seul arbre d'une espèce exotique, et vraisemblablement d'une très-haute antiquité, car ses rameaux encore verdoyants n'ont pour support qu'un tronc tout-à-fait creux, dont il ne reste que l'écorce. C'est peut-être le dernier descendant des hôtes de ces jardins suspendus qui furent une des merveilles du monde.

A deux mille quatre cents pieds de Kassr s'élève la troisième colline *c*, nommée Amram. Elle occupe bien plus d'espace que celle de Kassr; sa forme est actuellement triangulaire. Le plus long de ses côtés, à l'Ouest, n'a pas moins de quatre mille deux cents pieds, le plus court au Nord deux mille cinq cents. Mais successivement diminuée par les soustractions de briques qu'on en a faites, cette colline immense est devenue un monticule ordinaire d'une forme irrégulière, et dont il est impossible de déterminer la première destination : assemblage informe de briques, de mortier, de ciment, où le pied du voyageur s'enfonce à chaque pas dans la poussière et dans les décombres.

Autour de l'espace occupé par ces différentes collines, s'élèvent plusieurs rangs de remparts, dont, malgré leur dégradation, il est facile de reconnaître l'ancienne destination, qui fut sans doute de défendre ce grand emplacement et tous les établissements qui s'y trouvaient. La ligne de fortification la plus éloignée commence au Nord-Ouest de Mucallibe au point *d*, cerne d'abord ce fort, et se prolonge ensuite en ligne droite jusqu'au point *e*, dans la direction du Sud-Est. Là elle laisse voir une ouverture *f*, où il y eut jadis probablement une superbe porte, et retourne dans la

direction Sud-Ouest *g* jusqu'à la colline d'Amram qu'elle tient renfermée entre elle et le fleuve; elle forme avec celui-ci un grand triangle, dont la ligne courbe *h*, *i*, c'est-à-dire le fleuve, forme la base, et les deux lignes *e* et *g* les deux côtés. Dans l'intérieur de ce triangle deux lignes de rempart, dont la première commence près de *k*, vont de l'un à l'autre côté; et à deux cents pas en arrière de ces deux lignes auprès de *l*, en part une troisième qui leur est parallèle, et qui est percée d'une ouverture au milieu. C'est derrière cette triple ligne que s'élèvent les trois grandes collines, dont nous avons parlé, avec quelques autres plus petites. Mais toute la partie du fleuve qui fait la base du triangle est bordée d'une enceinte de briques séchées au soleil, qui s'élève en quelques endroits de soixante pieds au-dessus des rives, et où étaient sans doute placées les portes d'airain qui défendaient la ville de ce côté. Dans le plan de Porter, la base du grand triangle formée par l'Euphrate, est longue de trois milles trois quarts d'Angleterre; la longueur du côté septentrional est de deux milles trois quarts, et celle du côté méridional de deux milles et demi, à partir de l'ouverture près de *f* jusqu'au fleuve.

Tout ce que nous venons de décrire se trouvait à l'Est de l'Euphrate. Nous allons porter maintenant nos regards sur le côté occidental de ce fleuve, que Porter a eu le mérite d'explorer en détail avec la plus grande exactitude. L'ancienne opinion que Rennel lui-même dut suivre, à cause des relations défectueuses du temps, lesquelles plaçaient le temple de Bel et le palais des rois sur le côté oriental du fleuve, est aujourd'hui complètement réfutée (1); et les dernières recherches donnent à l'emplacement de Babylone la même étendue que lui assignent les livres des anciens; mais il ne faut pas prétendre pour cela que dans les endroits où l'on trouve encore des ruines considérables, les mesures partielles que l'on en prend donnent les mêmes dimensions qui existaient au temps où cette ancienne ville florissait avec ses murs, ses palais, ses temples, ses maisons et toutes ses dépendances.

La rive occidentale de l'Euphrate, opposée au côté oriental que nous venons de décrire, n'offre pas à la vérité de ces débris de collines;

(1) Quelque précieuse que soit la carte que ce grand géographe a donnée de la contrée de Babylone, cependant le plan de la ville qui se trouve sur la même feuille ne peut plus recevoir d'application. L'opinion de Rennel est examinée à fond et réfutée dans le second mémoire de Rich.

car l'œil même le plus perçant n'y saurait découvrir à une distance de plus de trois lieues les débris du fort de Nemrod dont nous allons bientôt nous occuper. Cependant les recherches de Porter ont eu, à cet égard, un résultat aussi heureux qu'inespéré. Nous nous plaisons à citer ici les propres paroles de ce voyageur : « Nous partîmes, dit-il (1), de Hilla, situé en partie sur la rive occidentale de l'Euphrate, et nous marchâmes vers le Nord. Nous traversâmes quatre canaux desséchés, et nous trouvâmes au-delà un terrain tout-à-fait uni jusqu'au village d'Anana, situé à deux milles de ces canaux, et à trois milles de Hilla, en face des collines d'Amram et de Kassr. A environ cinquante yards (cent cinquante pieds) au Nord-Ouest d'Anana, s'élève une terrasse considérable de quatorze pieds de haut, qui se prolonge de neuf cents pieds au Nord, et qui, tournant ensuite vers l'Ouest, et formant un angle droit, s'étend jusqu'au fleuve. Toute la contrée d'alentour était basse et marécageuse; et ces terrasses étaient tout ce que je pouvais apercevoir dans le lointain. Sur la surface de la file qui aboutissait à l'Ouest, les couches des briques séchées au soleil étaient visibles. Le sol est à présent telle-

(1) *Travels*, II, p. 379, etc.

ment de niveau avec le fleuve, qu'on n'y voit point de trace d'une digue correspondante aux digues situées à l'opposite sur le bord oriental; mais une couche que l'on a découverte suffit pour en conclure qu'il dut y avoir autrefois une de ces constructions. Je ne saurais expliquer pourquoi la digue occidentale a été détruite plus complètement que l'orientale, je ne puis qu'assurer le fait. On voit cependant encore quelques petits monceaux de décombres au Sud du village.

« Après avoir encore parcouru pendant quelque temps la plaine dans la direction Nord-Ouest, toujours espérant, mais en vain, d'y trouver d'autres collines, je revins sur mes pas, et je me dirigeai au Sud-Ouest vers le bourg de Nemrod. A mesure que j'avançais, la végétation disparaissait, et le terrain devenait tout-à-fait stérile. Nous reconnûmes facilement, d'après l'état de sa surface, qu'il avait jadis été couvert de bâtiments, dont nous découvrions à chaque pas de nombreux vestiges. Enfin, après avoir marché l'espace d'un mille, nous arrivâmes à un groupe considérable de monceaux *n*, dont le plus remarquable s'élevait de vingt-cinq pieds au-dessus du sol; du haut de cette élévation, où j'étais monté, je reconnus que le pays présentait à un mille tout autour le même aspect montueux, et que de plus il était couvert partout de débris

d'anciennes habitations, qu'il est si facile de distinguer dans toutes les ruines de Babylone. Je remarquai, du côté de Birs-Nemrod, les restes d'un édifice fort considérable *o*, qui semblaient occuper plus de deux milles de terrain; et m'étant porté à cette même distance vers le Sud-Ouest, je suivis des traces de collines jusqu'à un mille de ce point. Peut-être était-ce là l'emplacement du plus petit ou plus ancien palais.

« Je laissai derrière moi ces collines, et poursuivant ma route dans la même direction Sud-Ouest, j'avais à peine fait un mille que j'arrivai dans un endroit couvert d'un haut gazon; après quoi je trouvai de nouveau une plaine aride, et comme ondoyante, par la multitude de collines dont elle est parsemée. Ces collines, moins importantes que les précédentes, étaient pourtant couvertes des mêmes débris à plus d'une lieue tout autour. La route, à partir de ce point, est tracée, l'espace d'un mille, dans un terrain cultivé, à l'extrémité duquel nous passâmes un canal, et à trois quarts de lieue plus loin nous entrâmes dans un bois de dattiers qui masque le village de Thamasia. Nous fîmes encore environ quatre lieues au-delà de ce village, à travers un terrain alternativement couvert de cultures et de gazon, et nous vîmes enfin s'ouvrir devant nous un espace de près de deux

milles, où étaient épars une infinité de débris d'anciens édifices, que l'on pouvait suivre de l'œil jusqu'à l'extrémité occidentale du bourg de Nemrod. »

Nous voici arrivés au monument le plus reculé, mais le plus grand qui subsiste encore de l'ancienne Babylone. Le nom arabe de *Birs-Nemrod* est traduit, que je croie, aussi exactement qu'il est possible, par celui de *bourg de Nemrod.* Quoique Niebuhr l'ait vu de loin (1), et qu'il l'ait mentionné, il n'eut pas plus que ses devanciers, l'honneur de le visiter. Cet honneur était réservé à Rich, résident anglais à Bagdad. Sir Ker-Porter marcha plus tard sur ses traces, et c'est à ce dernier que nous devons sur ce sujet les recherches et les relations les plus exactes, ainsi que les meilleurs dessins. Ce monument est distant de Hilla de six milles au Sud en ligne droite (2). Du côté de l'Est il a l'apparence d'une colline oblongue, dont la base a, selon Porter, deux mille quatre-vingt-deux pieds de tour; Rich l'évalue à deux mille deux cent quatre-vingt-six (3). On conçoit faci-

(1) Niebuhr, *Voyage*, II, p. 290. La crainte qu'il avait des Bédouins l'empêcha d'y arriver.

(2) C'est aussi la distance que donne Niebuhr.

(3) Rich, *Memoir*, p. 36.

lement qu'il n'est guère possible de fixer d'une manière positive la circonférence d'une telle ruine; sa hauteur actuelle, jusqu'à la base de la tour qui en couronne la cime, est de deux cents pieds; mais celle de la tour n'est que de trente-cinq. Vue du côté occidental, elle paraît presque pyramidale. Elle se compose de belles briques cuites au feu. Du côté de l'Ouest on distingue clairement deux de ses terrasses, dont la première est haute de soixante pieds environ, et creusée de profonds ravins. La ruine en forme de tour, qui en surmonte le sommet, est une masse compacte de vingt-huit pieds de largeur, et de la plus belle maçonnerie; selon toute apparence, elle dut former autrefois l'angle d'une construction carrée, dont on voit encore les débris du côté de l'Est. Le ciment qui en joint les pierres est si dur, qu'il a toujours été impossible d'en détacher le moindre morceau; c'est pourquoi on n'a pu encore en copier des inscriptions, lesquelles se trouvent toujours sur la surface inférieure des briques. De fortes masses sont tombées du faîte; elles portent encore des traces d'un feu violent qui les a presque vernissées, et d'après lesquelles on pourrait croire que c'est le feu du ciel qui les a frappées et jetées au pied de la tour. L'aspect de la colline du côté de l'Est montre évidemment que cette masse énorme est

tronquée de plus de la moitié. On ne retrouve aujourd'hui que trois terrasses des huit qu'elle contenait autrefois. Le sol autour de la colline est découvert; mais il est aussi enfermé de remparts qui forment un carré oblong, entre lesquels gisent plusieurs monceaux de décombres, qui servirent peut-être autrefois de demeures aux dieux inférieurs, ou aux prêtres et aux serviteurs des temples. La vue du bourg de Nemrod est sublime même dans ses ruines. Les nuages se jouent autour de son sommet, ses retraites sont habitées par les lions, qui se chauffaient tranquillement au soleil sur les murailles lorsque Porter s'en approcha (1), et qui, à peine intimidés par les cris des Arabes, en descendaient lentement. Ainsi la parole du prophète s'est accomplie : « Les bêtes du désert viennent s'y retirer, et des hiboux remplissent ses maisons. C'est le séjour des autruches, et les pithèques y font leurs danses. Des chacals et des chiens sauvages hurlent dans ses palais, dans la demeure de la joie et des plaisirs (2). »

Avant de nous étendre sur chacun de ces monuments, il serait nécessaire de déterminer les époques historiques de la fondation, de l'ac-

(1) *Travels*, II, p. 387.
(2) Isaïe, XIII, 20, 21.

croissement et de l'embellissement de l'ancienne Babylone. La plus ancienne de ces époques remonte à Nemrod, le premier roi de ces contrées. Ce fut de son temps que les peuples élevèrent une tour (c'est-à-dire un sanctuaire ou un temple) et une ville (1). L'Écriture ne dit pas si ce temple fut consacré à une idole, à Bel ou à quelque autre fétiche. S'il en avait été ainsi, il serait aisé d'expliquer la colère de Jéhovah, qui descendit sur la terre pour en empêcher la construction. Mais une ville fut construite à côté de ce temple. On ne saurait guère fixer d'une manière positive et chronologique l'âge de cette tour et de cette ville, les plus anciennes dont il subsiste encore des ruines; on en fait ordinairement remonter l'origine à environ deux siècles après le déluge.

La deuxième époque est celle de Sémiramis. Diodore rapporte en détail tout ce qu'on attribue à cette reine. Elle fit de Babylone son séjour de prédilection, et l'environna de murailles. Elle bâtit deux bourgs ou palais sur les deux rives de l'Euphrate; mais celui qui était du côté de l'Occident, au milieu d'une triple enceinte, fut le plus grand et le plus magnifique. Elle fit jeter un pont sur le fleuve, border ses deux rives de quais, et creuser sous son lit un che-

(1) Genèse, XI, 4.

min souterrain pour réunir les deux résidences royales. C'est à elle enfin que l'on attribue la fondation du temple de Bel (1).

Il est indifférent que l'on prenne Sémiramis pour un personnage fabuleux ou historique. Les établissements qu'on lui attribue n'en remontent pas moins au-delà des temps de la conquête chaldéenne; soit qu'elle les ait fondés réellement, soit qu'on veuille lui faire honneur de tout ce qu'ont exécuté les plus anciens souverains de Babylone. En calculant d'après l'histoire d'Hérodote qui lui donne Ninus pour époux, il faudrait placer son règne vers l'an 1200 avant la naissance du Christ (2).

La troisième époque historique de Babylone, celle de sa plus grande extension et de son em-

---

(1) Diodore (I, p. 121) dit expressément que le palais occidental était bien plus somptueux que l'autre; il en donne les mesures, et en décrit les ornements représentant des sujets de chasse, etc. La tradition du chemin pratiqué sous le fleuve, que Ctésias, de qui Diodore emprunta beaucoup de détails, ne vit sûrement pas, doit peut-être son origine aux grands souterrains qui se trouvaient auprès des palais et que le climat rendait indispensables. Combien de traditions de chemins et de constructions souterraines, ne se sont-elles pas conservées dans nos couvents et dans nos églises!

(2) En admettant, avec Hérodote (I, 95), que la durée de l'empire assyrien a été de cinq cent vingt ans.

bellissement, embrasse le règne de Nabuchodonosor, postérieur à la conquête chaldéenne, et tout l'intervalle compris entre l'an 604 et l'an 561 avant J.-C. C'est ce que mettent hors de doute les relations contemporaines des écrivains hébreux. Josèphe nous a laissé d'ailleurs, dans les fragments qu'il a conservés des livres de Bérose, des données positives sur les établissements fondés par Nabuchodonosor (2). « Il construisit, dit-on, dans l'intérieur de la ville un triple mur ou retranchement, et un autre pareil en dehors, l'un et l'autre en briques. Mais après avoir ceint la ville de murs, et décoré ses portes, il bâtit dans la résidence royale de ses pères un nouveau palais qui y était contigu, et dont on chercherait vainement à dépeindre la splendeur et la majesté. Il y éleva des terrasses de pierres qui figuraient des montagnes, et qui étaient plantées d'arbres de toute espèce. Ces ouvrages prodigieux, qu'on appela *le paradis suspendu,* furent exécutés pour le divertissement de sa femme, laquelle, élevée en Médie, désirait jouir, dans son palais, de la même vue que lui offraient auparavant ses montagnes natales. »

Tels furent les accroissements et les embellis-

(1) Joseph., *Arch.*, X, p. 349, etc.

sements de Babylone jusqu'à la conquête de Cyrus, qui la rendit tributaire des Perses. Rien ne prouve mieux la répugnance qu'inspira ce joug aux Babyloniens, que leur révolte générale au commencement du règne de Darius fils d'Hystaspe. Babylone ayant été prise par la trahison de Zopire, les Perses démantelèrent la plus grande partie de ses murs extérieurs. Quoiqu'elle fût la résidence d'hiver des rois de Perse, elle était déja bien déchue au temps de la conquête d'Alexandre. Xerxès avait enlevé les choses les plus précieuses du temple de Bélus; ce temple lui-même commençait à tomber en ruine, et les canaux des environs étaient obstrués et dégradés. Si les grands projets d'Alexandre eussent été accomplis, s'il eût fait de Babylone la capitale de son empire et le centre du commerce de terre et de mer de tout l'Orient, cette ancienne et florissante ville serait devenue la reine des nations, et les destinées du genre humain auraient pris un cours différent.

Mais l'impénétrable providence, qui dispose de tout à son gré, rappela du milieu de sa carrière le seul homme capable de donner la paix au monde tel qu'il était alors, et de lui assurer une forme durable. Cette mort décida du sort de Babylone. De nouvelles capitales, telles que Séleucie et Ctésiphonte, s'élevèrent dans son

voisinage, bâties presque en entier de ses inépuisables débris (1); ce fut ainsi que l'ancienne ville des rois finit par se transformer en pays de chasse, où l'on poursuivait les animaux du désert qui, encore aujourd'hui, en sont les habitants.

Des explications précédentes ressortent les résultats suivants.

1° Les relations des anciens, et surtout celles d'Hérodote, concernant l'étendue et l'emplacement de l'ancienne Babylone, me semblent confirmées par les investigations des modernes, autant, du moins, que l'on puisse en juger d'après l'état présent de ses ruines. Hérodote en fixe la longueur et la largeur à cent vingt stades ou cinq lieues. Depuis la grande colline la plus reculée vers le Sud jusqu'à la colline la plus septentrionale, c'est-à-dire depuis Birs-Nemrod jusqu'à Mucallibe, il y a plus de trois lieues à vol d'oiseau. Les vestiges d'anciens édifices qui occupent encore un espace de près de deux lieues sur la route de Mohavil, attestent que Babylone s'étendait vers le Nord jusqu'au-dessus de Mucallibe. S'étendait-elle aussi, vers le Sud, jusqu'au bourg de Nemrod? C'est ce qui est encore sujet à controverse; mais si je parviens une fois,

(1) Pline, Hist. Nat. VI, 30.

comme je l'espère, à prouver que le Birs-Nemrod est l'ancien temple de Bélus, ma conjecture se trouvera vérifiée, vu que ce temple n'était pas situé au bout de la ville, mais bien dans son intérieur. Ainsi la longueur de l'ancienne Babylone, du Nord au Sud, peut être évaluée à cinq lieues. Quant à sa largeur de l'Ouest à l'Est, nous ne pouvons pas l'estimer aussi facilement, à cause du défaut de ruines bien apparentes aux deux extrémités de cette ligne. Nous remarquerons cependant que depuis le monceau de ruines qu'on a découvert à l'Ouest, jusqu'à celles de l'Est, où se trouve l'ouverture du grand triangle, dont nous avons parlé, il y a une largeur d'environ deux lieues; et nous démontrerons plus bas que ces deux points n'étaient pas même, dans cette direction, les limites de Babylone.

2° Il ne résulte pas seulement des recherches les plus récentes que l'ancienne Babylone s'étendait à-la-fois sur les deux rives de l'Euphrate, et que le cours de ce fleuve n'a subi aucun changement important (1); mais il en découle encore la preuve que la partie occidentale de cette ville,

(1) Ce n'est que près des jardins suspendus que le fleuve a gagné, sur le côté oriental, quelques terrains qu'il a perdus de l'autre; ce qui fait que l'ancienne enceinte est maintenant un peu éloignée de sa rive, comme nous l'avons indiqué dans le plan.

qui a donné lieu jusqu'à nos jours à tant de discussions, était précisément la plus grande. La distance depuis la citadelle de Nemrod jusqu'à la colline la plus septentrionale *m*, au-delà du village d'Anana, est de plus de deux lieues; et les descriptions de Porter montrent suffisamment que la largeur de cette partie de la ville n'a guère été moins considérable.

3° Je regarde avec Porter ce quartier de l'Ouest comme le plus ancien, c'est-à-dire comme celui qui renfermait l'antique ville et le fort de Nemrod, ainsi qu'une grande partie des établissements attribués à Sémiramis : c'est ce qui explique comment, à l'exception du fort de Nemrod, que des milliers d'années n'ont pu abattre, il s'est conservé si peu de grandes ruines dans ce quartier occidental; car le peu de soin que l'on prit de sa conservation lors de l'agrandissement de la partie orientale hâta sa décadence, et les ravages de tant de siècles ont effacé les vestiges de ses derniers débris.

4° La citadelle de Nemrod est l'ancien temple de Bélus, lequel était à l'Ouest de la ville, et non à l'Est, comme on l'a cru long-temps. C'est ce qui sera mieux compris, quand nous aurons donné la preuve que la moitié occidentale de la ville était la plus ancienne, preuve que nous fortifierons encore dans nos observations sur la

moitié orientale. Porter a prouvé que la situation et la forme du Mucallibe, une des plus belles ruines situées dans cette dernière moitié, ne concordent pas, quoi qu'en dise Rennel, avec les dimensions de l'ancien temple de Bélus. Mais la forme du Birs-Nemrod offre une concordance frappante avec ces dimensions, car il y reste encore trois terrasses des huit qu'il contenait jadis. Les mesures de longueur et de largeur de cette ruine sont aussi en harmonie avec celles que donne Hérodote; et son emplacement répond très-bien à ce que dit cet ancien auteur, que ce sanctuaire pyramidal se trouvait dans l'intérieur d'une enceinte carrée, enceinte dont il subsiste encore des débris remarquables. On ne peut guère aller plus loin dans la description comparée d'un tel monument; car déja du temps d'Hérodote, il était presque tout défiguré, et présentait sur quelques points de si vastes ruines, qu'Alexandre ayant eu le projet de le restaurer, dut renoncer même à le déblayer, travail dont il avait d'abord chargé les Babyloniens et ensuite ses troupes, qui n'en purent venir à bout ni les uns ni les autres (1). Il n'est dit nulle part que le temple de Bélus fût situé dans la partie orientale de Babylone : on rapporte seulement qu'il était bâti au milieu d'un

(1) Arrien, VII, 17.

quartier de cette cité. Faut-il interpréter à la rigueur cette donnée, et en inférer simplement que ce temple occupait l'intérieur d'un quartier de la ville? C'est ce que nous ne saurions décider, à moins que des voyageurs plus habiles ne réussissent à nous procurer de nouveaux éclaircissements, et à nous apprendre s'il se trouve encore au Sud du bourg de Nemrod, ou dans toute autre direction, mais à une distance considérable, quelques vestiges de l'ancienne cité.

5° Si l'on regarde le fort de Nemrod comme le temple de Bélus, on ne peut disconvenir que ce ne soit la plus ancienne ruine de Babylone; car tout semble militer en faveur de l'opinion que cette ruine est le débris de la première construction connue, celle d'une tour entreprise par tous les peuples réunis, qui devait monter jusqu'au ciel, mais que Jéhovah ne laissa point achever. Il est à supposer que ce fort était situé à l'Occident de l'Euphrate; car les descendants de Noé le construisirent en émigrant de l'Ouest à l'Est. Étant partis du côté de l'Orient, ils trouvèrent, à ce qu'on raconte (1), une campagne unie, dans la contrée de Sennaar, où ils s'établirent; ils y bâtirent le fort de Nemrod avec les mêmes matières que l'on trouve en-

(1) Genèse, XI, 2.

core dans ses ruines ; car « ils se dirent : Moulons et vernissons les briques. Et ils mêlèrent les briques aux pierres et l'argile à la chaux (1). » On ne voit pas la raison pourquoi un aussi grand édifice aurait été entièrement détruit dans un climat si sec et si favorable à la longue durée de la matière inerte, lorsque tant d'autres plus petits ont échappé à la destruction. Il semble que sa conservation aurait été d'autant plus naturelle, qu'il devint, après la naissance du culte des astres, le temple du dieu national (qui fut, à ce que je crois, le soleil, ou, selon quelques-uns, la planète Jupiter) (2), et en même temps le sanctuaire astrologique. Il est inutile d'ajouter que cette supposition n'exclut nullement les additions et embellissements qu'il reçut à des époques postérieures, et qui ont disparu dans le cours des siècles; et que, dans le cas même où l'on découvrirait dans ses débris des briques chargées d'inscriptions, on n'en pourrait tirer aucune preuve contre sa haute antiquité.

Il n'est question ici que du monument primitif, le premier comme le plus grand qui fut jamais fondé par la main des hommes : et quel

(1) Genèse, XI, 3, 4.

(2) Gesenius, *Comment. ad Isaïam*, II, p. 335.

témoignage plus authentique faut-il au plus ancien livre qui soit en notre possession, que les ruines mêmes du monument encore plus ancien dont il constate l'existence ?

6° Les recherches les plus récentes ont aussi confirmé les relations concernant les deux palais des rois à Babylone. L'un, antérieur à l'époque des Chaldéens, faisait partie des établissements de Sémiramis, et existait encore du temps d'Alexandre; car ce fut là que ce roi ressentit les premières atteintes de sa dernière maladie. Il se fit ensuite porter au-delà du fleuve, et mourut dans la résidence chaldéenne, sise sur sa rive orientale, dont nous aurons occasion de parler tout-à-l'heure. Le palais occidental, il est vrai, n'a point laissé des ruines comme l'autre. Mais les traces de la grande construction auprès de *o*, sur lesquelles Porter établit son opinion que la résidence de l'Ouest occupait ce lieu même (1), suffisent pour confirmer les récits de Diodore et d'autres auteurs, relatifs aux deux palais élevés sur les deux rives de l'Euphrate. C'est à lui que nous devons la description du fort occidental, empruntée de Ctésias. Ce fort était au milieu d'une triple enceinte, dont l'extérieure avait soixante stades de développement, la suivante

(1) Porter, II, p. 308.

quarante, et l'intérieure, ou le bourg lui-même, vingt stades (1). Mais les murs étaient tapissés de sujets allégoriques, tels que de grandes chasses aux bêtes féroces, semblables à ceux que l'on retrouve encore à une époque plus rapprochée de nous, celle des Sassanides, sur les grottes de Kermanschah. Quoique ces palais n'existent plus, la conjecture de Porter, qui crut voir dans la grande colline les ruines de leur enceinte, ne manque pas de vraisemblance.

7° La partie orientale de la ville fut la dernière bâtie, et probablement la plus brillante. Ce fut là proprement la ville des Chaldéens, où régnèrent Nabopolassar et son fils Nabuchodonosor, qui l'un et l'autre y fondèrent de superbes palais. Le nouveau bourg royal de l'Est fut aussi bâti sur la rive orientale. Josèphe (2) rapporte, d'après Bérose, qui vécut à Babylone même : « que Nabuchodonosor, après la mort de son père, ayant pris les rênes de l'état, dispersa les prisonniers de guerre en colonies sur plusieurs points de son empire. Il orna ensuite le temple de Bélus et autres sanctuaires du butin fait dans ses expéditions. Il embellit aussi l'ancienne ville, et dompta le fleuve de manière qu'en cas de siége, on ne pût pas le

(1) L'espace compris entre les collines peut être évalué, selon Porter, à deux milles anglais.

(2) Joseph., *Arch.* X, p. 349, etc.

détourner pour submerger la ville. Il environna celle-ci, soit en dehors, soit en dedans, d'une triple enceinte de briques, qu'il fortifia et munit de portes superbes. Il construisit ensuite, à côté de la résidence paternelle, un nouveau palais, dont on aurait peine à s'imaginer la grandeur et la magnificence. C'est dans ce délicieux séjour qu'il fit élever et planter d'arbres ces immenses terrasses ou jardins suspendus, imitant des montagnes boisées, uniquement pour plaire à son épouse, qui, née dans le pays des Mèdes, était charmée de retrouver à Babylone une image de sa patrie. »

Cette relation est tout-à-fait conforme à ce que les prophètes racontent de l'embellissement de Babylone par Nabuchodonosor, quoiqu'ils n'en donnent pas de descriptions détaillées. La narration de Josèphe est confirmée également d'une manière frappante par les ruines encore debout (à l'exception du mur extérieur, dont il ne reste rien absolument), si l'on se représente le palais sous les dimensions qu'il faut admettre ici : car il ne faut pas entendre seulement sous ce nom de palais une simple résidence royale, mais une division de la ville orientale, où était compris le palais proprement dit avec les jardins suspendus et beaucoup d'autres grands édifices, et qui était aussi fortifiée par une triple ligne de défenses,

On peut encore indiquer les traces de toutes ces anciennes constructions avec la précision que l'on a droit d'attendre ici. Cette nouvelle résidence, comme nous l'appelons, pour la distinguer de l'ancienne qui était à l'Occident, occupait tout le triangle sus-mentionné, dont l'Euphrate de *h* à *i* faisait la base, et les lignes *d e* et *g h* les deux côtés. Ces lignes étaient aussi les extrémités des trois retranchements intérieurs. L'une des deux aboutissait, au Nord, près du bourg qu'on nomme aujourd'hui Mucallibe, et défendait la résidence de ce côté, soit que celle-ci fût simplement une citadelle, soit qu'elle fût destinée à tout autre usage. L'ouverture entre les deux côtés *f* était la porte principale par laquelle on entrait dans la résidence. Les lignes *k* et *l* formaient les deuxième et troisième retranchements, entre lesquels se trouvaient encore d'autres ouvertures. Ce n'était qu'après avoir franchi cette triple ligne qu'on parvenait à l'intérieur de la résidence, où on avait élevé le palais des rois (el Kassr) près de *b*, et non loin de là, le long de l'Euphrate, les jardins suspendus.

Autant que l'on peut en juger par les paroles de Josèphe, il paraît que ce palais fut construit par Nabopolassar, père de Nabuchodonosor et que ce dernier en fonda un autre à côté, lequel

fut le vaste monument connu sous le nom de *Jardins suspendus*, et qui est indiqué sur notre carte par la lettre *p;* car Josèphe dit expressément que le palais de Nabuchodonosor touchait à celui de son père. On pourrait cependant, en suivant une autre hypothèse, prendre pour les restes de cet édifice le bourg du Nord, ou même la grande colline méridionale Amram, près de *c*, dont on ne peut déterminer la destination, vu qu'elle n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de décombres. Diodore affirme aussi que les jardins suspendus furent l'ouvrage de Nabuchodonosor, et non pas de Sémiramis, quand il dit qu'un roi syrien (assyrien) les fit élever pour plaire à sa femme; et s'il est vrai, d'après Hérodote, que cette femme fut Nitocris, comme elle pouvait l'être suivant la chronologie de cet historien, puisqu'il la regarde comme la mère du dernier roi Labynetus, il est facile de comprendre comment Nitocris a passé pour la fondatrice des grands établissements qui embellirent Babylone.

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas voir dans ces jardins suspendus ou paradis un simple jardin. C'étaient d'immenses terrasses dont les mesures et la description nous ont été conservées par Diodore (1), qui reposaient sur de solides fon-

(1) Je ne crois pas que les données si positives de cet au-

dements. Elles tiraient leurs eaux du fleuve voisin à l'aide de machines hydrauliques, et elles portaient, outre les jardins, des habitations royales, comme Diodore le remarque expressément (1). Nous avons vu, dans les recherches consacrées à la cour de Perse, que l'expression persane de *Paradisus* signifiait à la fois tout cela. Ces jardins suspendus étaient appelés avec raison nouvelle résidence, autrement dit habitation d'été, ou plutôt d'hiver, car les mois d'hiver, dans cette contrée, sont la belle saison, durant laquelle on vit en plein air. Ces jardins étaient contigus au palais de Kassr, bâti par le père de Nabuchodonosor, et qui n'était que le palais proprement dit, comme le montrent clairement sa situation au milieu du quartier de la résidence, la nature particulière de ses matériaux de construction, comme, par exemple, les briques, lesquelles sont toutes moulées, et la quantité de fragments de vases et de marbres précieux qu'on y trouve.

Si pourtant quelque doute subsiste encore sur la justesse de nos idées, nous espérons qu'il s'évanouira, quand nous aurons comparé les re-

---

teur aient pu être empruntées de Ctésias. Il les devait peut-être à Mégasthènes, qui avait décrit les établissements de Nabuchodonosor d'après Josèphe, l. c.

(1) Diodore (I, p. 125) les appelle διαιτας βασιλικας.

lations d'Arrien touchant les derniers moments d'Alexandre (1). Selon cet auteur, Alexandre tomba malade après le festin que lui donna Medius, dans le quartier situé à l'Est de l'Euphrate; car il se fit transporter de sa demeure, dans un palanquin, sur le bord du fleuve, qu'il passa en bateau pour se rendre au paradis (les jardins suspendus). Ce fut là qu'après s'être baigné, il se reposa dans sa chambre, et qu'il donna des ordres à ses lieutenants (2). Le lendemain il se fit porter dans la maison à côté de l'étang, où il offrit les sacrifices prescrits (3), ce qui semble prouver que cet étang était un réservoir situé dans le paradis, et qu'il y avait tout auprès un bâtiment destiné aux sacrifices. Le lendemain, son état ayant empiré, il se fit porter du paradis dans le palais (4). Ce dernier séjour ne pouvait être par conséquent que le palais voisin du Kassr, où il mourut. Certes, il importe beaucoup de déterminer avec précision les lieux qui furent autrefois témoins de grands évènements; mais on n'y réussit que rarement dans ce qui a rapport à l'ancienne Ba-

(1) Arrien, VII, 25, où se trouve l'extrait du journal royal, ἐφημέριδες βασιλικαί.

(2) *Ibid.* Ἐκεῖθεν δὲ κατακομισθῆναι ἐπὶ κλίνης ὡς ἐπὶ τὸν ποταμὸν, καὶ πλοίου ἐπίβαντα διαπλεῦσαι πέραν τοῦ ποταμοῦ ἐς τὸν παράδεισον, κἀκεῖ αὖθις λουσάμενον ἀναπαύεσθαι, εἰσελθόντα εἰς τὴν καμάραν.

(3) *Ibid.* Τῇ δὲ ὑστεραίᾳ μετακομισθῆναι ἐς τὴν οἰκίαν τὴν πρὸς τῇ κολυμβήθρᾳ, καὶ θῦσαι μὲν τὰ τεταγμένα.

(4) *Ibid.* Διακομισθῆναι ἐκ τοῦ παραδείσου εἰς τὰ βασίλεια.

bylone. C'était des créneaux de ce bourg que Nabuchodonosor contemplait la royale Babel, qu'il avait construite comme pour attester sa majesté, lorsque le châtiment de son orgueil vint le frapper subitement. C'étaient là les portes par où Cyrus et Alexandre entrèrent en triomphe dans Babylone. Ce fut dans ces portiques somptueux qu'ils habitèrent; et ce fut là aussi que le héros macédonien rendit son dernier soupir.

8° L'architecture des Babyloniens nous offrira moins de sujets d'observation que celle des Perses, ceux-ci nous ayant laissé dans Persépolis des ruines de véritables édifices, tandis qu'il ne nous reste plus de la capitale des premiers que des monceaux de décombres. Mais ces décombres suffisent pour nous faire voir que l'architecture babylonienne différait essentiellement de celle des Perses. Celle-là fut, pour ainsi dire, le résultat de la nature particulière des matériaux de construction et des propriétés du climat. La température du pays était sèche et aride, et il y pleuvait rarement. Il y régnait pendant l'été une chaleur excessive, mais la saison d'hiver y était des plus agréables, et on habitait alors en plein air. Dans les mois de l'été, au contraire, où l'ombre et le frais étaient considérés comme un des premiers besoins, on passait le jour dans des souterrains, et l'on jouissait de la nuit sur

les terrasses des maisons. Les seuls matériaux de construction, si on en excepte le ciment, étant des briques séchées au soleil, ou cuites au four, il était naturel qu'on mît le plus grand soin à leur composition; et leur étonnante durée prouve jusqu'à quel point les Babyloniens se rendirent habiles dans ce genre de fabrication. On ne trouve aujourd'hui, à ce que dit Rich, de ces matériaux antiques, nulle autre part que dans la Babylonie. Mais aussi il faut avouer que dans la préparation de leur ciment, miparti de chaux et de bitume (*limen et bitumen*), les Babyloniens ne furent égalés par aucun autre peuple. Selon Porter (1), on ne se servait de bitume que dans les parties inférieures des édifices, pour les garantir de l'humidité; et de la chaux, que dans les parties supérieures. On les appliquait l'un et l'autre par couches minces, mais qui n'en étaient pas moins solides. Avec de tels matériaux et dans un climat si favorable, on pouvait élever des édifices dont la durée croissait en proportion de leur masse; car il est évident que si on n'eût pas arraché les briques de ces édifices pour en bâtir de nouvelles villes, et qu'on ne les eût pas démolis à la longue par ces fréquentes soustractions, nous verrions en-

(1) *Travels*, II, p. 315.

core debout leurs pièces principales, dont l'extérieur seul eût été réduit en poussière par l'action des éléments. C'est donc moins le temps que les hommes qui les a détruits.

Les recherches que l'on a faites sur l'emploi de ces matériaux de construction, ont prouvé clairement que les deux principaux, c'est-à-dire, les briques séchées au soleil, et celles qui passaient au feu, n'étaient pas employées indifféremment l'un pour l'autre. Les briques séchées au soleil servaient comme de remplissage dans les murs intérieurs, et l'on réservait les autres pour bâtir les murs extérieurs (1). Quant aux dimensions de ces briques, elles différaient beaucoup entre elles, s'il faut s'en rapporter aux voyageurs anglais que nous avons déja cités. Une autre observation à faire, c'est que l'emploi de ces matériaux n'exigeait pas d'aussi grandes forces mécaniques que celui des grands blocs de pierres, en supposant toutefois que les Babyloniens aient jamais pavé les terrasses de leurs maisons avec des dalles, qu'ils auraient pu facilement faire venir de loin par la navigation de l'Euphrate : mais nous n'osons, à cet égard, rien affirmer de positif.

Une singularité remarquable de l'architecture

(1) Porter, *Travels*, II, 330.

babylonienne, c'est que les seuls matériaux qu'elle pût mettre en œuvre excluaient l'emploi des colonnes. Elle ne pouvait faire usage du trumeau, ni du chapiteau et de ses ornements. Elles les remplaça, il est vrai, assez heureusement par les piliers et les pilastres. Mais quelle différence de ceux-ci aux colonnes qui caractérisent si noblement l'architecture européenne! A la vérité, il serait téméraire d'avancer que l'on ne put donner des formes élégantes à ces piliers construits avec des briques; mais ce qui du moins est certain, c'est l'impossibilité où l'on fut de leur donner des formes arrondies. Cette observation nous conduit à une question importante, qui est celle-ci : les Babyloniens connaissaient-ils l'usage des voûtes? Assurément leurs matériaux pouvaient s'adapter parfaitement à ces sortes de constructions, comme nous le voyons par nos églises; et les récits de Diodore sur les énormes substructions des jardins suspendus de Babylone, semblent indiquer des voûtes sous ces jardins. Mais Rich assure positivement qu'il n'a jamais découvert le moindre vestige de voûte, ni dans les ruines qui paraissent au-desssus du sol, ni même dans les constructions souterraines de Kassr (1).

---

(1) *Memoir*, p. 59.

Porter (1) assure la même chose; et la question se trouve résolue autant qu'elle peut l'être, par tous ces témoignages comparés.

Il n'est plus possible aujourd'hui de déterminer dans quel rapport l'architecture babylonienne s'unissait avec la peinture et la sculpture. Cette dernière ne pouvait guère prospérer dans un pays dénué de marbre et de toute espèce de pierres. Cependant nous lisons dans Diodore (2) les descriptions de chasses et d'autres sujets figurés sur les murs de l'ancien palais de Sémiramis; et ses descriptions donnent à entendre que ces représentations étaient à la fois l'ouvrage de la sculpture et de la peinture, c'est-à-dire que c'étaient des bas-reliefs coloriés, comme ceux que l'on voit encore dans les temples égyptiens. Mais il n'est pas facile de comprendre comment on put avec des briques exécuter ces bas-reliefs; peut-être n'était-ce que des sculptures en creux peintes de diverses couleurs.

9° Enfin, ce qui mérite de fixer la curiosité, c'est que la plupart de ces briques étaient couvertes d'inscriptions. Il y en a beaucoup sur les murs du palais de Kassr, et on en trouve aussi hors de la ville, dans les ruines de Al Hymer, et dans

(1) *Travels*, II, 363.
(2) Diod. I, p. 122.

quelques autres endroits. Ces briques chargées d'écritures sont d'une argile fine, fortement durcies au feu, et ont un demi-pied carré de surface, sur environ un pouce d'épaisseur. Porter a observé que le côté écrit est toujours tourné en dessous; preuve du soin que l'on mettait à sa conservation. Il résulte de tout ceci que les Babyloniens se servaient de leurs matériaux de construction comme de matières propres à écrire, et qu'ils écrivaient sur des pierres, comme les Égyptiens sur le papyrus et les Indiens sur des feuilles de palmier. Il est probable que leur procédé consistait à imprimer les signes d'écriture sur les briques, au moyen de formes qu'ils y appliquaient avant de les passer au feu. Ils touchèrent donc à l'invention de l'imprimerie d'aussi près que ces matériaux pouvaient le permettre. Quant aux signes dont ils faisaient usage, toutes les inscriptions cunéiformes de Babylone font partie du même système d'écriture, lequel, d'après les recherches de Grotefend, dérive de la seconde écriture persépolitaine, mais qui est enrichi d'un bien plus grand nombre de caractères, quoiqu'il soit, comme elle, fondé sur l'ordre alphabétique. Le langage semble babylonien ou ancien chaldéen. Aucune de ces inscriptions n'a été déchiffrée, et leur contenu est encore ignoré; mais on a déja fait un grand pas dans cette étude difficile,

en déterminant leur destination. Il résulte des recherches de Bellino et de Grotefend, que l'on voit souvent à côté de ces inscriptions, et sur la largeur de la brique, des empreintes de sceaux où sont gravées des figures d'animaux ou d'autres objets. Bellino reconnut clairement dans un de ces animaux un lion (armes de Babylone); dans un autre il crut voir une licorne. Au-dessus de ces deux figures étaient deux lignes d'inscription, dont les caractères étaient les mêmes dans la ligne supérieure, et différents dans celle de dessous. Cette comparaison le conduisit à supposer que ces inscriptions sont des signatures de témoins; que la ligne d'en-haut signifie *ceci atteste*, et que celle d'en-bas contient les noms du témoin accompagnés de celui de son père; et il arriva naturellement à cette autre supposition, que toutes ces briques sont autant de documents qui se rapportent à des affaires publiques ou privées, et que les édifices dont elles font partie doivent être considérés comme des archives (1). Il ne faudrait pas cependant généraliser cette opinion. Car de prétendre que toutes les briques chargées de ces sortes d'in-

(1) *Voy.* le traité de GROTEFEND dans les *Fouilles de l'Orient*, vol. VI, et le mémoire présenté à la société de Gœttingue, *Gœttinger gelehrte Anzeigen*, 1819, p. 1950.

scriptions furent des documents, et que tous les édifices où l'on en trouve furent des propriétés de l'état, c'est-à-dire des Chaldéens, ce serait trop forcer la vraisemblance et tomber peut-être dans l'erreur. Grotefend a découvert le nom de Darius sur une de ces briques, en la comparant avec les inscriptions de Persépolis. Il est d'autant plus à désirer que ce savant puisse un jour donner au public ses dernières recherches sur les monuments de Babylone et de Persépolis considérés dans leur ensemble, que l'explication de ces derniers qu'il a déja publiée, a tiré un nouveau degré d'évidence de la prétendue réfutation dont elle a été le sujet (1).

Au moment de quitter les ruines de Babylone, nous ne saurions mieux justifier les descriptions que les anciens nous en ont laissées, qu'en mettant sous les yeux du lecteur un pendant curieux du moyen âge, la relation d'un voyageur célèbre, qu'on pourrait appeler l'Hérodote de son temps, et dont la véracité n'a jamais été révoquée en doute.

« A côté de Cambalou (c'est-à-dire, Pékin en Chine), rapporte Marco-Polo (2), Kublai-kan, successeur de Gengis-kan, fonda une nouvelle

(1) *Voy.* le post-scriptum de l'Appendice, II.

(2) Marco-Polo dans Ramusio, II, p. 24.

ville nommée Taidou. Cette ville a vingt-quatre *lis* (1) ou dix lieues de circuit. Tous ses côtés sont d'égales dimensions, et chacun d'eux est long de six lis. Tout à l'entour de Taidou s'étend une muraille qui rez terre a dix pas de large, mais qui est plus étroite vers le haut. Toutes les rues de la ville sont percées en ligne droite; de sorte que lorsqu'on se place à une des portes de la muraille, on aperçoit la porte opposée. Les maisons sont aussi construites carrément; on voit partout de grands palais environnés de cours et de jardins, de manière que toute la ville est divisée en carrés et ressemble à un échiquier. Mais la muraille a douze portes, trois sur chacun de ses côtés, et sur chaque porte est bâti un grand et superbe palais avec des salles spacieuses où se trouvent les armes des gardiens. Il y a autour de la ville de grands faubourgs, ou lieux ouverts, qui s'étendent jusqu'à trois et quatre lis et communiquent entre eux. On y voit de grands caravansérails, où logent les marchands qui arrivent des divers pays; mais chaque nation a son caravansérail particulier. On y trouve aussi les femmes publiques, au nombre de vingt-cinq mille, qui se donnent pour de l'argent. Le grand kan

(1) Le *li* de la Chine fait deux cent vingt-huit toises, un pied sept pouces et deux dixièmes de France.

(*Note du Traducteur.*)

a l'habitude de passer chaque année les trois mois d'hiver dans cette grande ville de Cambalou. »

Ne croirait-on pas, en lisant cette description, voir en esprit l'ancienne Babylone, avec ses murs, ses portes, ses rues droites et régulières, et ses beaux palais? N'est-ce pas aussi la même étendue? La Babylone d'Hérodote avait quatre cent quatre-vingts stades de circonférence (1), et la ville fondée par Kublai-kan en a seulement la moitié. Mais si l'on ajoute à celle-ci l'ancienne ville, près de laquelle elle fut bâtie; la résidence impériale, qui avait à elle seule, selon les données de Marco-Polo, une bien plus grande circonférence, et enfin les vastes faubourgs et caravansérails, on concevra facilement que Pékin, à l'époque où le voyageur vénitien y pénétra, n'était pas inférieure en grandeur à l'ancienne Babylone : ce qui suffit pour justifier les récits du père de l'histoire.

Pour ce qui est de l'ancienne constitution de l'empire babylonico-chaldéen, nous n'en trouvons guère de traces que dans le prophète Daniel. C'était, à peu de choses près, la même forme de gouvernement que celle de l'empire

(1) Hérod., I, 178.

perse : un souverain avec un pouvoir despotique; une cour où les eunuques remplissaient les premières fonctions; un empire divisé en satrapies, où commandaient des gouverneurs inégaux entre eux par le rang comme par les titres, et où le pouvoir militaire était séparé quelquefois de l'autorité civile; des percepteurs de tributs dans les provinces, des juges supérieurs et inférieurs (1).

Il y avait aussi une classe de prêtres désignée sous la dénomination de mages ou Chaldéens, qui exerçaient une grande influence sur le gouvernement, au moyen de leurs prophéties et de l'astrologie. Quelle était leur position sociale, et comment il se fit qu'on leur donna le nom de Chaldéens, qui dans l'origine avait appartenu à un peuple, ce sont des questions que l'on a souvent agitées; mais comme il ne nous reste à cet égard que des notions fort incomplètes, nous ne pourrons en donner qu'une solution plus ou moins probable.

Quoique Babylone ne soit devenue la capitale d'un puissant empire qu'après la conquête chaldéenne, cependant toutes les relations s'accor-

(1) Berthold dans un *excursus* pour sa traduction de Daniel, p. 818, etc., a essayé de donner la liste de ces fonctionnaires, et de faire connaître la nature de leurs emplois.

dent sur ce point, que long-temps avant cette époque, elle fut le séjour de la civilisation et des sciences, lesquelles se trouvaient exclusivement entre les mains des prêtres. Comment concevoir sans cela que les Babyloniens eussent pu élever ces grands monuments antérieurs à la conquête, creuser ces canaux si remarquables, attribués à leurs plus anciens souverains, et sans lesquels leur pays n'aurait pu être cultivé, ni leur capitale même subsister? A la vérité, l'astronomie, ou plutôt l'astrologie formait la branche principale de ces sciences; mais quelque opinion que l'on ait des connaissances des Babyloniens dans cette partie (1), on ne saurait nier du moins qu'au temps de la conquête d'Alexandre, il n'existât chez eux des observations astronomiques qui lui furent communiquées, et qui remontaient, dit-on, à plus de dix-neuf cents ans (2).

---

(1) Le jugement porté à ce sujet par le dernier savant qui ait écrit sur les progrès des Babyloniens en astronomie, est fort honorable pour eux. Ideler, *Ueber die Sternkunde der Chaldäer* (De l'astronomie des Chaldéens), dans les traités de l'académie des sciences de Berlin, de 1814 et 1815. Berlin 1818.

(2) Simplic., *in Aristot. de cœlo*, p. 123, et Plin., *Hist. Nat.* VII, 56.

D'après ces preuves et une infinité d'autres, il est certain que les mages s'étaient déja établis à Babylone avant la conquête chaldéenne. Comme leur antique religion tirait son origine du culte des astres, et qu'elle se répandit dans la plus grande partie de l'Asie, il faut d'autant moins s'étonner qu'elle eût pénétré à Babylone, que nulle part les étoiles ne jettent une si vive clarté que dans le ciel pur et serein de la Babylonie, et qu'il n'est point de climat qui se prête mieux aux observations astronomiques. Mais ce fut principalement l'astrologie qui soutint leur religion, comme elle fut le fondement de l'autorité et de l'influence qu'ils exercèrent dans l'état. Que les premiers mages venus à Babylone aient été les disciples et les sectateurs de Zoroastre, c'est ce que nous n'osons affirmer; car la doctrine des mages était bien plus ancienne que Zoroastre, puisqu'il n'en fut que le réformateur; et cette question est d'autant plus difficile à résoudre, que les cylindres et les gemmes babyloniens qui se rapportent à la religion d'Ormuzd, peuvent en même temps appartenir à l'époque des Perses. Quand on admettrait que les Chaldéens aient été d'origine curde, comme cela est fort probable, ils n'en descendaient pas moins de la race des Perses, et dès-lors ils ne pouvaient être étrangers à la religion des mages, à

laquelle ils n'auraient fait que mêler leurs propres superstitions. Il ne serait pas non plus étonnant que leurs prêtres se fussent unis avec les mages babyloniens : car ils sont ordinairement nommés avec eux, et on les prend indifféremment les uns pour les autres; on ne les désigne jamais comme une classe à part (1), que lorsque cette distinction est de rigueur (2).

Ainsi les mages et les Chaldéens réunis constituaient la caste des prêtres à Babylone. Il est à croire que les fils succédaient ordinairement à leurs pères dans leurs fonctions religieuses; mais l'exemple de Daniel et de ses compagnons (3) prouve que le sacerdoce n'était pas exclusivement héréditaire chez les mages, et que des étrangers y pouvaient être admis, quand ils avaient reçu dès leurs plus jeunes ans les instructions nécessaires. A leur tête était le grand-mage, qui était si puissant par son crédit, qu'après la mort du père de Nabuchodonosor il administra les affaires de l'état jusqu'à l'arrivée de ce prince (4). Le corps des mages se divisait en

(1) Joseph., *Op.*, p. 346, 347.

(2) Hérod., I, 138. Ctésias confond aussi les mages et les Chaldéens, *Pers.* I, 15.

(3) Daniel, I, 4.

(4) Joseph., *Op.* p. 349.

plusieurs classes : en interprètes des écritures, en onirocritiques, en astronomes, et en prophètes ou devins; sans y comprendre les Chaldéens, qui faisaient une classe distincte et séparée (1). Ils ne résidaient pas uniquement dans la capitale, mais aussi en différents lieux, et sur ces collines en briques dont nous avons déja parlé (2). Pour ce qui est de leurs rapports avec le roi, l'histoire de Nabuchodonosor les fait assez connaître. Leur influence avait sa source dans l'art qu'ils pratiquaient. Leur pouvoir, cependant, ne semble pas avoir été, à Babylone, aussi considérable qu'à la cour de Perse, si l'on en juge par la manière dont les traita Nabuchodonosor, à moins que l'on ne doive attribuer ce traitement au caractère personnel de ce conquérant redoutable.

L'empire babylonico-chaldéen parvint sous le règne de Nabuchodonosor aux limites qu'il eut depuis, et qui embrassaient toute l'Asie occidentale jusqu'à la Méditerranée. Mais la mort de ce souverain fut le commencement de la décadence de Babylone. Ses faibles successeurs dé-

---

(1) Les autorités sont citées par Berthold.

(2) Comme, par exemple, à Accercuf, à Al Hymer, mais surtout à Borsippa, où était, selon Strabon, une de leurs principales écoles. (Strab., XVI, p. 1074.)

trônés les uns par les autres se suivirent rapidement, jusqu'au temps où le fondateur de la monarchie perse détruisit leur empire, et fit de leur superbe résidence une des capitales du sien. Ainsi fut assouvie l'ambition des Perses, et le sort de Babylone accompli. Mais les tentatives réitérées des vaincus pour secouer le joug témoignèrent long-temps encore combien le sentiment de leur ancienne gloire s'était perpétué parmi eux, et combien régnait dans leur ame le désir de l'indépendance et la haine de l'oppression.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

COMMERCE DES BABYLONIENS.

« Le pays où fleurit le commerce, et où est la grande ville commerçante. »

ÉZÉCHIEL, XVII, 4.

Ainsi qu'un nouveau monde s'offre aux yeux du voyageur en Europe, lorsqu'il a traversé les Alpes, de même en Asie se croit-il transporté dans une autre sphère, lorsqu'après avoir parcouru la partie montagneuse de la Médie et de la Perse, qui est aujourd'hui l'Irac-Adjémi, il descend dans les plaines de l'ancienne Babylone, où se trouve à présent Bagdad, capitale de l'Irac-Arabi. C'est ici, en effet, que l'on voit, de la manière la plus frappante, le rapport si constant, mais quelquefois si énigmatique, qui existe toujours entre le climat et les habitants du pays. D'autres mœurs, d'autres habitations et d'autres costumes. Tandis qu'en

Médie et en Perse le vêtement est long et serré, il est ici large et flottant. Au lieu d'un bonnet noir de peau de mouton sur la tête, on y porte un turban élevé et plié avec élégance; la ceinture et le simple couteau sont remplacés par un précieux schall, sur lequel brille un riche poignard. « A mon entrée dans la ville des califes, dit un voyageur moderne (1), je trouvai dans les rues une multitude de gens sous toutes sortes de costumes. Au lieu des demeures basses de la Perse, c'étaient des maisons à plusieurs étages avec des croisées grillées, entièrement fermées. Le grand bazar était plein de monde, et je voyais ouverts de tous côtés des cafés et des cabarets. Le fracas et le bruit des voix et des robes de soie ressemblait au bourdonnement d'un essaim d'abeilles. Car aujourd'hui encore, quoiqu'elle n'offre plus que l'ombre du passé, Bagdad est le caravansérail de l'Asie. » Mais quelle différence en même temps dans les mœurs et dans la manière de vivre! Ce n'est plus cette vie guindée de la cour de Perse; le ton, les rapports des deux sexes sont plus libres, tout annonce le plaisir et la volupté. Durant les ardeurs de l'été, les habitants se retirent le jour dans les caveaux de leurs maisons,

(1) Porter, II, 243, etc.

et passent la nuit en plein air sur leurs terrasses, où ils respirent un air frais et balsamique. La douce température de leur hiver, depuis la mi-novembre jusqu'à la mi-février, les dédommage des fortes chaleurs de l'été; et elle les invite irrésistiblement à toutes les jouissances sensuelles.

Et n'en fut-il pas de même autrefois? Celui qui parti de la Médie ou de la Perse arrivait dans la grande cité commerçante baignée par l'Euphrate, ne devait-il pas avoir devant les yeux le même spectacle? Et qu'est-ce que cette ville de Bagdad comparée à l'ancienne capitale de l'Asie? Quelle foule immense ne devait pas se presser dans les rues et les places de Babylone, lorsque les caravanes de l'Orient et de l'Occident s'y rencontraient avec les navigateurs du Midi; lorsque les souverains chaldéens et perses y venaient séjourner avec une suite innombrable; lorsque cette ville était le marché du monde entier, le rendez-vous de tous les peuples? De quel bruit devaient retentir autrefois ces lieux aujourd'hui déserts où l'on n'entend que le cri du Bédouin, ou le rugissement du lion?

Tout ce que nous lisons de l'ancienne Babylone dans les poètes et les écrivains hébreux et grecs, nous offre le tableau de l'opulence et du faste, aussi bien que de la luxure, de la licence,

et de délices qui dégénéraient en débauches. Les plaisirs de la table conduisaient toujours à l'ivresse. A l'heure même où les Perses entraient en vainqueurs dans Babylone, les grands seigneurs de cette capitale assistaient à de superbes festins (1); et le roi Balthazar s'enivrait avec quelques milliers de ses grands, lorsque la main qui traçait sur le mur la prédiction de sa mort prochaine, le rappela au sentiment de l'affreuse réalité. Mais ce relâchement de mœurs éclatait surtout dans le mélange des deux sexes. On n'y remarquait point cette réserve qui régnait dans les autres harems de l'Orient. Aussi le prophète, en prédisant la ruine de Babylone, la représente comme une femme lascive et dissolue qui de son siége efféminé est précipitée dans la servitude (2). Les femmes assistaient aux orgies des hommes, où elles finissaient souvent par déposer toute pudeur avec leurs vêtements (3); et même, au rapport d'Hé-

---

(1) *Voyez* la terrible description d'Isaïe, XXI, 5, etc., où il est dit que le cri de bataille leur fit quitter subitement la table, et le récit de Xénophon, *Cyrop.*, VII, 5, *Op.*, p. 192, d'après lequel les sentinelles mêmes étaient ivres.

(2) Isaïe, XIII.

(3) Quinte-Curce, V, 1. « *Nihil urbis ejus corruptius moribus; nec ad irritandas inliciendasque immodicas voluptates*

rodote (1), la religion du pays ordonnait que toute femme se prostituât une fois dans sa vie aux étrangers dans le temple de Mylitta, sans qu'il lui fût permis de refuser celui qui se présenterait.

La plus grande partie de ces excès n'était que la conséquence naturelle des richesses et du luxe, qu'amène avec lui le commerce. Le climat et la religion firent le reste.

Nous avons déja eu l'occasion de faire voir comment Babylone l'emportait sur toutes les autres villes de l'Asie par son heureuse position. Admirablement située pour servir d'échelle au commerce de terre, elle ne l'était pas moins pour les expéditions maritimes et la navigation fluviale. Les deux grands fleuves qui baignaient

---

instructius. Liberos, conjuges cum hospitibus stupro coire, modo pretium flagitii detur, parentes maritique patiuntur. Convivales ludi tota Perside regibus purpuratisque cordi sunt; Babylonii maxime in vinum, et quæ ebrietatem sequuntur, perfusi sunt. Feminarum, convivia ineuntium, in principio modestus est habitus; dein summâ quæque amicula exuunt, paulatimque pudorem profanant; ad ultimum (honos auribus sit), ima corporum velamenta projiciunt. Nec meretricum hoc dedecus est, sed matronarum virginumque, apud quas comitas habetur vulgati corporis vilitas. » On voit qu'il n'est point ici question de Bayadères, comme on aurait pu le supposer.

(1) Hérod., I, 199.

ses murs, étaient en quelque sorte des routes naturelles pour le commerce de l'intérieur de l'Asie; et le golfe Persique, dont elle était si rapprochée, ne présentait aux navigateurs ni les mêmes difficultés ni les mêmes dangers que le golfe Arabique.

Si à ces notions nous joignons celles que nous fournissent les auteurs sur l'industrie, les mœurs et les institutions civiles de Babylone, il nous sera aisé d'expliquer comment cette ville dut son éclat et ses richesses aux mêmes causes qui ont fait fleurir dans la même contrée, à une époque plus récente, Bagdad et Bassora, c'est-à-dire à des relations commerciales fort étendues. Ces auteurs nous dépeignent les Babyloniens comme des hommes amoureux du faste, soumis à une foule de besoins factices qu'ils ne pouvaient satisfaire qu'au moyen de relations avec plusieurs peuples dont quelques-uns étaient fort éloignés. Dans leur vie privée, et surtout dans leurs costumes, ils recherchaient le luxe plutôt que l'utilité et la commodité. Leurs fêtes publiques et leurs sacrifices exigeaient des dépenses considérables, où l'on prodiguait surtout de précieux parfums qu'ils tiraient de l'étranger. Les matières brutes que l'on ouvrait dans leurs fabriques, si renommées en tous pays, telles que le lin, le coton et la laine, et peut-être la soie,

provenaient aussi du dehors, parce que le sol de la Babylonie ne les fournissait pas en assez grande quantité. Plusieurs de leurs institutions civiles étaient même de nature à ne pouvoir exister que dans une ville où beaucoup d'étrangers affluaient. C'est ainsi qu'ils avaient coutume d'exposer les malades sur la place publique, afin que les passants pussent leur donner des conseils, qu'ils avaient une loi d'après laquelle leurs femmes s'abandonnaient aux étrangers dans le temple de Mylitta, et qu'ils mettaient publiquement les jeunes filles nubiles à l'enchère. Nous avons déja remarqué plus haut que dans les grandes villes commerçantes les rapports mutuels des femmes et des hommes se forment d'une manière toute particulière; observation qui peut servir à expliquer plusieurs institutions singulières des différents peuples de l'Asie (1).

(1) *Voyez* vol. I, p. 164 de cet ouvrage. Heyne, dans son traité *De Babyloniorum instituto religioso*, etc. (Commentat. Societ. Gœtt. vol. XVI), a développé les rapports de cette institution religieuse avec la condition sociale des femmes dans l'Orient. Tout ce que j'ai peine à concevoir, c'est que cette coutume ait pu être considérée comme une consécration du mariage, car celles qui étaient obligées de s'y soumettre étaient déja classées parmi les femmes; c'est ce qui me paraît résulter de la narration d'Hérodote, où il se sert des mots ἐγχώριαι γυναῖκες « toutes les femmes indigènes », et non du mot παρθένοι, sous lequel il avait déja désigné les jeunes filles qu'on mettait à l'enchère (cap. 196).

Mais quelque positives que soient en général les notions historiques qui nous montrent Babylone dès le commencement comme le point central de réunion et de départ des diverses nations, il est difficile cependant de suivre en détail les relations commerciales des Babyloniens, et d'en fixer la nature et la marche. Nous sommes obligés de recueillir péniblement dans les auteurs grecs et hébreux les passages obscurs et isolés qui peuvent nous guider dans cette recherche; mais ce travail ne sera pas inutile, et il en résultera un tableau d'ensemble, dont les principaux traits du moins seront rendus avec une scrupuleuse fidélité.

Mais auparavant nous jetterons un coup-d'œil sur les produits industriels des Babyloniens, parmi lesquels il faut placer les tissus en première ligne. Leur habillement consistait en étoffes de laine et de lin, ou, comme il est probable, de coton. Hérodote dit qu'ils portaient une robe de lin (ou de coton) (1) qui descendait jusqu'aux pieds. Ils mettaient sur cette robe un habit de laine, et par-dessus le tout une tunique blanche (de laine). Ce costume, dont une partie était superflue dans un climat si chaud,

(1) Λίνεον, dit Hérodote; ce qui signifie, dans cet auteur, du lin ou du coton.

semble avoir été plutôt inventé pour le luxe que pour le besoin; aussi est-il probable qu'on en retranchait quelque chose dans la saison d'été. Leurs tissus n'étaient pas seulement employés dans le pays, mais exportés à l'étranger. Les tapis de pied, un des principaux objets de luxe en Orient, parce qu'on en couvre les planchers dans les maisons des riches, n'étaient tissés nulle part plus magnifiquement et avec des couleurs plus vives qu'à Babylone. On y voyait représentés ordinairement les animaux miraculeux de l'Inde, tels que le griffon et autres, qui se trouvent aussi sur les bas-reliefs de la ville de Persépolis, de laquelle ils se répandirent dans les contrées situées à l'Ouest (1). Ces tapis servaient dans plusieurs pays à décorer les harems des grands, et même les salons des rois, et ce fut surtout chez les Perses que ce genre de luxe fut porté au plus haut degré. Dans les maisons des nobles de cette nation, les planchers, les lits et les siéges étaient couverts de deux ou trois de ces tapis. Le plus ancien de leurs sanctuaires même, le tombeau

(1) Athen, V, p. 197. Comparez surtout les observations si instructives de Boetticer, dans son interprétation *der griechischen Vasengemälde* (des tableaux sur vases grecs), p. 106.

de Cyrus à Pasargada, était orné de tapis de pourpre babyloniens (1).

On ne faisait pas moins de cas des robes de Babylone, et surtout de celles qu'on appelait *sindones*. Il paraît qu'elles étaient de coton, et d'un si grand prix, à cause de leurs brillantes couleurs et de leur finesse, qu'on les estimait à l'égal des robes de Médie, de tout temps regardées comme le costume des rois (2): car elles figuraient aussi auprès du tombeau de Cyrus, parmi tous les meubles ou objets précieux qui l'environnaient, selon l'usage des Perses de déposer auprès des tombeaux de leurs souverains tout ce dont ils s'étaient servis habituellement durant leur vie (3). Du reste, on ne pourra plus s'étonner de la qualité supérieure des robes et des tapis de Babylone, si l'on se rappelle que cette contrée touchait d'un côté au Kerman et de l'autre à l'Arabie et à la Syrie, qui sont les pays où croît le coton le plus fin.

Ces grandes tisseranderies ne se trouvaient pas seulement dans la métropole, mais encore dans d'autres villes et bourgs de la Babylonie, que Sé-

(1) Xénoph., et Arrien, VI, 29.
(2) Theophr., *Hist. Plant.*, IV, 9.
(3) Arrien, l. c.

miramis, à ce qu'on dit, bâtit près de l'Euphrate et du Tigre, et dont elle fit des places commerçantes pour les marchands qui apportaient dans sa capitale les denrées de la Médie et de la Perse (1). Ces villes de fabriques et de manufactures étaient donc aussi les échelles du commerce de terre, comme nous le prouverons bientôt pour Opis. Mais aucune d'elles ne fut aussi célèbre que Borsippa, située à environ vingt-cinq lieues au-dessous de Babylone près de l'Euphrate, et qui est mentionnée dans l'histoire avant le règne de Cyrus (2). C'était là qu'on voyait les principales manufactures de coton ou de lin, qui s'y trouvaient encore du temps de Strabon (3).

Outre les robes et les tapis, les Babyloniens confectionnaient aussi des objets de parure et de luxe, tels que des eaux de senteur, dont l'usage était général et probablement nécessaire, à cause de la chaleur du climat; des cannes délicatement ciselées, où étaient figurés des animaux et autres sujets, et dont la mode était

(1) Diodore, I, p. 125.

(2) Jos., *in Apion. Op.*, p. 1045, rapporte que le roi de Babylone vaincu par Cyrus eut cette ville pour prison.

(3) Strabon, XVI, p. 1074.

générale à Babylone; et surtout des pierres taillées, que l'on portait aussi communément (1).

Ces pierres commencent à former une classe particulière, depuis que les curiosités connues sous le nom de *cylindres babyloniens*, sont devenues moins rares. Plusieurs de ces pierres taillées ont été sans doute enchâssées dans des anneaux de cachets; car le cachet, en Orient, remplace la signature, ou en fortifie la validité, comme il se voit encore sur les documents babyloniens. Mais beaucoup de ces pierres, et peut-être la plupart, ont servi d'amulettes. Nous en dirons autant des cylindres. On acquiert la preuve la plus frappante de la perfection à laquelle était parvenue à Babylone la taille des pierres, quand on examine dans la collection de M. de Dorow le cylindre de jaspe orné d'une inscription cunéiforme, et de l'image d'Ized ou du génie ailé en costume babylonien, qui écrase de chaque main une autruche, oiseau d'Ahriman (2).

---

(1) Hérod., l. c.

(2) *Morgenländische Alterthümer* (Antiquités de l'Orient), publiées par D. Dorow, premier cahier, 1818, avec le dessin et les interprétations de Grotefend et autres. Mes indications sont fondées sur une médaille en soufre que le possesseur a eu la bonté de me communiquer.

Ces divers ouvrages d'art et ces manufactures font déja supposer un commerce étendu, puisque les matériaux qu'on mettait en œuvre étaient importés de l'étranger.

Nous allons suivre maintenant ce vaste commerce des Babyloniens dans toutes ses branches, autant que nous le permettront le peu de renseignements que nous avons pu recueillir. Nous nous occuperons d'abord de celui qu'ils faisaient par terre, et nous examinerons ensuite leur trafic maritime et leur navigation.

Nous diviserons le négoce par terre d'après ses principales directions : en oriental ou Persico-Bactrien, en septentrional ou Arménien, en occidental ou Phénicien de l'Asie-Mineure, et en méridional ou Arabe. Nos recherches sur le commerce maritime embrasseront en général la navigation et le trafic dans le golfe Persique.

Il devait y avoir nécessairement, comme nous l'avons indiqué plus haut, des relations commerciales multipliées entre Babylone et les prinpaux pays de la Perse. Non-seulement les grands de cet empire et ceux de la Médie embellissaient leurs palais et leurs appartements des objets d'art de Babylone; mais encore les rois de Perse, avec toute leur cour, résidaient une grande partie de l'année dans cette capitale, où d'ailleurs les satrapes déployaient un luxe

vraiment royal (1). A la faveur de ces communications qui liaient les principales provinces de la Perse avec Babylone, le pays situé entre cette ville et Suse devint le plus peuplé et le mieux cultivé de l'Asie. Une grande route allait de Babylone à Suse, distance équivalente à vingt journées de marche, et cette route était même assez commode pour que l'on y pût faire passer les bagages d'une armée (2).

Mais les difficultés se compliquent, lorsqu'on avance vers l'Est au-delà de la Perse. Cependant le pays d'où le négoce babylonien tirait ses denrées les plus recherchées, c'est-à-dire l'Inde persique ou le Belur actuel avec les contrées limitrophes, est une preuve démonstrative de la direction et de l'étendue de ce négoce. Les notions géographiques sur ces pays, qui jouent un si grand rôle dans l'histoire du commerce ancien, ont déja été exposées ailleurs; il ne s'agit ici que de faire connaître plus en détail leurs rapports avec Babylone et les productions qu'ils lui fournissaient.

La première étaient les pierres fines dont les Babyloniens faisaient des cachets. Ctésias dit

---

(1) *Voyez* vol. I., p. 517 de cet ouvrage.

(2) Arrien, III, 16.

expressément que ces pierres venaient de l'Inde, et que c'était dans les montagnes voisines des déserts (1) que l'on ramassait les onyx, les sardoines et autres pierres à cachet. Les témoignages de voyageurs modernes ont déja prouvé que le rapport de cet auteur est exact, et qu'on trouve encore aujourd'hui dans ces lieux du *lapis lazuli* d'une beauté parfaite (2). Si donc l'on admet les notions données par Ctésias sur la partie septentrionale de l'Inde (3), l'on est fondé à croire que c'était là le lieu d'extraction de ces pierres fines. Quant au saphir des anciens, c'est-à-dire notre lazuli, je ne doute pas qu'il n'y fût indigène. La preuve en est même donnée par un écrivain plus récent, mais digne de foi, Théophraste. « Les émeraudes et les jaspes, dit-il (4), dont on se sert comme objets de parure, viennent du désert de la Bactriane (ou de Cobi). Ces pierres sont ramassées par des cavaliers qui s'y rendent vers la saison des vents du Nord, lorsque ces vents soulèvent et emportent le sable. » « La plus grosse émeraude de celles qu'on nomme bactriennes,

(1) Ctesias, *Ind.*, cap. 5, et Héron., I, 195.
(2) *Voyez* vol. 1, p. 109 de cet ouvrage.
(3) *Ibid.* p. 372.
(4) Théoph., *De lapid. Op.*, p. 396.

dit-il ailleurs (1), se trouve à Tyr, dans le temple d'Hercule. C'est une colonne d'assez fortes dimensions. » Cependant le passage cité de Ctésias contient, comme l'a remarqué un auteur moderne (2), des indications qui, relativement aux onyx, sembleraient désigner les monts de Gate comme le lieu de leur origine, puisqu'il est question dans ce passage d'un pays brûlant, et d'une mer qui l'avoisine. Et ce qui en est encore une preuve, c'est que les onyx viennent encore aujourd'hui en grande quantité de ces mêmes lieux, c'est-à-dire des montagnes situées près de Cambaya et de Beroach, qui est l'ancien Barygasa; preuve d'autant plus décisive, que cette partie de la côte du Décan fut justement celle que les anciens connurent le mieux, et que leur navigation, depuis le golfe Persique jusqu'à ces parages, est un fait bien vérifié. Mais cette opi-

(1) Théoph., *Op.*, p. 394. C'est bien certainement la même colonne dont parle Hérodote, II, 44. « Dans le temple de l'Hercule Tyrien, dit-il, je vis deux colonnes, l'une d'or massif, l'autre d'émeraudes brillant dans l'obscurité. » Ne pourrait-on pas croire que cette colonne était du *lapis-lazuli*, comme celle qui est dans l'église des jésuites à Rome?

(2) *Ueber die Onyxgebirge des Ctesias, in der Sammlung der Aufsätze etc. des Hrn. Grafen von Veltheim* (Sur les montagnes d'onyx, de Ctésias, dans la collection des traités de M. le comte de Veltheim), II, p. 236.

nion, loin de nous autoriser à conclure que le commerce de Babylone se restreignît à ces seules contrées, doit nous faire supposer au contraire qu'il s'étendit bien au-delà; car la connaissance des pays septentrionaux dont nous venons de parler, n'en reste pas moins démontrée par d'autres raisons.

C'est encore de cette contrée que les Babyloniens faisaient venir les chiens indiens. On prétend que cette race de chiens est la plus grande et la plus forte, et par conséquent la plus propre à la chasse des bêtes féroces, et même des lions qu'ils attaquent sans hésiter. Plus le goût de la chasse prédomina chez les Perses, amusement qu'ils regardaient comme un exercice chevaleresque, plus se répandit parmi eux l'usage de ces animaux, qui devinrent même bientôt un objet de luxe. Les seigneurs de la Perse étaient obligés, par représentation, d'en entretenir un grand nombre; et ils avaient même coutume d'en amener dans leurs voyages et à la guerre. Ainsi Xerxès, au rapport d'Hérodote, se fit suivre d'une innombrable quantité de chiens, dans son expédition contre les Grecs (1). On lit aussi, dans le même écri-

(1) Hérod., VII, 187.

vain, un fait qui sert à faire voir jusqu'à quel point les grands avaient porté ce luxe. Tritantechmus, satrape de Babylone, avait exclusivement consacré à l'entretien de ses chiens de chasse indiens (1), et par conséquent exempté de tout autre impôt, quatre villes ou bourgs de son gouvernement. Il est facile, d'après cet exemple, d'apprécier l'importance de cette branche de commerce, en admettant même que la race des animaux qui en étaient l'objet ne fût pas seulement renouvelée par des importations de l'Inde, mais qu'elle se perpétuât aussi dans le pays.

La véritable patrie de ces animaux était, selon Ctésias, la contrée d'où venaient les pierres fines (2). Et en ceci encore cet ancien auteur est d'accord avec un voyageur moderne, Marco-Polo, qui, en traçant la description de cette même contrée, n'oublie pas de faire mention de ces grands chiens, qu'il dit être assez forts pour terrasser des lions (3).

La troisième classe de produits, que la Perse et Babylone recevaient de ces régions éloignées, étaient les couleurs, et dans ce nombre il faut compter la cochenille ou plutôt la *lacca*

---

(1) Hérod., I, 192.
(2) Ctesias, *Ind.*, 5.
(3) Marco-Polo, *in* Ramusio, II, p. 53.

des Indes. La plus ancienne description, mais non la plus exacte, de cet insecte et de l'arbre qui le nourrit, se trouve également dans Ctésias (1). Cet insecte naît, selon lui, « dans les terres voisines des sources de l'Indus, et il fournit un rouge éclatant comme le cinabre. Il sert aux Indiens pour teindre leurs étoffes, auxquelles il donne une couleur qui surpasse en beauté les teintures de Perse. » On peut conclure de ce passage, que les étoffes teintes dans ces contrées de l'Inde, formaient un article essentiel du commerce de l'Asie occidentale; et à ce sujet, nous ne saurions nous empêcher de remarquer encore une fois que ces mêmes contrées étaient précisément les pays montagneux, connus aujourd'hui sous les noms de *Candahar* et de *Cachemire*, dont les habitants élevaient avec tant de succès les bêtes à laine, en les nourrissant avec du silphium (2). Or, puisque ces pays sont encore en possession de

(1) Ctesias, *Ind.*, c. 21. Beckmann, *Beiträge*, etc., III, prend cet insecte pour la cochenille. Wilford, *Asiat. Res.*, IX, 65, croit qu'il s'agit ici de la *lacca* des Indes, insecte qui, broyé, donne le plus beau rouge; et il fonde son opinion sur ce que le climat du pays indiqué par Ctésias est trop rude pour la cochenille.

(2) *Voyez* t. I, p. 375, de cet ouvrage.

nous fournir les plus fines étoffes de laine, et ces schalls (mot qui a passé du sanscrit dans la langue persane, et par conséquent très-ancien), si recherchés pour la parure de nos dames, on ne peut douter qu'ils n'aient eu le même privilége au temps des anciens Perses, et que les tissus qu'on y fabriquait n'aient fait jadis l'ornement des harems de Suse et de Babylone?

Nous passons à dessein sous silence d'autres articles que les Babyloniens tiraient probablement de ce même pays, tels que le tribut d'or et de sable d'or que ses habitants payaient à la Perse, et nous arrivons à cette question : Quelle était la marche de ce commerce? par quelles routes et par quelles mains passait-il?

Strabon nous a conservé, d'après Ératosthène, les noms des routes par où les denrées de ce pays, limites de l'empire perse, étaient portées jusque dans ses capitales, et principalement à Babylone (1). La grande route ordinaire, qui passait par des terres habitées et cultivées, se dirigeait d'abord de Babylone vers le Nord, pour éviter le désert situé entre la Perse et la Médie, infesté par des tribus rapaces. Elle se prolon-

(1) Strabon, p. 782. Tous les lieux situés sur cette route commerçante portent des noms anciens, ce qui prouve qu'elle existait avant Alexandre. L'Alexandrie d'Aria est la même qu'Artacoana. Voyez l'*Appendice*.

geait par la frontière méridionale de ce désert jusqu'à un défilé des plus célèbres de l'Asie, nommé les portes Caspiennes, d'où elle descendait dans l'Hyrcanie et l'Aria. Elle continuait ensuite le long du fleuve qui arrose ce dernier pays, coupait les hautes montagnes boisées de l'Hyrcanie et du pays des Parthes, habitées par des peuples barbares, traversait Alexandrie, ville de l'Aria, et se tournait au Nord vers la Bactriane. C'est la même route que suivit Alexandre dans son expédition contre les Bactriens; il ne s'en détourna un moment que pour aller combattre les habitants des montagnes voisines, et il la reprit aussitôt. Elle est nommée, dans Arrien, la grande route militaire (1).

Ce même chemin était commun au commerce de l'Inde, jusqu'à la contrée d'Aria. Là il se divisait en deux branches, dont l'une prenait la direction du Nord vers la Bactriane, et l'autre celle de l'Est, c'est-à-dire de l'Inde. Celle-ci passait à Prophtasia, à Archotus et à Ortospana, où elle se divisait de nouveau en trois chemins. Le premier conduisait à l'Est et en droite ligne jusqu'aux extrémités de l'Inde; le second, se tournant un peu vers le Sud, aboutissait au même terme; et le troisième remontait au Nord dans la Bac-

(1) Διωφόρος ὁδός. ARRIEN, III, 21.

triane, et formait proprement la grande route de communication entre l'Inde et Bactra, capitale de ce pays.

Il faut donc regarder cette dernière ville comme une échelle du commerce de l'Asie orientale. Son nom est de ceux qui ne disparaissent jamais de l'histoire, une fois qu'ils y ont pris place. Bactra ne se montre pas seulement comme une ville riche et puissante dans les temps de l'empire perse; mais elle est encore nommée dans les traditions les plus anciennes de l'Orient, qui rappellent les expéditions de Sémiramis et d'autres conquérants célèbres (1). Elle était située sur la limite des pays de l'or, sur la route du confluent des peuples, selon l'expression du Zendavesta (2); et nous remarquerons en passant que tous ces faits semblent donner quelque degré de vraisemblance à l'hypothèse qui place dans cette contrée le berceau de la civilisation du genre humain.

Nous n'aurons pas besoin de nous livrer à de longues recherches, pour apprendre par quelles mains les denrées de l'Inde étaient apportées à Bactra. Nous savons déja que les habitants des pays limitrophes du petit Thibet et

(1) Diod., I, p. 117.
(2) Zendavesta, II, p. 173.

autres, qui sont les Indiens du Nord d'Hérodote et de Ctésias, envoyaient des caravanes dans le désert où l'on recueillait l'or, et que c'était du pays même de ces Indiens que l'Asie occidentale tirait la laine la plus fine, ainsi que les couleurs. Mais jusqu'où s'étendait ce commerce? embrassait-il encore les contrées au-delà du désert? Voilà une question nouvelle, hérissée de difficultés, mais qu'il importe de résoudre.

Le nom de *Serica* n'est cité par aucun auteur des temps que nous retraçons; et lorsqu'il paraît pour la première fois à une époque postérieure, c'est encore un nom vague, désignant le pays au-delà du désert de Cobi, d'où l'on tirait la soie. C'était une dénomination générale sous laquelle étaient compris non-seulement le Tangut moderne, mais encore le Cathay, et tout ce que l'on connaissait de la Chine; et il n'est point du tout question de denrées désignées comme appartenant à ce dernier pays, tant que l'époque où commença le commerce de la soie n'est pas encore déterminée. Un des écrivains modernes les plus célèbres a reporté le commencement des relations commerciales avec la Chine au troisième siècle avant notre ère (1).

---

(1) De Guignes, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. XLVI.

Mais il a négligé un passage d'un auteur contemporain de l'empire perse, passage qui, à la vérité, n'affirme pas expressément que ces relations fussent plus anciennes, mais qui du moins le rend fort vraisemblable.

« La contrée où se trouve l'or, et où habitent les griffons, dit Ctésias, est extrêmement déserte. Les Bactriens, voisins de l'Inde, assurent que les griffons gardent cet or; mais les Indiens prétendent que les griffons ne le gardent pas, vu qu'ils n'en ont pas besoin; que ces animaux ne craignent que pour leurs petits, et qu'ils les défendent. Les Indiens se rendent armés dans le désert, en troupes de mille ou de deux mille. Mais ils n'en reviennent, à ce qu'on prétend, que la troisième ou la quatrième année de leur expédition. »

Les Indiens, dont il s'agit ici, ne sont évidemment que les habitants de l'Inde septentrionale, comme il résulte de nos précédentes observations; et par le désert où ils allaient chercher de l'or, il ne faut entendre que le vaste désert de Cobi, qui borne le Tangut à l'Ouest, et au Nord l'empire de la Chine. Mais si leurs caravanes traversaient le désert pour ne retourner dans leur pays qu'au bout de trois ou quatre ans, et chargées d'or, quel autre chemin pouvaient-elles suivre que celui des riches contrées si-

tuées à l'extrémité de l'Asie (1)? Nos lecteurs jugeront du degré de probabilité de cette hypothèse. Le champ de nos recherches se termine à un horizon obscurci de nuages; mais cette obscurité même excite la curiosité, et plaît à l'imagination.

Strabon (2) a tracé la route par laquelle on transportait les denrées de Babylone aux bords de la Méditerranée. Elle se dirigeait droit au Nord dans la Mésopotamie, arrivait à l'Euphrate près d'Antemusia, dont la distance du point de départ équivalait à vingt-cinq journées de marche, et de là se tournait à l'Ouest vers la mer Méditerranée. Cette route ne pouvait servir qu'à des caravanes, car il n'y avait que des mar-

---

(1) Ctesias, *Ap. Æl. Hist. An.*, IV, 27. Comparez le passage de cet auteur avec ce que dit Ptolémée (I, 11), du voyage à Serica. A compter de la limite orientale de la petite Bucharie près de Sertem, il y avait sept mois de marche pour arriver à la capitale de cette contrée éloignée; et de Bactra jusqu'à Sertem on mettait encore cinq mois, c'est-à-dire, une année en tout. Si l'on en compte autant pour le retour, il est clair que les caravanes ne pouvaient revenir que la troisième année. Dans les recherches consacrées aux Indiens nous aurons occasion de revenir sur ce sujet, que nous tacherons d'éclaircir autant que nous le permettront nos connaissances.

(2) Strabon, p. 1084.

chands réunis en troupes nombreuses, qui eussent le moyen de se défendre contre les attaques des peuples nomades, et surtout des Scénites qui infestaient le désert, ou de leur payer rançon pour le passage. Je n'oserais affirmer qu'elle fût déja fréquentée généralement à l'époque des Perses; mais c'est ce que l'on peut supposer, quand on songe à l'ancienneté et à l'immutabilité des grands chemins de l'Orient, qui, une fois tracés et adoptés, continuaient toujours d'être suivis.

Une autre grande route militaire, établie à grands frais par les rois de Perse, et qu'on trouve décrite dans Hérodote, station par station, conduisait dans l'Asie-Mineure, à Sardes, et dans les villes grecques d'alentour. On ne peut douter que la politique n'ait eu la plus grande part à l'établissement de cette route; car les Perses, durant leurs guerres avec les Grecs, n'attachèrent à aucune de leurs provinces autant d'importance qu'à l'Asie-Mineure, avec laquelle ils ne cessaient d'entretenir des communications. Mais il résulte de l'itinéraire d'Hérodote, que ce fut aussi une route commerçante, par où les caravanes allaient des capitales de la Perse dans l'Asie-Mineure. Suivant lui cette route commençait à Suse et non à Babylone; circonstance peut-être indifférente, à cause du voisinage

et des liaisons de ces deux villes. Mais sa relation mérite d'être ici transcrite tout entière (1).

« Voici, dit-il, un aperçu de la grande route tracée de Sardes et d'Éphèse jusqu'à Suse. On y trouve partout des stations royales et de superbes caravansérails (2). Elle ne traverse que des pays habités, aussi est-elle parfaitement sûre. De Sardes jusqu'en Phrygie, il y a vingt stations, ou quatre-vingt-quatorze parasanges et demie (3). De la Phrygie on se dirige vers le fleuve Halys, après lequel est un passage bien gardé, par où il faut passer nécessairement, et l'on arrive ensuite en Cappadoce, d'où l'on pousse jusqu'aux montagnes de la Cilicie (4); ce qui fait encore vingt-huit stations, ou cent quatre parasanges. On pénètre dans ces montagnes par deux portes ou défilés dont le passage est confié à une

(1) Hérod., V, 52.

(2) Καταλύσεις, hôtelleries. Il n'y a point en Orient d'auberges comme celles d'Europe, mais seulement des caravansérails, mot qui répond à celui d'Hérodote.

(3) La parasange, selon Hérodote, équivalait à trente stades, qui font à peu près une lieue et demie.

(4) La Cilicie, selon le même auteur, s'étendait jusqu'à la Cappadoce, le long de l'Euphrate supérieur, et comprenait le pays qui fut nommé plus tard la petite Arménie. *Voyez* V, 49. Et par conséquent il faut comprendre sous le nom de montagnes ciliciennes, toute cette chaîne qui se prolonge sans interruption jusqu'au mont Caucase.

double garde-frontière. On entre ensuite dans la Cilicie, et on arrive en trois stations, ou quinze parasanges et demie, au fleuve de l'Euphrate, qui la sépare de l'Arménie (1), et qu'on ne peut traverser qu'en bateau. Le trajet de cette dernière contrée est de quinze stations, ou cinquante-six parasanges et demie; on y rencontre aussi une garde-frontière, et quatre fleuves que l'on passe encore en bateau. Le premier de ces fleuves est le Tigre, avec lequel il ne faut pas confondre le second et le troisième, quoiqu'ils portent le même nom (2), et dont l'un prend sa source dans l'Arménie, et l'autre dans la Matiane; le quatrième est le Gynde, qui fut divisé par Cyrus en trois cent soixante canaux. On compte quatre stations de l'Arménie jusqu'à la Matiane, et onze, ou quarante-deux parasanges et demie, du pays des Cissiens (3), où l'on arrive ensuite, jusqu'au fleuve Choaspe, qu'il faut passer en bateau comme les précédents,

---

(1) L'Arménie, selon Hérodote, embrasse toute la Mésopotamie septentrionale.

(2) Il est question ici probablement du grand et du petit *Zabus*, dont le premier descend des montagnes qui bornent la Médie, ou de celles de Matiane; l'autre des monts de l'Arménie.

(3) C'est la Susiane ou Chusistan, dont Hérodote nomme les habitants *Cissiens*.

et non loin duquel est bâtie la ville de Suse. Il y a donc de Sardes jusqu'à Suse onze cents stations (1), avec autant de caravansérails. »

Cette route, à laquelle le temps n'a rien changé que les points de départ et d'arrivée, est encore aujourd'hui celle que tiennent les caravanes qui partent de Smyrne pour Ispahan, et qu'on trouve décrite en détail dans Tavernier (2). Elle conduit de Smyrne à Tokat, et de là à Érivan. Sa dernière moitié seulement a varié, en ce que, pour se rendre à Ispahan, on se porte aujourd'hui au Nord-Est jusqu'au-delà du lac d'Ormia, d'où l'on redescend vers le Sud; tandis qu'autrefois l'on prenait d'abord la direction du Sud, sans s'écarter à l'Est, et l'on suivait le cours du Tigre.

Mais autrefois, comme à présent, les voyageurs s'accordaient en ce point, qu'ils aimaient mieux prendre le chemin le plus long, parce qu'il traversait des pays habités et qu'il était plus sûr. La route en droite ligne aurait passé dans les steppes de la Mésopotamie, infestées par des hordes de brigands. C'est pourquoi de tout temps l'on a choisi de préférence le chemin du

---

(1) Voyez l'*Appendice*, où l'inexactitude de ce nombre est démontrée.

(2) Tavernier, t. I, p. 68, etc.

Nord qui longe les monts arméniens, et où le voyageur trouve à la fois la sûreté et l'abondance.

Du reste, la division du voyage par stations fut introduite évidemment dans l'intérêt des caravanes. Chaque station, selon Hérodote, était de cinq parasanges, qui font sept à huit de nos lieues, et c'est encore aujourd'hui la mesure des journées que, selon Tavernier, les caravanes de chameaux chargés ont coutume de faire; car ces sortes de caravanes ne vont pas aussi vite que celles de chevaux (1). Du reste, si l'on considère qu'il n'y avait point de dangers à craindre dans ce voyage, on croira sans peine que de simples particuliers ou des marchands aient pu aussi l'entreprendre isolément.

La troisième branche du commerce de terre s'étendait au Nord de Babylone jusqu'en Arménie. C'était par la voie de l'Euphrate que les Arméniens transportaient leurs denrées dans cette capitale, et principalement du vin, que son territoire ne produisait pas. Hérodote fait le détail de cette navigation. Les navires des Arméniens, tels qu'il les a décrits, étaient construits entièrement comme les barques dont on se sert encore sur le Tigre, et que l'on appelle

(1) Tavernier, I, p. 99.

kilets (1). Leur coque seule était de bois; des peaux doublées de jonc en formaient les bordages, et la forme en était parfaitement ovale, de sorte que la proue ne différait pas de la poupe. On les chargeait de marchandises, et principalement de gros tonneaux de vin; puis on leur faisait descendre le fleuve, en ne les gouvernant qu'avec deux rames. Il y en avait de toute grandeur, et Hérodote dit en avoir vu qui pouvaient porter une charge de plus de cinq mille talents. Arrivés à Babylone, les marchands vendaient la cargaison ainsi que la carcasse de leur navire; mais ils en chargeaient les bordages sur des ânes qu'ils avaient embarqués au lieu du départ, et les remportaient avec eux à leur retour par la voie de terre; car ils ne pouvaient remonter le fleuve, à cause de son impétuosité. C'est ainsi que, dans nos pays, les coches d'eau qui arrivent à Vienne par le Danube ne retournent pas d'où ils sont venus, mais sont vendus dans cette ville avec les marchandises.

Si l'on se rappelle les grands ouvrages entrepris pour assurer la navigation de l'Euphrate (2),

---

(1) Hérodote, I, 194; Tavernier, I, p. 184. Porter (II, p. 259) donne une description exacte de ces barques. On y attache, selon lui, des outres remplies d'air pour les maintenir au-dessus de l'eau, et les empêcher d'enfoncer.

(2) *Voyez* p. 150 de ce volume.

on concevra facilement quelle dut être l'importance de cette navigation. Hérodote en parle comme d'une chose extraordinaire ; mais n'aurait-elle eu d'autre objet que la consommation de Babylone, un tel commerce n'aurait pas laissé que d'être fort considérable, vu la grande population de cette cité et la nature de son territoire, qui ne produisait pas, à beaucoup près, toutes les denrées nécessaires aux besoins de la vie. Elle ne pouvait tirer que du Nord, c'est-à-dire de l'Arménie, celles qui lui manquaient, et devait s'y approvisionner d'autant plus aisément, que, selon la remarque d'Hérodote, ce pays ne comprenait pas seulement les grandes chaînes de montagnes qui en occupent presque toute la surface, mais encore la Mésopotamie septentrionale, qui était renommée pour sa fertilité.

Du reste, quelque difficulté qu'il y eût à remonter l'Euphrate, surtout pour des navires construits comme nous l'avons indiqué, cette navigation n'était pourtant pas impossible, comme Hérodote a eu tort de le dire ; il est même certain qu'elle fut pratiquée, et considérée en quelque sorte comme une continuation de celle du golfe Persique. Les denrées du Midi qui arrivaient par cette mer entraient dans l'Euphrate, sur des navires qui le re-

montaient jusqu'à Thapsaque, d'où les caravanes les répandaient dans toutes les contrées de l'Asie. C'est un point dont la discussion se lie d'une manière intime avec nos recherches concernant le commerce maritime et la navigation des Babyloniens, question difficile et des plus obscures parmi celles qui appartiennent au domaine de l'antiquité. Mais nous ne pouvons y répandre quelque lumière qu'après nous être fait une idée juste de ce golfe, théâtre principal du commerce dont il s'agit.

Il suffit de jeter un coup-d'œil sur la carte pour se convaincre que le golfe Persique était destiné par sa position à servir, pour ainsi dire, de port à tout le commerce méridional de l'Asie, ou plutôt de l'Arabie et de l'Inde. Il l'emporte, par sa configuration, sur le golfe Arabique. Celui-ci est étroit et allongé comme un canal, et parsemé d'écueils et d'îles; le golfe Persique, au contraire, forme comme un bassin spacieux, presque aussi vaste que le golfe de Bothnie, et dont l'entrée, extrêmement resserrée, rompt l'effort impétueux des vagues de la mer des Indes. On n'y rencontre ni écueils, ni rochers à fleur d'eau, et ses rivages sont unis et d'un accès facile. Les fleuves qui s'y jettent sont comme autant de voies ouvertes au commerce, pour lui faciliter le transport des marchandises

dans l'intérieur de l'Asie. Dans aucune autre région, la nature n'a si bien aplani les difficultés opposées trop souvent aux travaux de l'homme; mais aussi l'histoire du moyen âge, où l'on voit briller dans cette contrée les villes d'Ormus et de Bassora, prouve que l'homme a su justifier ces vues de la nature, et les tourner à son profit. Il n'a fallu rien moins que la découverte du cap de Bonne-Espérance, qui a imprimé une nouvelle direction au commerce maritime de l'Inde, pour ôter au golfe Persique ses avantages naturels.

Les anciens prenaient pour le commencement de ce golfe l'étroite ouverture formée par les caps Makae ou Dsiulfar sur le rivage d'Arabie, et d'Harmozia ou Ormus sur la côte de Perse; de manière que le large canal qui sépare les pays d'Oman et de Kerman n'en faisait point partie. Cette ouverture a si peu de largeur, que du milieu on aperçoit distinctement les deux prolongements des côtes opposées: mais dès que l'on en sort, et à mesure qu'on avance, on voit les rivages s'écarter de plus en plus à droite et à gauche, et donner au golfe Persique cette forme ovale qu'il a sur nos cartes. Nous allons nous arrêter un moment sur ces deux rivages, et nous diriger ensuite vers les bouches de l'Euphrate. Nous aurons pour guides Strabon,

et la relation d'Arrien, empruntée par lui de Néarque, qui reconnut et décrivit toute la côte orientale (1).

Néarque partit des bouches de l'Indus avec la flotte d'Alexandre, arriva au golfe Persique, et en ayant franchi l'entrée, il rangea les côtes à droite; il vit pourtant dans le lointain le promontoire élevé de Makae ou de Dsiulfar. Après une courte navigation de vingt-huit lieues, il vint aborder à Harmozia, pays peuplé et très-fertile, où naissent toutes sortes de végétaux, à l'exception des oliviers. C'est aujourd'hui la plage d'Ormus, dont on fait le trajet en deux jours de marche (2). A l'opposite est la petite île d'Ormus, où fut bâtie la ville commerçante du même nom, sous la domination des Arabes, quoique ce nom d'Ormus, d'après la relation de Néarque, paraisse avoir déja existé avant eux. Nous lisons dans Marco-Polo que cette plage est arrosée de quantité de fleuves, dont l'un est nommé *Aramis* dans le journal de Néarque, et qu'on y trouve en abondance des dattes et des

(1) Arriani *Indica*, *Op.*, p. 19, etc. Les recherches détaillées dont je ne puis présenter ici que les résultats, se trouvent dans mon traité : *De prisca sinus Persici facie. Voyez* Commentat. Societ. Gœtting., t. XIII, p. 138, etc.

(2) Marco-Polo, *in Ramusio*, II, p. 8, 9.

perroquets, sans compter d'autres fruits et d'autres animaux différents de ceux de l'Europe. Tandis qu'on réparait les vaisseaux dans cette relâche, Néarque se rendit par terre à l'armée d'Alexandre pour lui annoncer l'heureuse arrivée de sa flotte; et le chemin qu'il prit alors est le même précisément qu'a décrit Marco-Polo, et qui était déja dans ce temps-là infesté par des hordes rapaces établies dans les montagnes des environs. A son retour, il remit à la voile, et, avançant encore dans le golfe, il aborda deux fois à la grande île d'Oaracta (appelée aujourd'hui Broct (1), fertile en blé, en vignes, en palmiers, et qui obéissait à un Perse, nommé Macènes, qui l'accompagna jusqu'à Suse. On faisait voir encore dans cette île des tombeaux d'anciens rois; ce qui prouve qu'elle avait dû être jadis indépendante, et habitée depuis un temps fort reculé. Néarque laissa à sa gauche l'île déserte d'Organa (aujourd'hui Aragan); et d'une foule d'autres éparses dans le voisinage de celle-là, il ne cite que Pylorus (aujourd'hui Malora), qu'il

(1) Je me suis servi de la carte de Delisle autant que de celle de Niebuhr, pour déterminer les noms modernes des îles. La comparaison de ces géographes avec Néarque prouve que la plupart des noms ont été défigurés par les dessinateurs grecs, et peut-être par les copistes.

trouva tout-à-fait déserte; il en désigne une autre cependant qui n'avait pas de nom (peut-être Talengo), et qui était, selon lui, consacrée à Neptune. Cette excursion terminée, il se rapprocha de la côte du Kerman, qui lui parut inhabitée, et jeta l'ancre dans l'île de Catæa (probablement celle de Keiche), qui était la limite commune au Kerman et à la Perside. Il aborda ensuite à la côte de Perse, où il descendit à un lieu nommé Ila (aujourd'hui Cailo), situé en face de la petite île de Caicandros (Androvari); il en repartit le lendemain, et visita une autre île qu'il n'a pas nommée, mais qui, d'après sa position, doit être celle de Lara, et dans laquelle il y avait une pêcherie de perles. Il vit plusieurs grands villages sur ses côtes, couvertes de palmiers et d'arbres fruitiers, et bon nombre de bâtiments amarrés sur sa rade. De là il toucha à Cogorna (Congon), situé à l'embouchure d'une petite rivière; et après avoir reconnu d'autres rivières aussi petites, qui sont tracées sur sa carte, il arriva à Hiératis (peut-être Corsiara), sur le fleuve du même nom, dont il admira les jardins et les arbres fruitiers. De cette station, et après une traversée dangereuse à travers de nombreux écueils, il parvint à l'entrée du grand fleuve Arésas (aujourd'hui Rasain), qui séparait la Susiane de la Perside,

comme il sépare encore les provinces de Fars et de Chusistan. Après quoi il rangea la côte de la Susiane, tellement hérissée d'écueils, que ses habitants avaient coutume de marquer avec de longues perches la route des vaisseaux; traversa les bouches du Choaspe, qui, dans le journal d'Arrien, portait le nom de Pasitigre; passa non loin du lac intérieur où les eaux du Tigre se jettent; et vint mouiller enfin à l'embouchure de l'Euphrate, où était située la ville commerçante de Térédon, autrement appelée Diridotis.

Nous voudrions pouvoir donner une description aussi exacte et aussi détaillée de la côte occidentale du golfe Persique : mais pour celle-ci nous ne trouvons point un autre Néarque, qui nous serve à la fois de guide et d'autorité; car ses nombreux écueils en éloignèrent de tout temps les navigateurs, qui fréquentèrent de préférence la côte opposée (1).

Toute cette plage de l'Arabie, depuis l'Euphrate jusqu'au cap Dsiulfar, est désignée par les Arabes sous la dénomination de *Hadscher* ou de *Baharein;* c'est une des contrées les moins connues de notre globe. Elle n'est ni infertile, ni dépourvue d'eau; elle abonde, au contraire, en dattes et en autres productions; mais les sables

(1) Thévenot, II, p. 298, etc.

mouvants, apportés par le vent du désert, la changent en une steppe aride, et ils encombrent la grande route qui la traverse, au point d'intercepter les communications (1). Elle est habitée aujourd'hui par les Véchabites.

Les auteurs anciens ne marquent sur cette côte si étendue qu'une seule ville, qui en devient d'autant plus importante aux yeux de l'historien; c'est celle de Gerra, près d'un golfe auquel elle donne son nom. Elle occupait la position où se trouve aujourd'hui celle de Lachsa, sous le 28e degré de latitude septentrionale, ou peut-être à quelques lieues plus au Nord, près de l'el Katif actuel. On y voit encore, au rapport d'un voyageur moderne, quelques anciens monuments en pierres, avec des inscriptions; ce n'est plus qu'une ville de chétive apparence, pourvue néanmoins de tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie, et dans le voisinage de laquelle on trouve des dattes en grande quantité (2). Nous lisons dans Strabon (3), qui lui-même a pris ces détails dans les relations des compagnons d'Alexandre, « qu'après avoir re-

(1) Busching, Asie, p. 559. Voyage d'Otter, II, p. 74.

(2) *History of Seyd Said, sultan of Mascata, by* Sheik Mansur (nom supposé) *a native of Rome.* London, 1819. Au Nord d'el Katif commence un désert dont la longueur est évaluée à vingt journées de marche.

(3) Strabon, p. 1110.

monté la côte l'espace de deux mille quatre cents stades, on arrive à Gerra, colonie de Chaldéens émigrés de Babylone; que cette ville étant située dans une contrée riche en salines, ses maisons sont construites de morceaux de sel, qu'il faut souvent mouiller pour éviter que l'ardeur du soleil ne les fasse crever; qu'elle est à deux cents stades de la mer; et que ses habitants transportent par terre les denrées et les épices de l'Arabie. » Mais Aristobule dit qu'ils allaient aussi souvent par mer à Babylone, et qu'ils poussaient jusqu'à Thapsaque, d'où leurs marchandises se répandaient partout. »

Nous trouverons bientôt occasion de nous étendre plus au long sur cette colonie de Babylone et sur son commerce.

Le reste de la côte, jusqu'au cap Makae ou Dsiulfar, n'offre rien d'intéressant que les bancs de sable, de tout temps si fameux par la pêche des perles. Ce cap Dsiulfar appartenait, selon le rapport de Néarque, à une contrée sauvage; mais le pays d'Oman, qui l'avoisine au Sud, est un des plus riches et des plus fertiles de l'Arabie, et c'est à celui-ci que le cap Dsiulfar dut l'avantage de devenir l'entrepôt du commerce de l'Orient, comme nous le verrons bientôt.

Mais il faut auparavant discuter un point aussi obscur qu'essentiel, concernant quelques îles si-

tuées près de cette côte, et dont nous ne pouvons nous dispenser de faire mention, parce qu'elles furent jadis regardées comme places principales du commerce. Dans les géographes grecs il est question de deux îles, nommées Tyrus ou Tylus et Aradus, qui se vantaient d'être la patrie des Phéniciens, et où il existait des débris de temples de ce peuple; et les poètes hébreux parlent d'une île Dédan, dont les caravanes chargées d'objets précieux allaient dans l'Arabie septentrionale.

Les géographes grecs ne s'accordent pas dans leurs données sur Tyr et Aradus. Quelle que soit donc la supposition que l'on adopte relativement à leur position, elle sera toujours sujette à difficultés. Pour nous, nous sommes intimement persuadé que ces deux îles ne sont autres que celles que l'on nomme aujourd'hui Baharein. Nous exposerons les preuves favorables à notre opinion que l'on peut déduire des noms et de la position que leur donnent les auteurs grecs, sans taire les objections que l'on pourrait y opposer.

Les principales autorités à consulter sont Strabon et Pline, qui, tous deux, ont puisé dans des écrivains plus anciens. Le premier assure (1):

(1) Strabon, p. 1110; Pline VI, 28. Ce dernier appelle

« Qu'en avançant au-delà de Gerra vers le Sud, on arrive à deux îles, Tyr et Aradus, où l'on trouve des temples phéniciens, et dont les habitants prétendent que les villes phéniciennes du même nom sont leurs colonies : que la traversée d'une de ces îles jusqu'à Térédon (Diridotis, à l'embouchure de l'Euphrate) se fait en dix jours, et en un seul jour par la voie de terre, en partant du cap Makae. » Il résulte aussi du rapport de Strabon que c'est au Sud de Gerra qu'il faut chercher ces îles. On ne peut guère fixer avec certitude à quelle distance elles étaient du golfe de Gerra; mais ici Pline vient à notre secours : « Tylos, dit-il, est éloigné de cinquante milles (environ quinze lieues) du golfe de Gerra. » Cette indication convient justement aux îles Baharein, qui se trouvent précisément à la même distance de ce golfe, appelé aujourd'hui *Lachsa* ou *el Katif*. Ainsi les dix journées par mer que l'on mettait, selon Strabon, à faire le trajet depuis l'embouchure de l'Euphrate jusqu'à ces îles ne présentent point de contradiction; car, quoique la distance ne soit que de soixante à soixante-dix milles, il est dit que Néarque, en naviguant le long de la côte orientale, mit beaucoup plus de temps à la parcourir.

Arad le petit Tylos, qui, selon lui, est éloigné de dix milles du grand Tylos. (XII, 11.)

La position de Tyr et d'Aradus pourrait donc paraître suffisamment établie par ces deux auteurs, si le texte de Strabon ne présentait une difficulté; car il ajoute « que de ces îles jusqu'à Makae (ou jusqu'à l'entrée du golfe Persique), on ne comptait qu'un jour de navigation. » Mais il s'est trompé s'il a voulu parler des îles Baharein, puisque, d'après son assertion, il faudrait les chercher dans le groupe des îles d'Ormus, ce qui contredirait visiblement le passage de Pline.

Les relations des compagnons d'Alexandre, qui, par son ordre, allèrent reconnaître la côte occidentale de l'Arabie, nous fournissent encore des variantes (1). On lit dans ces relations « qu'il y avait deux îles en dehors de l'embouchure de l'Euphrate. La première, située non loin de cette embouchure, à une distance de cent vingt stades, était couverte d'une épaisse forêt, et remarquable par un temple d'Artémise, environné d'habitations. Elle était remplie de chèvres et de chevreuils que personne ne tuait, et elle reçut d'Alexandre le nom d'*Icarus*. » La situation de cette petite île, en face des bouches de l'Euphrate, est assez clairement déterminée pour en conclure que ce n'est pas une de celles dont parlent Strabon et Pline. C'est peut-être la même

(1) Arrien, VII, 20.

que Niebuhr indique sur sa carte, sous la dénomination de Bubean; mais toutes ces localités ont tellement varié depuis la jonction de l'Euphrate et du Tigre, qu'on ne peut en rien affirmer.

« La seconde île, est-il dit dans les mêmes relations, n'était éloignée de l'Euphrate que d'une distance qu'on pouvait franchir, par un vent favorable, en vingt-quatre heures. Cette île, nommée Tylos, était grande, peu montueuse et peu boisée, et fertile en fruits délicieux. » Voilà donc un autre Tylos, différent, par sa position, de celui de Strabon et de Pline. C'est vraisemblablement le Cathema (1) de nos cartes modernes, placé au 44e degré de longitude, et au 29e de latitude Nord. Mais tout ce passage ne prouve guère autre chose, sinon qu'on a transporté mal-à-propos le nom de Tylos ou Tylus à cette dernière île; et il n'a d'ailleurs de garant qu'un certain Archias envoyé par Alexandre pour explorer Tylos et l'Arabie, mais qui n'eut pas le courage d'aller plus loin que l'île dont il est ici question, et prétendit que c'était celle de Tylos. Cette transposition de noms est déja constatée

(1) Cette île est indiquée sur la carte de Delisle, mais elle est omise sur celle de Niebuhr.

par un ancien grammairien, lequel rapporte qu'Arrien avait pris Anata pour Tylos (1).

Il suit de tout ce qui précède : 1° que le nom de Tylos fut donné par méprise à plusieurs îles du golfe Persique; 2° que les deux îles de Tylos et d'Aradus, où existaient des traces des Phéniciens, sont, d'après les renseignements des anciens auteurs, celles de *Baharein;* et nous pensons qu'aucun critique n'hésitera de préférer ces renseignements positifs à des notions incertaines.

A ces preuves géographiques s'en joint encore une autre tirée du nom même des lieux. La plus petite des îles Baharein a conservé son ancienne dénomination d'*Aradus*, car elle est encore aujourd'hui appelée Arad (2). Cette observation doit être d'un grand poids aux yeux de ceux qui connaissent l'invariabilité des appellations asiatiques.

Il reste encore à déterminer quelle est aujourd'hui l'île de Dédan des Hébreux. La solution de cette question fort importante pour le commerce ancien, découle naturellement des indications consignées dans les géographes orien-

---

(1) Stephan. *de Urb.* v. Τυρος. L'île d'Anata n'est plus connue. Serait-ce un nom corrompu de Cathema ?

(2) *Voyez* la carte de Niebuhr.

taux, d'après lesquelles Dédan ne peut être qu'une des îles *Baharein*, ou celle de *Cathema*, située un peu plus au Nord (1). Une détermination plus exacte n'est pas rigoureusement nécessaire, vu que ces différentes îles sont assez voisines l'une de l'autre, et qu'en général, tout ce que les Grecs et les Hébreux rapportent des îles de Tyr, d'Aradus et de Dédan, convient également aux îles du golfe de Gerra, et à celles de Baharein.

S'il faut en coire un voyageur moderne (2), il existerait encore plusieurs lieux sur les côtes du golfe Persique, dont les noms décéleraient une origine phénicienne ; tels sont : Sido-

---

(1) Les preuves dont l'exposition serait déplacée ici, se trouvent dans Assemani, *Bibl. Orient.*, tom. III, part. II, p. 560, 564, 604, 744. Les difficultés ne viennent pas seulement du manque de cartes, mais aussi de la variété et de la confusion des noms. *Dadein* ou *Dédan* s'appelle quelquefois *Dirin;* nom d'où s'est formé celui de *Dehroon*, donné à une des îles Baharein dans la carte de Delisle. S'il en était ainsi, Dédan ne serait pas Cathema, comme le prétend Assemani, mais bien l'île que nous venons d'indiquer. La ressemblance des noms, qui est un guide certain quand il s'agit de comparer la géographie ancienne de l'Asie avec la moderne, justifie suffisamment notre opinion.

(2) Dr. Seetzen dans sa *Correspondance mensuelle de Zach*, septembre 1813. *Voyez* l'Appendice.

doma, sur le rivage oriental; et, sur le rivage opposé, dans le pays d'Oman, une ville nommée Szur (Tur, Tyr), que Niebuhr appelle Sur, et qu'il cite comme un bon port (1); ces dénominations, en effet, sembleraient prouver que les Phéniciens eurent des colonies non-seulement dans les îles, mais encore sur la terre ferme. Niebuhr a connu et décrit un autre port, qu'il appelle Tur, lequel est placé à l'entrée du golfe de Suez (2).

Il fallait donner ces notions géographiques sur le golfe Persique, avant d'aborder la question relative à son ancienne navigation, pour la solution de laquelle nos lecteurs voudront bien se reporter aux temps antérieurs à la domination des Perses, c'est-à-dire à la période de l'empire babylonico-chaldéen (3); car cette navigation éprouva sous les Perses de grands changements, comme nous le montrerons bientôt.

On peut déja inférer des prédictions d'Isaïe, que les Babyloniens eurent aussi, au temps de

---

(1) Sous le 25e degré de latitude septentrionale, Niebuhr, *Description de l'Arabie*, p. 307. Il admet aussi un autre Sur, auprès de Mascate, à 22 degrés et demi de latitude septentrionale.

(2) Niebuhr, vol. I, p. 259.

(3) Dans la période de 630 à 550 avant J.-C.

leur puissance, une navigation maritime. « Ainsi parle Jéhovah, votre libérateur, dit ce prophète (1): C'est pour vous que j'ai envoyé à Babel, que j'ai renversé tous les obstacles, et abattu les Chaldéens, qui, dans leurs vaisseaux, ont coutume de se livrer à l'allégresse. » Description pittoresque d'un peuple qui n'est pas moins fier de ses flottes que de ses ports et de ses remparts! Mais des passages encore plus positifs des anciens auteurs grecs, méritent de fixer notre attention. Eschyle, en faisant l'énumération des peuples qui forment l'armée du grand roi, dit (2):

« La riche Babylone envoie une armée composée de divers éléments, des capitaines à la tête de ses vaisseaux, et des troupes d'arbalétriers. »

---

(1) Isaïe, XLIII, 14, d'après la traduction de Michaelis Celle de Gesenius est différente : « C'est à cause de vous que j'ai envoyé à Babel, que je chasse tous les fugitifs, et que je fais retourner les Chaldéens aux vaisseaux, rendez-vous de leur joie. » A quoi il ajoute en note : « Les fugitifs sont les peuples qui affluent dans la ville commerçante de Babel (lesquels, par conséquent, diffèrent des Chaldéens), et qui, lors de l'invasion des ennemis, se réfugient dans les vaisseaux, rendez-vous de leur joie, de leur allégresse ou de leur tumulte; car ces vaisseaux, instruments de la puissance et de la richesse de Babel, étaient ordinairement remplis d'un peuple joyeux. »

(2) Eschyle. *Pers.*, V, 54, 55.

Les relations de ces anciens auteurs, quelquefois opposées entre elles, s'accordent toutes en ce point, que Babylone recevait les denrées précieuses du Midi, les produits de l'Arabie et de l'Inde par le golfe Persique. Cela suffit pour nous mettre à même de tracer la marche et les dernières limites de ce commerce, ou d'établir du moins, sur ce sujet, une hypothèse qui approche de la vérité.

De toutes ces relations, celle de Strabon sur Gerra et Tylos, mérite surtout d'être examinée (1). Selon lui, Gerra était une colonie chaldéenne, c'est-à-dire de Babylone. Il paraîtrait cependant, d'après ce qu'il ajoute, que, fondée par des émigrés chaldéens, ce fut à une révolution politique dont nous ignorons les causes, ou peut-être à une colonie de prêtres, plutôt qu'au développement du commerce, qu'elle dut sa fondation; mais c'est ce qu'il importe peu de savoir, lorsqu'il est constaté que cette colonie devint une ville de commerce florissante, et qu'elle demeura toujours en rapport avec Babylone. Nous n'avons pas de donnée positive sur l'époque de sa fondation; mais les contemporains d'Alexandre en parlent déja comme d'une ville riche et commerçante, d'où il résulte que sa pé-

(1) Strabon, p. 1110.

riode brillante coïncide avec l'époque de ce conquérant.

Les Gerréens, selon Agatharchide, étaient un des peuples les plus riches du monde (1); et ces richesses, ils les devaient au négoce des denrées de l'Arabie et de l'Inde, qu'ils transportaient par caravanes dans l'Occident, ou par mer à Babylone; car, s'ils habitaient un pays stérile, ils étaient voisins de l'Arabie-Heureuse, patrie de l'encens et d'autres parfums, dont on faisait à Babylone une immense consommation (2).

Ces denrées précieuses étaient portées à Babylone en si grande quantité, qu'elle excédait infiniment les besoins de cette capitale, d'où on en expédiait par l'Euphrate jusqu'à Thapsaque, et de là dans toute l'Asie occidentale (3). Babylone était donc l'entrepôt de ces denrées sur l'Euphrate; mais il y en avait un autre sur le Tigre, qui était la ville d'Opis, située à quelques lieues au-dessus de Bagdad, près

---

(1) Agatharchides, *De rubro mari in geogr. min. Hudson*, I, p. 60.

(2) Dans le seul temple de Bel ou de Bélus, les Chaldéens employaient chaque année, suivant Hérodote I, 183, pour mille talents d'encens.

(3) Strabon, l. c. passage tiré d'Aristobule.

de la muraille dite des Mèdes, frontière et boulevart de la Babylonie. Les Gerréens avaient poussé jusque-là leur navigation dès les temps les plus reculés, quoique les Perses, par des raisons que nous développerons tout-à-l'heure, eussent cru devoir la troubler (1) ; et leur entrepôt fut sans doute la ville d'Opis, d'où leurs marchandises pouvaient s'écouler, par la voie des caravanes, dans l'intérieur de l'Asie (2).

Gerra avait encore, selon Strabon, l'avantage d'être située dans une contrée où le sel abondait. Nous ferons voir, en parlant de l'Afrique, combien un tel avantage était précieux pour les pays où, comme en Arabie, il y avait disette de cette denrée. Nous ignorons jusqu'à quel point Gerra tira parti de cette richesse naturelle, par le moyen de son trafic; mais il est à croire qu'elle ne négligea pas de profiter des ressources que lui offrait un produit aussi lucratif.

Le terrible désert qui séparait cette ville des pays fertiles de l'Asie, lui servait, pour ainsi dire, de barrière contre les attaques des peuples conquérants qui les ravageaient. En général, les ré-

(1) Strabon, p. 1074; Arrien, VII, 7.

(2) Strabon, p. 1075, Opis est appelé par cet auteur, l'*emporium* (ἐμπόριον), c'est-à-dire le marché du commerce des pays d'alentour.

volutions de l'Asie ne réagirent que faiblement sur l'Arabie. Mais si la position de Gerra la mettait à l'abri des conquérants, elle ne pouvait la défendre contre la concurrence de marchands avides, avec qui elle était obligée de partager son riche commerce. Les déserts de sable de l'Arabie n'avaient pas empêché les Phéniciens de trouver le chemin des côtes occidentales et des îles du golfe Persique. Ils choisirent, parmi celles-ci, Tylos ou Dédan, et Aradus, pour y former des établissements. Ce n'était pas tant les produits naturels de ces îles qui les y attiraient, que le trafic qu'ils y faisaient avec l'Inde orientale. Ces produits, cependant, ne laissaient pas de leur être fort avantageux. Le principal était sans contredit la pêche des perles. On sait que les plus belles perles se trouvent dans le golfe Persique, et sur les rivages de Ceylan. Le coquillage qui les produit abonde sur presque toutes les îles du golfe Persique, mais le banc le plus considérable est celui qui s'étend le long de sa côte occidentale, depuis les îles Baharein jusque près du cap Dsiulfar (1). Néarque fait mention, dans son journal, de cette ancienne pêcherie de perles (2). Il ne parle, à la vérité,

(1) *Voy.* la carte de Niebuhr.

(2) Arrien, *Ind. Op.*, p. 194.

que de la petite île de Catæa, sur le rivage oriental, parce qu'il ne vit pas la côte d'Arabie ni les îles adjacentes; mais il est facile de concevoir que, si des îles d'une médiocre étendue et à peine habitées étaient fréquentées par les pêcheurs de perles, à plus forte raison l'esprit actif et commerçant des Phéniciens ne pouvait laisser échapper les trésors que les îles plus grandes renfermaient.

Un des derniers voyageurs anglais qui ont exploré ces contrées, nous apprend combien la pêche des perles y est abondante. « Il n'y a peut-être pas de pays, dit Morier (1), où se trouve une plus grande quantité de perles. Tout le fond de la mer est rempli de coquillages. L'île de Baharein (Tylos) est regardée comme le banc le mieux fourni, ainsi que celle de Karek. Cette pêche est suivie aujourd'hui avec moins d'ardeur, depuis que les marchés des Anglais ont été transportés à Ceylan : son marché principal est actuellement à Mascate, ville de l'Arabie-Heureuse, d'où la plus grande partie des perles est portée à Surate. Les perles du golfe Persique sont jaunes ou blanches; on porte ces dernières dans l'Asie-Mineure et à Constantinople, où on en vend beaucoup pour le sé-

(1) Morier, *First Voyage*, p. 53, etc.

rail. La perle de Ceylan s'effeuille; celle du golfe Persique est dure comme le rocher. Les plus grosses perles se trouvent au fond de la mer; les plongeurs vont les prendre ordinairement à douze ou quinze brasses de profondeur. » Mais en voilà assez sur ce sujet; les détails où nous venons d'entrer doivent suffire pour donner une idée de l'importance du commerce des perles dans les temps les plus éloignés.

Un autre produit de ces îles, le coton, dut contribuer encore à y attirer les Babyloniens. Il y avait à Tylos, selon Théophraste, de si grandes plantations de cotonniers, qu'une partie de cette île en était, pour ainsi dire, toute couverte (1). Des relations modernes nous apprennent que le coton vient encore actuellement sur la côte orientale de l'Arabie (2). Il est fort probable que les plantations de Tylos furent le résultat du commerce avec l'Inde, véritable patrie du coton. Ce que Tylos en recueillait ne devait pas suffire aux besoins des fabriques de Babylone; mais tout ce qu'elle fournissait à cette capitale était

(1) Théophraste, *Hist.*, pl. IV, 9; Pline, XII, 10, 11. Selon Théophraste, le petit Tylos, ou Aradus, était encore plus riche en cotonniers que la grande île du même nom.

(2) Otter, *Voyage*, II, p. 74.

d'autant plus estimé, qu'on n'était pas obligé d'aller le chercher au loin, et que le transport s'en faisait sans difficultés.

Quelques passages comparés d'Hérodote et de Théophraste nous font conjecturer que Babylone tirait encore de cette île un troisième produit qui, quelque insignifiant qu'il paraisse, ne doit pas être omis dans ce chapitre. Hérodote, en décrivant le luxe des Babyloniens, dit qu'ils avaient coutume de porter une canne élégamment façonnée et ciselée, représentant quelque emblème (1). Nous voyons, dans Théophraste, que le bois de ces cannes venait de Tylos. « Il croît, dit-il (2), dans cette île, un arbre qui fournit les plus belles cannes. Elles sont bigarrées et tachetées comme la peau du tigre, et extrêmement lourdes; mais elles se cassent lorsqu'elles frappent quelque matière dure. » Cette courte description ne suffit pas, à la vérité, pour nous mettre à même de déterminer scientifiquement l'espèce de cet arbre; mais elle suffit pour nous faire présumer qu'il ne s'agit pas du bambou, qui n'a ni cette pesanteur, ni cette dureté.

Ces divers produits, cependant, étaient bien peu de chose en comparaison d'un autre qui semblait

(1) Hérodote, I, 195.

(2) Théophr., *Hist.*, pl. V, 6.

spécialement affecté au sol de l'île de Tylos. Nous avons déja remarqué ailleurs que Babylone manquait absolument d'arbres de haute futaie, si on en excepte le dattier et le cyprès, peu propres l'un et l'autre à la construction des vaisseaux. Les côtes du golfe Persique en étaient aussi dénuées, et cette pénurie de bois eût été un obstacle insurmontable à la navigation des Babyloniens, si l'île de Tylos ne leur en eût fourni les matériaux nécessaires. Théophraste (1) assure que cette île produit un bois dont on se sert pour construire des navires; à quoi Pline le naturaliste ajoute que les compagnons d'Alexandre le firent connaître les premiers à la Grèce. Ce bois peut long-temps résister sous l'eau à la putréfaction, car il s'y conserve deux cents ans et au-delà; mais hors de l'eau il se corrompt plus vite. Cette description incomplète nous laisse, il est vrai, dans l'incertitude sur l'espèce et le nom de cet arbre (qui est peut-être le fameux bois de tihk des grandes Indes), mais elle n'en mérite pas moins notre attention, en ce qu'elle est, en quelque sorte, une preuve de l'ancienne navigation du golfe Persique, et qu'elle contribue à nous faire comprendre comment des vaisseaux partis de Tylos pouvaient entreprendre ces voyages loin-

(1) Théophraste, l. c. Pline, XVI, 41.

tains, dont nous aurons bientôt occasion de parler.

Gerra et Tylos étaient donc bien certainement les principaux débouchés du commerce babylonico-phénicien; mais il y avait encore, à l'entrée du golfe Persique, un entrepôt des denrées méridionales. Ormus, devenu depuis si fameux, n'existait pas encore, quoique le nom en fût déja connu. A sa place était le cap Makae ou de Dsiulfar. Néarque, qui ne fit que reconnaître ce cap, affirme (1): « Qu'au rapport de ses compagnons, lesquels connaissaient bien les lieux, il y avait un entrepôt de cannelle et d'autres denrées de même espèce, qui de là étaient transportées chez les Assyriens, c'est-à-dire à Babylone. Il ajoute que la contrée voisine du cap était déserte et sauvage. » Ce qui est digne de remarque, c'est que la ville de Tur, sur la côte d'Oman, soit située précisément dans le voisinage du cap Makae. Sans vouloir établir une hypothèse sur de simples appellations, nous penchons à croire, d'après les données historiques, que ce Tur devait être une colonie phénicienne, et l'entrepôt du commerce d'épices dont il est parlé dans Néarque.

Un tel entrepôt, placé à l'entrée du golfe Per-

(1) Arrien, *Ind. Op.*, p. 190.

sique, réveille naturellement dans l'esprit l'idée d'une navigation plus ancienne, et semble fortifier les indices que nous avons déja donnés d'un commerce avec l'Inde dont ce golfe était le point de départ.

Au nombre des marchandises que Tyr recevait par ce golfe, on peut compter l'ivoire, l'ébène et la cannelle (1). Les deux premiers de ces articles, il est vrai, appartiennent à l'Éthiopie aussi bien qu'à l'Inde (2); mais il est contre toute vraisemblance que les habitants de la côte orientale de l'Arabie allassent les chercher en Éthiopie, lorsque l'Inde était beaucoup plus près d'eux, et plus favorable d'ailleurs au commerce.

Une autre question qui nous reste à résoudre, est celle de savoir où il faut placer la patrie de la cannelle (*cinnamomum*), denrée déja fort recherchée et estimée chez les peuples de l'antiquité (3).

---

(1) Ézéchiel, xxvii, 15.

(2) Hérodote, III, 114.

(3) La cannelle est l'écorce du *laurus cinnamomum*, arbre d'une hauteur et d'une grandeur moyennes, et du *laurus cassia* (variété du même genre, qui donne une cannelle plus grossière). *Voy.* sur cette épice, Thunberg, *Anmerkungen über den Zimmet, auf Ceylon gemacht, in den neuen Abhandlungen der Schwed. Akad.* (Observations sur la cannelle, faites à Ceylan, dans les nouveaux traités de l'Académie suédoise.) Tom. I, p. 53.

Les recherches des naturalistes modernes ont suffisamment démontré que la cannelle ne se trouve aujourd'hui que dans l'Inde orientale. Sa principale patrie est Ceylan; et c'est de là que nous vient la meilleure. Il est de fait que le cannellier croît dans l'île de Ceylan, sur les côtes de Décan et dans les îles de l'Inde orientale; mais qu'on le chercherait en vain en Arabie et en Afrique (1).

Quelques géographes grecs plus récents, et entre autres Strabon, parlent de cette précieuse écorce comme d'un produit indigène de l'Arabie (2); mais ils n'en parlent que par ouï-dire; et, comme c'était de l'Arabie que l'on recevait la cannelle, il est probable que cette circonstance fut la cause de leur méprise. Nous ajouterons aux recherches faites sur ce sujet par d'autres écrivains (3), une seule observation: c'est que les deux auteurs les plus anciens qui aient fait mention de la cannelle, Hérodote et Jérémie, s'expliquent de manière à confirmer son origine indienne. « Pourquoi, est-il dit dans Jérémie (4), me faites-vous venir de l'encens de Saba, et de la cannelle des contrées

(1) Thunberg, l. c.
(2) Strabon, p. 1124.
(3) Beckmann, *Ad Antig.*, p. 86.
(4) Jérem., vi, 20.

éloignées? » Si le prophète eût considéré cet aromate comme originaire de l'Arabie-Heureuse, il n'aurait pas fait cette distinction. Hérodote (1) s'exprime dans le même sens. Il avait bien appris, dit-il, des Phéniciens que la cannelle passait par l'Arabie; mais il ne put jamais s'informer d'eux de quel pays on la tirait, ni quelle était sa patrie véritable. Tout ce qu'il en put savoir, c'est qu'elle venait du pays où Bacchus avait été élevé, c'est-à-dire de l'Inde. Le voile mystérieux dont on enveloppait le point de départ et l'itinéraire de ce commerce, prouve suffisamment que les peuples qui en étaient maîtres, le cachaient alors avec autant de soin que, dans un temps plus rapproché de nous, l'ont fait les Hollandais.

Il n'était pas possible cependant qu'un si grand commerce demeurât toujours inconnu. Ce fut Hérodote qui, le premier, en découvrit les traces, lesquelles conduisirent enfin à la presqu'île en-deçà du Gange, et même à Ceylan.

Cet historien, en parlant du lieu d'extraction de la cannelle, ne manque pas de citer encore une tradition fabuleuse, et de répéter ce qu'on lui avait raconté, que c'était une espèce de grands oiseaux qui apportait cette écorce dans ses nids, où on allait la prendre par un stratagème

(1) Hérod., III, 111.

dont il rend compte. Cette tradition des *oiseaux de cannelle* s'est conservée dans toute l'antiquité, et se retrouve diversement modifiée chez la plupart des auteurs anciens les plus dignes de foi (1). Retracée il y a plus de vingt siècles par le père de l'histoire, qui la tenait des Phéniciens, elle fut encore débitée à Ceylan, il y a peu d'années, à un écrivain moderne aussi exact que véridique, et à qui l'on doit les meilleurs renseignements sur la manière de recueillir l'épice dont nous parlons (2). Les habitants de cette île racontèrent au voyageur Thunberg que la bonne cannelle vient toujours sans culture, et que les arbres qui la produisent sont propagés par les pies de Ceylan, lesquelles mangent les baies mûres de ces arbres, mais n'en digèrent pas les noyaux, qu'elles sèment dans les bois; et que c'est pour cette raison que ces oiseaux ont toujours été respectés dans cette île, où il est expressément défendu de les tuer. D'autres voyageurs assurent la même chose des pigeons (3). Les Anglais tuèrent à Tanna un pigeon qui tenait dans son bec une noix muscade.

---

(1) Ces passages se trouvent réunis dans BECKMANN, *Ad Antig. de Mirabil.*, p. 84.

(2) THUNBERG, l. c.

(3) FORSTER, *Voyage round the World*, II, p. 332.

Une autre marchandise précieuse, que le commerce babylonien tira de l'Inde dès les temps les plus reculés, fut la perle de Ceylan. Il serait difficile d'en douter, lorsque, dans les passages où il est question de la pêche des perles dans le golfe Persique, il est parlé aussi de celle de l'Inde. Néarque fait l'observation que, sur les côtes de ce golfe, on pêche les perles de la même manière que dans le golfe indien (1). On sait, d'ailleurs, que dans l'Inde, la pêche des perles la plus considérable se fait sur la côte Sud-Ouest de la presqu'île en-deçà du Gange, entre Ceylan et le cap Comorin, ce qui rend plus probables encore les communications qui durent exister jadis entre cette contrée et Babylone.

Enfin l'ancien nom de Ceylan, *Taprobane*, fut connu de bonne heure dans l'Occident, et dès le temps de l'expédition d'Alexandre; mais les plus anciennes traditions de cette île offrent cette demi-obscurité qui enveloppe ordinairement les fables des pays situés aux extrémités de l'Orient (2).

---

(1) Arrien, *Ind. Op.*, p. 194. Il est même dit ailleurs, p. 174, que suivant la tradition des Indiens, Hercule aurait été le premier fondateur de la pêche des perles. Cette tradition ne semble-t-elle pas indiquer que les Phéniciens participèrent à cette pêche?

(2) Pline, VI, 22.

On fut très-long-temps incertain si Taprobane était une île ou un grand continent, et s'il fallait y placer nos antipodes. Les compagnons d'Alexandre ne semblent pas avoir donné sur ces questions les éclaircissements nécessaires, si l'on en juge d'après ceux que nous a laissés Strabon, lequel puisa dans leurs relations. On n'en peut dire autant de Ptolémée (1). Celui-ci adopte, à la vérité, la fausse idée de ses devanciers sur la grandeur de l'île, à laquelle il attribue une longueur de douze degrés et demi, sur une largeur de trois degrés; mais il connaît du moins sa forme, ses côtes, ses villes, ses fleuves et ses ports, et jusqu'à son ancienne capitale *Maragrammum*, située sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui Candi. Il est donc évident qu'il y eut une époque dans l'antiquité, où Ceylan fut connue aussi bien qu'elle l'a été de nos jours, sous la domination hollandaise, et nous pouvons répéter la question que nous avons déja faite au sujet de l'Arabie intérieure (2) : « Cette époque serait-elle celle des Phéniciens, et Ptolémée aurait-il puisé dans les relations anciennes? S'il en était ainsi, quel vaste développement avait dû prendre le commerce des Phéniciens dans les pays de l'Inde! »

---

(1) Ptolémée, VII, 4.

(2) *Voy.* page 125 de ce volume.

Quoi qu'il en soit, il n'en reste pas moins prouvé que Ceylan et les côtes voisines de la terre ferme furent anciennement le rendez-vous du commerce maritime de l'Inde. Mais quel était le peuple en possession de ce commerce? Les Indiens venaient-ils dans le golfe Persique? ou les navigateurs de ce golfe allaient-ils chercher les denrées de l'Inde? Cette dernière supposition est la plus probable, puisque les Chaldéens et les Phéniciens participèrent tour à tour à ce trafic. « Les enfants de Dédan exploitaient ton commerce, et se dirigeaient vers de grands pays qui leur donnaient en échange la corne, l'ivoire, l'ébène (1). »

La situation géographique pourrait déja faire conjecturer que ces grands pays étaient ceux de l'Inde, si le nom de ces denrées indiennes ne suffisait pas pour le démontrer. Le passage ci-dessus nous apprend aussi la manière dont se faisait ce commerce, et la marche qu'il suivait. Les enfants de Dédan, qui habitaient les îles du golfe de Gerra, portent des marchandises phéniciennes dans l'Inde, où ils les échangent contre les produits du pays. Ils retournent ensuite dans leur patrie; et c'est alors que se rassemblent, sur les côtes d'Arabie, voisines de Gerra, ces

(1) Ézéchiel, xxvii, 15.

caravanes de Dédan, dont parle Isaïe (1), qui se rendent par le désert à Babylone ou dans les villes maritimes de la Phénicie.

Résumons tout ce qui précède, et posons les principaux faits :

1° On ne peut nier que, long-temps avant la domination des Perses, il n'y eût dans le golfe Persique une navigation qui ne se bornait pas à cette mer, et qui s'étendait jusqu'aux pays les plus lointains.

2° Ces pays étaient Ceylan et les côtes occidentales de la presqu'île en-deçà du Gange; et les principales échelles de cette navigation étaient le port de Crocola, à l'embouchure de l'Indus, où s'embarqua Néarque (aujourd'hui Kurachi), ville de treize mille habitants, qui fait un grand commerce (2), et celui de Barygaza (Beroach). La proximité de ces pays dut faciliter le voyage de l'un à l'autre, voyage que favorisaient encore les vents moussons, lesquels à intervalles réguliers conduisent et ramènent les vaisseaux.

3° Cette navigation était pratiquée par les Babyloniens, et surtout par les Phéniciens établis sur les côtes orientales de l'Arabie et dans les îles Baharein, où ils trouvaient le bois néces-

(1) Isaïe, xxi, 13.

(2) Pottinger, *Travels*, p. 333, 342.

saire à la construction de leurs vaisseaux; elle était pratiquée aussi par les Arabes, peuple de tout temps navigateur, lesquels allaient chercher les denrées de l'Inde, qu'ils portaient à Babylone ou dans les villes commerçantes de la Phénicie, d'où elles se répandaient de tous côtés.

Enfin 4° les principaux objets de ce commerce étaient l'encens d'Arabie, les épices de la presqu'île en-deçà du Gange, la cannelle de Ceylan, l'ivoire, l'ébène, les pierres fines, et les perles du golfe Persique et de l'Inde. Ce sont là du moins les marchandises dont parlent les historiens; mais comme nous manquons d'une liste complète des articles de cet ancien commerce, nous sommes disposés à croire qu'ils ont omis une foule d'objets curieux et utiles que l'on offrait aux étrangers qui allaient visiter ces contrées.

Mais sous la domination des Perses la navigation du golfe Persique eut à lutter contre beaucoup d'obstacles. Les Perses n'étant pas un peuple navigateur, craignaient toujours qu'une flotte ennemie ne vînt les insulter et dévaster leurs fertiles provinces (1). Cette crainte paraît fondée, lorsque l'on considère la position de Babylone et de Suse, les métropoles de leur empire et

(1) Strabon, p. 1075.

l'entrepôt des tributs de tant de peuples, situées l'une sur l'Euphrate, l'autre sur le Choaspe, uni avec le Tigre par un canal (1), et où l'on pouvait arriver par ces deux fleuves navigables. Il n'aurait pas même fallu pour les attaquer de ce côté-là une grande puissance maritime, telle que nous nous la représentons aujourd'hui, mais seulement quelques escadres de pirates déterminés comme les Normands du moyen âge; et il y en avait un grand nombre dans le golfe Persique. Qu'auraient pu opposer les Perses à une descente de ces forbans? Le pillage et la destruction de leurs capitales en eût été la suite inévitable; et leur empire même aurait pu être renversé.

Pour se mettre à l'abri de ce danger, ils résolurent de rendre l'entrée du Tigre, d'où l'on passait dans le Choaspe, entièrement inaccessible à la navigation; et les efforts, le temps et les dépenses que leur coûta l'exécution de ce dessein prouvent combien il leur tenait à cœur. Ils construisirent, de distance en distance, des barrages en pierres de taille, qui interrompaient le niveau du fleuve, et d'où les eaux tombaient par une chute plus ou moins élevée. Alexandre, qui voulait favoriser le commerce et la naviga-

(1) Arrien, VII, 7.

tion, donna ordre à son retour de l'Inde, de débarrasser le fleuve de ces barrages (1). Mais sa mort prématurée ne lui permit pas de les voir entièrement détruits, et peut-être en subsiste-t-il encore quelques-uns. Tavernier (2) rapporte qu'à la distance d'une journée de marche au-delà de Mosul sa barque toucha une digue qui traverse le Tigre d'une rive à l'autre. Cette digue, qui a deux cents pieds de large, retient les eaux du fleuve, et les fait tomber d'une hauteur de plus de quinze aunes. Elle est bâtie en grosses pierres qui, par le laps du temps, sont devenues plus dures que le roc. Les Arabes disent que la construction en fut ordonnée par Alexandre-le-Grand, pour dériver les eaux du fleuve; d'autres prétendent que ce fut Darius qui la fit faire pour empêcher ce conquérant de pénétrer par le fleuve dans son empire. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage mériterait encore de fixer l'attention, quand même il n'appartiendrait pas à l'architecture des anciens Perses, comme étant

(1) Strabon, l. c. Si j'osais contredire une assertion aussi formelle que celle de Strabon, je me permettrais d'avancer que, selon toute vraisemblance, ces digues ne furent bâties que pour retenir les eaux du fleuve, et prévenir les débordements.

(2) Tavernier, I, p. 185.

le plus avancé que l'on ait bâti en remontant le fleuve (1).

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans ces entraves apportées à la navigation du golfe Persique les causes de la décadence où elle était déja tombée du temps d'Alexandre-le-Grand. Cette décadence même était le fruit de la politique des rois de Perse, et ne doit nullement diminuer l'idée que nous nous sommes faite de la brillante période qui l'avait précédée, sous l'empire babylonico-chaldéen. Un peuple, qui n'est pas navigateur, attache toujours moins de prix au commerce d'outre-mer. Il est juste pourtant d'avouer que les Perses ne gênèrent que la navigation du Tigre, et qu'ils laissèrent libre celle de l'Euphrate; de sorte que si Babylone, sous leur domination, vit restreindre le cercle de son commerce maritime, elle ne fut jamais obligée d'y renoncer entièrement.

---

(1) Il est certain néanmoins, d'après Strabon, que ces constructions s'étendirent jusqu'à Opis; il était de la plus grande importance pour les Babyloniens que cette place commerçante ne demeurât pas sans défense.

TROISIÈME SECTION.

SCYTHES.

CHAPITRE PREMIER.

APERÇU GÉOGRAPHIQUE DES PEUPLADES SCYTHES.

« Avec toi sont Gomer et Thogarma, vers l'aquilon, et toutes leurs troupes! Tu mènes à ta suite un grand cortége de nations. »

ÉZÉCHIEL, XXXVIII, 6.

L'ASPECT du grand plateau de l'Asie centrale, de ces steppes immenses qui s'étendent depuis la chaîne du mont Taurus jusqu'à celle de l'Altaï, n'offre pas les mêmes beautés que les fertiles provinces de l'Asie méridionale. Ces

vastes plaines, dénuées d'arbres et de cultures, et couvertes d'herbes sauvages, sont aussi monotones que les tentes des hordes errantes qu'on y voit camper avec leurs troupeaux. Mais l'influence que ces peuplades exercèrent de tout temps sur les destinées du genre humain, nous fait un devoir de leur donner place dans cet ouvrage, à côté des anciens Perses, leurs contemporains.

Le nom de *Scythes* est aussi vague dans l'ancienne géographie que ceux de Mongols et de Tartares dans la géographie moderne. Tantôt il désigne un seul peuple distinct et isolé; tantôt il s'applique indifféremment à toutes ces tribus nomades établies au Nord de la mer Caspienne et de la mer Noire, et jusque dans le cœur de l'Asie. La même incertitude règne aussi dans la dénomination de leur patrie; car on donne le nom de Scythie au pays habité par le peuple scythe proprement dit, comme on le donne aussi à toutes ces contrées diverses qui forment aujourd'hui la Mongolie et la Tartarie. C'est dans cette acception plus étendue que nous prendrons les noms de Scythie et de Scythes.

Il n'est pas étonnant que des peuples qui n'ont pas de domicile fixe, et qui mènent une vie errante, quittent pour le moindre sujet le sol où ils n'habitent qu'en passant, et fassent

des excursions d'une contrée à l'autre. Ces changements de résidence doivent les premiers attirer l'attention de l'historien de ces peuples, et lui imposer la nécessité de partir d'un point fixe et d'une époque déterminée, s'il ne veut pas que son travail soit peu conforme, et peut-être contraire à la réalité des faits. Cette nécessité lui paraît bien plus évidente, lorsqu'il essaie de réunir sous un même coup-d'œil tous les peuples nomades de l'Asie centrale. Dès les temps les plus reculés, on voit des émigrations périodiques de ces peuples de l'Orient à l'Occident; leurs vastes pays ont été, pour ainsi dire, la fabrique du genre humain. Plus on remonte loin dans l'histoire des temps primitifs, plus on peut s'assurer que c'est de ces pays que l'Europe a reçu ses premiers habitants; et si l'on redescend vers une époque plus rapprochée de nous, on retrouve encore dans ces mêmes pays le foyer des révolutions les plus mémorables. C'est de ce point de vue que nous allons tracer le tableau des Scythes et de la Scythie, pour lequel nous emprunterons peu de chose à Ptolémée et à Pomponius Méla, parce que les écrivains antérieurs à ces deux géographes nous semblent mériter plus de confiance (1).

(1) L'étude des anciens peuples du Nord, d'après Ptolé-

Notre seul guide sera donc un écrivain contemporain, Hérodote (1), qui dans le quatrième

---

mée, est une des plus difficiles que présente l'histoire. Ce n'est que par le travail de GATTERER *Sur l'origine des Finnois, des Lettoniens et des Slaves*, inséré dans les commentaires de la société de Gœttingue (vol. XI, XII), que ce chaos a été un peu débrouillé. Nous citerons principalement de ce travail le 1er traité *de Sarmatica Letticorum populorum origine*. D'utiles éclaircissements ont encore été donnés par MANNERT, *Géographie ancienne*, et par RENNEL, *Geography of Herodotus*.

(1) Hérodote n'alla pas seulement jusqu'à Olbia, mais il vit encore une partie du pays des Scythes (IV, p. 81), et recueillit autant de renseignements sur ces peuplades que sur les Grecs du royaume de Pont. Il est certain qu'il explora ces contrées avec beaucoup de soin, et qu'il rapporta fidèlement tout ce qu'il avait vu ou entendu. Je tiens donc rigoureusement aux mesures et aux distances qu'il a données. Nous ne pouvons plus décider jusqu'à quel point les unes et les autres sont exactes; mais nous risquons bien plus de nous tromper, si nous les rejetons, au lieu de les admettre. Les diverses relations de l'expédition de Darius en Scythie reposaient sur des traditions recueillies dans ce pays même. Sur quoi je m'empresse de reconnaître avec l'excellent biographe d'Hérodote, DAHLMANN, *Forschungen aus der Geschichte* (Recherches historiques, II, p. 159, etc.), que ces peuples ont exagéré beaucoup cette expédition, en faisant arriver le roi des Perses avec toute son armée jusqu'au Wolga, pour y bâtir des forts. Mais il ne faut pas oublier cependant que l'armée de Darius avait une nombreuse cavalerie légère, qui put et dut même avancer dans toutes les directions,

livre de son ouvrage a décrit les steppes immenses qui joignent l'Europe à l'Asie. Ce grand historien, quand il parle de ces contrées, semble être dans son pays même; il connaît tous les peuples qui les habitent, leurs mœurs, leur manière de vivre, leurs coutumes, leur parenté; il trace le cours de leurs fleuves, il décrit géographiquement les steppes d'Astrakan et de l'Ukraine. C'est dans son histoire que se montrent pour la première fois les ancêtres des Lettoniens, des Finnois, des Turcs, des Germains, des Calmoucks; il y est question aussi des chaînes de l'Oural et de l'Altaï, quoiqu'elles ne soient pas nommées; et on y lit enfin des traditions fabuleuses sur la Sibérie, qui tout incroyables qu'elles paraissent, ont été cependant vérifiées dans la suite des temps.

Hérodote, dans sa description, commence par les pays européens en-deçà du Don ou Tanaïs, c'est-à-dire par la Nouvelle-Ukraine; marche dans

---

puisque les Scythes reculaient toujours. A quelles distances les troupes des Cosaques ne s'éloignent-elles pas aujourd'hui des armées russes régulières! Ce n'est pas que je prétende que l'avant-garde de Darius ait poussé jusqu'au Wolga, ni que je veuille fonder sur les anciennes traditions une distinction qu'elles n'indiquent pas; je la propose seulement comme un moyen plus simple d'expliquer ces mêmes traditions.

laquelle il faudra le suivre, pour observer nous-même plus d'ordre et de méthode dans notre narration. Il divise ces pays selon le cours des fleuves, qui sont réellement les lignes de démarcation les plus sûres, pour des contrées habitées par des peuples nomades; tous ces fleuves ont été reconnus tels qu'il les a décrits, à l'exception de quelques-uns qui coulent à travers les steppes, et qu'il a crus plus grands qu'ils ne le sont (1).

Exact à fixer les localités, il ne l'est pas moins à distinguer les peuplades qui sont véritablement scythes de celles qui descendent d'autres tribus. Le séjour qu'il assigne aux Scythes pro-

---

(1) Les principaux de ces fleuves sont : l'Ister ou le Danube, le Tyras ou le Niester, qui reçoit encore aujourd'hui, près de son embouchure, le nom de Tyral; l'Hypanis ou le Bog, qui se jette dans le Dnieper ou Borysthène, avant son embouchure dans la mer Noire. Entre le Borysthène et le Tanaïs ou le Don, qui tombe dans la mer d'Azoff (*Palus Mæotis*), Hérodote place trois fleuves secondaires, le Pantikapès, l'Hypakyris et le Gerrus, dont le premier est douteux, et les deux autres n'existent pas, du moins tels qu'il les a décrits. MANNERT, *Géography*, IV, p. 31; RENNEL, p. 57. Ces inexactitudes n'influent que sur la ligne de démarcation de quelques tribus scythes établies entre le Borysthène et le Don, mais ne dérangent en rien celle des autres peuples reculés plus au Nord, et au-delà du Don.

prements dits, est le pays compris entre le Danube et le Tanaïs (1), autour duquel résidaient plusieurs autres peuples. Les Scythes, ou Skolotes, nom sous lequel on les désignait dans leur langue, n'avaient pas toujours habité ces pays. Leurs anciennes traditions les faisaient venir de l'Est. Pressés par les Massagètes, ils avaient passé l'Araxe, s'étaient jetés sur les Cimmériens, et les ayant vaincus, s'étaient emparés de leur demeure (2). De là, ils avaient fait de temps à

---

(1) Les limites qu'Hérodote donne à la Scythie sont : au Sud, le rivage de la mer Noire, depuis l'embouchure du Danube jusqu'aux *Paludes Mœotides* (qu'Hérodote appelle *Mœotides*); à l'Est, le golfe Persique et le Don ou Tanaïs, jusqu'aux sources du lac Ivan; au Nord, une ligne tirée du lac Ivan jusqu'à un autre lac d'où sort le Tyras (ou Niester), c'est-à-dire, jusqu'au bras septentrional de ce dernier lac dans le cercle de Sombrow en Gallicie, vers le 49e degré de latitude; car c'est ce lac qu'Hérodote (IV, 51) place comme frontière entre les Scythes et les Neures, dont les habitations étaient situées sous le 50e degré; et à l'Ouest enfin, une ligne partant de ce lac et aboutissant au Danube : limites qui donnent à la Scythie la forme d'un parallélogramme irrégulier. Hérodote, IV, 101.

(2) Hérodote, IV, 11, 12. Nous passons sous silence les autres traditions fabuleuses concernant les nations scythiques. L'Araxe, dont Hérodote parle en cet endroit, ne peut être que le Wolga. Nous avons déja remarqué ailleurs que cet auteur ne désigne pas toujours sous ce nom un seul et même fleuve,

autre des irruptions dans l'Asie méridionale, et dans une dernière expédition contre les restes des Cimmériens, avaient même vaincu les Mèdes, environ 70 ans avant Cyrus, subjugué toute l'Asie-Mineure, qu'ils gardèrent vingt-huit ans, et poussé leurs excursions jusqu'aux frontières de l'Egypte, dont le souverain Psammétique fut obligé de leur payer une rançon (1).

Nous allons parler maintenant de toutes les peuplades qui étaient désignées sous le nom générique de Scythes. Nous les présenterons séparément, et d'après les rapports qui les liaient entre elles. Nous fonderons la délimitation géographique de leurs pays sur le cours des fleuves qui les arrosaient, ce qui nous paraît le meilleur moyen d'éviter les erreurs ou les méprises. Notre sujet sera facile et clair, tant qu'il sera borné au voisinage de la mer Noire; et ce n'est qu'à mesure que nous avancerons vers le Nord, qu'il s'enveloppera d'obscurité.

La côte septentrionale de la mer Noire n'é-

---

mais qu'il le donne encore à beaucoup d'autres qui se trouvent à l'Est de la mer Caspienne; probablement, parce que cette dénomination était synonyme du mot fleuve.

(1) Hérodote, I, 103, 106. C'est la fameuse invasion des Scythes, que Michaelis et Schlözer ont démontré être la même que celle des Chaldeens.

tait bordée que de colonies grecques, parmi lesquelles la plus grande était Olbia sur le Borysthène, dont elle a quelquefois porté le nom.

Nous avons déja dit ailleurs que ces diverses colonies, filles de la même métropole, devaient leur origine à la puissante ville de Milet, et qu'elles étaient toutes situées à l'embouchure des grands fleuves; au-delà de ces colonies, les Grecs en établirent beaucoup d'autres; il y en eut jusque dans la Crimée, à Panticapée, et sur le bord le plus reculé de la mer d'Azoff, où des marchands de Milet se fixèrent, près des bouches du Tanaïs (1).

Dans leur voisinage étaient les habitants de la Tauride, qui occupaient la plus grande partie de cette presqu'île, à laquelle ils avaient donné leur propre nom (2). La mythologie grecque

---

(1) Des controverses récemment élevées ont répandu de nouvelles lumières sur toutes ces villes, et principalement sur celle d'Olbia. *Voy.* Raoul-Rochette, *Antiquités grecques du Borysthène Cimmérien*, Paris, 1822; M. le conseiller aulique P. de Köppen, *Alterthümer am Gestade des Pontus* (Antiquités sur les rives du Pont), Vienne, 1823; et M. le conseiller d'État de Köler, *Zwei Aufschristen von Olbia* (deux Inscriptions d'Olbia), Saint-Pétersbourg, 1822, etc. Nous reviendrons sur ces divers ouvrages, en parlant des colonies grecques.

(2) Hérodote, IV, 99.

nous les montre comme des hommes cruels, adonnés à des coutumes barbares, telles que les sacrifices humains, qui se pratiquaient encore au temps d'Hérodote (1). « Ils vivent de la guerre et de brigandage », dit cet historien. L'origine de ce peuple n'est pas connue; mais il est très-probable que c'était un reste des Cimmériens, épargné ou chassé par les Scythes (2); car les conquérants les plus féroces n'exterminent pas tout-à-fait une nation. Comme il ne reste plus de traces des Cimmériens dans leur ancienne patrie, nous ne pouvons, faute de renseignement précis, parvenir que par conjecture à déterminer leur nouvel asyle.

A côté de ces habitants de la Tauride, étaient encore des tribus scythiques, répandues sur les deux rives du Dnieper, et à l'Est de ce fleuve, au-dessus de la ville d'Olbia, le peuple des Callipèdes, mélange de Scythes et de Grecs (3). Ceux-ci, installés dans des habitations fixes, s'étaient livrés à l'agriculture, de même que les Alazons, leurs voisins, dont il faut chercher l'ancienne demeure dans les contrées où le Dnieper et le Bog s'approchent le plus l'un de

(1) Hérodote, IV, 103.
(2) Gatterer, l. c., p. 140.
(3) Hérod., IV, 17.

l'autre. Les tribus établies au-dessus de celles-ci, et confondues sous le nom commun de Scythes agriculteurs, avaient embrassé également ce genre de vie (1). Mais elles cultivaient la terre, moins pour jouir elles-mêmes de ses fruits, que pour trafiquer du blé qu'elles récoltaient.

Ces dernières s'avançaient, il est vrai, assez loin vers l'Ouest; mais les principales d'entre elles ne résidaient qu'à l'Est du Dnieper, entre ce fleuve et celui du Tanaïs.

« Quand on a franchi le Borysthène, dit Hérodote (1), on entre immédiatement dans une région boisée, après laquelle on arrive chez des Scythes agriculteurs que les Grecs appellent Borysthénites, mais qui se donnent eux-mêmes le nom d'Olbiopolites. »

Nous ignorons s'il existe encore des traces de cette région boisée. Quelques anciennes cartes portent le nom de forêt Noire, dans ce même endroit où fut placée jadis la forêt dont parle Hérodote. Mais d'après les renseignements que nous avons recueillis de plusieurs voyageurs, cette forêt a disparu; et il n'en reste plus que le souvenir, qui s'est conservé dans les traditions populaires de la contrée. Les bois ne commencent aujourd'hui

(1) Hérod., l. c.
(2) *Ibid.*, IV, 18.

qu'aux rives du Don (1). Des voyageurs modernes affirment que le sol de ce vaste pays, habité par des colonies d'Allemands, de Grecs et d'autres peuples, est très-favorable à l'agriculture. Il s'y trouve partout de riches prairies qu'on peut facilement changer en terres labourables; et depuis le Don jusqu'au Danube, depuis la Pologne jusqu'à la mer d'Azoff, on y rencontre presque de toutes parts une terre grasse et fertile, propre à toutes les plantations (2).

Selon la description d'Hérodote, le pays habité par ces Scythes agriculteurs s'étendait, à l'Est, d'Olbia jusqu'au Pantikapès, qui se jette dans le Borysthène en traversant la région boisée (espace équivalent à trois journées de marche); et sa longueur, dans la direction du Nord, était de onze journées de navigation sur le Borysthène. Si le Pantikapès est la Desna, comme le prétend Gatterer, la contrée boisée d'Hérodote se prolongerait jusqu'à Kiew; le pays des Scythes agriculteurs commencerait en ce cas au

(1) La forêt commence aux rives du Don près de Tcherkask, s'étend en ligne droite jusqu'à l'horizon, et aboutit au Dnieper près de Tchernigow au 52e degré 45 minutes de latitude Nord; là on entre dans une steppe qui se prolonge jusqu'à la mer Noire, et dans laquelle on aperçoit beaucoup de collines tumulaires. PORTER, *Travels*, I, 3, 29.

(2) *New Russia, by Miss* HOLDERNESS; London, 1823.

confluent de la Desna et du Dnieper, et s'étendrait au Nord jusqu'auprès de Mohilew, sur le Dnieper, au 54e degré de latitude septentrionale (1). Mais j'ai peine à croire que le Pantikapès soit le même fleuve que la Desna; car il ne paraît pas que la contrée boisée se soit prolongée autant vers le Nord, ni qu'il y eût entre le Dnieper et la Desna une distance de trois journées de marche. Je crois donc qu'il faut prendre le Pantikapès pour un des fleuves plus méridionaux qui se jettent dans le Dnieper, tels que la Sula ou le Psol. Dans cette dernière supposition, il faudrait porter la limite du pays des Scythes agriculteurs

(1) M. de Koeppen, l. c., p. 12, note 2, me reproche d'avoir un peu trop agrandi du côté du Nord la Scythie d'Hérodote en l'étendant jusqu'à Mohilew. Il ajoute qu'elle ne s'étend que jusqu'aux *Tumuli* méridionaux du gouvernement de Kursk, où par des circonstances toutes particulières commence encore à présent une nouvelle race, s'il est vrai que le Russe du Midi diffère de celui du Nord par son langage et par ses mœurs. Il est douteux pourtant que ces *tumuli* soient une limite bien positive, tandis que celle de Mohilew paraît indiquée naturellement par la position du Pantikapès, et par les onze journées de navigation sur le Dnieper. Si, comme je le crois, la rivière de Psol est l'ancien Pantikapès, l'opinion de M. Koeppen sur la frontière Nord-Ouest de la Scythie s'accorde avec la mienne; mais je persiste à croire, d'après le témoignage d'Hérodote (IV, 101), que la frontière Nord-Est de ce pays s'étendait jusqu'au 54 ou 55e degré de latitude Nord.

jusqu'aux environs de Kiew, par 50 degrés de latitude Nord. Nous bornerons là nos recherches sur la délimitation précise de ces différentes localités. Il suffit de savoir, pour l'intelligence de cet ouvrage, qu'il est ici question du pays situé entre le Dnieper et le Don, et que les Scythes laboureurs occupaient la partie occidentale de ce pays. De l'autre côté du Pantikapès, commençait le pays des Scythes nomades qui n'ensemençaient ni ne labouraient leurs terres. Ce pays est une steppe dépourvue de bois, et qui se prolonge vers l'Orient, à une distance de quatorze journées de marche, jusqu'au fleuve Gerrus et jusqu'à la contrée du même nom, où sont les tombeaux des rois Scythes (1).

Au-delà de ce fleuve était la horde régnante des Scythes, appelés royaux; leur pays s'étendait au Sud jusqu'au lac Méotis et jusqu'à la ville de Cremni, et à l'Orient jusqu'au Don, qui de ce côté sert de limite à toute la Scythie.

Hérodote cite encore au-delà de ce même fleuve Gerrus d'autres peuplades, voisines

(1) Hérodote, IV, 19. Le pays de Gerrus devait être fort éloigné de l'embouchure du Dnieper, vu qu'on n'y arrivait qu'après avoir navigué pendant quarante jours sur ce fleuve (IV, 52), mais je ne saurais fixer la distance parcourue dans ce voyage fait en remontant le Dnieper. On ignore où se trouvent les ruines des tombeaux des rois scythes.

des Scythes à l'Ouest et au Nord, et formant des tribus à part. C'étaient, outre les Tauriens et les Grecs établis au Sud de la Scythie, les Agathyrses, les Neures, les Anthropophages et les Mélanchlènes. Les Agathyrses qui étaient les plus éloignés vers l'Ouest, habitaient près de la rivière Maris (Marosch)(1), qui s'écoule dans le Danube, et occupaient par conséquent une partie de la Transylvanie et du Bannat de Témeswar.

Ce peuple était fort riche; il avait en abondance de l'or qu'il tirait probablement des monts Krapacks, et dont il fabriquait ses ustensiles. L'exploitation de ce métal ne dut pas lui coûter beaucoup de peine, car il est probable qu'à l'exemple de tant d'autres peuples, il le tirait du sable charrié par les eaux des fleuves.

Au centre des pays qui forment aujourd'hui la Pologne et la Lithuanie, Hérodote place les habitations des Neures (2), bornées, d'un côté,

---

(1) Hérodote, IV, 48, 100, 104. Ce passage nous servira pour déterminer les demeures des autres peuples dont nous allons parler. On ne peut assez s'étonner de voir Hérodote (I, 48, 49) si bien informé au sujet des fleuves secondaires qui se jettent dans le Danube inférieur. Il ne lui aurait guère été possible d'avoir à cet égard des renseignements si exacts sans les relations soutenues des Grecs du Pont avec les habitants des monts Krapacks.

(2) *Ibid.*, IV, 17.

par les monts Krapacks et par le lac où le Niester prend sa source (1), de l'autre par le Dnieper. Une foule innombrable de serpents s'étant répandue autrefois dans ce pays, les Neures forcés de le quitter, s'étaient réfugiés chez les Budins à l'Orient du Don, mais ils étaient depuis rentrés dans leur patrie (2).

Bornée à l'occident par le territoire de ces deux peuples, la Scythie l'était au Nord par les habitations des Anthropophages et des Mélanchlènes, dont elle était pourtant séparée par un désert (3).

---

(1) Hérod. IV, 51. Cet auteur connaît le cours entier de tous les fleuves compris entre le Danube et le Don, à l'exception du Dnieper, sur lequel il ne rougit pas d'avouer son ignorance. (IV, 53).

(2) C'est ainsi que Gatterer explique le passage d'Hérodote, IV, 105, en traduisant ἐς ὅ πιεζόμενοι « *tant qu'ils furent molestés* » qu'on rendait autrefois : « *étant molestés à un point* ». Gatterer lève ainsi toutes les contradictions apparentes de ce passage d'Hérodote avec celui du livre IV, chap. 21, et fait cesser toute discussion sur la patrie des Neures et des Budins. (*Voyez* les commentateurs d'Hérodote et Mannert.) Schweighæuser ad. h. l., traduit ἐς ὅ par « *ad extremum* », par la raison qu'Hérodote n'emploie jamais ces mots dans l'acception de *quamdiù*. Mais il ajoute que les Neures revinrent dans leur pays, dès qu'il fut débarrassé des serpents. Quelque interprétation que l'on adopte, les limites données au pays des Neures (Hérod., IV, 51) n'en demeurent pas moins certaines.

(3) Hérod., IV, 18, 20.

Le premier de ces peuples réside aujourd'hui dans le gouvernement de Smolensk; l'autre dans le voisinage de Moskou. Ces noms d'Anthropophages et de Mélanchlènes n'étaient pas ceux de leurs tribus, mais leur avaient été donnés à cause de leurs mœurs et de leurs coutumes. Hérodote remarque expressément qu'ils ne faisaient point partie de la famille des Scythes; et il ne nous apprend leur vrai nom que dans un autre endroit de son récit, où il les appelle Bastarnes (1).

Ces Bastarnes étaient une branche du tronc des Germains, laquelle, selon toute apparence, avait occupé jadis les pays des Scythes, et en avait été chassée par d'autres peuples.

Ainsi, Hérodote est le premier auteur qui nous fasse connaître nos aïeux tels qu'ils furent dans les plus anciens temps, lorsqu'ils se couvraient encore de peaux d'animaux et qu'ils se nourrissaient de chair humaine.

La Scythie se termine au Tanaïs, du côté de l'Est, et au-delà de ce fleuve habite une nation non moins remarquable que les Scythes, c'est-à-

---

(1) Gatterer, l. c., p. 148. Il suffira de comparer Hérodote avec Strabon, pour se convaincre que les noms d'Anthropophages et de Mélanchlènes donnés à ce peuple, leur venaient des Grecs.

dire celle des Sarmates (1). « Quand on a passé le Tanaïs, on ne rencontre plus de Scythes, mais on entre dans un pays habité par les Sarmates, qui, à partir des Palus-Méotides, s'étend à quinze journées de marche vers le Nord. Ce pays est entièrement dépourvu de toute espèce d'arbres. » Il résulte de ce passage de l'historien que la patrie des Sarmates était la steppe qui sert aujourd'hui de demeure aux Cosaques du Don, et peut-être aussi une partie de celle d'Astrakan. Comme quinze journées d'Hérodote équivalent à une distance d'environ cent trente lieues, cette steppe devait se prolonger jusqu'au 48e degré de latitude Nord, et finir au point où le Don et le Wolga se rapprochent le plus l'un de l'autre. Cependant la langue des Sarmates était un dialecte dérivé de celle des Scythes; et cette nation, selon la tradition fabuleuse, aurait dû son origine à un mélange des Scythes avec les Amazones.

Au-dessus des Sarmates demeurait un peuple fort remarquable, les Budins (1). Leur pays était couvert d'épaisses forêts. Ils étaient fort nombreux, et ils avaient les yeux bleus et les cheveux roux. On remarquait dans leur pays une ville dont les murs, les maisons et les temples

(1) Héród., IV, 21. Il les appelle Σαυρομάται.
(2) *Ibid.*, IV, 108.

étaient de bois. Chacun de ses côtés avait trente stades de long. Les habitants de cette ville, les Gélons, pour la plupart Grecs d'origine, s'y étaient retirés des villes commerçantes de la côte, et parlaient un langage moitié scythe et moitié grec. Les Budins, au contraire, avaient un idiome à eux et un genre de vie particulier; ils étaient nomades et vivaient de la chasse, tandis que les Gélons cultivaient la terre, et se nourrissaient de ses fruits. Ils différaient aussi entre eux pour la couleur. A la vérité, les Grecs donnaient quelquefois aux Budins le nom de Gélons; mais c'était à tort qu'ils confondaient ces deux nations.

Ainsi le pays des Budins commençait là où finissait la steppe des Sarmates, c'est-à-dire dans le gouvernement de Saratof; mais Hérodote ne dit pas jusqu'où il s'étendait du côté du Nord ou de l'Est; on peut supposer néanmoins qu'il était assez vaste, puisque Hérodote donne aux Budins les épithètes de grands et de puissants; et si l'on admet seulement qu'il égalât en étendue celui des Sarmates, on trouvera qu'il devait occuper les gouvernements actuels de Pensa, de Simbirsk, de Kasan, peut-être même une partie de celui de Perm, et se terminer dans le voisinage de la branche méridionale de l'Oural.

On sait que ces provinces sont encore aujourd'hui hérissées de forêts et de chênes, vastes magasins de l'architecture navale des Russes; ce qui s'accorde parfaitement avec ce que dit Hérodote, que les Budins habitaient d'épaisses forêts, qui n'étaient pas alors aussi éclaircies qu'à présent. On ne trouve plus, il est vrai, le lac dont cet historien fait mention, mais il faut remarquer qu'il le décrit comme une espèce de marais, et nous observerons ailleurs qu'à la place où il devait être, sont aujourd'hui des marécages, qui recevant quantité d'eaux à certaines époques, transforment le pays en un vaste lac : ce qui nous fournira en même temps un motif naturel d'émettre notre opinion sur les établissements des Grecs en ces lieux, et sur les causes qui les y amenèrent.

L'extrémité septentrionale du pays des Budins (1) touche à un désert, dont la longueur est de sept journées de marche. Lorsqu'on a franchi ce désert et qu'on tourne vers l'Orient, on rencontre les Thyssagètes, peuple nombreux, indépendant, et vivant de la chasse. Dans le même pays, et à côté des Thyssagètes, habite un autre peuple, les Jyrkes, menant le même genre de

(1) Hérod., IV, 23.

vie. Ils guettent le gibier, en grimpant sur des arbres, ou ils le poursuivent avec des chevaux et des chiens. Ces chevaux sont dressés à se coucher sur le ventre, afin de paraître plus petits. A l'Est de ce peuple, réside encore une colonie d'émigrés Scythes (*Scythæ exsules*), venus du pays des Scythes royaux.

Ainsi nous fixons la limite septentrionale des Budins au 54e degré de latitude ; et si nous y ajoutons le désert de sept journées de marche ou de cinquante-cinq lieues, nous parvenons au gouvernement de Wiatka vers le 56e degré de latitude. Tournant ensuite à l'Est pour visiter les Thyssagètes et les Jyrkes, le pays où nous entrons ne peut être que le gouvernement de Perm, voisin des monts Ourals. Hérodote, en effet, assure positivement que ce peuple des Thyssagètes était nombreux ; nous sommes donc en droit de supposer qu'il devait occuper tout le gouvernement de Perm, et s'étendre même au-delà du côté du Septentrion. Pour ce qui regarde les Jyrkes, qui, ainsi que nous l'avons déja dit, habitaient le même pays, il paraîtrait, en calculant d'après l'ordre suivi par notre auteur, qu'ils en occupaient la partie orientale, qu'ils étaient même répandus dans le voisinage de l'Oural, et peut-être jusque dans l'intérieur de ces montagnes. Nous reviendrons encore sur les Jyrkes dans le chapitre suivant,

où nous essaierons de donner quelques éclaircissements sur ce peuple, en même temps que sur les émigrés Scythes.

Hérodote (1) poursuit en ces termes : « A partir des habitations de ces Scythes, le pays qui auparavant était uni et plat, devient inégal et montueux. » Nous devons nous guider sur cette indication, et chercher l'ancienne demeure de ces peuples sur la partie occidentale de l'Oural; et comme il est dit aussi que les limites de leur pays s'étendaient jusqu'au pied de ces montagnes, et peut-être même dans leur intérieur, nous sommes portés à conclure qu'elles touchaient aux frontières de la Sibérie (2).

Le pays montagneux et pierreux qui vient ensuite, ne saurait être le sujet de la moindre contestation. C'est la chaîne des monts Ourals, qui part de la mer Caspienne et se prolonge jusqu'à la mer Glaciale.

« Après un assez long trajet dans ce pays pierreux (3), on arrive chez un peuple nommé les Argippéens, établi au pied de hautes montagnes.

---

(1) Hérod., IV, 23.

(2) Gatterer, l. c., p. 128, fait dériver le nom de Jyrkes du fleuve Irgis, qui coule à l'Orient de l'Oural, et se jette dans le lac d'Acsacal.

(3) Hérod., l. c.

Ceux-ci ont tous, hommes et femmes, la tête chauve dès leur jeunesse, le nez épaté et de grosses mâchoires. Leur habillement est semblable à celui des Scythes, mais leur idiome est différent. D'après les données physiologiques de notre auteur, on ne saurait être indécis sur le peuple dont il est ici question, et l'on y reconnaît aisément les Calmoucks, branche principale de la famille des Mongols. Ces peuples, au rapport d'Hérodote, font leur nourriture ordinaire des fruits d'un arbre nommé *ponticum*, lequel est de la grosseur d'un figuier. Le fruit de cet arbre est semblable à une féve enveloppée dans sa cosse. Dès qu'il est parvenu à sa maturité, ils le mettent dans des sacs, d'où il découle un jus noir et épais qu'ils appellent *aschy*, et qu'ils mangent quelquefois seul, et quelquefois mêlé avec du lait. Le résidu pétri fait d'excellents gâteaux. Ce fruit est probablement la merise (*prunus padus*, L.), dont les Calmoucks se nourrissent encore aujourd'hui presque de la même manière : ils en font cuire les baies noires dans du lait, les pressent ensuite dans une passoire, et en forment une masse épaisse, qu'ils appellent *moisun chat*. Un petit morceau de cette masse délayée avec de l'eau, fournit une soupe nourrissante et d'assez bon goût (1). Les tentes

(1) NEMNICH, *Dictionnaire polyglotte d'Histoire naturelle*,

de ce peuple étaient alors, comme aujourd'hui, de feutre blanc. Mais ils ne connaissaient pas encore l'usage de ces appuis artificiels dont ils sont pourvus maintenant (1). Ils les tendaient en hiver sur un arbre (2), et les pliaient en été pour vivre en plein air. La horde qu'Hérodote a connue, ne paraît pas avoir été des plus riches; elle errait avec ses troupeaux dans les mêmes pays où elle habite encore, et où le défaut de bons pâturages ne lui permettait d'élever qu'un petit nombre de brebis.

« Nous voici parvenus, continue Hérodote (3), au terme le plus reculé des pays que l'on peut connaître, parce que c'est jusqu'ici seulement que se portent les caravanes des Scythes et des Grecs parties des villes commerçantes du Pont. Personne ne peut dire avec certitude quel est le pays qui se trouve au-delà des Argippéens; car ce peuple en est séparé par une chaîne de hautes montagnes inaccessibles qu'on n'a jamais

---

s. v. *Prunus Padus*, L. Selon Wassili Michailow (Riga, 1804), on fait aussi avec ce fruit une boisson enivrante; Elphinston, p. 471.

(1) Pallas, l. c., I, p. 111.

(2) Ceci n'est qu'un malentendu, qui provient vraisemblablement de ce que ces sortes d'appuis avaient la forme d'arbres, car on sait qu'il n'y a pas d'arbres dans le désert.

(3) Hérodote, IV, 24, 25.

franchies. Les Argippéens, il est vrai, prétendent qu'il se trouve par-delà ces montagnes, des hommes aux pieds de chèvres, et plus loin encore d'autres hommes qui dorment six mois de l'année. Mais ce ne sont là que des fables, auxquelles je ne crois nullement. »

Ces montagnes inabordables où se termine le pays des Argippéens, ne sont autres évidemment que la chaîne de l'Altaï qui borne la Sibérie méridionale, et qui paraît ici pour la première fois dans l'histoire, mais encore sans nom, de même que l'Oural. La tradition des hommes aux pieds de chèvres est un de ces contes que l'on a tant de fois débités sur les habitants de contrées lointaines, nommément de la Sibérie. Quant aux hommes qui dorment six mois de l'année, on a dû reconnaître facilement dans cette fable une lueur de vérité, depuis que l'on sait que les contrées polaires ont régulièrement une nuit de six mois, éclairée seulement par la lune et les aurores boréales. C'est ce que les anciens ignoraient, et cette ignorance justifie suffisamment le doute circonspect d'Hérodote.

Le pays situé à l'Est des Argippéens, poursuit le même historien (1), est habité, comme on sait, par les Issédons. Il est d'usage, chez ce peuple, que

(1) Héron., IV, 25.

lorsqu'un homme perd son père, les parents tuent un certain nombre de brebis, mêlent la viande de ces animaux avec la chair hachée du défunt, et mangent le tout en commun (1). Mais le crâne du mort est nettoyé et doré, et devient pour eux une sorte d'idole, à laquelle ils offrent tous les ans des sacrifices. Du reste ils passent pour civilisés, et les femmes chez eux règnent aussi bien que les hommes.

Bien que l'auteur grec ne donne pas de renseignements positifs sur les demeures de ce

(1) Quelque incroyable que paraisse cette coutume, on la retrouve cependant chez les Battas dans l'île de Sumatra. Ces insulaires racontèrent eux-mêmes au Dr Leyden, qu'ils mangent fréquemment leurs plus proches parents devenus vieux et infirmes : ce qu'ils font moins par un goût naturel, que pour obéir à un précepte religieux. Lorsqu'un homme de ce pays se fait vieux et qu'il sent affaiblir ses forces, il engage lui-même ses parents à le manger, dans la saison où le sel est à meilleur marché. Il monte d'abord sur un arbre, autour duquel se rangent ses enfants avec ses plus proches parents, lesquels le secouent en chantant : « La saison est venue où le fruit est mûr et où il faut l'abattre. » Après quoi le vieillard descend de l'arbre, ses parents le tuent et le mangent dans un repas solennel. Sous tout autre rapport, les Battas sont dépeints, de même que les Issédons, comme un peuple civilisé. Leyden in *Asiat. Research.* IX, p. 202. Il est à remarquer qu'Hérodote (III, 99) rapporte absolument la même chose d'un autre peuple indien, les Padéens.

peuple nomade, il ne nous est pas difficile de les déterminer. Elles commençaient dans l'intérieur de la grande Mongolie, séjour actuel des Songares, et se terminaient à l'ancienne *Serica*, dont les habitants ne semblent avoir été qu'une de ses branches (1). Les Grecs avaient connu le nom de ce peuple long-temps avant Hérodote, par un poème épique, attribué à un certain Aristée de Proconnesus (2).

« Au Nord des Issédons (3) on trouve, au dire de ce peuple même, des hommes borgnes appelés en langue scythe Arimaspes, et les griffons gardiens de l'or. Les Scythes ont appris ce fait des Issédons; et nous, nous le tenons des Scythes. »

Nous avons déja parlé du pays fabuleux des griffons, et prouvé qu'il était situé plus au Sud des montagnes qui bordent la petite Bucharie. Mais comme les montagnes aurifères de l'Asie

---

(1) Ptolémée place les Issédons dans la *Serica*.

(2) Ce poème, intitulé Ἀριμάσπια, contenait les plus anciennes traditions de l'Orient et du Nord de l'ancien monde. Le poète prétendait avoir voyagé chez les Issédons, et on débitait sur son compte une foule de fables (Hérod., IV, 13-15). Il vivait environ deux cents ans avant Hérodote; et on voit par ce que rapporte celui-ci de ce poète épique, à quel temps reculé dut remonter le commerce des colonies grecques du Pont-Euxin avec l'Asie orientale.

(3) Hérod., IV, 27.

Digitized by Google

orientale s'étendent vers le Nord autant que vers le Sud, il était naturel que la tradition qui s'y rapportait se répandît également dans l'une et l'autre direction; et cette fable des Arimaspes et des griffons qui gardaient l'or d'une contrée située au nord des Issédons, contribue encore à fortifier l'opinion que nous avons émise dans notre introduction, que les mines d'or de l'Asie méridionale furent connues dès la plus haute antiquité.

Nous allons suivre maintenant notre historien dans ses courses à l'Orient de la mer Caspienne et du lac Aral; et c'est ici, bien plus encore que dans le Nord, que nous aurons lieu d'admirer ses connaissances géographiques. Aucun des écrivains postérieurs, ni même des géographes modernes, n'a recueilli des notions aussi exactes sur les tribus nomades de ces contrées. La plupart de ces tribus se tenaient dans la grande Bucharie; on essaierait en vain de fixer la position du domicile de chacune d'elles, qui dut changer plus d'une fois dans les vicissitudes de leur vie errante; mais on ne risque pas d'ailleurs de les confondre, puisqu'on les connaît déja par la liste des peuples tributaires de Darius, et qu'on les a vues paraître avec leurs armes et leurs costumes dans la grande armée de Xerxès.

Les vastes plaines de la grande Bucharie ou de

la Tartarie, à l'Est de la mer Caspienne, furent de tout temps le séjour favori des peuples nomades. Les uns étaient attirés vers les places commerçantes de ce pays, entrepôts des productions de l'Asie méridionale, par les besoins qu'ils éprouvaient, tandis que ces mêmes productions étaient pour les autres comme un appât qui les excitait à la piraterie. Mais, du reste, il ne paraît pas qu'ils aient jamais été plus nombreux qu'au temps de la domination des Perses, au service desquels ils s'engageaient pour la plupart (1).

Sur les bords de la mer Caspienne, et entre cette mer et le lac Aral, erraient les tribus des Caspiens, des Parsices, des Darites et des Panthimathes. Les Caspiens (2) figurent dans l'armée de Xerxès, avec des fourrures pour vêtements, et pour armes des sabres, et des arcs faits d'une sorte de jonc. Les autres peuples que nous venons de nommer ne paraissent pas dans l'expédition de Xerxès; mais ils faisaient partie des tributaires de la Perse, comme on le voit par la liste dressée sous Darius, où ils sont inscrits à côté des Caspiens. Le nom de ces derniers n'a

(1) Froemmichen, *Asiæ Herodoteæ difficiliora*, avec les annotations de Gatterer; traité couronné par l'Académie de Gœttingue en 1794.

(2) Hérod, VII, 86, III, 92.

point subi d'altération, et on les trouve encore établis, à une époque plus récente, à l'Ouest et au Nord de la mer Caspienne.

Au Sud de ces tribus, dans les vastes plaines de Khiwa, étaient dispersées les demeures des Chorasmiens et des Thamanéens. Ce nom de Chorasmiens se retrouve à toutes les époques de l'histoire. Ce peuple, au rapport d'Hérodote, établi sur l'Acès, c'est-à-dire l'Oxus (1), portait, dans l'armée de Xerxès, l'arc de Médie et le costume bactrien. Les Thamanéens demeuraient sur le même fleuve, et ils ne sont cités que dans la liste des tributaires (2). Ils avaient pour voisins les Myciens (3) et les Utiens, qui sont probablement les mêmes que les Uzes des temps modernes, connus comme ancêtres des Turcs. Ces deux peuples se servaient de pelisses pour principal habillement, et, comme les Chorasmiens, s'adonnaient à l'agriculture, quoique, plus tard, ils soient comptés au nombre des peuples nomades.

---

(1) On a prétendu plus d'une fois que l'Acès est l'Ochus des modernes; mais l'opinion de Gatterer qui le prend pour l'Oxus, nous paraît plus probable. Gatterer, l. c., p. 17, dans les notes.

(2) Hérod., III, 93.

(3) *Ibid.*, III, 93, VII, 68.

Au Nord de ces derniers, sur l'Iaxartes inférieur, vivaient les Paricaniens et les Orthocorybantes. Les Paricaniens, revêtus de fourrures comme les précédents (1), portaient des arcs fabriqués dans leur pays même. Nous avons déja vu, dans Hérodote, un autre peuple de ce nom, cité, dans la liste des tributaires, avec les Éthiopiens asiatiques (2); ce qui pourrait faire conjecturer qu'il s'avançait beaucoup plus vers le Sud que celui dont on parle ici. Pour ce qui est des Orthocorybantes, on ne les voit point figurer dans l'expédition de Xerxès; et ils ne sont nommés que dans la liste des satrapies (3).

Viennent ensuite, à l'Est de ces derniers, dans l'intérieur de la grande Bucharie, les tribus des Gandariens, des Aparytes, des Dadices et des Sattagides. Les Gandariens et les Dadices portaient des armes bactriennes (4). Les deux autres peuples étaient compris dans la liste des tributaires, mais non dans l'armée de Xerxès (5).

Telles sont les anciennes hordes nomades qu'Hérodote a connues et dépeintes fidèlement.

---

(1) Hérod., VII, 68, III, 92.
(2) *Ibid.*, III, 94.
(3) *Ibid.*, III, 92.
(4) *Ibid.*, VII, 66.
(5) *Ibid.*, III, 91.

Après lui la plupart d'entre elles ne se montrent plus dans l'histoire, et quelques-unes, comme les Caspiens et les Utiens, reparaissent plus tard dans d'autres contrées à l'Ouest de la mer Caspienne, et, par ce déplacement singulier, confirment l'observation déja faite du progrès successif de ces tribus de l'Orient vers l'Occident. Si l'on réfléchit cependant aux expéditions non interrompues des puissantes nations nomades de la grande Tartarie, on ne peut plus douter que les hordes citées dans Hérodote n'en fussent des branches détachées. Ces hordes, dispersées autour de l'empire des Perses, étaient confondues par ce peuple sous le nom général de Saces, aussi vague chez eux, peut-être, que l'était chez les Grecs le nom de Scythes, et que celui de Tartares l'est chez nous. « Les peuples appelés Scythes par les Grecs, dit Hérodote (1), sont nommés Saces par les Perses. » Nous ajouterons que ces peuples suivaient les Perses dans toutes leurs expéditions, en qualité de mercenaires, et composaient la meilleure partie des armées du grand roi.

Outre ces données générales, on trouve encore, dans Hérodote, des détails aussi instructifs qu'intéressants sur un peuple campé au-delà de

(1) Hérod., VII, 64.

l'Iaxartes, et qui portait le nom de Massagètes, contre lequel Cyrus entreprit une expédition où il périt (1). « Quelques-uns prétendent, dit Hérodote, que c'était un peuple guerrier, établi à l'Est du fleuve Araxe, et près des Issédons; d'autres affirment qu'il habitait dans une plaine immense à l'Est de la mer Caspienne, et qu'il appartenait à la race scythique. Le costume et le genre de vie des Massagètes ressemblent en effet à ceux des Scythes. Ils font la guerre à pied comme à cheval, et connaissent également bien ces deux manières de combattre. Ils servent tantôt comme archers, tantôt comme lanciers, et sont habitués à manier la hache d'armes. Ils ont des lances et des crosses de cuivre, avec des casques et des ceintures ornés d'or. Le harnachement de leurs chevaux est aussi de cuivre; mais le mors est en or, ainsi que les ornements de la bride. Ils ne connaissent ni le fer ni l'argent, dont leur pays est totalement dépourvu, tandis que l'or et le cuivre y abondent. »

Ces déterminations géographiques de l'auteur grec sont si exactes que l'on ne saurait s'y méprendre. L'Araxe dont il parle ici, ne peut être que l'Iaxartes; puisqu'il s'agit d'un grand fleuve à l'Est de la mer Caspienne. Cette désignation,

(1) Hérod., I, 201, 204, 215, 216.

il est vrai, convient également à l'Oxus; mais le nom d'Araxe peut d'autant moins être appliqué à ce dernier fleuve, qu'Hérodote lui donne celui d'Acès, et que d'ailleurs il coule dans la Bucharie; car ce n'était pas dans cette contrée qu'étaient les Massagètes, mais bien plus à l'Est ou au Nord, et près des Issédons : à quoi il faut ajouter qu'on ne dit pas qu'ils fussent tributaires des Perses, ou soldats mercenaires de leurs armées, comme l'étaient toutes les autres nations de la grande Bucharie; que l'or et le cuivre, si communs dans leur pays, se trouvaient non dans la grande Bucharie, mais dans les montagnes de l'Altaï; et que la plaine immense à l'Orient de la mer Caspienne, est ce terrain de steppes, qui embrasse aujourd'hui la Songarie et la Mongolie, touche à la frontière d'Eygur, et s'étend jusqu'à la chaîne de l'Altaï.

Il paraît donc que les Massagètes étaient voisins des Issédons, et que ces deux peuples avaient une origine commune, puisque l'un et l'autre, aussi bien que les Argippéens, appartenaient à la tribu mongole. C'est par eux que notre historien termine sa revue, et c'est à leur pays que s'arrêtent ses connaissances géographiques; car on ne voit pas qu'il ait connu le nom des Sères, devenus depuis si célèbres dans notre Occident, et qui n'étaient pourtant, comme

nous l'avons déja prouvé, qu'une branche des Issédons. Nous pourrions consulter, à son défaut, les annalistes chinois, qui reprennent le fil de sa narration à l'endroit où il l'a laissé; mais nous nous bornerons à remarquer ici, d'après ce qu'ils rapportent (1) des Hiongnu (qui, selon toute apparence, furent les ancêtres des Huns), que ce peuple était voisin, à l'Orient, des Issédons et des Massagètes, dont peut-être il faisait partie; et nous n'étendrons pas davantage nos recherches sur des peuples qui, dans l'éloignement où ils sont du monde connu des anciens, ne peuvent nous fournir des renseignements d'une grande importance.

---

(1) De Guignes, *Histoire des Huns*, II, p. 13, etc.

CHAPITRE II.

COMMERCE ET RELATIONS DES PEUPLES DE L'ASIE CENTRALE.

« Javan, Thubal et Mesach, ainsi que Thogarma, trafiquèrent avec toi; ils te donnèrent en échange de tes denrées des esclaves, des chevaux, des mulets et du cuivre. »

ÉZÉCHIEL, XXVII, 13, 14.

S'IL est vrai, comme nous croyons l'avoir démontré, que l'intérieur de l'Asie fut mieux connu du temps des Perses qu'il ne l'est aujourd'hui, la connaissance de cette vérité doit nous faire concevoir une haute idée des relations de toute espèce qui existaient, dans ces temps reculés, entre les différentes nations asiatiques; elle doit agrandir le tableau que nous avons entrepris de tracer du commerce de ces nations, et nous fournir des épisodes de plus en plus intéressants. Tel est celui que nous offre le groupe que nous allons placer sur le dernier plan, où il se distinguera de tous les autres par le contraste qu'ils feront avec lui.

Nous ne sommes pas réduits, dans ce travail, à nous contenter de simples conjectures. L'histoire, fort heureusement, nous a conservé un assez grand nombre de données positives, pour nous mettre en état de nous exprimer affirmativement, et de traiter à fond notre sujet, sinon dans ses détails, du moins dans son ensemble.

Ce furent les villes grecques des côtes de la mer Noire qui portèrent la vie et l'activité parmi les populations du Nord ; leur génie hardi et entreprenant leur ouvrit des relations avec les pays les plus reculés de l'Orient, et peut-être même se firent-elles apporter les denrées de l'Inde à travers les steppes de l'Asie.

Nous avons déja remarqué plus haut que toutes ces villes étaient des colonies de Milet : la plus considérable était Olbia, située à l'embouchure du Borysthène, à la même place où s'élève aujourd'hui Cherson. Au second rang brillaient Panticapée, dans la péninsule Tauride ; Phanagorie et Tanaïs, au fond de la mer d'Azoff ; Dioscurias près des bouches du Phase ; et enfin Héraclée, Sinope et Amisus, sur les rivages de l'Asie-Mineure, que baignent les flots du Pont-Euxin. Ces villes, fondées la plupart sept cents ans avant J.-C., et par conséquent avant la domination des Perses, s'étaient approprié la navigation et le commerce de la mer Noire ; elles

virent affluer dans leurs marchés les productions de tous les pays qui avoisinent cette mer, lesquelles y trouvaient un débit aussi prompt qu'avantageux; et leur industrie, comme leur puissance, se développant de plus en plus, elles finirent par attirer à elles tous les produits du Nord et de l'Orient. Nous allons suivre leur commerce dans ses différentes ramifications.

Toutes ces villes, et surtout Dioscurias, Panticapée et Phanagorie, étaient jadis les marchés d'esclaves les plus considérables et les plus fameux. Les pays situés au Nord et à l'Est de la mer Noire, étaient le magasin inépuisable de ce trafic honteux et inhumain : d'où vient que le nom de Scythe fut souvent employé comme synonyme d'esclave.

Dans les guerres continuelles que se faisaient les peuplades du mont Caucase, tous les prisonniers étaient vendus comme esclaves; car l'esclavage était une coutume générale chez les Scythes, comme chez tous les peuples nomades (1); et les marchés d'esclaves de Panticapée et de Dioscurias étaient encore, du temps de Strabon, les rendez-vous de ces tribus barbares (2).

(1) Hérod, IV, 2, 3.

(2) Strabon, p. 757, 761. Selon le témoignage de cet auteur, on comptait plus de soixante-dix peuplades réunies aux grands marchés de Panticapée.

Mais un commerce beaucoup plus utile pour elles était celui du blé. Nous avons déja vu, dans nos citations d'Hérodote, que plusieurs peuplades scythes étaient parvenues à connaître l'agriculture, et que l'Ukraine, entre autres, sur les deux rives du Dnieper, produisait beaucoup de blé. Le terrain cultivé de ce district s'étendait jusqu'au gouvernement actuel de Kiew. Nous avons remarqué aussi, dans le même historien, que les habitants de ce district labouraient la terre, non pour consommer eux-mêmes ses productions, mais pour retirer un gain de celles-ci par la voie du commerce (1). Ainsi l'Ukraine était, du temps des Perses, comme elle l'est encore de nos jours, une contrée fertile en blé; et la ville d'Olbia servait d'entrepôt à ses céréales. Cette ville entretenait surtout des relations avec Athènes (2), dont le territoire ne rapportait pas autant de blé qu'il en fallait pour nourrir ses habitants.

Le commerce des fourrures mit les Grecs à même de pénétrer encore plus avant dans le cœur du pays. Nous avons déja observé ailleurs que ce commerce ne pouvait être anciennement aussi considérable qu'il l'est devenu dans nos derniers temps; mais il n'en fut pas moins d'une

(1) Hérod., IV, 17.
(2) Demosth., *In Lept.*, p. 254, *ed. Wolf.*

grande importance. Le climat des pays voisins de la mer Noire, et de beaucoup d'autres situés aux mêmes degrés de latitude, était alors plus rude et plus froid qu'à présent (1); et le besoin de vêtements plus chauds s'y faisait beaucoup plus sentir. Aussi l'usage des fourrures était-il presque général chez les peuplades de la Thrace, et parmi toutes les tribus asiatiques établies au-dessus du 40e degré de latitude Nord. Les Thraces portaient des bonnets de peau de renard et des bottes fourrées (2); les Scythes et les Mélanchlènes étaient revêtus de pelisses. Ces mêmes habillements étaient communs à d'autres peuples répandus à l'Est de la mer Caspienne; et nous montrerons ailleurs que les fourrures fines étaient recherchées également dans l'Asie méridionale.

Mais l'esprit aventureux et entreprenant des Grecs du Pont-Euxin ne se restreignit pas à ce commerce avec les peuplades du Nord : ils s'avancèrent dans l'Orient, et se frayèrent un chemin jusqu'à la grande Mongolie. C'est encore Hérodote que nous prendrons ici pour guide et pour autorité.

---

(1) C'est un fait dont on pourrait s'assurer dans Hérodote (IV, 28), si l'on était tenté de croire les plaintes d'Ovide exagérées.

(2) Hérod., VII, 75.

« Le pays des Argippéens (1) (aujourd'hui les Calmoucks) est très-bien connu, de même que celui des autres peuples dont nous avons parlé plus haut. Car il est souvent visité, soit par des Scythes qui ne se font pas prier pour donner tous les éclaircissements qu'on leur demande; soit par des Grecs de la ville d'Olbia et des places voisines. Les Scythes qui vont dans ces contrées traitent ordinairement leurs affaires en sept langues différentes, et par l'intermédiaire d'autant d'interprètes. »

Ce passage remarquable de notre historien renferme évidemment la description d'un commerce par caravanes, lesquelles franchissaient l'Oural, passaient au Nord et autour de la mer Caspienne, et s'avançaient jusque dans l'intérieur de la grande Mongolie. Ce commerce était exploité à la fois par des Grecs du Pont et des Scythes, et sa marche une fois connue, il est facile d'expliquer son organisation : les Scythes, peuple accoutumé à voyager avec de nombreux troupeaux, et possesseur de nombreuses bêtes de somme, étant réputés les meilleurs conducteurs de chariots, il est à croire qu'ils formaient en grande partie les caravanes qui allaient dans l'Asie orientale.

---

(1) Hérod., IV, 24.

Il ne peut donc pas y avoir de doute sur le lieu du départ et sur le terme du voyage. Il commençait à Olbia, près de l'embouchure du Borysthène, et finissait au-delà de l'Oural, au pays des Argippéens, aujourd'hui les Calmoucks. Ce peuple appartenait à la grande race mongole, et en était la branche la plus occidentale. Ses tentes, faites de feutre, prouvent en quelque sorte sa parenté avec les Mongols ou Calmoucks; car les Scythes, au rapport d'Hérodote, établissaient leurs demeures sur des chariots (1), et décelaient ainsi leur origine tartare. Tout ce que nous savons du pays des Argippéens, c'est qu'il faut les chercher dans la partie occidentale de la grande Mongolie, et probablement dans le canton actuel des Kirguis (2) : d'où il ne faudrait pas conclure cependant que ce pays fût d'une médiocre étendue; car il pouvait s'étendre vers le Sud jusqu'à l'Iaxartes, c'est-à-dire jusqu'aux limites des tribus de la grande Tartarie et de la Mongolie, et du côté de l'Est jusqu'au territoire des Issédons. La connaissance de ce double voisinage nous paraît assez importante,

(1) Héron., IV, 46.

(2) Les Kirguis n'ont émigré que bien plus tard de la Sibérie, pour se fixer dans leur domicile actuel.

en ce qu'il en ressort la preuve que le commerce avec les Argippéens pouvait ouvrir aux Grecs des relations avec les différents pays situés soit à l'Orient, soit au Nord de l'Asie.

Nous allons examiner maintenant quelles étaient les routes de ce commerce.

La dernière partie de celle qui traversait les pays de steppes au-delà de l'Oural, était la même que celle qu'ont à faire à présent les caravanes qui se dirigent d'Orenbourg vers Buchara ou vers Chiva, ou, de ces deux dernières villes, vers Orenbourg. Les expéditions commerciales des Russes, surtout celle de l'an 1820, ont répandu quelques clartés sur ces contrées et leur itinéraire; et nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en mettant sous leurs yeux les renseignements qu'on a bien voulu nous communiquer sur ce sujet (1).

D'après ces renseignements, il n'existe pas de grande route entre Orenbourg et Buchara. Depuis Orenbourg jusqu'au Sir-Darja, on ne trouve pas de chemin battu; on rencontre seulement par-ci par-là, aux environs des sources, quelques sentiers tracés par les chameaux. La caravane russe qui, accompagnée d'une forte escorte, put sans

(1) *Voyez* t. I de cet ouvrage, p. 347, note 2.

danger prendre le chemin le plus fréquenté, tourna l'extrémité Nord-Est du lac Aral (1); elle passa les deux bras du Sir-Darja, au Nord et au Sud, et se porta ensuite, par le désert de Kisil-Koum, dans la Bucharie septentrionale. Mais différentes causes s'opposent à ce que les caravanes prennent toujours les mêmes routes : tantôt c'est le manque de sûreté, à cause des hordes qui ne vivent que de brigandage; tantôt c'est le besoin de fourrage et d'eau pour les chameaux, qu'on ne peut laisser paître que sur le territoire des hordes amies. Les Khivans ont quatre routes de communication avec la Russie. La première passe entre le lac Aral et la mer Caspienne, et se dirige droit vers Orenbourg, à travers la steppe des Kirguis. Elle n'est sûre qu'en temps de paix, et lorsqu'on entretient des intelligences avec ces peuplades, ce qui est devenu difficile depuis quelques années. La deuxième route conduit par Sarutschek, longe les frontières de la Russie, et aboutit aussi à Orenbourg. C'est par ce détour que les Khivans cherchent à éviter les agressions des Kirguis. La troisième route va de Sarutschek à Astrakan, d'où les mar-

(1) Elle se rendait à Buchara et non à Chiva; si elle avait eu pour destination cette dernière ville, le chemin entre la mer Caspienne et le lac Aral aurait été le plus court.

chandises sont transportées par le Wolga jusqu'au nouveau Nowogorod. La quatrième route partant de Chiva mène à Karagan (1); et de là, par la mer Caspienne, à Astrakan. De ces quatre routes la deuxième et la troisième sont les plus suivies. »

Nous montrerons jusqu'à quel point ces données peuvent s'appliquer au commerce scythe, lorsque nous aurons exploré la route commerçante des villes situées sur la mer Noire, depuis les bords de cette mer jusqu'aux monts Ourals.

Quoique Hérodote n'ait pas déterminé exactement cette route, il n'est pas difficile de la tracer, d'après les indications qu'il a laissées. Les commerçants scythes et grecs avaient, dit-il, à traverser des pays habités par sept peuplades différentes, parlant sept idiomes distincts, et étaient obligés, par conséquent, de se servir d'autant d'interprètes pour se faire entendre. Ces peuplades ne peuvent être que celles qu'Hérodote a lui-même nommées (2) : les Tauriens, les Sarmates, les Budins, les Gélons, les Thyssagètes, les Jyrkes et les Argippéens (3).

---

(1) Karagan est le cap le plus avancé du rivage oriental de la mer Caspienne, vers 44° de latitude nord, et le point d'où la traversée jusqu'à Astrakan est la plus courte.

(2) C'est ce que prouve en effet la suite du passage où il est question de ces peuplades.

(3) Je passe sous silence les Scythes exilés ou émigrés;

Ainsi, en considérant avec Hérodote Olbia comme la place commerçante dans le voisinage de laquelle se rassemblaient les caravanes, la route qu'elles suivaient devait passer par la contrée d'Hylée ou région boisée, et côtoyer la mer d'Azoff jusqu'aux bouches du Tanaïs. C'était là qu'habitaient les Tauriens (1), répandus, comme on voit, bien au-delà de la presqu'île à laquelle ils ont donné leur nom. Les caravanes ayant passé le Tanaïs, entraient dans la steppe d'Astrakan, d'où elles se dirigeaient au Nord à travers le pays des Sarmates, gagnaient le pays des Budins, et arrivaient à la ville de bois des Gélons. De là elles tournaient vers le Nord-Est, et, après sept journées de marche dans un désert, stationnaient dans le pays des Thyssagètes et des Jyrkes,

---

auprès desquels les caravanes n'avaient pas besoin d'interprètes, vu qu'ils avaient conservé leur idiome sans altération. Si on aimait mieux, cependant, les substituer, dans ce passage d'Hérodote, à la place des Tauriens, nous n'aurions aucune raison pour nous y opposer. Hérodote ne fixe pas leur domicile d'une manière positive; il se borne à dire qu'ils étaient jadis établis à l'Est des Jyrkes, sans faire connaître la cause de leur émigration. Il paraît que cette émigration fut spontanée (c'est du moins le sens de l'expression ἀποστάντες), et que ce peuple n'eut d'autre but, en changeant de patrie, que d'aller fonder un établissement sur la grande route commerçante.

(1) Hérod., IV, 99.

sur les frontières de la Sibérie. Elles franchissaient ensuite la chaîne de l'Oural, d'où elles descendaient enfin dans les steppes des Kirguis et des Calmoucks, dernier terme de leur voyage.

Il est visible que ce n'était pas là le chemin le plus court pour aller d'Olbia dans le pays des Argippéens. Il fallait tourner à gauche, faire un grand détour dans la direction du Nord, et remonter jusqu'aux frontières de la Sibérie, si même on ne les dépassait : car les indications d'Hérodote ne permettent pas d'assigner une position plus méridionale aux pays traversés par les caravanes. Peut-être ce détour était-il nécessaire, à cause des brigands qui infestaient les chemins plus directs. Il paraît cependant, d'après le texte même d'Hérodote, qu'il était plutôt commandé par les besoins du commerce, que par toute autre nécessité; et ce qui achève de le prouver, c'est que les caravanes étaient obligées de se servir d'interprètes, dont elles auraient pu se passer, si elles n'avaient pas eu à trafiquer avec différents peuples. Quant à la nature de ce trafic, Hérodote lui-même a pris soin de le faire connaître, en disant que cette route des caravanes scythes était celle que fréquentaient, depuis un temps immémorial, les marchands de fourrures.

Selon le témoignage d'Hérodote, les Budins, les Thyssagètes et les Jyrkes étaient tous des

peuples chasseurs, habitant au milieu des bois; ils guettaient les animaux du haut des arbres, et ils les tuaient à coups de flèches; ils les chassaient aussi quelquefois avec des chevaux et des chiens. Les déserts qui séparent leurs territoires étaient comme des parcs remplis de toutes sortes d'animaux; et la chasse qu'ils livraient à ces animaux, comme celle qu'exercent de nos jours les Sibériens, n'avait pas d'autre but que de s'emparer de leurs précieuses fourrures. C'est d'ailleurs ce qui est confirmé par ce passage d'Hérodote : « Dans le pays des Budins, dit-il, est un « lac et un marais rempli de joncs, où l'on prend « les loutres, les castors et autres animaux à tête « carrée, dont les peaux servent à garnir les « robes fourrées (1). »

(1) Hérod., IV, 109. L'authenticité de ce passage révoquée en doute par quelques auteurs, a été défendue avec raison par Schweighæuser, a. h. l. Que les naturalistes expliquent, s'ils le peuvent, ce que c'est que les animaux à tête carrée. Quant à nous, nous avions cru d'abord que c'étaient des martres, mais nous sommes revenus de cette opinion, depuis que nous avons appris que les chiens marins (*phocæ vitulinæ*) habitent aussi les lacs de la Sibérie. Nous ne doutons pas que ce ne soient là les animaux dont Hérodote a voulu parler, puisqu'ils sont amphibies comme ceux qu'il dénomme les premiers dans ce passage, et que la largeur étonnante de leur tête justifie l'expression dont il s'est servi pour les désigner. On sait du reste qu'ils donnent des fourrures de toute qualité.

C'était dans le pays des Budins que se trouvait la ville de bois dont nous avons déja parlé, environnée d'une enceinte de bois, dont chaque côté avait trente stades de long. Cet établissement, fondé par les Grecs des villes commerçantes du Pont, renfermait des édifices et des temples à leur usage (1). On voit aisément dans quel but ils fondèrent cette slobode. Elle ne pouvait être destinée qu'à servir d'entrepôt au commerce des fourrures. Et c'est ce qui explique pourquoi les caravanes grecques, au lieu de se rendre directement au terme de leur voyage, n'y arrivaient qu'après un long détour vers le Septentrion. Car la ville de bois était un grand marché où ils trouvaient non-seulement à se défaire des produits de leur industrie, mais encore à prendre en échange des pelleteries et autres marchandises, qu'ils allaient débiter au loin chez diverses nations.

Un savant Allemand, mort trop tôt pour la science (2), a répandu naguère une clarté plus

---

(1) Héron., IV, 108.

(2) *Untersuchungen zur Erlæuterung der ælteren Geschichte Ruszlands* (Recherches relatives à l'explication de l'ancienne histoire de Russie), par A. C. Lehrberg, publiées par Ch. Kruc, Saint-Pétersbourg, 1816. Le traité dont il est ici question, est le premier de cet ouvrage, et intitulé : *De la position géographique et de l'histoire de Jugrie.*

vive sur ces contrées si peu connues. Il a prouvé par un grand nombre de documents, que le pays qu'on a cherché long-temps sous le nom de Jugrie, dans le Nord-Ouest de la Russie, n'est autre que celui où nous venons d'arriver avec les caravanes dont Hérodote a tracé l'itinéraire. Ce pays embrassait le vaste territoire situé des deux côtés de l'Oural, le gouvernement de Perm, et la partie occidentale de celui de Tobolsk, bornée par la rive gauche de l'Obi. Ses habitants, les Jugriens, sont les mêmes qui demeurent aujourd'hui près de ce fleuve Obi, et qu'on appelle Vogules et Ostiaques. Ce pays, d'un quart plus grand que l'Allemagne, a 30,000 lieues carrées de superficie à compter du 56e degré jusqu'au 67e de latitude Nord. Il fut de tout temps renommé pour ses animaux à fourrures, dont le plus grand nombre se trouvait à l'Est des monts Ourals, qu'on franchissait par trois passages différents. Le sol de ce pays est en grande partie marécageux, et le devient toujours de plus en plus à mesure qu'on avance vers le Nord : ce qui rend plus facile l'intelligence du passage d'Hérodote où il est question d'un grand lac ou plutôt d'un marais de joncs. On y trouvait aussi les castors les plus estimés, ceux qui ne bâtissent que près de l'eau : et les animaux qui fournissent les plus belles fourrures, comme les zibelines, les écureuils et les renards de toute

espèce (1). Durant la longue période du moyen âge, la Jugrie fut en possession de ce commerce des fourrures. A partir du onzième siècle, ceux de Nowogorod y trafiquèrent, et le réduisirent bientôt en province de leur république, dont la ruine consommée long-temps après, n'interrompit aucunement, comme le démontre Lehrberg, ce genre de trafic (2). Et enfin les caravanes de Buchara s'y rendaient encore au seizième siècle, et y portaient les denrées de leur pays et celles des Indes (3).

Nous nous abstenons, autant que possible, de fonder nos opinions sur une simple ressemblance de noms propres. Mais, s'il est prouvé que les Jyrkes habitaient le même pays, où nous trouvons plus tard les Jugriens, et que ce pays s'étendait jusque dans l'intérieur des monts Ourals, ne sommes-nous pas en droit de supposer que les Jyrkes et les Jugriens sont le même peuple; et que le genre de commerce qui se maintint chez eux jusqu'au quinzième siècle de notre ère, avait fleuri plusieurs mille ans peut-être auparavant? Nous retrouvons, dans ces froides contrées, une ville semblable à celle des Budins;

(1) Lehrberg, l. c., p. 31.
(2) *Ibid.*, p. 32.
(3) *Ibid.*, p. 37, 38.

la horde tachetée (ou pie) (1), ainsi nommée des chevaux pies qu'elle donne aux Indiens en échange de leurs denrées; et enfin jusqu'aux traditions fabuleuses que rapporte Hérodote; car la fable des hommes dormant six mois de l'année est, sans contredit, une tradition sibérienne (2), qui dut prendre naissance tout naturellement dans une région où, à l'exception de l'homme, la nature entière, animée ou inanimée, sommeille durant tout l'hiver.

Les caravanes ayant laissé derrière elles ces pays de pelleteries et ces peuples chasseurs, tournaient à l'Est des Thyssagètes, et passaient les monts Ourals, dont la branche la plus méridionale, connue sous le nom d'Aure-Uruk, descend presque jusqu'aux rivages du lac Aral. Il serait difficile de déterminer avec précision le point où elles franchissaient cette chaîne de montagnes; mais il est probable qu'après s'être portées si loin vers le Nord, ce n'était guère qu'à la hauteur d'Orenbourg, par [illegible] degrés de latitude septentrionale, qu'elles effectuaient ce passage; et la route qu'elles suivaient, à partir de ce point, devait être une de celles que nous avons deja décrites, et qui, d'Orenbourg, les menait aux steppes des Kirguis; mais, si l'on s'en rap-

(1) Lehrberg, l. c., p. 41.
(2) *Ibid.*, p. 44.

porte à Hérodote, il y avait encore loin de cette ville au pays des Argippéens : d'où il suit qu'on ne doit chercher les demeures de cet ancien peuple que dans les steppes mêmes des Kirguis, dont elles occupaient vraisemblablement la partie orientale, et peut-être encore près de l'Iaxartes ou Sir-Darja, jusqu'où s'avancent aujourd'hui les habitations des Kirguis.

Mais ces caravanes pouvaient-elles s'attendre à trouver chez les Argippéens un marché favorable à la vente de leurs fourrures ? Pour répondre à cette question, nous rappellerons l'observation que nous avons déja faite dans l'Introduction de cet ouvrage (1), que les fourrures ont été de tout temps non-seulement un objet de nécessité, mais encore un objet de luxe, parce qu'on s'en est servi non moins pour se garantir du froid, que pour rehausser l'éclat des vêtements et des parures. Aussi l'usage n'en est-il pas tellement restreint aux pays du Nord, qu'on ne trouve aussi à les débiter chez les peuples de l'Asie méridionale. Le capitaine Cook n'eut pas de peine à se défaire avantageusement, au marché de Canton, des peaux de loutre qu'il avait prises sur les côtes de Natka-Sund. Si l'on remonte dans l'antiquité, on apprend d'Hérodote que plusieurs peuples pasteurs, établis sur la

(1) Vol. I de cet ouvrage, p. 122.

mer Caspienne, étaient revêtus de pelisses; et que l'on en portait aussi à Babylone, où on les regardait comme l'accompagnement nécessaire de la richesse, du rang ou de la beauté. Nous avons déja vu que, parmi les présents des gouverneurs figurés sur le grand relief de Persépolis, il y a aussi des fourrures (1); et nous prouverons, dans la suite de nos recherches, que cet objet de luxe fut recherché par les Indiens dès les temps les plus reculés. Les Scythes et les Grecs ne devaient donc pas être plus embarrassés pour vendre leurs fourrures aux Argippéens, que de nos jours les Russes, qui les échangent à Kiachta, contre des denrées de la Chine. Ce point va s'éclaircir encore par les observations suivantes.

Hérodote dit, il est vrai, que les trafiquants scythes et grecs du Pont-Euxin n'allaient pas au-delà du pays des Argippéens; mais il ne dit pas que ce pays fût la limite de leur commerce. Il paraît seulement que c'était chez les Argippéens que se réunissaient les caravanes de l'Est et de l'Ouest, et qu'elles trouvaient les marchés où elles échangeaient leurs marchandises.

Et en effet, quoique le voyage des Grecs finît au pays des Argippéens, ils n'ignoraient pas l'existence de peuples bien plus éloignés, tels

(1) *Voy.* p. 241 du premier volume de cet ouvrage.

que les Issédons et les Massagetes. Quiconque a étudié l'histoire de l'ancien commerce, reconnaîtra facilement, d'après les indications d'Hérodote, ce qui attirait les Grecs dans ces lointaines régions. De quelque importance que pût être le trafic des pelleteries, ce trafic n'aurait pas suffi pour les engager à entreprendre des voyages si longs et si périlleux; mais ils trouvaient encore à se fournir, chez les peuples pasteurs, de chevaux, de chameaux, et autres bêtes de somme. Ils y achetaient aussi divers métaux; car tous ces peuples possédaient beaucoup de cuivre, et quelques-uns d'entre eux étaient extrêmement riches en or (1).

Établis justement sur les frontières des pays montagneux de l'Asie, ils entretenaient des

(1) On attribue la même richesse en or aux peuples qui fréquentaient dans le moyen âge le marché du pays de Jugrie. Lehrberg, l. c. p. 42.

Note inédite : Les renseignements que nous devons à Hérodote sur les richesses du mont Oural ont été confirmés dernièrement par les découvertes des Russes. L'Oural est aujourd'hui l'objet des recherches scientifiques les mieux suivies. On sait par les papiers publics, qu'on y rencontre l'or à une si petite profondeur qu'il ne faut ni fouilles ni exploitations dispendieuses pour l'obtenir. Cela suffit pour faire concevoir comment des peuples nomades tels que les dépeint Hérodote, étaient en état de se procurer ce métal sans beaucoup d'efforts.

rapports avec ces pays; et leurs communications étaient assurées par une longue chaîne de peuplades qui se succédaient sans interruption depuis ces frontières jusqu'à Bactra et Maracanda, les deux principaux entrepôts des productions de l'Inde. Ceci n'est qu'une présomption, mais qui tient de la certitude; car comment Hérodote aurait-il si bien connu toutes les peuplades échelonnées sur le côté oriental de la mer Caspienne, si des routes commerçantes n'eussent traversé les contrées qu'elles habitaient? Quant à l'objet du commerce de ces contrées, que ce fût l'or ou les denrées de l'Inde, il n'en est pas moins pour l'historien un sujet de méditation et d'étonnement.

Cet étonnement s'accroît encore, lorsqu'on lit dans Hérodote, qu'il y avait, dans le même temps, une navigation organisée sur la mer Caspienne. Hérodote est bien loin de tomber dans la même erreur que certains auteurs plus récents, qui ont pris cette mer pour un bras de l'Océan du Nord; il sait que c'est un lac renfermé dans l'intérieur des terres, et il en évalue même la longueur et la largeur par journées de navigation (1).

Où aurait-il puisé ces connaissances, si cette

(1) Hérod., I, 203.

navigation n'avait pas été réellement établie? Durant la période macédonienne, les productions de l'Inde et de la Bactriane descendaient par l'Oxus jusqu'à la mer Caspienne, étaient portées, à travers cette mer, jusqu'aux bouches de l'Araxe et du Cyrus; et de là par terre jusqu'au Phase, où elles étaient embarquées de nouveau et dirigées vers les différentes villes grecques qui bordaient les côtes du Pont-Euxin (1). Telle dut être la direction de cette ancienne route commerçante, que nous n'avons pas tracée, néanmoins, d'après les témoignages positifs de l'histoire, mais d'après les conjectures qui découlent naturellement de quelques faits bien constatés.

Ces conjectures nous paraissent encore fortifiées par la peinture que fait Hérodote du caractère et des mœurs des principales nations de l'Asie centrale. Il nous dépeint les Massagètes comme guerriers, et les Argippéens et les Issédons comme livrés aux professions paisibles; ce qui ferait presque supposer qu'il y avait chez ces peuples une distinction de castes. « Les Argippéens, dit-il, ne sont jamais injuriés par qui que ce soit, car on les regarde comme un

(1) *Voyez* mon traité de *Græcorum cum Indis commerciis*, dans les *Comment. Soc. Gœtt.*, XI, p. 76.

peuple saint et sacré. Ils ne portent point d'armes, et ils concilient les différents de leurs voisins. Et lorsqu'un homme poursuivi, se réfugie au milieu d'eux, il n'y est point inquiété (1). » Leur pays était donc un lieu d'asyle, en même temps que l'entrepôt d'un vaste commerce. Le nom de saints qui leur était donné, montre évidemment qu'ils avaient une sorte de caractère religieux, et qu'ils jouaient, chez les Mongols, le même rôle que la caste sacerdotale jouait chez d'autres peuples. Ce qu'ajoute Hérodote, qu'ils étaient chauves, achève de prouver notre assertion; car les prêtres actuels des Calmoucks, les Lamas, ont la tête chauve. Quant à l'autorité qu'il leur attribue, pour concilier les différents de leurs voisins, ces mots ne signifient autre chose, sinon qu'ils servaient de médiateurs, dans les fréquents débats qui s'élevaient parmi des marchands venus de si loin dans leur pays et si étrangers les uns aux autres.

Nous découvrons encore ici le lien qui unit si souvent dans l'antiquité le commerce et la religion, lien que nous avons déja trouvé chez certaines nations, et que nous trouverons encore chez quelques autres. Mais il est ici un peu différent de celui qui a déja fait le sujet de

(1) Hérod., IV, 23.

nos remarques; il est approprié aux localités, et conforme aux idées d'un peuple qui ne connaissait ni temples ni sanctuaires permanents, mais tout au plus une tente sacrée, comme ses descendants, les Calmoucks d'aujourd'hui. Les Massagètes, voisins des Argippéens au Midi, et descendus d'une même souche, étant représentés dans Hérodote comme un peuple belliqueux et habitué au maniement des armes, nous pouvons supposer qu'ils formaient une caste guerrière. Mais il n'en était pas de même des Issédons. Ceux-ci, voisins des Argippéens, du côté de l'Est, et leurs parents, comme les Massagètes, ne s'adonnaient point aux armes et à la guerre; ils étaient désignés, au contraire, sous l'honorable nom de peuple juste, c'est-à-dire civilisé, et qui ne se montrait hostile à aucun autre peuple (1). C'était d'eux surtout que l'on tenait les renseignements que l'on pouvait recueillir sur les contrées les plus reculées de l'Orient et du Nord de l'Asie; car les Scythes (2)

---

(1) Hérod., IV, 26. *Voy.* le premier traité de Gatterer, *de Hunnis*, dans les *Comment. Societ. Gætt.*, vol. XIV, p. 19, etc. Dans son second traité, il a placé, contre l'opinion d'Hérodote, les Budins et leurs voisins à l'Est des Sarmates, au lieu de les placer au Nord.

(2) Hérod., IV, 27.

recevaient ces renseignements des Issédons, et les transmettaient eux-mêmes aux Grecs.

C'est une preuve suffisante que cette nation entretenait dans ces contrées des relations commerciales; et si les Sères, comme nous l'avons déja remarqué plus haut, étaient une branche de cette nation, il sera plus facile de saisir la raison pourquoi le débit de leurs tissus fut la principale occupation des Issédons; de reconnaître avec certitude le pays où passait la plus ancienne route du commerce de la soie, et de comprendre comment ce pays devint l'entrepôt de ce commerce, et le rendez-vous des caravanes de la mer Noire qui venaient y échanger leurs marchandises contre celles de l'Orient, que leur livraient les Issédons.

Nous voudrions pouvoir conduire nos lecteurs jusque dans l'Asie orientale; mais à mesure que nous reculons le cercle de nos investigations, les secours de l'histoire nous manquent et le flambeau de l'histoire s'obscurcit. Nous ne renonçons pas néanmoins à l'espoir de faire jaillir quelques rayons du sein de ces ténèbres, dans nos recherches sur les Indiens, qui feront le sujet du volume suivant.

Digitized by Google

APPENDICES

AUX DEUX PREMIERS VOLUMES.

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE I.

LES DEUX PREMIERS FARGARS DU VENDIDAT, TIRÉS DU ZENDAVESTA (1).

Ier FARGAR.

Ormuzd parlant à Zoroastre, lui dit : J'ai créé, ô Zoroastre, un lieu d'agréments et d'abondance; aucun être n'aurait pu en créer un de pareil. Il s'appelle Éeriène Veedjô; il est plus beau que le reste du monde, et rien n'est comparable à sa beauté.

Dans tout ce que j'ai fait, j'ai agi le premier; mais Peetiaré (2), de qui l'ame ne meurt pas, a exercé après moi son action.

Le premier lieu d'abondance que je créai était Éeriène Veedjô. Il n'y avait dans ce séjour aucune impureté. Vint Ahriman, respirant la mort, lequel prépara dans le fleuve, qui arrose Éeriène Veedjô, le grand serpent de l'hiver, venant du Dew.

(1) *Zendavesta* de Kleuker, t. II, p. 299.
(2) La source du mal, Ahriman.

Il y eut alors dix mois d'hiver et deux de chaleur; tandis qu'auparavant la chaleur durait sept mois et l'hiver n'en durait que cinq. L'hiver répand le froid sur l'eau, la terre et les arbres; il est très-rude au milieu d'Eeriène Veedjô; mais ce fléau devient un bienfait pour les hommes, car à peine l'hiver s'est-il fait sentir, que l'on voit croître tous les biens.

Le second lieu d'abondance que je créai était Soghdi (1), riche en hommes et en troupeaux. Mais Peetiaré Ahriman fit naître des mouches, qui donnèrent la mort aux troupeaux.

La troisième contrée que je créai était le puissant et sacré Môore (2). Vint Ahriman, qui y fit naître les mauvais propos.

La quatrième contrée d'abondance, créée par moi Ormuzd, était le pur Bakhdi (3) des grands étendards; vint Peetiaré Ahriman, portant la mort, qui engendra une armée de fourmis.

Le cinquième pays d'abondance, créé par moi

---

(1) Sans doute al Sogd ou la Sogdiane. Les voyageurs ont encore à examiner s'il s'y trouve toujours les mouches ou taons, dangereux aux troupeaux.

(2) Dans le Korasan, la Margiane des Grecs.

(3) Peut-être le Balk ou la Bactriane. La Guinée et les Indes occidentales nous offrent mille exemples des ravages que peuvent causer les fourmis.

Ormuzd, était Nésa (1), entre Môore et Bakhdi; vint Ahriman portant la mort, qui y fit naître le doute condamnable.

Le sixième pays d'abondance, créé par moi Ormuzd, était Haroin (2), renommé pour sa nombreuse population. Ahriman, portant la mort, y répandit une misère extrême.

La septième contrée et ville d'abondance, créée par moi Ormuzd, était Véckeréânte (3), avec de nombreux villages. Peetiaré Ahriman, portant la mort, y institua le culte des Peris (Dews femelles), ce qui excita la colère de Gueschap.

La huitième contrée et ville d'abondance, créée par moi Ormuzd, était Oruan (4), fertile en pâturages. Ahriman, respirant la mort, y empoisonna les cœurs.

Khneântê (5), la demeure des loups, était la

---

(1) Nésa, ville du Korasan. Sa position ne permet pas de penser à Nysa, sur la frontière de l'Inde.

(2) Vraisemblablement Hérat, ou l'Aria proprement dit.

(3) Kawûl en pelvi. Le nom de Caboul ne diffère pas sensiblement de cette dernière dénomination.

(4) C'est peut-être Lahore, mais on n'en a pas de preuve suffisante.

(5) L'endroit est incertain : quelques-uns supposent que c'est Candahar. Le pont Tchinevad, est celui qui conduit du mont Albordi à la voûte du ciel, au siége des bienheureux.

neuvième contrée et ville d'abondance, créée par moi Ormuzd. Peetiaré Ahriman y provoqua un acte, qui rend impossible le passage du pont Tchinevad, et qui est un péché contre nature.

Le dixième endroit d'abondance, créé par moi Ormuzd, était le pur Heerekheeti (1). Peetiaré Ahriman, respirant la mort, y provoqua un crime qui empêche le passage du pont, celui d'ensevelir les morts dans la terre.

Le onzième pays et ville d'abondance, créé par moi Ormuzd, se nommait Heetomeante (2), demeure des hommes sages et heureux; mais Peetiaré Ahriman, respirant la mort, y introduisit la magie, la nécromancie, qui produit toute sorte de prestiges, et procure tout. Elle paraît bonne et puissante, mais elle provient du principe du mal, de l'auteur des calamités; elle s'éloigne du grand, de celui qui fait le bien.

Le douzième séjour d'abondance, créé par moi Ormuzd, se nommait Raghaa (3); là étaient trois germes, riches d'intelligence et exempts de passions. Mais Peetiaré Ahriman, respirant la mort,

---

(1) On reconnaît dans ce mot celui d'Arocage (Arachotus) dans le voisinage de l'Inde.

(2) Vraisemblablement Hendmend dans le Schehestan.

(3) Nous prenons Raghaa pour la ville de Rey ou de Rages.

y jeta la semence du doute fatal et de la présomption orgueilleuse.

Le treizième endroit d'abondance, créé par moi Ormuzd, était Tchekhré (1), ville forte et sacrée. Peetiaré Ahriman, respirant la mort, y suscita une action qui empêche le passage du pont, celle de brûler les morts.

Le quatorzième endroit bienheureux, créé par moi Ormuzd, est Verène (2), à quatre angles formant un carré, où est né Feridoun, vainqueur de Zohak. Mais Peetiaré Ahriman y introduisit, comme dans tous les lieux qui en dépendent, les purgations des femmes.

Le quinzième séjour d'abondance, créé par moi Ormuzd, était Hapte-Heando (3), qui domine sur les sept Indes. L'Inde surpasse en puissance et en étendue les autres parties du monde. Mais Peetiaré Ahriman, qui respire la mort et hait la nature, y accéléra les purgations des femmes.

---

(1) Ce doit être la ville de Tchar dans le Korasan.

(2) Qui nous paraît être le canton de Pars. Si l'étymologie laisse quelque doute, ce qui est dit de ce pays qu'il est la patrie de Feridoun, héros des Perses, rend notre conjecture vraisemblable.

(3) On ne peut douter que Heando ne soit la forme employée dans le Zend à la place de Hind. La fin de ce vers, ainsi que le vers précédent, me paraissent avoir rapport à la puberté souvent prématurée des femmes dans les climats chauds.

Le seizième pays et ville de bonheur et d'abondance, créé par moi Ormuzd, était le puissant Renghelao (1). Là demeuraient d'innombrables cavaliers, ne reconnaissant point de maîtres. Mais Peetiaré Ahriman, respirant la mort, y porta le rude hiver, don funeste de Dew.

Ces pays et ces villes étaient purs et embellis de fertiles vallées; il n'y avait pas la moindre souillure.

L'abondance (2) et Behescht sont le partage de celui qui est juste et pur : celui-là seul est pur et saint, qui fait des actions saintes et pures.

IIe FARGAR.

Zoroastre demanda à Ormuzd : « O Ormuzd, environné de majesté, juge équitable de l'univers, qui existes par ta propre puissance, et qui es la pureté même, quel homme t'a interrogé le premier avant moi, ô toi qui es Ormuzd? A qui as-tu donné la loi? » Ormuzd répondit : « Le pur Dsemchid, chef des peuples et des troupeaux, fut le premier homme qui me chercha, comme tu le fais maintenant, ô Zoroastre! Je lui fis connaître la loi.

« Je suis Ormuzd, lui dis-je, obéis à ma loi. O pur

(1) Lieu dont la position est incertaine. On le cherche en Assyrie.

(2) Formule ordinaire de la bénédiction.

Dsemchid, fils de Vivengham, considère cette loi, et porte-la à ton peuple! Je ne suis pas, me répondit Dsemchid, assez juste pour exécuter ta loi, pour la considérer et pour la porter aux hommes. Je répliquai alors : Si Dsemchid ne peut ni exécuter ma loi, ni la considérer et la propager parmi les hommes, encore moins pourra-t-il rendre heureux le monde, ma propriété; le bénir par la fertilité et l'abondance; être son nourrisseur, son chef et son roi? A quoi le pur Dsemchid répondit : Je veux, ô grand Ormuzd! rendre heureux, fertile et abondant le monde, ta propriété; je veux pourvoir à ses besoins, le nourrir et le gouverner en père; je veux qu'il n'y ait sous mon règne ni vent glacé, ni vent brûlant, ni pourriture, ni mort; je veux que les Dews disparaissent lorsque je récite ta loi!

« Le saint ferver de Dsemchid était grand devant moi; il régna. Alors ce que sa langue sublime ordonnait, se faisait incontinent. Je lui donnai à lui et à son peuple de la nourriture, de l'intelligence et une longue vie. Sa main reçut de moi un poignard, dont le tranchant et la poignée étaient d'or. Alors le roi Dsemchid traversa trois cents parties de la terre (1), qui se remplirent d'animaux domestiques et sauvages, d'hommes, de chiens et d'oiseaux, et de feux rouges et brillants. Il n'y avait avant lui

(1) C'est-à-dire un tiers.

ni animaux domestiques et sauvages, ni hommes, ni feux ou flammes rouges; le pur Dsemchid, fils de Vivengham, fit tout naître.

« Dsemchid arriva au pays de lumière (du Midi), et le trouva beau. Il fendit le sol avec le tranchant de son poignard, et dit : Sapandomad (1), bénis-nous ! Il alla encore plus loin, et prononça la parole sainte, avec des prières pour les animaux domestiques et sauvages et pour les hommes. Ainsi, le passage de Dsemchid devint la source du bonheur et de la félicité de cette troisième partie du monde. Les animaux domestiques et les bêtes sauvages, ainsi que les hommes, accoururent en foule.

« Dsemchid traversa de la même manière les deux autres parties de l'univers.

« Après quoi, Dsemchid fit construire le Ver, dont une enceinte, qui a quatre côtés, circonscrit la vaste étendue. Il y répandit le germe des animaux domestiques et sauvages, des hommes, des chiens, des oiseaux; du feu rouge brillant. L'eau coula en torrents, et entoura le grand château de Ver. Dans cet heureux séjour étaient des volailles de toute espèce; des champs de blé et des jardins fruitiers, qui produisaient tout ce qui est bon à manger. On y voyait une jeunesse pudique, respectueuse, modeste, robuste et bien nourrie.

---

(1) L'ized (génie) de la terre.

« Dsemchid porta dans le Ver la semence des hommes et des femmes. Ce pays était doux et délicieux, et aussi pur que celui de Behescht.

« Dsemchid y porta les germes de toutes les espèces d'animaux, de tous les arbres, et de toute nourriture. Les monticules de ce pays exhalaient d'agréables odeurs.

« Il n'y eut jamais d'habitant dans le Verefchue (1) qui eût commandé avec dureté; ni de mendiant; ni de trompeur, qui eût attiré des prosélytes au service des Dews; ni d'ennemi caché, ni de tyran cruel qui eût frappé les hommes, ni de dent qui eût déchiré.

« Dsemchid fit construire neuf rues dans les grandes villes, dans les moyennes six, et trois dans les petites.

« Dsemchid fit bâtir à Ver un palais sur une hauteur; ce palais, environné d'un mur, était divisé en plusieurs corps de logis, et bien éclairé.

« Occupé sans cesse de Ver, Dsemchid tendait à le rendre parfait, suivant le commandement que moi, Ormuzd, lui avais donné.

« Abondance et Behescht, etc. »

---

(1) C'est-à-dire, le Ver riche en toutes sortes de bénédictions.

APPENDICE II.

EXPLICATION DES ÉCRITURES CUNÉIFORMES, ET PARTICULIÈREMENT DES INSCRIPTIONS DE PERSÉPOLIS;

PAR G.-F. GROTEFEND.

Vous me demandez, Monsieur, un aperçu des résultats de mes recherches sur l'écriture cunéiforme, et particulièrement sur les inscriptions de Persépolis, pour le joindre à la première partie de votre Traité sur la Politique et le Commerce des peuples de l'antiquité.

Je m'empresse, autant qu'il est en moi, de satisfaire à cette demande qui m'honore, et d'autant plus volontiers, que je cherche depuis long-temps l'occasion de vous remercier publiquement des sentiments de bienveillance et d'amitié que vous m'avez témoignés. Quoique je n'aie à traiter, dans cet aperçu, que des inscriptions de Persépolis, et nommément de l'espèce que j'ai déchiffrée, je m'auto-

Digitized by Google

n Zendicu

?

.N *etc* .B.

N.

.B.

.B.

.B.

.B.

.B.

riptio ap.

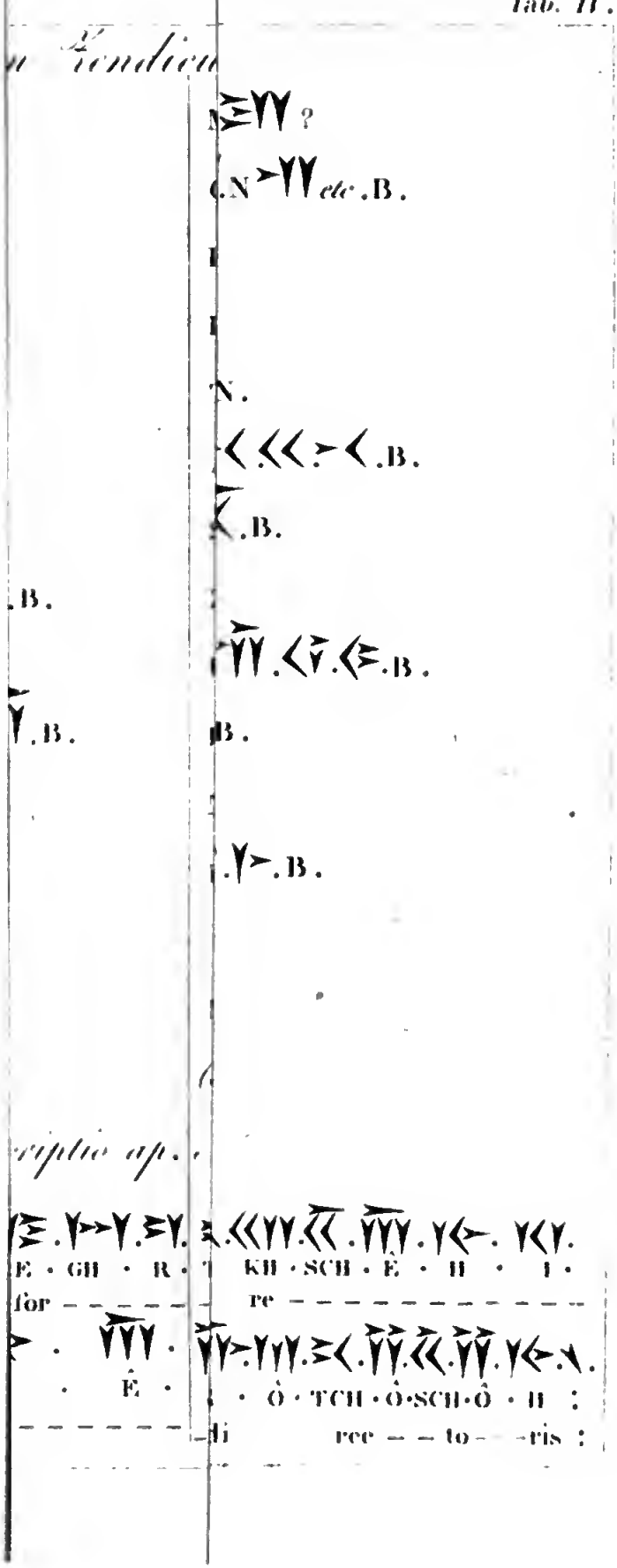
E · GH · R · KH · SCH · E · H · I ·

for — — — — — re — — — — — — — — — —

· Ê · · Ô · TCH · Ô · SCH · Ô · H :

— — — — — — di rce — — to — — ris :

Digitized by Google



Digitized by Google

... cuneiformi generum.

...iones ap. ...

II.	E.	Versio
[illegible]	[illegible]	*Xerxes.*
[illegible]		*rex.*
[illegible]		*fortis.*
[illegible]		*rex.*
[illegible]		*regum.*
[illegible]	[illegible]	*Darii.*
[illegible]		*regis.*
[illegible]		*filius.*
[illegible]	[illegible]	*orbis rector.*

...scriptio vasi...

[illegible]	[illegible]	*Xerxes.*
[illegible]		*rex.*
[illegible]		*fortis.*

...io Cyri Pa...

[illegible]		*Dominus.*
[illegible]		*Cyrus.*
[illegible]		*rex.*
[illegible]	[illegible]	*orbis rector.*

E secundi genere.

riserai cependant de votre permission pour étendre mes remarques aux autres espèces d'inscriptions cunéiformes, autant que les bornes de cet abrégé me le permettront, par la raison qu'on a trouvé que les résultats généraux de mon premier traité ne sont applicables qu'aux inscriptions persépolitaines. Je déterminerai d'abord exactement le caractère de toutes les espèces connues d'écriture cunéiforme, et je présenterai ensuite les résultats obtenus dans l'étude de toutes ces espèces, avant de parler de l'inscription cunéiforme du Zend que j'ai déchiffrée.

Dans mon premier Traité, les inscriptions cunéiformes sont divisées, d'après les contrées où elles ont été trouvées, en trois classes, qui sont : les babyloniennes, les perses, et les égypticoperses. Mais comme on a retrouvé en Égypte les caractères de l'écriture perse et de la babylonienne, cette division n'est pas admissible là où l'écriture cunéiforme doit être examinée selon ses marques distinctives. La division des ecritures par forme de clous et par forme de marteaux ne saurait non plus être reçue, puisque les mêmes caractères, qui ont la forme de clous ou de poignards, sur les pierres de terre cuite tirées des ruines de l'ancienne Babylone, prennent celle de marteaux, ou de simples lignes, sur des pierres d'une composition plus fine. J'essaierai donc d'en déterminer autrement les espèces, en indiquant d'abord le caractère dis-

tinctif de toute écriture cunéiforme, et en classant ensuite les différentes espèces d'après la construction différente de leurs signes.

J'exclus d'abord toutes les espèces d'écriture plus ou moins semblables, qui étaient usitées dans l'Ouest et dans le Nord de l'Europe, et je ne range parmi les écritures cunéiformes que les inscriptions qui ont été trouvées dans les différentes provinces de l'ancien empire perse (1). Ces inscriptions se distinguent des autres écritures employées en Orient par le manque de toute rondeur: il est vrai que l'on voit sur quelques-unes des caractères arrondis; mais on reconnaît bientôt, en les comparant, que cette forme est plutôt une faute de la copie que le caractère propre de l'original. Elles me paraissent donc avoir été uniquement destinées à être gravées sur des pierres ou sur d'autres matières dures employées dans les monuments, sur des urnes, des gemmes, des cachets, des talismans ou amulettes, etc., et n'avoir jamais servi à d'autres usages, pour lesquels, vraisemblablement, elles furent remplacées, comme les hiéroglyphes égyptiens, par une autre écriture plus appropriée aux besoins du peuple (2).

---

(1) *Voy.* sur l'étendue des inscriptions cunéiformes, *Hall. Allg. Litt. Zeitung.*, avril 1820, n° 106.

(2) Une espèce particulière de morceaux d'argile exces-

Les jambages de toutes les écritures cunéiformes sont des coins et des crochets, que M. de Murr ap-

---

sivement cuits, trouvés dans les archives de l'ancienne Babylone, dont j'ai donné le premier connaissance dans les *Fundgruben des Orients*, vol. VI, n° 2, p. 161, et sur lesquels Münter crut découvrir des observations astronomiques, ont été confrontés avec d'autres, et reconnus pour être des documents. Sur quelques-uns se trouve inscrit le nom de Darius, ou d'un autre roi perse, d'après la troisième espèce d'écriture persépolitaine, qui se caractérise ainsi comme babylonienne, et la plupart sont scellés, sur les côtés, de cachets sous lesquels se trouve le nom du témoin, ou bien ils portent l'empreinte d'un cylindre en guise de cachet. Deux d'entre eux sont accompagnés de caractères illisibles, qui ressemblent en partie aux caractères chaldéens; mais ils ne paraissent pas différer de l'écriture pelvi gravée sur d'anciens monuments qui sont encore à expliquer. M. Kopp, dans ses *Bilder und Schriften der Vorzeit* (Hiéroglyphes et écritures de l'antiquité) vol. II, p. 154, en altérant l'original, a confondu cette écriture gravée à rebours et faite par un des possesseurs plus récents de ces documents, dont l'un porte le nom de Darius, et l'autre celui d'un autre roi, en écriture babylonienne cunéiforme, avec une inscription phénicienne d'un temps postérieur, également inscrite légèrement, en trois lignes, sur une brique babylonienne; de sorte qu'on peut fort bien, comme s'exprime M. Bellino, enlever les caractères, mais non, comme le croit M. Kopp, les déchiffrer. J'ai cru lire dans ces caractères gravés sur une simple brique séchée au soleil, les mots: *Ben dulkalnin* (fils des rayons du soleil); mais M. Kopp est d'une autre opinion.

pelle aussi queues d'hirondelle. Ceux qui regardent les crochets comme une simple union de deux coins obliques, et qui admettent par conséquent le coin comme le seul jambage de cette espèce d'écriture, s'abusent certainement, parce que, par une telle liaison, ce signe recevrait une tout autre forme. Au surplus, les petits crochets ne sont souvent sur les inscriptions, à l'exception de celles de Persépolis, qu'un triangle plein, dont l'angle principal se penche du côté gauche, de sorte que, surtout lorsqu'ils sont joints à un coin transversal, ils prennent la forme d'un coin tourné du côté gauche. On remarque sur les briques, les gemmes et les cylindres, et dans les deux grandes inscriptions trouvées en Perse et à Babylone, outre les coins et les crochets, quelques traits d'union séparés, mais qu'on ne peut considérer comme des jambages de l'écriture cunéiforme, parce que, regardés comme moins essentiels, ils manquent souvent dans les mêmes cas, et ne se trouvent dans aucune des inscriptions persépolitaines. Lorsque, en comparant des passages semblables dans des inscriptions différentes, on trouve ces traits d'union employés au lieu de petits coins, cet échange des deux signes doit être attribué au copiste (1). Les jambages de l'écriture cunéiforme

(1) Je dois reproduire ici une observation trop peu appréciée, c'est que le copiste le plus exact n'a pas toujours

des ruines de Persépolis sont les mieux exécutés; M. de Murr les a fait copier dans leur grandeur réelle. Voy. *Journal zur Kunstgeschichte* (Journal de l'Histoire de l'Art), tom. IV, tab. I, fig. E, 1, 2, 3. Pour les caractériser exactement, il faut faire encore les remarques suivantes :

1° Les coins, qu'ils soient capitaux ou accessoires, grands ou petits, affectent surtout quatre directions, mais toujours de manière à ce que leur direction principale aille constamment de haut en bas ou de gauche à droite. Ces coins, perpendiculaires, horizontaux ou obliques, n'ont jamais cependant la pointe dirigée en montant, ni tournée transversalement à gauche. S'ils paraissent quelquefois prendre cette direction, la faute en est au copiste, ou bien le coin s'est formé d'un crochet. Le signe initial sur toutes les briques, où se croisent toutes les directions des coins, est copié dans le Journal de Murr (tom. IV, tab. I, fig. C), et a la forme d'une étoile à huit rayons. Pietro della Valle, qui

---

copié ou même pu copier assez fidèlement, pour représenter de tout point l'original. Il y a plus, des fautes d'orthographe peuvent s'être glissées non-seulement dans la copie, mais dans l'original même, et une critique plus éclairée est libre de corriger le dessin, en se fondant sur des raisons plausibles. Si je m'étais fié entièrement à la copie de M. Niebuhr, mon Essai de déchiffrement aurait peut-être aussi peu réussi que les Essais de mes prédécesseurs.

le découvrit sur des briques dans le désert, le compare aussi à cette même étoile; mais ces huit directions n'existent à la fois dans aucune espèce d'écriture cunéiforme.

2° Les crochets, grands ou petits, n'affectent jamais qu'une seule direction, de sorte que leur ouverture est constamment tournée à droite. Quand par hasard il en est autrement, c'est que le copiste a confondu les crochets avec de simples coins, comme dans l'inscription du manteau royal qu'on lit dans Le Bruyn, ou qu'il les a tournés comme pour le nom de Goschtasp, dans Niebuhr C, que M. de Murr a cité comme le seul cas dans les inscriptions de Niebuhr, où les crochets fussent posés l'un sur l'autre en forme de toit. Les crochets de l'écriture de Babylone, dont l'ouverture est tournée à gauche, sont formés, de préférence, ou de traits d'union qui se croisent, ou bien de l'union de deux coins obliques. Ainsi on trouve sur les briques un caractère, qui semble retracer deux demi-lunes tournées à gauche et posées l'une sur l'autre, mais qui forme, d'après son véritable dessin, quatre coins obliques en zigzag. Placé ordinairement sur les cylindres au commencement de la seconde ligne, il a dans quelques dessins la figure d'un B latin sans rondeur (𐏑), ou bien, sans le trait d'union qui le précède, celle d'un W latin renversé (𐏒), ou mainte autre forme qui augmente les difficultés de l'interprétation.

Ces indices nous apprennent décidément dans quelle direction il faut lire l'inscription d'une pierre. On doit se placer devant cette inscription de manière que les pointes des coins verticaux soient en bas, er celles des coins transversaux, ainsi que les ouvertures des crochets, tournées à droite. On trouvera qu'aucune écriture cunéiforme ne se dirige perpendiculairement, mais qu'elles ont toutes la direction horizontale, et que les figures qui sont à leur côté sur les gemmes et les cylindres ne sont jamais un indice assuré de la direction de l'écriture. Le fragment de pierre couvert d'une écriture cunéiforme, qui fut trouvé près de Suez, et copié par le général Dugua, pour M. Denon (*Voyage*, Pl. 124), et qui représente la tête d'un Perse, ayant au-dessus d'elle une aile d'épervier en signe de déification, fournit un exemple frappant du peu de rapport qui existe entre ces figures et la direction de l'écriture posée à leur côté, et du peu de confiance que méritent quelques dessins. L'inscription de cette pierre ne se distingue de l'écriture cunéiforme du zend à Persépolis, que par l'absence du tiret, et elle présente assez clairement, sauf quelques légères fautes dans le dessin, outre un U isolé et non achevé, les mots *Dârheûch Khsckêhiôh eghrê* (c'est-à-dire *Darius le roi vaillant*); il y manque cependant au commencement trois lettres et demie, et trois à la fin; et le titre royal est figuré, de la manière ordinaire, par un monogramme.

On ne peut pas douter de la justesse de cette explication, puisque déja le comte de Caylus a publié une urne égyptienne, avec une semblable inscription de Xerxès, et que l'aile d'épervier marque la déification de Darius, honneur qui, suivant le premier livre de Diodore, n'a été rendu en Égypte à aucun autre roi vivant. Notre explication supposée juste, les caractères sont tracés tellement à l'inverse, que l'observateur ne peut les lire qu'en élevant la pierre au-dessus de sa tête (1).

Les différentes espèces de l'écriture cunéiforme sont déterminées par le degré de simplicité dans la construction des caractères, au moyen des deux jambages indiqués. Les signes des monuments de Persépolis sont ceux dont on n'a donné jusqu'ici qu'une explication superficielle. Parmi les trois espèces d'écritures, on assigne, dans l'urne citée par le comte de Caylus, la première place à la plus simple, et la seconde à la plus simple des deux autres. L'ordre des différentes espèces d'écriture cunéiforme serait donc le suivant :

---

(1) On a su depuis que l'inscription et les figures de cette pierre avaient été copiées du monument érigé, sous le roi perse Darius, sur le canal de jonction du Nil avec la mer Rouge, et qu'elles n'avaient été faussement réunies que par la méprise du dessinateur. Une copie complète de cette inscription confirmerait peut-être la justesse de mon interprétation. *Voy.* mon Traité dans les *Fundgruben des Orients*, t. VI, n° 3, p. 253 et suivantes.

1° Les inscriptions persépolitaines, qui se divisent à leur tour en trois classes, et qui sont exactement indiquées sur les ruines de Persépolis comme sur l'urne du comte de Caylus. La première espèce, que j'ai expliquée en langue zend, c'est-à-dire probablement en langue mède, se trouve au-dessus des fenêtres du palais de Darius. La seconde, placée à la droite de ces fenêtres, paraît appartenir au parsi, langue des véritables Perses; et la troisième, placée à la gauche, porte aussi tous les indices d'un dialecte perse; mais le manque de préfixes prouve qu'elle n'appartient pas au système araméen. La seconde espèce, tenant le milieu entre les deux autres, se distingue de la première, qui est, selon nous, l'ancienne écriture assyrienne, mentionnée dans une des lettres attribuées à Thémistocle, en ce qu'elle contient plus de coins horizontaux et moins de crochets; et elle diffère de la troisième par le manque de coins obliques et de coins croisés.

2° L'écriture de la pierre de M. Millin (*Monuments antiques*, pl. VIII, IX, cah. 1), dont les caractères ressemblent particulièrement à ceux de la troisième espèce de Persépolis et à ceux des briques, gemmes et cylindres babyloniens, sans avoir, cependant, avec eux, une parfaite analogie. On remarque déja, dans cette écriture, quelques uns des traits d'union qui caractérisent l'écriture cunéiforme de Babylone.

3° Enfin l'écriture de la grande inscription trouvée dans les ruines de l'ancienne Babylone, et celle des briques, gemmes et cylindres qui ont été tout nouvellement publiés à Londres par la compagnie des Indes, sont les plus compliquées de ces écritures, et elles portent les mêmes caractères, les mêmes mots, et quelquefois le même contenu. Ce genre d'écriture se distingue par ces traits d'union multipliés et par ce signe qui, semblable à une étoile à huit rayons, se trouve au commencement de toutes les écritures sur briques, comme on peut le voir dans les grandes inscriptions de Londres. Comme ce signe ne se reproduit que dans cette classe, c'est dans celle-là que je mets les briques et les gemmes du désert qui s'étend entre Bassora et Alep, mentionnées par Pietro della Valle, ainsi que le jaspe dont nous devons la connaissance à la compagnie anglaise des Indes orientales.

Je crois pouvoir établir les principes suivants comme résultats généraux de mes recherches sur ces écritures cunéiformes.

I. Elles sont toutes menées horizontalement de gauche à droite, et non pas verticalement.

Il y a déja près de deux cents ans que Pietro della Valle (*Voyage*, Paris, 1745, t. V, p. 320, sq.) et Figueroa ambassadeur espagnol de Philippe III, conclurent de la direction des coins et des crochets dans les inscriptions de Persépolis,

qu'elles se dirigeaient de gauche à droite. Cette observation générale est confirmée par tant d'observations particulières pour chaque espèce, que je ne saurais les examiner toutes. Chardin (*Voyage* p. 168), en ajoutant à la remarque de Figueroa, que l'écriture cunéiforme se lit de haut en bas aussi bien que l'écriture chinoise (et il désigne spécialement les inscriptions qui sont sur les fenêtres du palais de Darius), ne contredit pas plus notre opinion que si l'on allait soutenir qu'on lit aussi cette écriture en rond, parce qu'elle entoure complètement la tête d'un camée dans la collection de Tassie (Raspe, catal., n° 655); car dans ce camée les caractères sont posés comme les légendes de nos monnaies, c'est-à-dire de gauche en droite et horizontalement. Le rapprochement des trois espèces d'écriture de Persépolis prouve incontestablement qu'il faut les lire de gauche à droite; et il en est de même pour les briques de Babylone. Déja M. Niebuhr faisant la remarque que dans les inscriptions gravées sur les poteaux des portes de l'édifice I (Nieb., tab. XXIV, E. F. G), deux caractères qui se trouvent sur une des portes à droite, à la fin de la troisième ligne, étaient répétés à gauche dans l'autre, au commencement de la quatrième ligne, en avait conclu qu'on doit lire ces inscriptions de gauche à droite. (T. II, p. 143.)

Lorsque M. Hager, à la fin de son dernier Traité :

Illustrazione d'uno Zodiaco orientale, soutient que l'écriture cunéiforme de Babylone descend à la chinoise en colonnes perpendiculaires, dont la plus reculée à droite est la première, son opinion s'accorde, il est vrai, avec la série de signes que j'ai adoptée, mais il prend les inscriptions dans une direction renversée, trompé par les lignes tracées comme marque de séparation, et par la position de ces inscriptions sur le cylindre à côté des figures. Que toutes les inscriptions babyloniennes doivent être lues de la manière que nous l'avons dit plus haut, c'est ce qui est prouvé par la grande inscription de Londres, écrite de droite à gauche, aussi complètement que l'a fait M. Millin pour la pierre trouvée près de Tak-Kesra. Il en est de même des gemmes et des cylindres qui portent la même écriture, quoique ceux-ci, destinés à l'impression et au scellé des documents, présentent pour la plupart les caractères à l'inverse. M. Lichtenstein a mis trop de précipitation dans ses déductions, lorsqu'il a fondé sur l'origine orientale de l'écriture cunéiforme, sa lecture de droite à gauche. Il s'appuie sur une raison apparente de M. Wahl, *Allgemeine Geschichte der morgenlændischen Sprachen* (Histoire générale des langues orientales, p. 618), lequel professe cependant une opinion différente, et se met aussitôt à expliquer, d'une manière tout arbitraire, cette écriture d'après un alphabet

connu, sans avoir collationné préalablement les différentes inscriptions. En confondant le type oriental avec l'araméen, il n'a point songé que l'écriture d'un peuple oriental pouvait avoir une direction contraire à l'araméen, et qu'il a pu exister des inscriptions sacrées sur pierres tracées de gauche à droite, tandis que l'écriture commune suivait une marche opposée.

II. Toutes les écritures cunéiformes se forment avec des lettres et non pas seulement avec des signes syllabiques.

L'opinion que je viens de développer dans ma première argumentation n'a guère été contredite que par un seul auteur, tandis que cette question a été résolue presque par tous mes devanciers d'une manière tout opposée quant aux écritures compliquées. Je crois donc qu'il est de mon devoir de prouver le principe que j'ai établi, à quelques modifications près, sur chaque espèce d'écriture cunéiforme.

Il est certain qu'aucune de ces écritures n'est une écriture de signes ou de mots, puisqu'il entre ordinairement plusieurs caractères dans la composition d'un mot, et qu'il y a des mots composés de onze caractères dans la première écriture persépolitaine, de neuf dans la seconde, et de sept dans les autres. D'ailleurs en supposant qu'une de ces écritures plus compliquées fût hiéroglyphique, je ne

saurais expliquer comment ces mêmes caractères ont pu se trouver si souvent répétés, et plusieurs mêmes se succéder jusqu'à deux et trois fois. La première supposition nous ferait voir, dans une écriture par signes, un cercle d'idées excessivement borné, et l'autre ne saurait se concevoir qu'autant que le nombre de ces signes eût été restreint aux seuls mots de *roi*, de *maître*, de *prince*, de *sacré*, etc., et qu'on n'y eût pas employé autant de lettres si diverses. On pourrait, il est vrai, croire que le redoublement d'un signe indique le duel, et la triple répétition, le pluriel d'un mot, vu que dans les dictionnaires du zend et du pelvi de M. Anquetil le duel est marqué communément par le nombre deux, et le pluriel par le nombre trois. Mais alors la répétition des signes devrait être plus fréquente qu'elle ne l'est : on devrait voir parfois plusieurs signes se suivre immédiatement, et, ce qui est plus important, la triple répétition comme marque du pluriel aurait dû être plus commune que le redoublement. J'ai donc la conviction qu'aucune des écritures cunéiformes n'est une écriture par signes ou par mots. Ce qui sera plus difficile à prouver, c'est qu'aucune d'elles ne peut être une simple écriture syllabique dans l'acception rigoureuse du mot, et qu'au contraire les signes de toutes ces écritures, quoique avec des différences considérables, se laissent ranger sous un alphabet. Il

est à observer, avant tout, que plus les caractères sont compliqués, moins il en entre dans la formation d'un mot; ce qui ferait supposer que, lors même que toutes les écritures cunéiformes seraient alphabétiques, la manière de composer avec leurs lettres des syllabes et des mots doit varier beaucoup. Je vais essayer d'énumérer toutes les différences possibles dans l'assemblage des signes alphabétiques, avant de parler de chaque espèce d'écriture en particulier.

Une écriture par lettres peut ou réunir seulement les consonnes et désigner les voyelles par des signes intercalés et placés au-dessus ou au-dessous des consonnes, comme cela est pratiqué dans beaucoup d'écritures orientales, ou, selon l'usage occidental, ne faire qu'une classe des consonnes et des voyelles, ou enfin employer des signes particuliers, suivant que les voyelles sont brèves ou longues, aigües ou graves, comme dans les écritures de l'ancien perse. On peut aussi écrire isolément les lettres d'une syllabe ou bien les unir, et même, comme dans quelques écritures de l'Asie méridionale, donner certains traits accessoires aux consonnes selon la différence des voyelles que l'on y joint, de manière que l'écriture semble syllabique, tandis qu'elle reste au fond, par sa construction alphabétique et par l'analogie de ses signes, une écriture de caractères. Si l'on regarde cette dernière écriture comme formée de lettres, je puis affirmer hardiment que toute espèce

cunéiforme est une écriture de caractères; mais si on ne lui accorde pas ce nom, je suis obligé de convenir que les écritures cunéiformes les plus compliquées sont syllabiques, quoiqu'elles puissent avoir aussi des signes pour les voyelles; c'est ainsi qu'on trouve dans l'écriture de Persépolis des monogrammes pour caractériser des mots entiers. La nature tout opposée des langues persane et araméenne, empêche de supposer sur des monuments perses ou babyloniens, une écriture syllabique conforme à celle du Japon.

Il est temps maintenant de parler de chaque espèce d'écriture cunéiforme en particulier, car c'est ici qu'il devient nécessaire d'en marquer la distinction.

La première des écritures persépolitaines est aujourd'hui généralement reconnue pour alphabétique, depuis que MM. Tychsen et Münter sont parvenus à découvrir le signe diviseur des mots, qui renfermait au moins deux et au plus onze caractères des deux côtés, sans que la somme de tous les caractères primitifs surpassât le nombre de quarante. M. Tychsen a observé que dans plusieurs inscriptions, la série de signes si souvent répétée est remplacée par un monogramme; et il aurait peut-être déchiffré, avant moi, toute l'écriture, s'il avait pris, comme je l'ai fait, ce monogramme, non pour le nom, mais pour le titre du roi. Un essai plus heureux a prouvé que non-seulement cette écriture a des signes particuliers

pour les voyelles comme pour les consonnes, mais que semblable à celle de l'ancien zend, découverte par Anquetil, elle distingue aussi les voyelles longues des brèves et des aiguës. M. Tychsen semble prendre la deuxième et la troisième espèce pour des écritures de ce genre, tandis que M. Münter regarde la deuxième comme syllabique et la troisième comme hiéroglyphique. Il ne m'est pas plus permis qu'à mes prédécesseurs de repousser entièrement cette opinion, tant qu'on ne sera pas parvenu à déchiffer complètement ces écritures; mais la comparaison que j'ai faite des inscriptions analogues m'autorise à affirmer qu'aucune de ces deux espèces n'est une écriture de signes, puisqu'on remarque dans l'une et dans l'autre, quoique plus rarement dans la troisième, des flexions qui se composent de plusieurs signes. Quant à la deuxième espèce, il faut que je lui accorde, en raison du grand nombre de signes multipliés qu'elle a pour les mots isolés, l'emploi de signes particuliers pour les voyelles longues et brèves, ainsi que des signes de consonnes avec inclusion de la voyelle, si je ne me suis trompé en croyant reconnaître des mots de la première espèce cités littéralement dans la seconde. Pour la troisième, au contraire, qui, pour la formation des mots, a besoin de fort peu de signes, quoique le nombre de ceux qu'elle emploie surpasse de beaucoup celui de nos alphabets, je ne lui reconnais pas dès le principe l'usage des signes de

voyelles, mais j'adopte l'emploi des consonnes avec inclusion de la voyelle, là où une consonne seule ne suffisait pas.

Pour ce qui est des autres écritures cunéiformes, je n'ai pas pu les comparer avec une écriture déja déchiffrée, telle que la persépolitaine; mais après les avoir comparées avec plusieurs inscriptions analogues, telles que celles des briques, et après avoir collationné plusieurs passages des grandes inscriptions, je puis assurer qu'elles ne présentent pas non plus une écriture de signes, puisqu'il est facile d'y trouver quatre à cinq caractères de suite et comme liés entre eux. J'ai déja dit ailleurs, que je reconnais pour identiques l'écriture syllabique et celle de lettres, toutes les fois qu'on peut donner indistinctement le nom de l'une ou de l'autre à une écriture qui, comme l'hébraïque, exclut les voyelles de la série des consonnes, et unit par des traits d'union celles de ces consonnes qui se lient entre elles.

Celui qui serait curieux de connaître les raisons qui me portent à soutenir cette opinion, les trouvera développées dans le Journal littéraire de Jéna, et je crois devoir ajouter ici que j'accorde sous ce rapport, à la grande inscription publiée par Mil-

---

(1) *Intelligenzblatt der Jenaischen Allgemeinen Litteratur-Zeitung*, 1824, n° 101.

lin, le même caractère qu'à l'écriture cunéiforme babylonienne.

On ne peut guère demander des preuves plus décisives en attendant que l'on possède l'entière interprétation d'une des écritures les plus compliquées : il suffit pour le moment d'avoir montré qu'aucune des inscriptions cunéiformes n'est une écriture de mots, et que par conséquent leur explication n'est pas impossible.

Passons maintenant aux observations qui concernent mes essais sur la manière de déchiffrer la première espèce d'écriture persépolitaine; après quoi je m'attacherai à exposer rapidement les résultats que j'ai obtenus de mon interprétation, autant qu'ils peuvent intéresser l'historien. Quant à la marche et à la méthode que j'ai suivies dans ce travail, M. Sylvestre de Sacy, dans sa lettre à M. Millin (*Magasin Encyclopédique*, année VIII, tome V, pag. 438), les a développées d'une manière si parfaite, que je n'ai presque qu'à y renvoyer. Mais comme il pourrait être curieux de savoir comment, sans la connaissance approfondie des langues orientales, je suis parvenu à déchiffrer une écriture asiatique de la plus haute antiquité, dont l'alphabet, l'idiome et le contenu étaient également inconnus, je joins ici en résumé l'historique de mon interprétation.

Parmi les inscriptions de la première espèce, il en est deux fort bien copiées par M. Niebuhr (tom. II,

tab. XXIV, B et G). Elles sont accompagnées des traductions évidemment faites sur les deux autres espèces d'écriture, qui sont de la même grandeur, et, selon toute apparence, du même contenu; aussi, la première espèce étant généralement la plus simple de toutes les écritures cunéiformes, mes devanciers se sont appliqués à la déchiffrer de préférence. Je crus devoir prendre également ce point de départ, par la raison que le mot reconnu par MM. Ol. Tychsen et Münter comme la clef de tout l'alphabet, s'y rencontre plus fréquemment; et supposant, avec M. Tychsen, qu'il fallait chercher les titres des rois perses dans les inscriptions placées au-dessus de leurs portraits (Niebuhr, *Reise*, tom. II, pag. 112 et 117), l'essai de M. Münter me persuada que le mot si souvent répété signifiait *roi*. Parvenu au même principe que MM. Tychsen et Münter, sans avoir lu aucun livre sur l'écriture cunéiforme, et sans connaître d'autres copies que celles de Le Bruyn et de Niebuhr (1), je traduisis les deux

(1) Je dois beaucoup de reconnaissance à mon ami M. Fiorillo, alors secrétaire de bibliothèque, et depuis *magister legens* à Gœttingue, qui m'a engagé le premier à déchiffrer ces écritures, et m'a aidé de ses conseils pendant les premiers huit à quinze jours, où je cherchais à en fixer les principes généraux; je lui dois de plus la communication de tout ce qui avait trait à la littérature des écritures cunéiformes.

inscriptions, suivant l'analogie des inscriptions en pelvi déchiffrées par M. de Sacy, ainsi qu'il suit :

N. N. REX. MAGNUS (?). REX. REGUM. (REX. — UM.)
FILIUS. — (REGIS). STIRPS. ACHÆMENIS (?) (- - - -)

Cela me conduisit naturellement à la remarque que les deux rois devaient être le père et le fils, vu que dans Niebuhr, le roi C, était nommé fils du roi B, et que, dans les deux traductions des autres écritures, il y avait le même rapport entre les deux noms. Alors je cherchai dans l'ouvrage de M. Heeren et dans l'essai de M. Münter, à quel âge des rois perses pouvaient appartenir les bas-reliefs des ruines de Persépolis, afin de trouver les noms qui leur étaient propres, par lesquels seuls je pouvais réussir à connaître la signification de quelques lettres, et arriver ainsi à les deviner toutes. Convaincu par les historiens grecs, contemporains des Perses, et dont les écrits sont les plus circonstanciés que l'on connaisse, que je devais y chercher deux rois de la dynastie des Achéménides, je parcourus la liste des rois, et j'en adaptai les noms aux caractères des inscriptions. Ce ne pouvaient être ni Cyrus ni Cambyse, puisque les deux noms de ces inscriptions ne commençaient pas par la même lettre; ni Cyrus ou Artaxerxès, puisque le premier nom était trop court relativement aux caractères, et le second trop long. Il ne me res-

tait que les noms de Darius et de Xerxès, et ces derniers s'accordaient si bien avec les caractères, que je ne pouvais pas hésiter à les choisir. Au surplus, il était à remarquer que dans l'inscription du fils, le titre royal était pour ainsi dire attribué au père, mais non dans l'inscription du père; observation que l'on a faite sur toutes les inscriptions et écritures persépolitaines. Connaissant ainsi plus de douze lettres, parmi lesquelles se trouvaient justement celles du titre royal, à une seule près, il s'agissait de donner à ces noms, publiés seulement par des Grecs, une forme perse, pour employer la juste valeur de chaque caractère à déchiffrer les titres des rois, et pour deviner la langue dans laquelle ces inscriptions étaient conçues. Le Zendavesta d'Anquetil parut me fournir les meilleurs renseignements, d'autant que l'emploi fréquent des voyelles avait déja fait incliner M. Münter vers la langue zend. Le Zendavesta m'apprit que le nom grec d'Hystaspe se prononçait en perse Goschtasp, Gustasp, Kistasp ou Wistasp. Voilà donc les sept premières lettres du nom d'Hystaspe dans l'inscription de Darius indiquées; quant aux trois dernières, la comparaison de tous les titres de roi me les avait fait reconnaître pour la flexion du génitif singulier. Je ne pouvais admettre la conjecture de M. Anquetil, que dans la langue perse le nom de Darius fût prononcé *Eanteraffesch*, car j'avais trouvé dans

la Dissertation de RELAND, *De vet. ling. Pers*, selon Strabon (1), la citation suivante : τὸν Δαρειάυην (par conséquent au nominatif *Dariaves*, ou suivant l'idiome perse, *Darjavesch*) Δαρεῖον ἐκάλεσαν ; et il m'était impossible de me figurer que les Grecs et les Hébreux eussent transformé le nom d'Eanteraffesch en Dareios ou Darjavesch. Je m'en tins donc au nom de Darius ou Darjavesch, et je m'attachai simplement à découvrir les sons perses dans le nom de Xerxès. Sans m'arrêter au nom d'Artaxerxès dans la langue pelvi ou dans le persan, je donnai la préférence au zend, et je pris pour modèle le nom d'Araxes, sur lequel M. Anquetil avait consigné cette note dans les *Mémoires de l'Académie royale des Inscriptions*, tom. XXXI, pag. 367 : « Araxes s'est formé de Wcorokesche ou Waraksche, en retranchant simplement la première lettre ; pour le *ksche*, les Grecs le rendent toujours par ξ. »

Je ne me fis donc pas le moindre scrupule de transformer le nom de Xerxès en Kschersche ou Kscharscha, en me fondant sur les lettres indiquées dans les noms d'Hystaspe et de Darius ; j'y rencontrai cependant encore un autre signe entre le premier *sch* et l'*e*, qui, regardé comme première lettre de l'alphabet zend, désigne en outre un *a* clair. En comparant de nouveau toutes les inscriptions de Niebuhr et de Le Bruyn, pour m'assurer que les noms

(1) STRABON XVI, in fin.

étaient fidèlement copiés, je trouvai que le quatrième caractère du nom d'Hystaspe devait avoir trois grands coins de la même longueur, mais que le troisième caractère du nom de Xerxès devait avoir un coin vertical, et le cinquième, trois. Cela me fit voir que le troisième caractère du nom de Xerxès était synonyme avec le quatrième et dernier du titre royal; et comme le nom de Xerxès de ce titre avait fixé les trois premiers signes et le nom d'Hystaspe l'avant-dernier, je cherchai à le déchiffrer, pour deviner le signe inconnu placé également dans le nom de Darius, derrière les trois premiers caractères connus *Dar*. Le dictionnaire du zend, par M. Anquetil, ne m'offrait pas de mot signifiant roi sous les lettres *ksche*, mais quantité de formes équivalentes sous les lettres *kshche*, ce qui m'instruisit complètement sur la langue de l'inscription, et me donna la certitude que la première lettre du nom de Xerxès était *kh*; mais je n'obtins aucune lumière sur le caractère inconnu. Aucune forme du zend ne s'accordant mieux avec les caractères de l'inscription que celle de *kscheïo*, j'adoptai le caractère inconnu pour le signe d'aspiration ou de longueur *h*. J'hésitai d'autant moins à admettre un tel signe d'aspiration, que le Zendavesta contient beaucoup de mots écrits tantôt avec tantôt sans *h*, et que j'avais vu dans les *Mémoires* cités page 365, que *l'*a *final s'aspire comme s'il était suivi d'un* h. Cela servait du reste à expliquer parfai-

tement le troisième caractère du nom de Xerxès comme le quatrième dans celui de Darius; aussi l'*h* s'adaptait-il aussi bien à la flexion du génitif singulier *ahe* et à la fin du mot *d'ah* plusieurs fois répété, que le *tsch* à la flexion du génitif pluriel *etschao*. J'ai reconnu cette aspiration, dans plusieurs mots des inscriptions persépolitaines, par exemple dans *Dahutschao*, que je traduisis d'abord par *Daharum*, mais qu'une étude plus suivie du zend me démontra être synonyme avec *populorum*. Mais depuis que M. de Sacy a bien voulu me faire quelques objections fort justes (1), relatives aux noms de Xerxès et de Darius, j'ai conjecturé que ce signe a pu servir aussi à désigner la prononciation correcte des noms, et empêcher ainsi qu'on ne prononçât *Khscher-sche* pour *Khsch-ersche*, et *Da-resusch* pour *Dar-eusch* (2). Ainsi on pourrait

---

(1) Je serai moins arrêté que M. de Sacy par la transposition de l'*h* dans le mot de *Khschhersche*, au lieu de *Khschehrsche*, puisque ce savant dit lui-même: *Mémoires*, p. 175. (Voyez aussi p. 191): « Dans le nom de Saport le *heth* de la dernière syllabe est placé après le *resch*, ce qui fait *Schapourh*. — Sur le revers, le nom du roi est bien gravé, mais le *vav* de la syllabe *pouhri* est après le *heth*, ce qui donne *Schahphouri*. »

(2) Les noms de Darius et de Xerxès ne paraissent pas être des mots simples, mais des mots composés dont la première partie n'est qu'une abréviation de *dara* (seigneur)

admettre que le son aspiré fut changé, après certaines consonnes, en *w* ou *j*, de sorte qu'on aurait prononcé les deux noms précédents *Khschwersche* et *Darjeusch* ou *Darjeoesch*. C'est ce qui explique comment les Hébreux, en plaçant, à l'instar des Égyptiens, devant chaque nom qui commence par deux consonnes muettes un א pour faciliter la prononciation, où les Français emploient un *é*, pouvaient changer le nom de Xerxès en אחשורש, Ahasverus, et le nom de Darius en דרויש. Peut-être le nom perse de Xerxès renfermait-il le son de *w*, omis par les Grecs faute de signe, comme dans Ἀράξης pour *Woorokesche* ou *Waraksche*; c'est du moins ce qui paraît résulter de l'orthographe différente de ce nom, si toutefois les noms Ἀσσουῆρος, Ὀξυάρης, Ὀξυάρτης et Ἀξάρης (dans Κυάξάρης)

---

et de *khschah* (roi). C'est pourquoi *Ælius Lampridius*, dans *Alexander Severus*, appelle Artaxercès *potentissimum regem tam re quam nomine*. Hérodote, VI, 98, rend, au contraire, le nom d'Artaxercès par μέγας ἀρήϊος, et Ammien Marcellin par *bellorum victor*. Hérodote ne traduisit ici vraisemblablement que les dernières parties des noms de Darius et de Xerxès par ἐρξείης et ἀρήϊος, en se conformant, d'après la coutume grecque, au son du nom perse mais dans un ordre interverti; ἐρξείης du moins me semble un mot fabriqué par Hérodote pour ῥεξίας ou πρηκτήρ, c'est-à-dire πολεμικὸς, selon l'explication de l'*Etym. Magn.*, où Δαρεῖος est dérivé du mot grec δῆρις ou φρόνιμος, suivant Hésychius.

ne sont que des modifications de ξέρξης, comme Ἀρτοξάρης, Ἀρταξάρης, Ἀρταξάστης ne sont que des modifications d'Ἀρτοξέρξης ou Ἀρταξέρξης (en zend *Artachschethr*, en pelvi *Artaschir*, en persan *Ardeschir*, en arabe *Azdeschir*) avec l'initiale d'*Art* ou *Ard* (*strenuus*, *magnus*, *fortitudine pollens*, Hérod. IV, 98). N'étant pas assez versé dans les langues orientales, je n'ose prononcer à cet égard; et je me borne à ajouter que M. de Sacy est convenu lui-même qu'il a échoué dans tous les essais qu'il a faits pour donner aux caractères une autre signification. M. de Rozière, dans sa *Description de l'Égypte* (Antiquités, Mémoires, t. I, livraison 3, p. 265—276), répugnait déja à reconnaître, dans le nom de Darius, l'*h* si difficile à prononcer pour un organe français; aussi M. Saint-Martin, dans son dernier essai d'interprétation, l'a-t-il changé en *é*; et ce changement l'a conduit à d'autres déviations de mes déterminations; mais il les a si peu prouvées, que je n'ose en adopter aucune. Les hiéroglyphes gravés sur l'urne que le comte de Caylus a fait connaître, confirment entièrement mon interprétation, même en écrivant le nom de Xerxès, selon M. Champollion, littéralement *Khschharscha*. Le nom d'Adrien, où le signe, que M. Champollion déclare être un *h* grec, précède l'*a*, prouve que ce signe est plutôt un *h* latin ou la cinquième lettre de l'alphabet phonétique, qui, au

lieu de voyelles, n'avait que des fulcres, et employait par conséquent le *hé* pour un *e* grec. Cette seule remarque renverserait tout l'édifice du déchiffrement de M. Saint-Martin, lors même qu'il ne serait pas basé sur une foule d'autres erreurs.

Je passe sous silence la méthode que j'ai suivie pour découvrir peu à peu la signification des autres caractères.

Mes observations précédentes font voir que mon procédé, loin d'être arbitraire, a été des plus circonspects, et que ma manière de déchiffrer ne mérite pas d'être taxée de hasard aveugle, reproche dont quelques partisans de mon antagoniste ont voulu me gratifier. Si je me suis flatté d'avoir déchiffré l'alphabet de la première écriture de Persépolis, on n'est pas en droit pour cela de m'en demander une explication tout-à-fait satisfaisante, quoiqu'on n'ait que trop souvent confondu le déchiffreur avec l'interprète. Peu familiarisé avec les langues orientales, je n'ai fixé la valeur de chaque signe qu'en me fondant sur un raisonnement logique, où j'ai pris pour base la comparaison de toutes les inscriptions semblables et des différentes combinaisons de leurs caractères. La voie une fois frayée, c'est à l'orientaliste d'achever l'explication de l'écrit rendu lisible, et non pas au déchiffreur de prouver son système par une interprétation complète, surtout quand il n'existe de la langue déchiffrée ni diction-

naire, ni grammaire, mais seulement quelques fragments. Ceci est dit en réponse à ceux qui exigent inconsidérément du surnaturel. La confirmation suivante d'une de mes conjectures peut cependant servir de preuve que c'est à tort qu'on doute du véritable déchiffrement de l'alphabet zend persépolitain.

M. Münter m'a écrit, que M. Fuglsang, prédicateur versé dans le sanscrit, et revenu il y a deux ans de Tranquebar, lui avait communiqué entre autres la remarque, que quelques Anglais écrivaient et employaient *bun* comme mot sanscrit signifiant *descendants*, *race*, et qu'ils se servaient en conséquence des mots *Suria buns* et *Dsandira buns* pour exprimer *descendants du soleil et de la lune*. Celui qui connaît la grande analogie qu'il y a entre le zend et le sanscrit, trouvera en cela une autorité assez plausible pour mon hypothèse d'abord très-hasardée, lorsque je disais que *bun* signifiait autant que *stirps*, quand M. Anquetil ne donnait que la signification de *racine*, *fondement*. De plus, M. de Sacy assure avoir lu sur plusieurs pierres des Sassanides, et dans le sens indiqué, le mot *pun* (comme il l'écrit, tandis que M. Anquetil écrit constamment *bun*, *bon* ou *bonem*). A mon idée, néanmoins, ce mot, ainsi que *pothré* ou *pothrém*, que M. Anquetil traduit (Zendav., I, 2, p. 179, n° 2) par *fils* et par *germe*, pourrait bien aussi signifier *fils*. Je le rapporte aux génitifs précédents,

parce qu'il y a dans la grande inscription de Le Bruyn (n° 131, lig. 14) *Bon Darheausch Khschehiohahe*, et que le mot de *bome* (lig. 12, en pelvi, *boman*, fils) est exprimé par les mêmes caractères que *bon* dans la traduction de la seconde espèce d'écriture. De cette manière, on n'a pas besoin de suppléer le mot *fils* dans les titres de Darius et de Xerxès; et le mot *akheotschoschoh*, qui suit ordinairement celui de *bun*, sert peut-être d'épithète à ce dernier.

Je n'abuserai pas plus long-temps de la bonté de mes lecteurs en leur présentant des conjectures intempestives, puisque je suis en droit d'espérer de voir un jour les observations de M. Anquetil, sur le zend, entièrement expliquées. Il me suffit d'avoir montré que le zend est la langue des inscriptions du premier ordre, et que mon déchiffrement de l'alphabet, à quelques signes près, repose sur des bases positives. Quoique je n'aie pas pu faire à cet égard autant qu'a fait M. de Sacy pour les inscriptions des Sassanides, je suis cependant amplement dédommagé de mes peines, par la conviction où je suis d'avoir assigné des bornes à l'arbitraire et à la manie des hypothèses, et d'avoir ainsi garanti le public d'une foule d'écrits, qui menaçaient d'embrouiller encore la question.

Je déduis de mes recherches les résultats suivants :

1° Toutes les inscriptions cunéiformes de Persépolis connues jusqu'à présent, se rapportent à Darius, fils d'Hystaspe, et à son fils Xerxès. C'est donc à ces rois que remonte l'origine de tous les édifices sur lesquels elles se trouvent, et dont les bas-reliefs constatent la civilisation et le goût perses de cette époque. Pour donner une idée exacte de ces monuments, je vais énumérer toutes les inscriptions qui entrent dans cette catégorie, en remarquant d'abord que celles qu'on lit sur le *Manteau royal*, que Le Bruyn, n° 133, assure avoir recomposé de morceaux cassés, sont les fragments de deux inscriptions relatives aux deux rois, dont on avait placé les portraits l'un à côté de l'autre, et rédigées dans les trois espèces d'écritures. Le Bruyn a eu le tort de fondre ces inscriptions en une seule, ce qui les fait lire faussement de bas en haut, de sorte que les quatre premières lignes contiennent l'inscription de Darius, et les cinquième, sixième et septième lignes donnent l'inscription de Xerxès. La première subsiste presque en entier, du moins dans le premier ordre d'écriture, et porte évidemment ces mots :

Darheusch K....h eghré Goschtaspahe bun akheotschoschoh.

Darius rex fortis Hystaspis filius (?)

L'inscription sur Xerxès ne peut être complétée

qu'en comparant tous les fragments des trois espèces d'écritures, puisqu'il n'en reste, pour ainsi dire, que des fragments de mots isolés. Les copies complètes de Niebuhr E. F. G., comparées avec l'inscription sur Darius déchiffrée plus haut, présentent le contenu suivant : *Xerxes rex fortis Darii regis filius* (?)

Les inscriptions au-dessus des figures de rois sur les portes, placées dans l'intérieur des édifices sont moins concises (1); celles de Darius (*Niebuhr*, B. D. C.) sont de l'édifice G (*Nieb.*, tab. XXVI, et plan de *Heeren s*); celles de Xerxès, au contraire (*Nieb.* G. F. E.), sont de l'édifice J (plan de *Heeren t*). Cette circonstance confirme l'opinion de Niebuhr (tom. II, pag. 142), qui, par la forme extérieure et l'architecture des édifices, fut conduit à leur donner une origine différente; mais elle montre également que Niebuhr prit l'édifice plus ancien pour le dernier construit (2). Les inscriptions des fenêtres prouvent que l'édi-

---

(1) Voyez *Lettre de M. Sylvestre de Sacy à M. Millin sur les inscriptions des monuments persépolitains.* Extrait du Magasin Encyclopédique, année VIII, t. V, p. 438.

(2) On pourrait encore, à la vérité, supposer, comme je suis porté à le croire d'après les quatre mots ajoutés à la fin des inscriptions sur Darius, que le roi Xerxès fit élever lui-même cet édifice en l'honneur de son père.

fice G était destiné à Darius. Seulement, à l'angle Sud-Ouest de l'édifice, il se trouve une pierre, haute de plus de vingt pieds, et contenant sur la face de dessus la grande inscription (*Le Bruyn*, n° 131), qui se rapporte à Xerxès, et qui dit presque la même chose que l'A de Niebuhr placé sur le côté de devant de la principale terrasse de l'esplanade. Cette pierre, selon Le Bruyn, a été posée plus tard. D'ailleurs, on ne trouve aucune inscription sur Darius, excepté celle de Niebuhr, sous H. J. K. L., qui est à peu près au milieu du mur méridional de l'édifice, sur une pierre de vingt-six pieds de long sur six de hauteur. Les autres inscriptions cunéiformes sont dispersées parmi les ruines de Persépolis; preuve que ces monuments sont en entier l'ouvrage des deux rois nommés ci-dessus, que Darius les commença, et que Xerxès les agrandit considérablement, mais sans les achever, puisqu'on y rencontre encore des pierres dépourvues d'inscriptions. M. de Murr (*Journal*, tom. IV, p. 125 et suiv.) a énuméré trente-cinq inscriptions persépolitaines, en recomptant quelques-unes d'entre elles autant de fois qu'elles sont reproduites, quoiqu'elles soient toujours les mêmes, et en omettant nombre d'autres dont nous n'avons pas de dessins. Nous ne possédons pas non plus de copies lisibles des douze inscriptions qu'il cite sur les pilastres de l'entrée principale, parce que leur élévation au-dessus du sol empêche de les

distinguer. Gemelli, qui visita Persépolis au commencement du XVIIe siècle, est le seul qui en ait transcrit deux lignes (*Voyage*, tome II, figure 1, page 246), dont la première répond à la première moitié de la vingt-unième ligne de l'A de Niebuhr, et la deuxième ne présente que des caractères isolés d'une inscription, qui semble avoir été du même contenu que le G de Niebuhr. Tavernier (*Relations de divers voyages curieux*, Paris, 1663) avait déja donné les mêmes caractères dans le même ordre. Je regarde comme un peu hasardée l'opinion de M. Tychsen, que le grand palais doit son origine aux Arsacides; mais les ruines de Nakchi-Rustam ne paraissent appartenir en partie qu'au temps des Sassanides, puisqu'elles contiennent, à côté de quelques inscriptions cunéiformes, plusieurs autres en caractères du dialecte pelvi.

II. La langue de la première espèce des écritures persépolitaines est le *zend*. L'ancienne existence de cette langue, découverte par M. Anquetil, étant aussi certaine que celles des dialectes pelvi et parsi, nous pouvons considérer le Zendavesta comme le véritable code religieux des Perses, fait pour nous mettre à même de juger de leurs idées religieuses.

Quoique la langue des écritures déchiffrées ne réponde pas exactement au zend du Zendavesta, si l'on en juge d'après les formules et les réflexions publiées par M. Anquetil, vu que le zend, dans le

temps où il florissait, fut sujet à beaucoup de changements : cependant la conformité qu'offre, en ce qui concerne la langue, la comparaison des inscriptions avec les manuscrits du Zendavesta, prouve aussi bien l'existence antique du zend, que le déchiffrement des inscriptions des Sassanides, par M. de Sacy, a prouvé que le pelvi fut en honneur quelques siècles plus tard. L'alphabet du zend, publié par M. Anquetil, peut même avoir été usité lors des anciens rois perses, et il se peut fort bien qu'on l'ait écrit de droite à gauche, tandis qu'on traçait l'écriture cunéiforme de gauche à droite. Car quelque belle et commode que fût l'écriture cunéiforme sur pierres, elle n'en était pas moins longue et gênante pour l'usage ordinaire. J'ose croire, par conséquent, qu'elle ne fut pratiquée que sur des monuments, des documents, des cachets et amulettes, comme écriture sacrée et vénérable, et même que ses deux signes peuvent avoir eu originairement quelque chose de mystique. La direction de ces écritures paraît s'expliquer par la coutume des Orientaux, d'écrire assis, les jambes croisées, position où l'on écrit naturellement de droite à gauche, tandis que sur des monuments l'œil aime à suivre la direction contraire. La même chose avait lieu dans l'ancienne Égypte, où les hiéroglyphes s'écrivaient parfois de gauche à droite, comme je m'en suis convaincu par la comparaison de quelques inscrip-

tions semblables disposées en carré, tandis que l'écriture ordinaire allait évidemment de droite à gauche. Si l'écriture cunéiforme, semblable aux hiéroglyphes de l'Égypte, était une écriture sacrée, usitée seulement sur des monuments et sur des amulettes sacrées, etc., elle dut perdre son autorité après la chute de l'empire perse, et finir insensiblement par n'être plus d'usage. Peut-être était-elle encore connue du temps des Sassanides; car les inscriptions de Nakchi-Rustam sont copiées sur celles de Tchil-Minar. Mais il n'est guère probable, comme le suppose M. de Sacy, dans son interprétation des inscriptions cufiques de Persépolis, qu'elle fût encore pratiquée au IVe siècle de l'hégire.

III. Les inscriptions déchiffrées de Persépolis parlent d'Hystaspe, de Darius et de Xerxès, comme du grand-père, du père et du fils; mais elles n'attribuent jamais le titre de roi au premier, tandis qu'il est donné aux deux autres sur les monuments même de l'Égypte, et que c'est en cette qualité que Darius a signé deux documents babyloniens qui n'ont pas encore été publiés. Voilà ce qui constate l'histoire des rois de Perse, telle qu'elle nous est conservée par les Grecs; histoire aussi peu réfutée par les traditions défigurées des Persans, que par les relations incohérentes des écrivains sacrés, et qui, lors même qu'elle aurait été corrompue, porte tellement l'empreinte de son ca-

ractère original, que je regarde sa concordance avec les inscriptions comme une grande preuve de la justesse de mon déchiffrement. Car la manière même dont Darius parvint au trône, est tout-à-fait dans l'esprit de la religion perse, par laquelle le soleil, comme apparition visible de la Divinité, ne pouvait manifester son oracle divin qu'au moment de son lever par le hennissement du cheval, qui lui était consacré. L'histoire d'un peuple étranger traitée par des contemporains mérite naturellement plus de croyance que celle que les indigènes ont écrite plusieurs siècles après les événements. Puiser l'ancienne histoire de la Perse à des sources persanes, c'est comme si on étudiait l'ancienne histoire d'Allemagne dans des chroniques allemandes du moyen âge. L'espoir des érudits d'obtenir de nouveaux renseignements sur celle de la Perse à l'aide des inscriptions cunéiformes, n'a pas été réalisé jusqu'à présent; mais on ferait preuve de peu de goût pour la véritable érudition, si l'on regardait tous les essais faits pour déchiffrer ces écritures comme des entreprises manquées, leur étude comme inutile, et ses résultats comme insignifiants.

Car dès qu'une fois la voie d'interprétation se trouvera bien tracée, on ne saurait dire jusqu'où peuvent conduire une collation scrupuleuse des inscriptions déja connues, la découverte de nouveaux documents du même genre, et les inscrip-

tions encore non copiées d'Hamadan et de Bissutun, ou celles que l'on trouve sur l'ancien canal tiré du Nil à la mer Rouge, dans le désert auprès de Suez, ou entre Alep et Bassora. D'ailleurs, dans les monuments où l'on croit voir cachés de grands mystères ou la consécration d'événements mémorables et de choses curieuses, chaque pas qu'on fait pour arriver à la certitude, ne fût-ce même que pour se convaincre qu'il ne s'y trouve rien de ce qu'on y cherchait, est un avantage réel que pourrait seul méconnaître le froid compilateur, à qui il importe plutôt d'accroître d'une manière quelconque les connaissances historiques, que de restreindre le cercle des hypothèses.

Annotation de M. Heeren.

M. Grotefend a déclaré dans le traité précédent, en termes si exprès, qu'il se proposait spécialement de déchiffrer et non d'interpréter les inscriptions, qu'il serait inutile d'en faire la remarque si l'on ne connaissait pas la partialité de plusieurs de nos critiques. Quand on s'est bien convaincu du peu de connaissances que nous avons de la langue zend, connaissances qui se bornent à une liste de quelques centaines de mots que nous devons à M. Anquetil Duperron, on doit plutôt s'é-

tonner des résultats déja obtenus dans l'interprétation que de la stérilité des recherches.

Jusqu'à présent, personne n'a réfuté la méthode et les explications de M. Grotefend; car de simples assertions arbitraires ne prouvent rien, lors même qu'elles sont émises par des orientalistes, qui ne connaissant pas le persan, ne sont pas juges dans cette matière, puisque le zend a tout aussi peu de rapport avec les dialectes sémitiques que l'allemand avec le turc. Au contraire, cette méthode d'explication est généralement reconnue pour correcte en Angleterre.

Je ne me propose pas de la défendre; elle se justifiera toute seule aux yeux des esprits non prévenus. Cependant il y a quelque temps que M. Saint-Martin s'est élevé, en France, contre M. Grotefend. Il a lu, à la Société asiatique, un mémoire relatif aux anciennes inscriptions de Persépolis, dont le Journal asiatique a donné un extrait (février 1823). A en juger par cet extrait, M. Grotefend n'a qu'à se féliciter d'un tel adversaire, qui loin de réfuter ses explications, les confirme plutôt dans les points principaux. Ce que M. Saint-Martin blâme dans M. Grotefend se borne au déchiffrement de quelques lettres, où M. Grotefend aurait procédé trop arbitrairement, et à l'explication de quelques mots. Du reste, M. Saint-Martin adopte la méthode de M. Grotefend, en avouant que c'est cet auteur qui le premier a lu cor-

rectement les noms des rois (lesquels ont donné la clef de l'alphabet); et sauf quelques objets de moindre importance, il arrive, dans les explications, aux mêmes résultats que mon savant ami. L'inscription sur Xerxès est, selon l'auteur français : *Xerxès, roi puissant, roi des rois, fils du roi Darius, d'une race illustre.* Dans Grotefend (voyez le 1er volume de notre ouvrage, p. 272) : « *Xerxès, le roi vaillant, le roi des rois, le fils du roi Darius, successeur du souverain du monde.* L'inscription sur Darius est, dans Saint-Martin : *Darius, roi puissant, roi des rois, roi des dieux, fils de Vyschtasp, d'une race illustre et très-excellent.* » Selon Grotefend : « *Darius, le roi vaillant, le roi des rois, le roi des peuples, le fils d'Hystaspe, le successeur du souverain du monde.* » Il me semble que nous pouvons laisser les deux savants s'accorder à l'amiable sur les faibles nuances qui existent dans leur interprétation, sans avoir à craindre que l'explication de M. Grotefend paraisse fausse ou qu'on lui conteste le mérite de la découverte. J'avais le désir de fournir à mes lecteurs les moyens, non-seulement de juger, mais aussi de continuer cette étude. Je crois donc leur rendre un grand service en joignant à ce travail la planche, tab. I. Avec l'assentiment de M. Grotefend, j'ai exposé tous les moyens nécessaires pour interpréter les inscriptions cunéiformes de la première espèce contenues sur

les monuments de Persépolis, et les inscriptions de la langue zend, déchiffrées jusqu'à présent par lui seul.

Nous trouvons dans cette table:

1° L'alphabet déchiffré du zend, non par ordre grammatical, mais par ordre chronologique; de sorte qu'on a passé de la composition des coins la plus simple à la plus compliquée, et puis à celle des crochets et des coins. Cet ordre doit jeter du jour sur l'origine et le développement de cet alphabet.

2° Nous avons apposé à chaque lettre du zend sa signification en écriture latine et persane, à l'exception des voyelles, qui, n'ayant pas de signes en persan, ont été marquées seulement en latin. Le dernier signe est l'abréviation du titre royal *Khschéhiôh* (aujourd'hui schah), *rex*, composée des premiers et des derniers traits du mot.

3° A côté de l'alphabet, descend une colonne (intitulée) *sphalmata*, qui contient les fautes d'écriture (1). Le déchiffrement de l'alphabet, ainsi que la comparaison des copies de Niebuhr, de Le Bruyn, de Chardin, etc., donnèrent lieu à M. Grotefend de remarquer nombre de fautes d'écriture, rendues inévitables par l'état des inscriptions et par les

(1) Les lettres latines *N.* et *B.* signifient Niebuhr et Le Bruyn.

circonstances dans lesquelles elles furent copiées. Sans le secours de cette liste, on rencontrerait souvent des caractères que l'on chercherait vainement dans l'alphabet. On a eu soin de placer à côté de chaque caractère les formes erronées qui s'y rapportent.

4° Quoique cette préparation pour la lecture parût complète, j'ai cependant jugé convenable de donner un échantillon de lecture, sans lequel on aurait encore éprouvé certaines difficultés. Je l'ai tiré de la Lettre de M. Sylvestre de Sacy à M. Millin, sur les inscriptions des monuments persépolitains. Il a été copié, ainsi que l'alphabet et l'appareil correspondant, avec une exactitude scrupuleuse, et M. le professeur Tychsen a bien voulu encore se charger de le vérifier.

5° M. Grotefend a enrichi la troisième édition de cet ouvrage d'une nouvelle planche (tab. II), où il a joint à un échantillon de lecture, pour les trois espèces d'écriture, l'inscription cunéiforme du même contenu qu'on trouve sur l'urne du comte de Caylus. Il a voulu par-là expliquer ce qu'il avait dit dans son traité sur le caractère de l'écriture cunéiforme en général, et prouver que les trois espèces d'écriture, lues de gauche à droite, se correspondent mot à mot, et que chacune d'elles se compose de lettres, dont il faut plusieurs pour former un mot, à l'exception

du titre royal, désigné par un monogramme avec ou sans flexion. Cela nous apprend en même temps à connaître le procédé par lequel M. Grotefend, au défaut d'un diviseur de mots, séparait les mots de la deuxième et de la troisième espèce d'écriture, et comment il se mit en état d'en traduire une grande partie à l'aide de la première espèce, sans avoir encore rien déchiffré, et de découvrir l'ὕστερον πρώτερον dans l'inscription de Le Bruyn, n° 133, composée des fragments de deux inscriptions.

Il faut convenir que, malgré les progrès faits dans la lecture et dans l'interprétation des inscriptions cunéiformes, nous sommes bien loin d'être initiés aux mystères de cette science, car il nous faudrait d'autres ressources que celles que nous possédons pour approfondir les langues perses, et surtout le zend; mais néanmoins, les travaux entrepris jusqu'à ce jour sont faits pour intéresser l'antiquaire et l'historien philosophe. Indépendamment des éclaircissements qu'ils répandent sur l'ancienne histoire perse, ils nous font entrevoir la marche de l'esprit humain dans une de ses inventions les plus importantes après celle de la parole (langue parlée), savoir, l'écriture de caractères. S'ils ne parviennent pas à jeter une clarté brillante sur la cause et le lieu de l'origine de cette écriture, ils nous prêtent du moins une lueur mystérieuse pour nous guider dans ces régions lointaines où il reste encore tant à explorer.

L'écriture cunéiforme est si simple, qu'elle porte évidemment l'empreinte d'une invention originale. Elle n'est formée que de deux signes, le coin et le crochet, et il est impossible d'en former une avec un plus petit nombre d'éléments. C'est ce qui fait qu'une seule lettre, dans cette écriture, se compose souvent de plus de coins ou de crochets qu'il ne semblerait nécessaire à la première vue; et cela surprend d'autant plus que les signes ne peuvent être liés entre eux qu'avec peine, à cause de l'absence totale de lignes courbes. D'ailleurs, la nature de cette écriture indique suffisamment qu'elle n'est pas sortie de l'hiéroglyphique; car celle-ci, dès sa naissance, porte un caractère de vérité, dont un alphabet qu'on en supposerait dérivé ne se serait pas dépouillé entièrement; et lors même qu'on regarderait les deux signes cunéiformes comme hiéroglyphiques, par exemple, comme l'image figurée de deux genres, cette écriture serait toujours radicalement opposée à celle des hiéroglyphes. M. Grotefend a prouvé qu'elle n'est pas non plus syllabique; et en effet on ne voit pas comment des syllabes auraient pu constituer les éléments de ce genre d'écriture.

Quelle autre conjecture formerions-nous donc, si ce n'est que cette écriture a été dès son origine uniquement formée de lettres, en supposant même qu'elle ne se soit développée que par degrés? Toujours est-il vrai, surtout pour la première espèce d'écriture

cunéiforme, qu'elle semble déceler d'une manière toute particulière le caractère de l'enfance des lettres écrites, par la quantité ou plutôt l'abondance des caractères de certains mots. Ne serait-ce pas un indice des minutieux efforts de l'inventeur pour donner un signe à chaque son, quelque insignifiant qu'il fût, ainsi qu'à la moindre aspiration? Ou pour mieux dire, cette écriture ne semble-t-elle pas l'épelé écrit de la langue parlée? Ces idées prédominent moins dans la deuxième et la troisième espèce d'écriture, ce qui me fait présumer, quoiqu'il s'y trouve des caractères plus compliqués, qu'elles sont plus modernes.

Quant à la question de savoir où cette écriture a été inventée, on peut affirmer sans scrupule qu'elle est d'origine asiatique. Elle diffère des écritures égyptiennes, hiéroglyphiques et de lettres, telles que celles qui existent sur le monument de Rosette, au point même de ne pas admettre la comparaison. Les découvertes faites à Persépolis et à Babylone prouvent encore qu'elle s'est répandue dans une partie considérable de l'Asie-Mineure, et que, se divisant en plusieurs alphabets (dont les cinq de Persépolis se distinguent encore de ceux qui sont gravés sur les briques de Babylone), elle a été adoptée par plusieurs nations, qui l'ont extrêmement modifiée, en formant de nouveaux alphabets à l'aide des deux signes fondamentaux. Il faut croire que

son origine remonte bien au-delà de la domination perse, puisque dès cette époque elle paraît déja sous trois formes sur les monuments de Persépolis; et il ne serait pas difficile de déterminer avec certitude le lieu qui l'a vue naître.

Lorsqu'on admet comme prouvé que la première écriture persépolitaine fut employée pour la langue zend, on se sent presque disposé à lui assigner pour patrie la Médie, jadis le berceau de cet idiome et de la doctrine de Zoroastre. Mais en voyant sur les ruines de Babylone les briques et les tables, auxquelles on ne saurait refuser une haute antiquité, toutes couvertes d'écritures cunéiformes, on pourrait également incliner à croire que ces écritures sont d'origine araméenne. Dans cette dernière hypothèse, il faudrait regarder l'écriture que les Grecs et les Perses appellent *assyrienne* comme cunéiforme. C'est ce que je ne suis pas éloigné de croire lorsque je lis le passage d'Hérodote (IV, 87), où cet historien parle des deux colonnes sur lesquelles Darius, après avoir passé le Bosphore, lors de son expédition contre les Scythes, fit graver sur l'une en assyrien, sur l'autre en grec, les noms des peuples enrolés dans son armée, et où il assure avoir vu lui-même une de ces colonnes entièrement couverte de caractères assyriens, dans le temple de Dionysus (Bacchus), à Byzance. Car l'écriture cunéiforme étant généralement en usage chez les Perses pour

les inscriptions des monuments publics, comment s'imaginer que Darius se fût servi d'une autre pour ses colonnes? Mais, d'un autre côté, il n'est pas vraisemblable que l'écriture babylonienne ou assyrienne ait été d'origine araméenne, si ce furent les Chaldéens qui, à l'époque de leur domination, la portèrent à Babylone; car ce peuple, ainsi que nous l'avons déja démontré en parlant de cette cité, faisait partie de la grande tribu persico-médique.

Digitized by Google

APPENDICE III.

SUR PASAGARDA ET SUR LE TOMBEAU DE CYRUS;

PAR F. GROTEFEND.

Le traité précédent (Appendice n° II) était déja imprimé, lorsque durant mon séjour momentané à Gœttingue, M. d'Olenin, directeur de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, m'adressa, par M. le professeur Rommel, une inscription cunéiforme sous les trois formes et en caractères persépolitains, qui avait été prise et copiée sur un pilier de ruines, près d'un village nommé Murghaub, à cinquante milles anglais de Persépolis, par le chevalier Gore-Ousely, envoyé d'Angleterre à la cour de Perse. La comparaison des inscriptions persépolitaines déja déchiffrées me fit reconnaître que celle-ci se composait de quatre mots dans les trois écritures connues, et dont le premier se trouve dans Niebuhr sous les lettres J. et K. Selon l'analogie des inscriptions persépolitaines, le second mot devrait présenter un nom analogue à celui qui, dans

les troisième et quatrième mots, suit immédiatement le titre de roi et de souverain.

Ce mot porte dans la première écriture six signes qui donnent, d'après mon tableau de déchiffrement, le nom de *Zuschudsch*, selon la copie de Gore-Ousely. Mais le coin supérieur du *d* est tracé si long, qu'on peut supposer qu'il a été tiré sur trois coins perpendiculaires, au lieu de l'être sur deux, ce qui change le *d* en *á* ou *é*, première lettre de l'alphabet zend (1).

J'ai, à la vérité, désigné dans ma table alphabétique le premier et le troisième signe comme un *z* et un *sch*, parce que je les croyais synonymes avec quelques caractères pareils; mais un examen plus scrupuleux m'a fait reconnaître qu'ils en diffèrent, en ce qu'ils ne sont invariables que dans certains mots : le premier signe, dans les formules de *ezutschusch*, *ezutscheo;* l'autre, dans les formules de *pschutscheo*, *pschueotschetschao.* Je n'hésite donc pas à prendre le premier pour un *k*, et l'autre pour la double consonne *sr*, ce qui donne à l'inscription la signification suivante :

Edo. Kusruesch. Khschehioh. Akheotschoschoh.
Dominus Cyrus. rex. orbis terrarum rector.

---

(1) La copie plus récente de sir Robert Ker-Porter a prouvé que ce signe ne se trouve pas du tout dans l'original.

Ce qui me fait présumer que le nom de Cyrus est renfermé dans cette inscription, c'est qu'il n'est exprimé dans les deux autres écritures que par trois signes qui ne peuvent guère désigner de nom plus long (1). Si ce nom n'offre pas de signe commun à ceux d'Hystaspe, de Darius ou de Xerxès, la raison en est que les anciens noms appellatifs des rois perses se rendaient différemment dans les différentes langues : circonstance qui m'a empêché, autant que la détermination des titres de roi et de souverain par un monogramme, de déchiffrer ces deux autres espèces d'écriture.

Le nom de Cyrus que je crus lire dans l'inscription communiquée, dut nécessairement stimuler la curiosité que j'éprouvais de savoir si les ruines près de Murghaub (Murghâb) avaient servi de séjour à ce roi. Sur ces entrefaites, M. Blumenbach, par un effet de son obligeance naturelle, voulut bien me communiquer le Voyage de M. Morier, d'après la traduction française de 1813; je ne fus pas peu surpris d'y trouver non-seulement la copie de la même inscription, mais encore les ruines décrites de manière à me les faire regarder, avec Morier, comme les débris de Pasargada. Comme la suite de

(1) M. Saint-Martin lit *Huschusch*, lequel nom lui paraît synonyme de *Ochus*. La suite montrera jusqu'à quel point cette opinion est admissible.

mes recherches ne fit que me confirmer dans cette conjecture, et que Pasagarda avait été cherché jusqu'alors dans une direction tout opposée à Persépolis, je me rendis volontiers au désir de M. Heeren, et me déterminai à exposer les raisons de ma conjecture dans un traité particulier (1).

Le nom de Pasargada ne se rencontre que dans Ptolémée et dans Solin, ch. 55. Tous les autres auteurs, à l'exception de Quinte-Curce qui écrit, V, 6, 10, *Persagadum* (*i. e. Persagadarum*) *urbs*, et X, 1, 22, *Persagadæ*, appellent cet endroit *Pasargadæ* ou *Passargadæ*, et cette dernière appellation mérite la préférence, vu que c'est celle que l'on trouve partout consacrée à la tribu des Perses. Le nom de Pasagarda sur les cartes modernes, n'est fondé que sur l'opinion que les ruines du Fasa actuel s'élevent près d'un fleuve du même nom. On pourrait plutôt croire que la dénomination de *Pessargadeh* (demeure des princes) a été changée en celle de Persépolis par la transposition très-ordinaire de l'*r*, puisque *Stephanus* (Étienne) de Byzance explique *Passargadæ* par camp des Perses, et que *Kyreschata* (*Koresgadeh*) a été changé en *Kyropolis*. Mais on ne peut nullement contester que, malgré l'analogie des noms,

(1) On trouve la défense détaillée de cette conjecture, attaquée par MM. Hœck et de Hammer, dans *Hallische Allgemeine Litteratur-Zeitung*, n° 140, juin, 1820.

Pasargadæ, où était le tombeau de Cyrus, ne soit tout-à-fait différent de Persépolis (*i. e. Persarum urbs*, nommé simplement par Arrien Πέρσαι, et *Pârs* dans les inscriptions cunéiformes) brûlé par Alexandre. Mais il ne faut pas placer Pasargadæ à une aussi grande distance de Persépolis que les ruines de Fasa, ou dans une direction si contraire, pour soutenir que Schirâz est l'ancienne capitale de Cyrus, en se fondant uniquement sur l'analogie que présentent les noms de *Cyr* et de *Chyrâs* écrits selon l'orthographe française.

Les Grecs connurent Pasargadæ par la conquête d'Alexandre, qui, selon les données unanimes de tous les écrivains, arriva, dans sa marche vers l'Est, d'abord à Persépolis, et puis à Pasargadæ, de sorte que la possession de Persépolis le conduisit immédiatement à la prise de Pasargadæ. C'est là-dessus que sont établies les indications de Pline (*Hist. nat.*, VI, 26), de Solin., ch. 55, et de Strabon, d'après lesquelles Pasargadæ était placé à l'extrémité orientale de la Perside. Un passage plus positif encore est celui de Strabon (XV, p. 1060 ou 729), où il est dit que, dans la contrée de Pasargadæ, le fleuve Cyrus, contre le nom duquel le roi Cyrus avait changé son ancien nom d'Agradatès, traversait la Perside creuse. Cette Perside est évidemment la vallée qui s'étend depuis Persépolis jusqu'à Murghaub, le long du fleuve Rud-Koneh-Siwond, appelé aussi par les

écrivains orientaux Abkhuren ou Kervan. Il ne faut pourtant pas chercher Pasargadæ justement à l'Est de Persépolis; car la partie orientale de la plaine où se trouvait Persépolis, est bornée par la montagne de marbre de Rachmed, où, selon Diodore (XVII, 70), étaient placés les tombeaux des rois de Perse; et cette plaine est terminée au Nord par une chaîne de rochers du même marbre. Mais si on se rapproche des vestiges de l'ancienne Istakhar, et des bords du fleuve Kervan, qui passe par Nakchi-Rustam et Tchil-Minar pour se jeter dans le Bend-Emir ou Araxe, on trouve une vallée que Morier, dans sa carte, place un peu au Nord, et Kinneir (1) un peu plus à l'Est, et qui longe, dans la direction du Nord-Est, la route de Schirâz à Ispahan. C'est là le chemin qui mène, à travers deux chaînes de montagnes, aux ruines où l'on a découvert l'inscription dont nous venons de parler. En côtoyant ces montagnes, qui, à cause des neiges, ne sont praticables qu'en été, on parvenait, par une autre route, dans la vallée dite des *Héros*, rendez-vous de chasse des anciens rois perses, où Bahram Gur, qui reçut son surnom, à ce qu'on dit, des ânes sauvages de cette contrée (*Gur Khor*), avait sept palais de différentes couleurs. Josaphat Barbaro, envoyé des Vénitiens, visita déja ces

(1) *Geographical Memoir of the Persican empire; London,* 1813, in-4°.

ruines en 1471; mais Morier est le seul qui les ait examinées avec attention. Kinneir, qui a donné plusieurs routes à suivre par cette vallée, dit encore dans sa Géographie: « Qu'il ne voyait rien de remarquable sur cette route qu'un singulier édifice près du village de Murghaub, nommé Takht Soliman. Cet édifice, à en juger par son style plus noble, et par une inscription (1) gravée sur le pilier d'un portique, semblait être contemporain du palais de Persépolis. Le pilier était rond, et avait à peu près quarante pieds de haut et huit de circonférence.

« Une colline qu'on voyait dans le voisinage semblait fortifiée; et à un mille anglais au-delà vers l'Ouest, était un ancien édifice, construit, dit-on, en mémoire d'un certain sultan Soliman. »

La description détaillée et les dessins de Morier nous apprennent que cet édifice était le tombeau de Cyrus, et les ruines environnantes les débris de l'ancienne Pasargadæ.

Onésicrite, Néarque et Aristobule, contemporains d'Alexandre, firent connaître cette contrée aux Grecs, et ceux-ci plus tard aux Romains. Le premier de ces écrivains semble avoir mêlé dans ses relations beaucoup de choses qui tiennent de la fable; le second a induit en erreur Ptolomée et Pline, et n'a pas peu contribué à introduire dans leurs ouvrages cette confusion des fleuves des

(1) C'est l'inscription telle que Gore-Ousely l'a copiée.

côtes qui se jettent dans le golfe Arabique, avec les eaux du continent, parmi lesquelles, selon Kinneir (p. 59), il faut ranger le Cyrus de Pasargadæ et l'Araxe de Persépolis. Nous ne pouvons suivre d'autres guides dans la détermination de Pasargadæ que les écrivains qui ont puisé dans le récit d'Aristobule, et dont les principaux sont Arrien et Strabon. Selon ce dernier et Diodore (I, p. 43; Æl. *Hist. anim.*, I, 59), Pasargadæ fut construit par Cyrus, en mémoire de la victoire qui décida de la domination des Perses sur les Mèdes: et Morier assure que le passage qui conduit, entre des chaînes de montagnes, de la Perside en Médie, considéré sous le rapport militaire, offre d'excellentes ressources pour arrêter la marche d'un ennemi. Cyrus fit alors de Pasargadæ le siége principal de son empire, de ses trésors, et, à ce que dit Plutarque, le lieu de couronnement des rois perses, où le monarque qui venait d'être élu pour être sacré par les mages, était obligé, après mainte autre cérémonie, de revêtir, dans le temple de la déesse de la guerre, la robe que Cyrus avait portée avant de parvenir au trône. C'est là aussi que ce souverain fit élever son tombeau, qui, par sa forme particulière, se distinguait autant des tombeaux de ses successeurs que de tous les autres; car les monuments funèbres des rois et des satrapes de la Perse étaient des édifices élevés, au haut desquels, à l'aide de

machines, on faisait monter le cercueil, que l'on enfermait ensuite dans des châsses; et selon Ctésias (*Pers.*, ch. 15), le tombeau de Darius, fils d'Hystaspe, était taillé dans le roc, tandis qu'Arrien (VI, 29) et Strabon (p. 730 ou 1041) placent, d'après l'autorité d'Aristobule, le tombeau de Cyrus, construit en pierres de taille, au milieu d'un paradis. Si l'on retranche de la description détaillée de ce monument tout ce qui en a dû changer depuis qu'il fut dépouillé du temps d'Alexandre, il est encore à examiner.

« C'était à Pasargada, dit Arrien, dans le paradis royal qu'était le tombeau de Cyrus, lequel portait sur une base de pierres de taille de quatre pieds en carré. Au-dessus s'élevait une maison de pierres couverte, et où l'on entrait par une porte si étroite, qu'un homme de petite stature n'y passait qu'avec peine. Dans cette maison, cependant, il y avait un cercueil en or, qui renfermait le corps de Cyrus; auprès du cercueil on voyait un siége dont les pieds étaient travaillés en or moulé; la base du cercueil était couverte de tapis babyloniens; mais sur le cercueil même se trouvaient des vêtements précieux, tissus dans le goût mède et babylonien, de différentes couleurs, et des colliers, ainsi que des sabres et des boucles d'oreilles en or et en pierres fines. On remarquait tout près de là une petite maison pour les mages, auxquels était confiée, de père en fils, la garde du tom-

beau. Selon Aristobule, on lisait sur ce monument l'inscription suivante en langue et en lettres perses : « O mortel, je suis Cyrus (fils de Cambyse), qui ai donné l'empire aux Perses, et qui ai régné sur l'Asie. Ne m'envie pas mon tombeau ! » Onésicrite et Aristos de Salamine rendent cette inscription d'une manière plus concise par l'hexamètre suivant : Ἐνθαδ' ἐγὼ κεῖμαι Κῦρος βασιλεὺς βασιλήων. Quoiqu'il soit peu probable que cette inscription grecque ait été, comme on le prétend, gravée en caractères perses à côté de l'autre, elle répond mieux, cependant, à l'esprit des inscriptions persépolitaines, que celle qui est citée par Athénée, *Deipnos*. X, 9, p. 434 : Ἠδυνάμην καὶ οἶνον πίνειν πολὺν καὶ τοῦτον φέρειν καλῶς ; car cette dernière porte le cachet de la fiction autant que celle de Sardanapale en Cilicie, ou celle du tombeau de Darius : Φίλος ἦν τοῖς φίλοις· ἱππεὺς καὶ τοξότης ἄριστος ἐγενόμην· κυνηγῶν ἐκράτουν· πάντα ποιεῖν ἠδυνάμην.

La ville de Pasargadæ fut détruite par Alexandre (Arrien, III, 18); cependant le tombeau de Cyrus est encore intact, quoiqu'il ne soit plus aussi orné que le dépeint Aristobule, ni dans le même état où il dut être lorsque, après l'enlèvement de ses richesses, Alexandre l'eut fait restaurer. C'est près du temple, dit de la mère de Salomon (*Mesjid-Madre-Suleiman*), que s'élève cet édifice, nommé à cause de sa structure bizarre *la cour du diable;* il subsiste encore tout entier tel qu'Arrien l'a décrit, et

on en trouve la copie dans la planche XVIII des voyages de Morier. C'est une maison de pierre qui porte sur une base de plusieurs assises de grands blocs de marbre carrés, lesquelles assises sont rangées l'une sur l'autre, de manière que chacune forme un petit circuit et que toute la base s'élève pyramidalement. La dernière assise de ce parallélogramme est longue de quarante-trois pieds et large de trente-sept. Le faîte de la maison a vingt et un pieds de long et seize pieds cinq pouces de large; le toit finit en pointe. Tout est construit du même marbre, et les différents blocs sont attachés l'un à l'autre avec des crampons de fer. Un des blocs de la base a quatorze pieds huit pouces de long, cinq de haut, et huit pieds six pouces de large. Dans l'intérieur de la maison, on aperçoit, par la fente d'une porte (dont la clef est entre les mains d'une femme qui ne l'ouvre qu'aux personnes de son sexe), une petite chambre noircie par la fumée; la porte même est si petite qu'on aurait beaucoup de peine à y passer. Les gardiennes de la clef assurent qu'on ne trouve actuellement dans l'intérieur qu'une grosse pierre qui avait peut-être servi de base au cercueil de Cyrus. Quoique ce monument n'ait pas la moindre analogie avec les tombeaux des saints mahométans, le peuple le prend pour la sépulture de la mère de Salomon, en rattachant à ce nom toutes sortes de miracles. On montre près de ce lieu une

source dont l'eau, dit-on, guérit, au bout de trente jours, la morsure d'un chien enragé, et en empêche les suites fatales. On voit autour de l'édifice une foule de blocs de marbre taillés et quatorze fûts de colonnes qui semblent avoir formé jadis une colonnade, mais qui sont actuellement enfermés par le rempart qui entoure toutes ces ruines. Le paradis où se trouvait autrefois le tombeau de Cyrus est aujourd'hui un cimetière couvert de tombes modernes. Toutes les parties du monument sont chargées des inscriptions de ceux qui l'ont visité pour lui rendre hommage; Josaphat Barbaro y lut les mots : *Mader Suleiman*, en écriture arabe. Mais Morier n'y découvrit aucune trace d'anciens caractères perses; tandis que non loin de là, près dudit temple de la mère de Salomon, il en reconnut sur trois pilastres, qui lui parurent être les débris d'un salon orné intérieurement de colonnes. C'est d'un de ces pilastres qu'on a emprunté l'inscription qui ressemble à la copie de Gore-Ousely, mais qui n'est pas si bien dessinée (1). A une distance de cent soixante pieds il y a de semblables ruines avec des inscriptions pareilles, et toute la plaine est couverte de morceaux de marbre dans lesquels Morier crut voir les débris d'une grande ville. Il nous semble évident que cette ville était

(1) *Voyez* la deuxième planche, à la fin.

Pasargadæ, vu que la plus petite circonstance rapportée de cette capitale de Cyrus s'y applique parfaitement. En laissant sur la droite les pilastres indiqués ci-dessus, on rencontre encore la ruine d'un temple du feu, qui, dans ses dimensions, son architecture et ses ornements, est absolument semblable à la ruine de Nakchi-Rustam; et à environ mille pieds de là, vers l'Est, on aperçoit sur une colline les ruines d'un château-fort, construit en blocs de marbre d'une dimension égale à ceux que l'on trouve dans les édifices de la plaine. Ce marbre est blanc et du plus beau poli qu'on puisse s'imaginer. Le village de Murghaub, situé à trois lieues de ce fort, renferme de belles sources qui arrosent toute la plaine, laquelle doit son nom d'*eau d'oiseaux* à la nature singulière d'une source dont l'eau attire certains oiseaux rouges et noirs, qui, semblables aux étourneaux, suivent en troupes la trace de ce ruisseau en poussant des cris continuels, et qui se rendent très-utiles aux Perses par la destruction des essaims de sauterelles. Cette eau renfermée dans des bouteilles qu'on expose ouvertes à l'air, attire par un charme merveilleux les mêmes oiseaux, lesquels détruisent avec une avidité et une promptitude inouïes toutes les sauterelles qui se trouvent sur leur passage. Villamont (livre II, p. 39, 40) décrit l'efficacité de l'eau et l'activité des oiseaux dans l'île de Chypre, et ajoute que les Turcs

et les Perses appelaient ces oiseaux des *mahométans*. Selon d'autres autorités, ils sont appelés *abmeleth* ou mangeurs de sauterelles, et l'eau *abmurghân*. Chardin (*Voyage en Perse*, édition de Langlès, t. III, p. 390) fait venir cette eau d'une source de la Bactriane; mais le père *Angelus a Sancto-Joseph* (Ange de la Brosse), moine du mont Carmel, qui voyagea dans l'Orient en qualité de missionnaire, et qui écrivit, en 1684, un *Gazophylacium linguæ Persarum*, in-fol., transporte la source de l'eau d'oiseaux dans le district de *Làdjân* (le *Laodicea* de Pline), entre Schirâz et Ispahan; et Villamont, dont Chardin cite les voyages, la place près de la ville perse de Cuerch, par laquelle il paraît qu'il a voulu désigner Khoneh-Kergab, à environ neuf milles anglais de Murghaub.

Il faut encore se garder de confondre, comme l'a fait Chardin, deux édifices différents de la mère de Salomon. Presque tous les voyageurs, excepté Kæmpfer, qui ont visité Schirâz, parlent d'un monument de la mère de Salomon, que Chardin (*Voyage en Perse*, tome VIII, page 432) a dépeint et copié de manière la plus complète; mais cet édifice se trouve dans la plaine de Sjubasâr, éloignée d'environ deux lieues de Schirâz. Kæmpfer (*Amœnitat. exot.*, fasc. II, relat. VI, page 357) parle bien d'un endroit auquel on a donné, en raison de là

fontaine qui y coule, le nom d'*Abi Murgaun;* mais les ruines de marbre qu'il nomme (p. 354) le temple de la mère de Salomon, sont les trois portes que l'on voit à Sjubasâr, bâties du même marbre et couvertes des mêmes figures et ornements qu'on trouve si souvent à Tchil-Minar. D'ailleurs il y a en Perse plusieurs monuments qui portent le même nom : c'est ainsi qu'il existe un Takht-Soliman sur la route de Kaukan à Kaschgur, à neuf lieues au-delà de Murghelan; et que le fleuve *Margus* des anciens, qui arrose la province de Margiana et descend des montagnes situées près de Gur, porte le nom de Murghâb. Il se peut que Chardin ait confondu ce fleuve avec l'eau d'oiseaux qui baigne les environs de Pasargadæ, comme, dans le passage cité de Josaphat Barbaro, il a confondu le tombeau de la mère de Salomon (selon Bizari, *Rerum persicarum historia*, Franc., 1601, p. 395), avec les trois portes du même nom qu'on voit à Sjubasâr.

APPENDICE IV.

ESSAI D'INTERPRÉTATION, A L'AIDE DU PERSAN, DES MOTS INDIENS CITÉS PAR CTÉSIAS;

PAR TYCHSEN.

Reland (1) a déja observé que les débris de la langue indienne conservés par Ctésias (*Indica*) pouvaient être interprétés à l'aide du persan, et il a essayé de les expliquer. Mais ses explications ne m'ayant pas paru complètes ni suffisantes, j'entrepris, sans m'attacher à ses observations, de commenter les gloses indiennes de Ctésias, travail que je soumets ici au jugement des connaisseurs (2), en y ajoutant les explications de Reland, pour faciliter la comparaison de ces deux essais. Les mots interprétés sont les suivants, selon l'ordre des paragraphes des extraits de Ctésias.

(1) RELAND. *Diss. Miscellan.*, *Pars I. Diss. VI.*

(2) On en trouve un extrait dans *Gœttinger Gelehrte Anzeigen*, 1796, p. 1997 et suivantes.

1° Ctésias (§ 2) avait parlé d'une pierre *pantarba* (περὶ παντάρβας τῆς φραγῖδος) qui avait la propriété d'attirer des pierres précieuses jetées dans un fleuve; mais comme il n'a pas ajouté la traduction du mot παντάρβας, la description ne suffit pas pour indiquer de quel mot persan il s'agit ici. *Pendar* (پندار) veut dire *firmus*, *stabilis*. Si l'ς est le génitif grec, on pourrait l'interpréter par پاي, *pa*, eau coulante, et par conséquent *firmus in aqua profluente?* ou peut-être par بند در پاي, *bend der pa*, lien dans l'eau ? Mais cette comparaison est trop recherchée pour qu'on puisse s'y appuyer; aussi Reland a-t-il omis ce mot.

2° La dénomination du perroquet βίτταχος (Ctésias, § 3) est comparée par Reland (*De Ophir.*, pag. 184) avec le mot persan تدک, *tedek*, qui signifie aujourd'hui perroquet. De là serait venu τίδαχος, τίδαχος, σίταχος, et enfin ψίτταχος; et Ctésias aurait fait précéder le mot بدک du signe ب, synonyme de βιτταχος C'est peu vraisemblable, à la vérité; mais je n'ai rien de mieux à proposer.

3° Le nom de *martichora* (Ctésias, § 7), donné à l'animal fabuleux, à corps de lion, à figure humaine et à queue de scorpion, n'offre aucune difficulté à l'interprétation persane : μαρτιχόρα signifie en grec, au dire de Ctésias, ἀνθρωποφάγος, *anthropophage*. C'est absolument le mot persan مَرد خور,

mangeur d'hommes, de مرد, *mard*, l'homme, et *chorden* (خوردن). *Chor*, le mangeur, est une forme abrégée du participe *chordeh*, qui subsiste encore. Les Perses appellent un guerrier hardi *merdem chor*, mangeur d'hommes, ce qui est au fond la même expression. *Merdem* est aujourd'hui la forme ordinaire, vu que *mard*, *merd*, est employé le plus souvent dans un sens plus noble, celui de héros et de guerriers.

Dans cette comparaison, on a supposé que l'*a* final est la désinence grecque. Si on considère cet *a* comme une partie du mot perse *mardichor*, on n'a qu'à en comparer le participe مردخورا (forme abrégée de مردخوران), comme l'a fait Reland (pag. 223), et l'on obtient la même signification.

4° Le nom grec de *greif*, γρὺψ, griffon (Ctésias, § 12), semble appartenir originairement à la langue perse; il en dérive du moins facilement. *Geriften* (گرفتن) veut dire *greifen* (griffer). Lorsqu'on en retranche la désinence, il reste *gerif*, گرف, semblable pour le son et la signification au mot γρὺψ. Ce mot de griffon se traduit aujourd'hui en persan par *simurg* (trente oiseaux), ou *sirenk* (trente couleurs), c'est-à-dire le grand, le bigarré. Mais on voit facilement que ces deux noms ne sont que des épithètes.

5° L'oiseau δίκαιρος, est synonyme avec δίκαιος, *juste*

(Ctésias, § 17). Je compare ce mot avec *Di*, دي, *le bien*, *le bon principe*, et کار, *kar*, *faisant*, de *kerden*, کردن, ou *le bienfaisant*. Cette dénomination pourrait bien avoir rapport à l'habitude qu'a cet oiseau d'ensevelir soigneusement, à ce qu'on prétend, ses ordures qui donnent la mort. Reland croit que cette dénomination est tout-à-fait indienne, en quoi il pourrait bien avoir raison; mais le mot perse دیلمک, *Dilmek*, qu'il cite (pag. 221), s'éloigne trop du sens du mot indien, et signifie une araignée venimeuse.

6° L'arbre πάρηϐον (Ctésias, § 18), dans Apollonius πάρυϐος, dont le bois a la propriété de tout attirer à lui, peut être comparé avec *bar*, بار, *le poids*, *le fardeau*, et *aver*, آور, *portant*, *tirant*, de آوردن. *Bar* serait donc, *tirant un fardeau*. Cette comparaison cependant a quelque chose de défectueux, c'est que la signification de πάρηϐος n'est pas indiquée, et que le son de ce mot diffère beaucoup de l'expression persane. Reland l'a passé sous silence.

7° Dans l'Inde, dit Ctésias, § 19, un fleuve s'appelle ὑπαρχος, c'est-à-dire, φέρων πάντα τὰ ἀγαθὰ, *qui apporte tout le bien*. Je compare آور, *Aver*, apportant, amenant, de آوردن, et خوش, *Chusch*, bon, et j'obtiens *Aver chusch*, apportant le bien, ce qui répond entièrement à la signification indiquée. Il au-

rait fallu l'appeler ὕϑαρχος, ou ὕϑαρχος, si l'on eût voulu rendre par-là le mot persan; mais on sait que les Grecs, qui ne saisissaient pas facilement les sons étrangers, les exprimaient souvent d'après une étymologie grecque fondée sur des sons analogues, comme par exemple : ἱερεσολύμα pour Jérusalem, ἱεραμαξ pour Jarmuch. On pourrait aussi comparer برخوش, *berchusch, bon*, de manière que l'*u* du commencement ne serait que diatonique; mais alors φερων ne serait pas exprimé. Reland (pag. 46) le compare ainsi : او برخ *av perch*, de *av*, eau, et *perch*, utilité, commodité, c'est-à-dire *aqua utilissima.*

8° Dans le § 19, Ctésias parle encore de σιπταχόρα comme du nom indien d'un arbre d'où suintait l'*electrum*, sorte de résine odorante, et qui portait en même temps un fruit semblable au raisin. *Siptachora* doit signifier γλυκύ, ἡδύ, *doux*, *agréable.* On peut le rendre par شيفته خور, *schifteh-chor*, c'est-à-dire *agréable à manger*, ce qui répond entièrement à la signification indiquée. *Schifteh*, de شيفتن, *s'amouracher*, signifie proprement *amoureux;* et il se dit aussi de ce qui peut inspirer de l'affection, de ce qui est *agréable.* C'est ainsi que *schifteh-renk*, شيفته رنك, veut dire un *abricot*, et, littéralement, *agréable de couleur;* et que خورد ou جورد, *chor*, *chord*, signifie *le manger.* Reland (page 229) suit la leçon de l'édition de Photius, donnée par Höschel, σιπαχόρα, et dérive le mot de صفا,

SAPHA, *gratum*, *delectabile*, et de خوردن, CHOURDEN, *edere*. Mais Sapha, صفا, est un mot de la langue arabe, langue qu'on ne peut pas encore consulter pour le perse du temps de Ctésias. La justesse de la leçon, même avec le τ, est confirmée par le mot défiguré dans PLINE, *Hist. nat.*, 37, 2, où il est dit : *arbores eas* APHYTACORAS *vocari*. Il est d'ailleurs surprenant que Reland préfère la leçon de σιπαχορα, par la raison qu'elle se rapproche plus de son étymologie perse; comme si la commodité du commentateur devait décider de la justesse de la leçon.

9° Dans les montagnes voisines de l'Indus habitaient des hommes barbares qui avaient des têtes de chien, dont la couleur était noire et l'idiome inintelligible, et que les Indiens appelaient καλύστριοι, c'est-à-dire κυνοκέφαλοι, têtes de chien, ou Cynocéphales. En admettant que la traduction grecque n'ait pas été tout-à-fait littérale, et que le son du mot indien n'ait pas été rendu avec la plus grande exactitude, je le comparerais avec le mot perse کلک, *Keluc*, *Kelec*, le loup, et سر, *ser*, la tête, c'est-à-dire کلکسر, *Keluc ser*, tête de loup; ce qui ferait en grec καλυκσιριος, et au pluriel καλυκσιριοι. Mais prononcés rapidement, ces mots pouvaient sembler aux Grecs avoir le son de καλυκσρ, d'où se forma καλυστριοι.

Un mot plus conforme à ce son serait celui de کالوسترین, *Kalusterin*, superlatif de *Kalus*, stu-

pide; ce qui donnerait *stupidissimi*. Mais quoique cette épithète ne répondît pas mal à la description des Cynocéphales, elle s'éloigne trop cependant de la traduction de Ctésias pour que je puisse considérer cette étymologie comme la plus plausible.

Reland (p. 213) lit : كله شكارى, *Calla Schikâri*, *caput caninum*, tête de chien. Il dit que Ctésias avait écrit καλίσκαροι, que les copistes auraient changé en καλύστριοι. Cependant il hésite lui-même dans cette explication, et il remarque avec raison que شكارى signifie proprement un chien de chasse, de شكردن, *schekerden*, chasser, et que كله ne signifie pas la tête, mais plutôt le sommet de la tête, *vertex*.

10° Quant à la licorne que Ctésias décrit, § 25, d'une manière très-détaillée, quoiqu'il n'ajoute pas le nom indien, je me permettrai d'en faire le sujet de quelques observations. S'il a existé en effet une licorne semblable à un cerf ou à un cheval, idée à laquelle on semble revenir de nos jours, cet animal a appartenu à l'Afrique, car c'est le seul pays où l'on en entende parler. Mais celui que dépeint Ctésias d'après les idées des Perses, et qui est représenté plusieurs fois sur les ruines de Tchil-Minar, me semble, par ses caractères essentiels, être le rhinocéros asiatique; car c'est au rhinocéros que s'appliquent, 1° la force et la sauvageté (Ctésias, § 26; Bruce, tom. V, au commencement), qui empêchent qu'on le prenne vivant; 2° la lenteur ini-

tiale de sa marche qui augmente toujours de plus en plus (Bruce, p. 105, dit également que le rhinocéros part au trot, allure qui devient après quelques minutes très-précipitée, et qu'il soutient long-temps; cependant un cheval l'atteint facilement); 3° sa chair qui n'est pas bonne à manger. (Ctésias, § 26.) Les Abyssiniens mangent à la vérité, selon Bruce, la chair du rhinocéros ainsi que celle de l'éléphant; mais cependant cette chair a l'odeur du musc. Celle d'un animal de la race du cerf ou du cheval (Ctésias se sert du mot *âne sauvage*), ne pourrait être amère comme il est dit dans le paragraphe cité. 4° Ce qui me semble encore désigner plus clairement le rhinocéros asiatique, c'est cette corne unique, et la propriété qui lui est attribuée de résister à l'action du poison; propriété que l'on croit encore aujourd'hui en Asie appartenir à la corne du rhinocéros, dont on fait des coupes. La couleur de cette corne est, selon Ctésias, rouge à la pointe, au milieu noire, et blanche à la racine; ce qui se concilie fort bien avec le récit de Bruce, p. 100, qui en dépeint l'extérieur comme rouge-brun. Car il est probable que Ctésias décrit une corne qui servait de coupe, et où l'art et l'enlèvement de la couverture extérieure avaient produit la nuance de la couleur (1).

---

(1) Cette conjecture se change presque en certitude lorqu'on lit le passage de Manuel Philo *De animalium*

La figure de l'âne et la grandeur du cheval, que Ctésias attribue à sa licorne, répondent aussi à la grosseur et à la démarche pesante du rhinocéros. Cet animal est représenté sur les ruines de Tchil-Minar, plus élancé et plus approchant du cheval; mais cela provient de l'imagination du sculpteur et de la nature même de son travail, où, ayant à figurer un être fabuleux, il n'était pas astreint à plus d'exactitude et de fidélité que dans la représentation du martichora et du griffon. Ctésias (§ 25) remarque encore comme une particularité digne d'attention, que les ânes, soit domestiques, soit sauvages, et autres animaux solipèdes, n'ont point d'astragales ou malléoles (ἀστραγάλους), ni de fiel dans le foie, tandis que la licorne a l'un et l'autre. Lui-même prétend avoir vu un de ces astragales qui ressemblait à celui du bœuf, mais qui était pesant comme du plomb, et d'une couleur rouge clair (ὥσπερ κινάβαρι) comme le cinabre, ou plutôt comme le minium. On chasse cet animal autant pour

---

propriet., c. 37, qui traite de l'onagre indien et de sa corne, et qui est évidemment puisé dans Ctésias. L'auteur demande à un roi des Indes quelle est la coupe dont il se sert pour boire, ornée de trois anneaux de couleur blanche, noire et rouge : Τί δή ποτ' ἐςίν ὁ κρατὴρ ἐξ οὗ πίνεις, (καὶ γὰρ διαυγὴς καὶ πρυμνήκης εὑρέθη, καὶ τρεῖς ἔχει ξωστῆρας ὡς λίθου φλέβας), λευκόντε μέλανά τε καὶ τὸ χρῶμα πορφυρεῦν. Le prince lui répond que c'est la corne de l'ὄναγρος, âne sauvage.

ses astragales que pour sa corne. Il a une vésicule du fiel; ce qui s'accorde parfaitement avec la conformation du rhinocéros, lequel, selon ce que M. Blumenbach m'a assuré, en a une en effet, et d'une certaine grosseur. Voilà donc une analogie de plus. Ctésias ne cite ce fait comme remarquable, que parce qu'il range la licorne parmi les *solidunguli*, lesquels, comme il l'observe avec raison, n'ont pas de vésicule du fiel. Ce qu'il dit de l'*astragalus* est exact et convient au rhinocéros, en ce que cet animal a réellement des malléoles, si c'est là ce qu'il faut entendre par le mot d'*astragalus*. Mais on ne conçoit pas comment le médecin Ctésias a pu contester aux *solidunguli* l'astragale qu'ils ont aussi bien que les bisulques, et qui est en général commun à tous les quadrupèdes ainsi qu'aux singes et aux hommes. Selon M. Blumenbach, la malléole du rhinocéros n'a rien de particulier, ni pour la couleur, ni pour le poids spécifique. Il se peut que Ctésias eût vu un de ces os teint en rouge, dont la couleur lui parut naturelle. Comme cet os était le principal objet de la chasse de cet animal, on ne peut douter qu'il ne servît à un usage quelconque; que l'art, par conséquent, ne le façonnât de même que la corne, et n'ajoutât peut-être à son poids naturel.

Je n'ose taire cependant les difficultés qui, dans la description de Ctésias, semblent s'opposer à mon hypothèse. Selon lui, la licorne est blanche; elle

à la tête rouge, les yeux bleus ou foncés; tandis que le rhinocéros est d'un brun jaune ou gris, ne présente que sur les flancs une nuance de couleur de chair, et a des yeux bruns foncés (1). Mais, quant aux couleurs qu'il indique, il ne faut pas y regarder de si près, car son martichora aussi est rouge clair, et son griffon est noir avec la poitrine rouge. Je serais presque tenté de croire qu'il a indiqué les couleurs, d'après la représentation de ces animaux fabuleux. De plus, sa licorne est solipède, et a une corne au front, tant dans la description que dans les copies; ce qui n'est pas vrai du rhinocéros. Mais lorsque l'on réfléchit que les Perses ne connaissaient cet animal que par des récits souvent amplifiés, cette difficulté s'évanouit; car l'ayant entendu dépeindre comme fort et agile, ils lui donnèrent une forme plus légère et un sabot d'une seule pièce, et placèrent sa corne au front, comme à la place la plus convenable. Le sabot du rhinocéros n'est pas non plus, comme celui du bœuf, fendu en entier, mais à moitié seulement. C'est pourquoi les Arabes attribuent au rhinocéros (*kerkend*) un sabot d'une seule pièce, et parlent également de sa corne placée à la tête ou au front. Marco Polo (liv. III, c. 15)

(1) Je dois ces observations et beaucoup d'autres sur le même sujet à M. Blumenbach, et j'ai moi-même vu depuis l'animal.

même, qui a décrit, à n'en pouvoir douter, le rhinocéros asiatique, dit : *In medio frontis gestat unum cornu.* Il se peut que la courbure de la corne vue par devant, la fasse paraître plus élevée qu'elle ne l'est réellement.

Les exagérations de Ctésias, lorsqu'il parle de la force et de la vitesse de cet animal, ne sont rien en comparaison de celles des Arabes, qui assignent cent parasanges de terrain pour nourrir le *kerkend*, qui lui font chasser tout ce qui l'entoure, soulever des éléphants à l'aide de sa corne, etc.

Mes observations précédentes me semblent encore confirmées par le nom indien ou perse de la licorne, qu'Élien (*De natura animal.*, XVI, 20) nous a conservé.

« Il y a aussi, dit-il, chez les Indiens, à ce qu'on rapporte, un animal unicorne qu'ils appellent *kartazonon* (1). » Il résulte du reste de la description, quoique un peu inexacte, qu'il est question du rhinocéros indien, et qu'Élien a puisé à de bonnes sources. Bochart (Hieros., I, pag. 934) veut changer le nom en Καρκαζωνον, pour le rendre plus conforme au mot encore aujourd'hui usité *kerkeddan*, *kerkendan* (كركدن, كركندن). La forme كركدان, qu'il ne cite pas, s'en approcherait encore davantage. Mais

(1) Λέγεται δὲ καὶ ζῶον ἐν τούτοις εἶναι μονόκερων, καὶ ἀπ' αὐτῶν ὀνομάζεσθαι καρτάζωνον.

comme le mot se présente deux fois, ce changement me paraît trop hardi, et la désinence دن, دان, *den*, *dan*, s'éloigne trop de ζωνος, puisque le د est ordinairement rendu en grec par le τ. Mais que serait-ce si l'on adoptait καρταζωνος sans altération, comme mot composé de کرک, *Kerk*, ancienne dénomination du rhinocéros, encore usitée en persan, et de تازان (*tazân*), *currens*, *velox*, *irruens?* *Tazan* (1) est le participe de *taziden*, تازیدن, *courir*, *attaquer*. Ce serait donc *rhinoceros*, ou (pour élaguer l'idée de ριν, *nez*, qui ne se trouve pas dans *Kerk*) *fera velox*, *l'animal prompt* (2); dénomination qui répond complètement à la force et à la velocité miraculeuses que l'on prête à cet animal. Dans la place distinguée qu'il occupe à l'entrée du palais de Persépolis, il présentait peut-être le symbole de la force et de l'agilité, comme le martichora celui de la bravoure et de la sagesse.

Quant à la licorne ailée, j'avouerai que cette

---

(1) L'*a* long en persan a quelquefois presque le son de l'ω.

(2) La signification propre de *kerk* s'est perdue. Ce mot désigne aussi une espèce d'aigle, *avis magna quæ elephantem tollit* (le *ruch* fabuleux); et une sorte de chèvre au poil roux, *hylactor*, (voyez Castellus; ce dernier mot signifie probablement *molossus*). Il se peut que le mot *kerk* corresponde, en général, à *bellua*, *fera*, θηρ.

expression (changée depuis par M. Heeren) me paraît impropre. Cet animal fabuleux se trouve aussi chez Le Bruyn, tab. 158. Il se distingue partout de la licorne par sa tête de lion et sa figure de griffon et n'a rien de commun avec elle que la corne. C'est donc un être merveilleux tout particulier, à qui l'artiste a donné la tête du lion, la corne de la licorne et le corps du griffon; ce n'est, à vrai dire, qu'une autre représentation du griffon que l'on désignerait peut-être plus exactement, en l'appelant griffon à tête de lion.

11° Un grand arbre d'où suinte une huile odoriférante, s'appelle en indien κάρπιον, en grec μυροῤῥόδα *roses d'onguent.* (Ctésias, § 28.) Ce mot me semble composé de کار (*kâr*), *faciens*, et de بوی (*bui*), *odor suavis.* Karbui, *suavè olens*, correspond au μυροῤῥόδα, et s'il ne l'exprime pas littéralement, il en donne du moins exactement le sens. *Kar*, le participe de *kerden*, sert à former quantité de mots composés, et se place ordinairement après, et quelquefois devant le mot. C'est ainsi qu'on dit : *Kar sâz*, کار ساز, *faciens concordiam.* L'expression de *bui kerden* est encore, à présent affectée aux parfums.

Reland (p. 215) prend l'arbre dont parle Ctésias pour le cannellier, qui s'appellerait en perse قرفه, *Kyrpha.* Il dit qu'à Ceylan on l'appelle *Koredhu*, d'où on aurait formé *Kirfa* et *Karpion.* Mais *Kirfa* est un mot arabe qui vient de قرف,

peler, et qui signifie l'écorce odorante et pelée du cannellier, de la casse et autres aromates. PAULLINUS A. S. BARTOLOMÆO (*Dissertatio de antiquitate et affinitate linguæ Zendicæ, Samscredamicæ et Germanicæ; Paduæ*, 1798, in-4°, p. 49) remarque qu'en sanscrit le cannellier s'appelle *Caruva*, et son écorce *caruvatoli*. Le premier de ces deux mots a en effet quelque analogie avec celui de *Karpion*, et est peut-être le même que Ctésias a voulu rendre par ce dernier terme; mais sa signification est inconnue.

12° Ctésias (§ 30) décrit enfin une eau de source appelée en indien βαλλάδη, c'est-à-dire ὠφελίμη, *la salutaire*, *l'utile*. Je compare le prétérit *Velad*, ou *Velà* ولا ou ولا, qui signifie *superbe*, *fort*, *puissant*, mais qui semble aussi avoir eu jadis la signification d'*excellent*; car, selon Castellus, il est appliqué à une espèce d'étoffe de soie fort recherchée. Reland (p. 211) lit بلاد, *laudatus*, car ce qui est utile, dit-il, mérite aussi d'être loué. Selon Paullinus, *ballam* en sanscrit signifie *eau*, et *Nallada*, bon. Le mot de βαλλάδη serait donc en effet indien, et très-concis.

Dans l'Appendice des extraits de Ctésias, § 32, qui, vraisemblablement, n'est pas de lui, et qu'on ne trouve que dans le manuscrit de Munich, il est parlé d'un animal éthiopien κροκοττας, ce qui veut dire en grec κυνολυκός. Selon la description, ce serait

une hyène, mais le mot n'est pas éthiopien comme on le croyait, car dans cette langue l'hyène est appelée *tekula*. Je serais presque disposé à voir encore ici un mot perse. كرك, *gurk*, est le nom ordinaire du loup, et *kut*, كوت, veut dire boiteux, *pedibus infirmus*. Le loup boiteux désignerait fort bien l'hyène, qui, si l'on s'en rapporte aux descriptions d'histoire naturelle des Arabes, boite en marchant, ce qui la fait appeler *elargja*, العرجا, la boiteuse.

Il semblerait résulter de ces comparaisons, qui ne sont pas toutes recherchées ni forcées, que les mots cités par Ctésias comme indiens appartiennent à la lange perse ou en dérivent. Il y a encore plusieurs gloses indiennes dans Hésychius (1), dont on peut dire la même chose. Je n'en citerai qu'une, dit ce grammairien : Μαι, μέγα, ἰνδοι; μαι ayant, d'après la prononciation plus moderne, le son de *me*, était évidemment le *mih* perse, مه, *grand*, qui, en indien, se dit *mah*, ou *mahe*. On voit qu'ici le son se rapproche plutôt du persan que de l'indien.

---

(1) Elles ont déja été compilées et interprétées en partie par Reland; mais il en reste encore à recueillir. Quelques-unes pourtant sont vraiment indiennes, comme par exemple, ἀναγκης, ὄρνεόν τι ἰνδικὸν, qui, selon Paullinus, signifie en sanscrit, *avis*, oiseau; et πάταλα, en sanscrit *pattala*, qui veut dire ville commerçante, etc.

Comment expliquer ce phénomène? Ctésias fit-il passer ces mots perses pour indiens, ou bien crut-il qu'ils appartenaient aux idiomes de l'Inde? Cette dernière supposition paraît plus probable à Reland, parce que, selon lui (p. 209, 211, 219), les Grecs et les Romains, dans leur ignorance des pays et des langues, confondirent souvent celles-ci, et prirent des mots perses pour indiens. Cette opinion de Reland peut être vraie à l'égard des Grecs plus modernes; mais Ctésias, qui demeura si long-temps en Perse, devait savoir faire la différence du langage de ce pays d'avec celui de l'Inde, et on ne conçoit pas la raison qui l'aurait porté à tromper sérieusement ses lecteurs.

On pourrait admettre que quelques mots qui ne sont pas, dans ces extraits, expressément cités comme indiens, sont les dénominations perses de produits ou objets de l'Inde; mais il est dit de plusieurs de ces mots qu'ils sont indiens, quoiqu'ils aient le son perse; tels sont : σιπταχόρα, καρπιον, etc. Il serait donc plus vraisemblable de croire que dans la partie septentrionale de l'Inde, dont Ctésias a traité spécialement, on parlât un dialecte perse; et c'est peut-être ce qu'on peut inférer de l'ancienne tradition d'après laquelle Bochara et les contrées voisines de l'Oxus auraient été peuplées par les habitants d'Istakhar ou de Persépolis, si toutefois cette tradition se rap-

porte à des temps aussi reculés. Il faut considérer aussi que le sanscrit, cette source commune de tous les dialectes indiens, qui fut jadis certainement une langue vivante, et, selon toute apparence, celle de l'Inde septentrionale, présente, pour le fond et pour la forme, la plus exacte analogie avec le persan, ce que Paullinus a encore dernièrement cherché à établir par de nouvelles preuves. Si l'on tient compte, enfin, des influences produites à la longue sur les langues, par les migrations, par les mélanges de peuples et autres circonstances, on n'aura pas de peine à croire que l'analogie de ces deux idiomes a dû anciennement être encore plus prononcée.

Mais peut-être cette analogie même paraîtra-t-elle à quelques lecteurs une objection contre la vraisemblance de mes comparaisons; car il pourra sembler étrange que l'on veuille retrouver des mots cités par Ctésias, il y a 2200 ans, dans le persan que l'on parle aujourd'hui. Je remarquerai seulement à ce sujet que le dialecte parsi ne paraît pas avoir trop changé, et que cette langue, semblable à la germanique, sa sœur occidentale, a su conserver sa forme primitive et ses mots radicaux, malgré toutes les révolutions des empires, et malgré la littérature et la religion arabes, dont elle a subi si long-temps la domination. Elle a adopté, il est vrai,

une foule de termes arabes, mais son caractère propre et tout occidental l'a garantie de changements essentiels; c'est ce qui fait que l'on retrouve dans la langue persane d'aujourd'hui la plupart des mots perses cités par Hérodote et autres anciens écrivains, quand ces mots n'ont pas disparu dans le torrent des siècles.

APPENDICE V.

EXPLICATION DES NOMS DE PASARGADA ET DE PERSÉPOLIS A L'AIDE DU PERSAN;

PAR TYCHSEN.

Vous désirez savoir, mon cher ami, si les mots *Pasargadæ* et *Persæ*, pris comme noms de peuple et considérés dans leur étymologie, sont différents ou synonymes, et si les noms de ville *Pasargada* et *Persepolis* ont une signification différente. Voici sur cette question quelques observations que je vous soumets comme de simples conjectures. L'explication des anciens mots perses, à l'aide du persan moderne, est le plus souvent incertaine, vu que nous ignorons généralement la prononciation de ces mots, par exemple, s'il faut dire Pásargádæ ou Pásargádæ; et ensuite parce que le persan, quoique enté sur la souche de l'ancien perse, a cependant perdu une foule de mots et subi à la longue des changements considérables. Il ne reste donc, en bien des cas, autre chose à faire qu'à deviner si la signi-

fication du mot en question n'est pas fondée sur d'anciens documents. *Pasargadæ* est évidemment composé de *pasar* et de *gadæ*. Ces deux mots portent sur plusieurs étymologies perses, dont je ne citerai que les plus vraisemblables (1). Je suppose les deux *a* brefs, vu qu'aucun mot avec un *a* long (ا) ne prête à une étymologie passable.

Gada me semble être le même que *kadeh* ou *kedeh* (کده), en persan, *lieu*, *demeure*, etc., qui se joint souvent à des substantifs pour former des mots composés; comme, par exemple, *Atesch-Kède*, *lieu de feu*, *autel de feu*, *Mei-Kède* (maison où l'on vend du vin), *cabaret*, etc.

---

(1) D'Herbelot (*Bibl. orient.*, v° *Pesser*) explique *Pesser gheda* ou *keda* par *fils de la maison*, en disant : « Il ne faut point douter que le mot de Pasargades, qui signifie enfants de la maison, ou princes du sang royal de Perse, ne soit le même que Pessergheda, corrompu par les Grecs. » Je ne puis approuver cette étymologie. Car quoique *pesser*, پسر, signifie, en effet, fils, le mot *keda* ne renferme cependant pas l'idée de maison royale, et n'a pas non plus la signification de maison, pris dans l'acception de *famille*, mais celle de *demeure*, *lieu de séjour*. *Pesser keda*, serait plutôt *maison d'enfants*. Il ne faut pas non plus oublier que ce n'était pas toute la tribu des Pasargades, mais seulement la famille des Achéménides dépendante de cette tribu, qui se composait de princes. D'Herbelot semble avoir pris pour guide l'acception du mot français, *maison*, *maison royale*.

On peut comparer *pasar*, ou avec le mot perse بزرگ, *buzurk*, *grand*, *magnifique*, *puissant*, dans lequel il faut admettre l'élision de la lettre finale, parce qu'elle est suivie d'une lettre pareille; ou plutôt avec بزر, *Bezer*, *lumière*, *éclat*, *rayon*. Dans le premier cas, *buzurk-kedeh* serait le *lieu ou la demeure des grands;* dans le second, *bezer-kedeh*, serait la *demeure de la lumière, la contrée de lumière.*

En comparant avec ce mot le nom de peuple *Persæ*, on découvre une grande analogie de signification entre ces deux termes. *Pares* (پارس) veut dire, en zend, selon Anquetil, *pur*, *brillant*, dénomination qui convenait fort bien, sous le rapport physique, au Pars proprement dit, jouissant d'un ciel toujours pur, et très-bien encore, sous le rapport religieux, ce pays ayant reçu le système des mages, religion de lumière et de pureté. *Parsa* (پارسا) signifie encore aujourd'hui en persan *pur*, quoiqu'on l'emploie plus exactement au moral pour *saint, pieux*. Le mot de *Persæ*, pris comme nom de peuple, désignerait donc les habitants du *Pars*, ou, selon l'étymologie, du *pays de lumière;* et *Pasargadæ*, nom patronimique formé de *Pasargada* par les Grecs, aurait absolument la même signification, si la comparaison indiquée était exacte.

Quant à la seconde question, si *Pasargada* et *Persépolis*, considérés comme noms de lieu, doivent

être pris dans une acception différente, nous remarquerons que *Pasar* (Bezer) et *Pares* ne diffèrent pas beaucoup pour la signification, et que *Gada* (*Kède*) est ici, selon ce qui précède, synonyme de πολις. L'explication des anciens écrivains, qui attribuent à Pasargada la signification de *castra Persarum*, est juste, autant que *Pasar* répond, quant au sens, au mot *Pars*, d'où dérive le nom de *Persæ*.

Dans cette comparaison, l'σ (*s*) grec a été rendu par le ز perse (*ze*), ce qui, il faut en convenir, n'est pas tout-à-fait conforme à la règle générale de la comparaison des langues, selon laquelle le *sin* arabe س répond à l'Σ grec. Mais les Grecs et les Romains rendent souvent dans les mots perses le ز par un *s* : Pyroses, par exemple, chez Ammian, 19, 3, est probablement فيروز (*Firuz*), *victor*, comme l'explique Ammian lui-même; et le cas est le même pour *Hormisdas*, *Isdegertes*, etc. Ainsi la formation du mot *Pasar* (Bezer) se justifie par l'analogie, et le changement du *b* en *p* ne présente aucune difficulté.

Dans l'hypothèse même où les Grecs auraient mal écrit le mot, comme il leur arrive souvent quand ils veulent faire passer des termes étrangers dans leur langue, *Pasargada* et *Persepolis* se prêteraient encore à un rapprochement, si on lisait le premier avec une légère transposition, *Parsagada*. Ce mot voudrait dire alors *lieu des Perses*, et serait le sy-

nonyme de Persépolis. RELAND (*Dissertat.* VIII, p. 213) a déja adopté cette transposition, par la raison que Quinte-Curce (V. 6) écrivait *Persagada*. Mais des explications qui ont besoin d'être justifiées, sont par-là même à rejeter, surtout quand il s'agit de mots qui ont été souvent employés, et l'on ne peut guère se fonder sur l'autorité d'un auteur aussi peu ancien que l'est Quinte-Curce, lequel n'écrit peut-être *Persagada* qu'à cause de l'étymologie. Il me semble en outre que, d'après les observations précédentes, la correction de Reland devient tout-à-fait superflue (1). Elle ne serait cependant pas plus hardie que celle de *Pasagarda*, adoptée par plusieurs géographes modernes, introduite même dans nos manuels et sur la carte la plus récente de la Perse, et pour laquelle on n'a pu s'autoriser que de la comparaison des mots *Tigranocerta*, *Artagicerta*, et autres semblables, formés du mot araméen *carta*, ville, mais qui n'est pourtant pas admissible, car on ne peut pas expli-

(1) *Gada* pourrait bien aussi se rendre par le mot persan, چادر, *Tschadar*, qui signifie une tente ou un camp, et signifier par conséquent *castra Persarum*. Mais il n'y a guère d'exemple que le son dur du *tsch* (*tschim*) ait été rendu par un γ. De plus, l'*r* final manque. PAULLINUS lit *paser* (mot indien) *puer*, jeune homme, et *cada*, le champ; de manière que *Pasergada* voudrait dire *champ des adolescents*.

quer des noms perses par les dialectes sémitiques, aucun de ces dialectes n'étant la souche de la langue perse.

Vous déciderez maintenant mieux que tout autre si Pasargada et Persépolis peuvent être regardés, à cause de cette analogie, comme les noms du même endroit, et jusqu'à quel point nos géographes ont raison de les appliquer à deux lieux différents qu'ils placent à un degré à peu près l'un de l'autre.

Vous trouverez peut-être même que les *Pasargadæ* d'Hérodote sont des *Persépolitains*, qu'il distingue des autres tribus perses alors existantes, comme étant la branche à laquelle appartenait la dynastie régnante des Achéménides, dont le nom, soit dit en passant, ne semble pas avoir une seule syllabe de commune avec celui du fabuleux Dsemschid.

APPENDICE VI.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LA PERSÉPOLIS DE HERDER (1).

Dans mon traité sur Persépolis, j'ai à dessein présenté mes idées isolément, et sans parler de l'écrit de Herder sur le même sujet, persuadé que la science ne s'enrichit point par des redites, mais sans me flatter toutefois qu'elle eût quelque chose à gagner par mes recherches. Les routes que nous avons suivies sont toutes différentes; il ne serait donc pas hors de propos de voir comment elles nous ont conduits au même but.

Herder a suivi la tradition de l'Orient, telle qu'elle se trouve dans les écrivains modernes de l'Asie, ou telle qu'elle subsiste encore dans les traditions ora-

(1) On a annoncé que dans la nouvelle édition des œuvres de Herder, son Traité relatif à Persépolis serait revu et augmenté. J'éprouve le regret de n'avoir pu encore consulter cette édition; mais je crois que les idées principales de Herder seront restées les mêmes.

les. Ainsi, les monuments de Tchil-Minar lui ont paru être le palais de Dsemchid, sur les murs duquel sont représentés allégoriquement les exploits et le règne de ce roi; mais il n'a point cherché à établir que cet édifice eût été construit par Dsemchid, ou qu'il appartînt à son siècle. Il a, du reste, borné ses commentaires à l'édifice, se réservant de donner plus tard l'explication des tombeaux. J'ai au contraire, commencé par ces derniers; et conformément à mon plan, je n'ai pas cru devoir m'appuyer sur les traditions, ni sur les témoignages d'écrivains modernes, mais uniquement sur l'autorité d'auteurs contemporains. Cette marche, à la vérité, ne m'a pas conduit à des résultats aussi positifs que ceux de mes devanciers, mais j'ai dû me contenter de déterminer en général l'époque et l'usage des monuments. Je crois avoir prouvé qu'ils datent de la période de l'empire perse, et que l'édifice même qui fut la demeure et la sépulture des rois, fut aussi considéré autrefois comme le sanctuaire et le chef-lieu de l'empire.

Si l'on compare ces deux résultats, on s'apercevra facilement qu'ils ne se contredisent en aucune manière. Car, lorsque je soutiens en général que les emblèmes figurés sur les monuments de Tchil-Minar sont ceux d'un règne heureux et d'une cour brillante, selon les idées de l'Orient, il me faut nécessairement supposer que le règne de Dsemchid,

présenté comme modèle dans le Zendavesta, a dû servir de type à celui-là; d'autant que les traces de la religion de Zoroastre se reproduisent très-souvent dans ces emblèmes. Mais il m'était impossible d'établir cette opinion, sans enfreindre les règles sévères de critique que je m'étais imposées.

Article supplémentaire.

Les nouveaux éclaircissements que Herder devait donner sur Persépolis n'ont été livrés au public qu'après sa mort, et après la publication de la deuxième édition de mon ouvrage; on les trouve dans le premier volume de ses œuvres, consacré à la philosophie et à l'histoire, sous le titre de *Lettres persépolitaines*, adressées à plusieurs savants, et dont une seule m'est spécialement adressée. Celui qui connaît mon travail, s'apercevra aisément que toutes ces lettres ont été écrites en grande partie contre moi, et qu'elles sont souvent rédigées avec un ton d'aigreur dont on aurait droit de s'étonner de la part d'un auteur qui parlait sans cesse d'urbanité, si l'on n'y était habitué par ses autres écrits polémiques. Je me défendis d'abord contre ses reproches, dans *Intelligenzblatt der allgemeinen Litter. Zeitung*, 1806, n° 17; je m'expliquai ensuite plus amplement dans un mémoire, lu en 1808 à la Société des sciences de Göttingue (*Eruditorum*

conamina ad explicanda urbis Persepolis monumenta censuræ subjecta), qui ne fut publié qu'en extrait (*Göttinger gelehrte Anzeigen*, 1809, n° 4); car il ne me semblait guère convenable de le faire insérer dans la collection des commentaires, qui doit avoir un but plus élevé que des disputes d'érudits. Si les agressions dont je me plains ne s'étaient trouvées que dans une feuille périodique, je m'en serais tenu à mon ancienne profession de foi, que mes écrits ne méritent pas que je les défende, s'ils ne se défendent pas par eux-mêmes; mais placées en tête des ouvrages de Herder, elles ne peuvent être aussi promptement oubliées que de simples écrits polémiques, et c'est ce qui me fait un devoir de rompre le silence.

J'ai toujours cru qu'un monument antique est du domaine public, et que chacun peut exercer sa sagacité à l'expliquer, lorsqu'il présente des obscurités. Chacun est libre de suivre en cela son chemin, et celui qui arrive le dernier est aussi bien un commentateur original que le premier, qu'il obtienne ou non les mêmes résultats.

Telle est la position dans laquelle je me trouve à l'égard de Herder. Il n'y a rien de lui dans la méthode que j'ai suivie pour mes recherches; j'ai tenu un chemin différent du sien, et j'ai puisé à d'autres sources; ainsi donc, mon travail m'appartient tout entier. Les devoirs que j'avais à remplir envers ce

savant considéré comme mon devancier, je les ai remplis, en exposant, dans l'appendice précédent, et sans le contredire, le plan de son commentaire et le mien. Supposé que je n'eusse pas plus avancé l'interprétation qu'il ne l'a fait, ne me resterait-il pas le mérite (si l'on accorde quelque mérite à ce genre de recherches) d'avoir assuré les mêmes résultats par un examen critique? Aurais-je été, dans ce cas, son plagiaire, et serait-il fondé à dire qu'il ne veut pas se laisser ravir ses explications? Qui a donc voulu lui ravir quelque chose?

Mais l'explication en est-elle restée, comme me le reproche Herder, au point où il l'avait laissée? Le public est en état de juger ses recherches et les miennes; je ne crains pas la comparaison, et je me borne seulement à l'observation suivante : Herder, dans son Persépolis, n'a donné qu'une explication générale; il dit « que le palais de Dsemchid était le palais du gouvernement perse, et que sur les murs sont représentés le roi et sa cour. » C'est aussi mon opinion; mais m'en suis-je tenu à cette assertion générale, qui se présente naturellement et d'elle-même? Ne suis-je pas entré dans les détails, ce qui constitue proprement le caractère de l'interprétation? Je dis plus, Herder n'ayant pas du tout abordé la question des tombeaux et des objets qui y sont figurés, l'explication que j'en ai donnée, aussi bien que les preuves dont j'ai appuyé l'indication des per-

sonnages auxquels ils appartiennent (ce qui fixe en général l'époque de ces monuments), ne sont-elles pas ma propriété ? Ces travaux n'ont-ils pas conduit à de nouveaux éclaircissements ? C'est à dessein que je ne dis rien ici des inscriptions, sur lesquelles je reviendrai ailleurs.

On me reproche de nouveau (pag. 191, 192) de ne m'être pas assez étendu sur les détails. J'aurais dû traiter à part de chacun des peuples représentés sur le grand relief, et les expliquer en les comparant avec la liste des satrapies donnée par Hérodote. Lorsqu'un écrivain a consacré plusieurs mois à la recherche de Persépolis, ayant constamment Hérodote sous les yeux, il n'est pas douteux qu'il ait tenté cette comparaison. Mais celle qu'a faite Herder m'a démontré qu'on n'arrivait dans ces sortes d'essais à aucun résultat concluant, et c'est pourquoi je n'ai point parlé des miens. J'en ai fait de nouveaux dans cette dernière édition, sans obtenir des succès plus satisfaisants.

Ce que Herder me pardonne le moins, c'est d'avoir fait usage d'auteurs grecs contemporains, dans mon explication de Persépolis. « Comme ces auteurs, dit-il (pag. 189), ne citent pas Persépolis sous son propre nom, ils ne peuvent pas être regardés comme autorités, surtout en ce qui concerne l'époque de la construction, c'est l'édifice même qui doit l'apprendre. » Mais Ctésias ne décrit-il pas les tombeaux ?

Xénophon, la cour et les gardes-du-corps, et Diodore, le palais? Comment puiser à des sources plus pures et plus authentiques, que dans les relations des auteurs contemporains? Faut-il, avec Herder, prendre les traditions pour guides? Cette assertion qu'il a émise est un peu singulière, et prouve seulement jusqu'où peut conduire l'esprit de contradiction. Car il n'est encore venu à l'idée de personne de soutenir sérieusement que les traditions populaires ont, après un laps de vingt siècles, plus de poids que les récits d'écrivains contemporains et dignes de foi. Avec un pareil système, on serait obligé de croire à la lettre tout ce que l'Orient attribue à Salomon ou à Alexandre-le-Grand? Mais dans la tradition perse dont il s'agit, il se présente encore une circonstance particulière; car selon Herder lui-même (pag. 213), la fable de Dsemchid fut développée sur les monuments de Persépolis; ainsi, la tradition se forma d'après les monuments, et les monuments à leur tour doivent être expliqués par la tradition. Voilà vraiment un critique judicieux!

Il m'a paru vraisemblable qu'en Perse tous les arts, et surtout celui de l'architecture, ont dû tirer leur origine de la Bactriane. Mais en même temps, j'ai dit en termes fort clairs que je considérais la Bactriane comme la partie orientale de l'empire mède, auquel, selon le Zendavesta, elle était incorporée; de sorte qu'on ne peut entendre par-là rien

autre chose, sinon que les Perses empruntèrent des Mèdes leurs arts, aussi bien que leur religion et leur civilisation. Cependant Herder fait honneur de leur architecture, tantôt aux Égyptiens (pag. 145), ce qu'il nie ailleurs (pag. 153); tantôt aux Grecs, et même aux Babyloniens (pag. 169), ce qu'il rétracte un peu plus loin (pag. 189); tantôt enfin aux Mèdes : « un art égyptico-grec, réglé à la manière médo-perse (pag. 167). » Cela est-il bien clair? Et comment répondre à un écrivain qui se contredit si souvent lui-même?

Herder (pag. 158) me reproche ensuite d'avoir appelé Persépolis la résidence mortuaire des rois perses. Mais cette expression n'est-elle pas justifiée, lorsqu'il est prouvé que c'était dans ce lieu qu'étaient les tombeaux des rois; que, selon l'usage des Perses, les serviteurs des rois morts les y accompagnaient et étaient tenus d'y rester; que ce lieu n'était nullement le séjour ordinaire des monarques, mais qu'ils y allaient à certaines époques pour accomplir certains devoirs sacrés? Quand ai-je dit que c'était une ville de morts, *Necropolis* (ou plutôt un simple cimetière), comme Herder me l'a imputé? N'ai-je pas dit expressément que Persépolis était, aux yeux des Perses, la capitale de l'empire (*Capitolium*, *caput regni*)?

J'avais émis la conjecture, que le nom de Persépolis était la traduction de Pasargada, et que ces

deux noms pouvaient bien avoir eu dans le principe la même signification, quoiqu'un usage plus moderne y eût apporté quelque différence. Un célèbre orientaliste, lequel sait l'ancien perse, que Herder ne connaissait pas, a confirmé cette première conjecture que j'avais fondée sur l'étymologie. (Voyez *Appendice V.*) Mais voilà que Herder (pag. 156, 159) vient m'apprendre que Pasargada signifie *assemblée, camp des Perses*, et ajoute que partout où il y avait eu un camp perse il s'était formé une Pasargada. N'ai-je donc pas publié avant lui la première de ces deux idées? et l'ardeur de Herder lui a-t-elle fait oublier ce qu'il a lu dans mon propre livre? Quant à la seconde, je conviens que partout où les Perses campaient il y avait un camp de Perses; mais je n'accorde pas que tout endroit où il y en eut un, ait porté ensuite le nom de camp des Perses, *Pasargada*. Je n'en connais qu'un de ce nom : en a-t-il existé quelques autres appelés de même? c'est ce que Herder n'a pas prouvé.

Si je me suis jamais proposé un but dans mes ouvrages, et principalement dans celui-ci, ç'a été de me rendre aussi clair que possible. Mais je n'ai fait que trop souvent l'expérience que pour s'être rendu intelligible à tout lecteur éclairé, on ne s'est pas encore fait comprendre aux critiques. Ma conjecture sur l'identité primitive de Pasargada et de Persépolis m'a valu de la part d'un auteur

français estimé, SAINTE-CROIX (*Examen critique des historiens d'Alexandre-le-Grand*, pag. 892), le reproche d'avoir nié l'existence de Persépolis. Et c'est à moi, qui ai cherché à expliquer ses monuments, qu'un tel reproche est adressé! Un autre écrivain, ST.-JULIEN DE RUET (*Tableau du Commerce des Anciens*, vol. II, pag. 525), qui copie Sainte-Croix, me plaint bien sincèrement de ce que je m'établis le défenseur de tels paradoxes!

Herder trouve encore un autre sujet de contestation dans mes explications des animaux fabuleux. Je les ai expliqués à l'aide de Ctésias, chez qui ils sont dépeints trait pour trait, ou seulement avec quelques modifications qui rentraient évidemment dans le cercle de cette mythologie d'artistes. Si les *Indica* de Ctésias ne contiennent que les traditions de l'Asie orientale, telles qu'elles s'étaient répandues chez les Perses, que peut-on opposer à cette source d'interprétations? Cette manière d'expliquer les animaux fabuleux me semble surtout bien meilleure que celles qu'on pourrait emprunter de Ferdoucy, lequel, comme on sait, s'est appuyé sur la tradition formée d'après les monuments de Persépolis.

Herder a été obligé de convenir que le griffon et la licorne paraissent absolument sur ces monuments tels que les a décrits Ctésias; et quant à l'animal merveilleux à tête d'homme, qui en occupe l'entrée, j'ai dit que je prenais cet animal pour le martichoras

de Ctésias, par la raison que celui-ci, considéré comme quadrupède à tête d'homme, s'accorde pour les caractères essentiels avec l'animal en question, ce qui ne m'a pas empêché d'avouer les différences qui existent dans les accessoires. Selon Ctésias, martichoras veut dire l'*égorgeur d'hommes*. J'ai donc interprété cette figure comme le symbole de la force et du courage guerrier, et elle m'a semblé avoir été mise très-convenablement à sa place, devant les portes d'un palais qui était le centre d'un empire fondé sur des conquêtes. Tout cela ne se lie-t-il pas, et n'est-il pas en harmonie? L'explication étymologique de Ctésias a été également confirmée à l'aide du persan par M. Tychsen, qui ajoute que c'est encore aujourd'hui l'usage en Perse d'appeler un héros et un grand guerrier *merdemchor*.

A l'égard des figures de rois combattant les animaux fabuleux, j'avais dit qu'elles me semblaient représenter le roi de Perse sous les attributs de chasseur hardi et heureux; que cette interprétation me paraissait à la fois la plus simple et la plus convenable, parce qu'elle est conforme à l'esprit de l'Orient, où la chasse est regardée comme l'exercice et l'étude de la guerre, et où le grand chasseur partage la gloire du héros, et parce que Darius est ainsi désigné dans l'inscription rapportée par Strabon. Cependant, je n'avais donné cette idée que comme une conjecture, que je croyais la plus vraisem-

blable, sans rejeter celle de Herder, qui voit dans ces animaux les symboles de peuples ou d'empires soumis. Ici encore, je dois avoir tort. On ne saurait expliquer comment l'écrivain qui prétend avoir pénétré plus que tout autre l'esprit de l'Orient, qui sans doute a lu la Cyropédie, Chardin et Bernier, s'avise de contester que la chasse ait été considérée dans l'Orient comme j'ai dit qu'elle l'était, si l'on ne savait ce que peut l'esprit de contradiction. Au surplus, j'avais déja écrit auparavant dans mon ouvrage, que je considérais mon explication uniquement comme la plus vraisemblable de toutes celles qu'on a données. Aujourd'hui je l'ai abandonnée pour une autre, sans adopter celle de Herder. (Voyez vol. I, pag. 260 de mon ouvrage.)

Les essais relatifs à l'explication des inscriptions ne sont pas de moi, mais de M. Grotefend. Les lecteurs jugeront si cette explication en est restée au point où Herder l'avait laissée. Jusqu'à présent il n'est venu à ma connaissance aucune objection de quelque valeur contre l'interprétation de M. Grotefend; et j'ai au contraire la preuve que la plupart des orientalistes en Allemagne et en France l'ont reçue avec approbation. Herder n'a rien dit à ce sujet dans sa Persépolis. Dans ses *Lettres persépolitaines*, il commence par accorder tous ses suffrages à l'heureux essai d'interprétation fait par feu M. Tychsen à Rostock; mais malheureusement pour lui, ce savant

impartial a rétracté son opinion lorsqu'il a connu l'explication de M. Grotefend. Je ne ferai que ce petit nombre de remarques; les autres se présenteront d'elles-mêmes à l'esprit du lecteur.

Je me suis borné dans cette réponse aux monuments de Persépolis. Les assertions de Herder concernant l'époque où vivait Zoroastre, qu'il fait contemporain de Darius, fils d'Hystaspe, et ses opinions sur la religion perse, fourniraient encore matière à de longues discussions. Mais son écrit ainsi que le mien sont entre les mains du public, et je n'aime pas à répéter ce qu'on a dit de moi. Il m'est peu agréable d'entrer en contestation avec un homme dont je n'ai jamais cherché à rabaisser la réputation, et que j'aurais bien désiré laisser en paix, s'il ne s'était pas imposé la tâche de m'attaquer.

APPENDICE VII.

ADDITIONS AU TOME II, PAGE 271, SUR LA PLUS ANCIENNE NAVIGATION DU GOLFE PERSIQUE.

Je crois avoir démontré, dans les recherches consacrées au commerce des Phéniciens et des Babyloniens, que ces deux peuples naviguaient sur le golfe Persique, et qu'ils entretenaient par ce golfe un trafic considérable avec les Indes, soit directement, soit par l'entremise d'autres peuples. Des écrits dont je n'ai eu connaissance que depuis peu, m'engagent à publier les additions suivantes.

Les Phéniciens avaient, comme je l'ai dit, des colonies dans le golfe Persique, au nombre desquelles je mets les îles Baharein, appelées par eux Tyr et Aradus, noms que portaient déja deux de leurs villes. Un voyageur moderne (*Lettre du docteur Seetzen, dans la Corsespondance mensuelle de M. Zach*, sept. 1813) a fait l'observation, comme nous l'avions déja faite nous-même, qu'on trouve encore dans quelques anciens noms de villes, situées le long du golfe Persique, des traces de noms phé-

niciens; d'où M. Seetzen conclut que les Phéniciens avaient plusieurs colonies dans le golfe Persique et dans son voisinage, conclusion qui le conduit immédiatement à une explication assez plausible du voyage d'Ophir. « La longueur de ce voyage, dit-il, s'expliquerait facilement par la supposition que les vaisseaux de Phénicie allaient le long des côtes d'une colonie à l'autre, pour trafiquer dans toutes ces colonies, avant de retourner au lieu du départ. » Du reste, Edrisi a parlé expressément d'un Ophir dans le pays de Baharein (un autre devait se trouver dans la contrée d'Omân), au-delà duquel il dit que se trouvait un endroit nommé El Harrah, qui semble être l'ancienne Gerra.

Tout cela est très-probable. Dès que les Phéniciens participèrent au commerce du golfe Persique, ils ne purent guère se passer de colonies dans ce golfe, et la nécessité les força d'en fonder plusieurs sur les deux bords du golfe et dans ses îles. C'est ce qui sert encore à confirmer notre conjecture à l'égard d'Ophir, que ce nom ne désignait pas un seul endroit, mais en général les villes de commerce situées sur les côtes méridionales de l'Arabie-Heureuse, de l'Afrique, et peut-être même de l'Inde; explication qui a l'analogie en sa faveur, en ce que les dénominations d'endroits et de pays reculés sont ordinairement vagues chez tous les peuples, ce qui n'a pas peu contribué à embrouiller la géogra-

phie ancienne, lorsqu'on a cherché à les déterminer, comme il est arrivé, entre autres, pour celle de Thulé. Cette explication est aussi conforme à l'histoire, non-seulement parce qu'elle fait comprendre pourquoi plusieurs Ophirs sont indiqués par les auteurs dans ces divers pays, mais aussi parce qu'elle nous met en état de nous rendre raison soit de la durée du trajet, soit de la nature et de la diversité des denrées, objets du commerce des Phéniciens. Enfin elle s'accorde encore avec l'étymologie, puisque Ophir signifie, en arabe, des *pays riches*. (Tychsen, *De Commerciis Hebræorum*, *in commentat. Societ. Gött*,, vol. XVI, pag. 164.) Tarchich me paraît être également la dénomination générale des contrées situées à l'extrémité de l'Occident, et par conséquent de l'Espagne. Selon l'opinion plus récente de Gossellin, adoptée par Vincent (tom. II, pag. 638), l'expression de *vaisseaux de Tarchich* devrait se traduire en général par *vaisseaux de mer*, et c'est ainsi que Luther a traduit. Il est vrai que dans le deuxième livre des Rois, 19, 21, il est parlé de vaisseaux qui vont à Tarchich, תרשיש ללכות; et que d'après l'interprétation proposée, il faudrait regarder ce passage comme interpolé (*Tychsen*, l. c.). Mais lors même que l'on rendrait le *Tarchich* hébreu par le mot de *mer*, il n'en faudrait rien préjuger contre l'existence du *Tartessus* phénicien, considéré comme colonie de l'Ibérie occidentale, co-

lonie que nous ont fait suffisamment connaître tant de relations d'auteurs grecs et romains.

Les Babyloniens ou Chaldéens naviguaient aussi sur le golfe Persique. Les preuves alléguées plus haut pourraient suffire pour le prouver; mais M. Vincent (tom. II, p. 356) m'en a fait remarquer encore d'autres. Il suppose que la destruction de Tyr par Nabuchodonosor avait pour but de changer la direction du commerce des Indes, de le faire passer par le golfe Persique et Babylone, et de là, à travers l'empire de ce roi, par les villes de Palmyre et de Damas et par la Syrie. Il cite en même temps un fragment d'Abydenus dans SCALIGER, *de emendat. temp. Notæ ad Beros.*, p. XII, sur les établissements de Nabuchodonosor près de Babylone, où on lit que ce prince fit creuser deux canaux, l'Harmacalès et l'Aracanus; qu'il construisit de grandes écluses, éleva des digues pour contenir les eaux du Tigre, et bâtit la ville de Térédon, pour servir de défense au pays contre les irruptions des Arabes. Cette ville, située au-dessus des bouches du Pasitigre, devint une place de commerce fort considérable, et était encore du temps de Néarque le marché des productions de l'Arabie et de l'Inde (VINCENT, tom. II, pag. 464.)

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

00580 1208